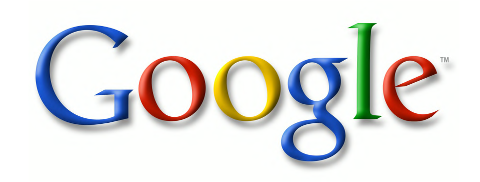
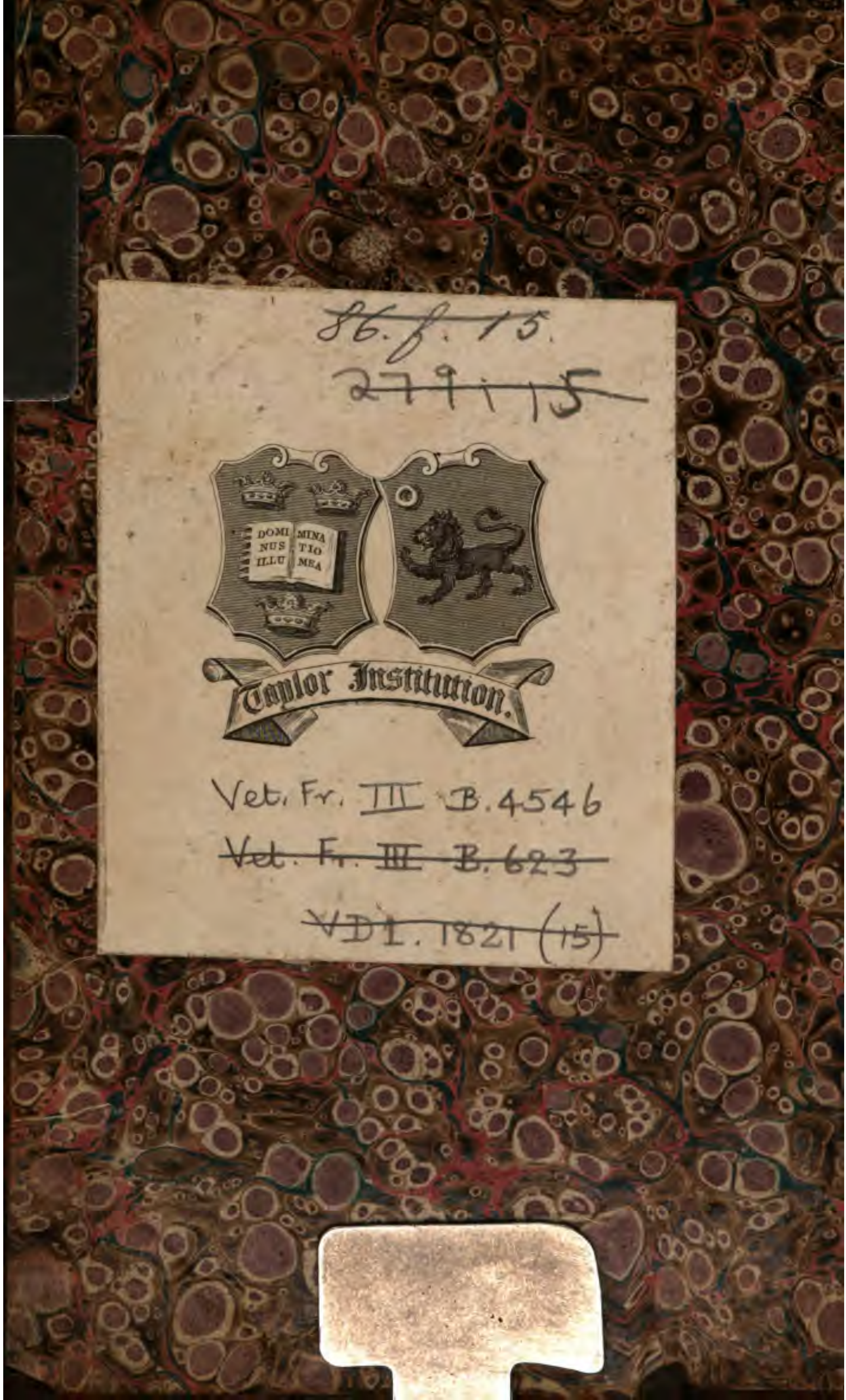

Google




86. f. 15.
279 i 15
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
Taylor Institution.
Vet. Fr. III B. 4546
Vet. Fr. III B. 623
VD1. 1821 (15)



ŒUVRES

COMPLÈTES

DE DIDEROT.

TOME XV.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE DIDEROT.

TOME XV.

Cet Ouvrage se trouve aussi à Paris
CHEZ PARMANTIER, LIBRAIRE, RUE DAUPHINE, N° 14.

DE L'IMPRIMERIE DE A. BELIN.

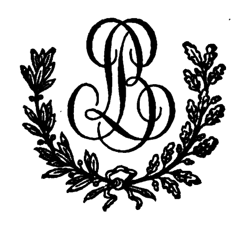
ŒUVRES

DE

DENIS DIDEROT.

DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE.

TOME III.



A PARIS,

CHEZ J. L. J. BRIÈRE, LIBRAIRE,

RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, N° 68.

M DCCC XXI.

DICTIONNAIRE

ENCYCLOPÉDIQUE.

D.

DAMNATION, s. f. (*Théol.*) Peine éternelle de l'enfer. Le dogme de la *damnation* ou des peines éternelles est clairement révélé dans l'Écriture. Il ne s'agit donc plus de chercher par la raison, s'il est possible ou non qu'un être fini fasse à Dieu une injure infinie; si l'éternité des peines est ou n'est pas plus contraire à sa bonté que conforme à sa justice; si, parce qu'il lui a plu d'attacher une récompense infinie au bien, il a pu ou non attacher un châtiment infini au mal. Au lieu de s'embarrasser dans une suite de raisonnements captieux, et propres à ébranler une foi peu affermie, il faut se soumettre à l'autorité des livres saints et aux décisions de l'Église, et opérer son salut en tremblant, considérant sans cesse que la grandeur de l'offense est en raison directe de la dignité de l'offensé, et inverse de l'offenseur; et quelle est l'énormité de notre désobéissance, puisque celle du premier homme n'a pu être effacée que par le sang du Fils de Dieu.

DÉCASYLLABIQUE, adj. (*Belles-Lett.*) de

dix syllabes. C'est certainement le nom qu'il faudrait donner à nos vers de dix syllabes, et non celui de *dissyllabique*, qui signifie de *deux syllabes*. Il me semble cependant que l'usage a prévalu contre la raison, et qu'on les appelle toujours *vers dissyllabiques*. Ceux qui sont pour cet usage devraient au moins écrire et prononcer *dixsyllabe* et *dixsyllabique ;* alors ce terme serait un composé de deux mots français. La prononciation en serait un peu dure ; mais il signifierait ce qu'on lui fait signifier.

DÉCENCE, s. f. (*Morale.*) C'est la conformité des actions extérieures avec les lois, les coutumes, les usages, l'esprit, les mœurs, la religion, le point d'honneur, et les préjugés de la société dont on est membre : d'où l'on voit que la *décence* varie d'un siècle à un autre chez le même peuple, et d'un lieu de la terre à un autre lieu chez différents peuples ; et qu'elle est par conséquent très-différente de la vertu et de l'honnêteté, dont les idées doivent être éternelles, invariables et universelles. Il y a bien de l'apparence qu'on n'aurait pu dire d'une *femme de Sparte*, qui se serait donné la mort, parce que quelque malheur ou quelque injure lui aurait rendu la vie méprisable, ce qu'Ovide a si bien dit de Lucrèce :

Tunc quoque jam moriens, ne non procumbat honeste,
Respicit; hæc etiam cura cadentis erat.

Qu'on pense de la *décence* tout ce qu'on vou-

dra, il est certain que cette dernière attention de Lucrèce expirante répand sur sa vertu un caractère particulier, qu'on ne peut s'empêcher de respecter.

DÉGARNIR, v. act. (*Gram.*) C'est l'opposé de *garnir*; et ces deux termes se disent de tout ce qui n'est pas essentiel à la chose à laquelle on les applique, et dont on peut priver cette chose sans la détruire, parce qu'on ne le lui a ajouté que pour plus de commodité et de perfection. Ainsi on dit une chambre *garnie* de meubles, une ville *dégarnie* de soldats.

Se dégarnir, se prend à peu près dans le même sens; on dit, sa tête *se dégarnit* de cheveux.

Ce verbe a beaucoup d'acceptions, tant au simple qu'au figuré.

DÉLATEURS, s. m. pl. (*Hist. anc.*) Hommes qui s'avilirent sous les empereurs jusqu'à devenir les accusateurs, ou déclarés, ou secrets, de leurs concitoyens. Les tyrans, avertis par leur conscience qu'il ne pouvait y avoir de sûreté pour eux au milieu des peuples qu'ils opprimaient, crurent que le seul moyen qu'ils avaient de connaître les périls dont ils étaient environnés, et de s'en garantir, c'était de s'attacher par l'intérêt et par l'ambition, des ames viles qui se répandissent dans les familles, en surprissent les secrets, et les leur déférassent; ce qui fut exécuté. Les *délateurs* commencèrent par sacrifier leurs ennemis : leur haine

satisfaite, ils songèrent à contenter leur avarice; ils accusèrent les particuliers les plus riches, dont ils partagèrent la dépouille avec l'homme sanguinaire et cruel qui les employait. Ils consultèrent ensuite les frayeurs incertaines et vagues du tyran; et les têtes malheureuses sur lesquelles ses alarmes s'arrêtèrent un moment, furent des têtes proscrites. Lorsque les *délateurs* eurent dévasté la capitale, exterminé tout ce qu'il y avait d'honnêtes gens, et satisfait les passions des empereurs et les leurs, ils se vendirent aux passions des autres; et celui qui était embarrassé de la vie d'un homme, n'avait qu'à acheter le crédit d'un *délateur*. On leur avait accordé la huitième et même la quatrième partie des biens de l'accusé; ils en furent appelés *quadruplatores*. Néron les paya moins, sans doute pour en gager un plus grand nombre. Antonin le Pieux en fit mourir plusieurs; d'autres furent battus de verges, envoyés en exil, ou mis au rang des esclaves : ceux qui échappèrent à ces châtiments, échappèrent rarement à l'infamie. Les bons princes n'ont point eu de *délateurs*. *Voyez* Tacite; *voyez* l'article CALOMNIE.

DÉLICAT, adj. (*Gram.*) Se dit au simple et au figuré. On dit au simple qu'un ouvrage est *délicat*, lorsque les parties qui le composent sont déliées, fragiles, et n'ont pu être travaillées qu'avec beaucoup de peine, d'adresse et d'attention de la part de l'ouvrier : en ce sens, rien n'est si *délicat*

que ces petites chaînes qui nous viennent d'Allemagne, rien n'est si *délicat* que les montres en bague du sieur Jodin. On dit encore au simple, d'un ouvrage, que le travail en est *délicat;* alors le mot *délicat* ne concerne pas les parties de l'ouvrage qui peuvent être très-solides, mais la main-d'œuvre qui a exécuté sur ces parties des ornements, des formes qui montrent une grande légèreté de dessin, de burin, de lime, et un goût exquis. Au figuré, on dit d'une pensée qu'elle est *délicate*, lorsque les idées en sont liées entre elles par des rapports peu communs qu'on n'aperçoit pas d'abord, quoiqu'ils ne soient point éloignés; qui causent une surprise agréable; qui réveillent adroitement des idées accessoires èt secrètes de vertu, d'honnêteté, de bienveillance, de volupté, de plaisir, et qui insinuent indirectement aux autres la bonne opinion qu'on a ou d'eux ou de soi. On dit d'une expression qu'elle est *délicate*, lorsqu'elle rend l'idée clairement, mais qu'elle est empruntée par métaphore d'objets écartés, que nous voyons tout d'un coup rapprochés avec plaisir et surprise. On dit qu'une table est *délicatement* servie, lorsque les mets en sont recherchés et pour la qualité et pour l'assaisonnement. Faire entre les objets des distinctions *délicates*, c'est y remarquer des différences fines qui échappent, même aux bons yeux, et qui ne frappent que les excellents.

DÉLICIEUX, adj. (*Gram.*) Ce terme est propre à l'organe du goût. Nous disons d'un mets, d'un vin, qu'il est *délicieux*, lorsque le palais en est flatté le plus agréablement qu'il est possible. Le *délicieux* est le plaisir extrême de la sensation du goût. On a généralisé son acception; et l'on a dit d'un séjour qu'il est *délicieux*, lorsque tous les objets qu'on y rencontre réveillent les idées les plus douces, ou excitent les sensations les plus agréables. Le suave extrême est le *délicieux* des odeurs. Le repos a aussi son *délice;* mais qu'est-ce qu'un repos *délicieux?* Celui-là seul en a connu le charme inexprimable, dont les organes étaient sensibles et délicats; qui avait reçu de la nature une ame tendre et un tempérament voluptueux; qui jouissait d'une santé parfaite; qui se trouvait à la fleur de son âge; qui n'avait l'esprit troublé d'aucun nuage, l'ame agitée d'aucune émotion trop vive; qui sortait d'une fatigue douce et légère, et qui éprouvait dans toutes les parties de son corps un plaisir si également répandu, qu'il ne se faisait distinguer dans aucun. Il ne lui restait dans ce moment d'enchantement et de faiblesse, ni mémoire du passé, ni desir de l'avenir, ni inquiétude sur le présent. Le temps avait cessé de couler pour lui, parce qu'il existait tout en lui-même; le sentiment de son bonheur ne s'affaiblissait qu'avec celui de son existence. Il passait par un mouvement imperceptible de la veille au sommeil; mais sur ce pas-

sage imperceptible, au milieu de la défaillance de toutes ses facultés, il veillait encore assez, sinon pour penser à quelque chose de distinct, du moins pour sentir toute la douceur de son existence; mais il en jouissait d'une jouissance tout-à-fait passive, sans y être attaché, sans y réfléchir, sans s'en réjouir, sans s'en féliciter. Si l'on pouvait fixer par la pensée cette situation de pur sentiment, où toutes les facultés du corps et de l'ame sont vivantes sans être agissantes, et attacher à ce quiétisme *délicieux* l'idée d'immutabilité, on se formerait la notion du bonheur le plus grand et le plus pur que l'homme puisse imaginer.

DÉLIÉ, adj. (*Gram.*) Il se dit au simple, de tout ce qui a très-peu d'épaisseur relativement à sa longueur, un fil *délié*, un trait *délié*, etc.; et au figuré, d'un esprit propre aux affaires épineuses, fertile en expédients, insinuant, fin, souple, caché, qualités qui lui sont communes avec l'esprit fourbe et méchant; cependant on peut être *délié* sans être ni méchant ni fourbe. Un discours *délié*, est celui dont on ne démêle pas du premier coup d'œil l'artifice et la fin. Il ne faut pas confondre le *délié* avec le *délicat*. Les gens délicats sont assez souvent *déliés*; mais les gens *déliés* sont rarement délicats. Répandez sur un discours *délié* la nuance du sentiment, et vous le rendrez délicat. Supposez à celui qui tient un discours délicat, quelque vue intéressée et secrète, et vous en ferez à l'in-

stant un homme *délié*. Quoi qu'il en soit de toutes ces distinctions, il serait à souhaiter que quelqu'un à qui la langue fût bien connue, et qui eût beaucoup de finesse dans l'esprit, s'occupât à définir toutes ces sortes d'expressions, et à marquer avec exactitude les nuances imperceptibles qui les distinguent. Tel sait développer toutes les règles de la syntaxe, qui ne ferait pas une ligne de cette grammaire. Outre une grande habitude de penser et d'écrire, elle exige encore de la délicatesse et du goût. On sent à chaque instant des choses pour lesquelles on manque de termes, et l'on est forcé de se jeter dans les exemples.

DÉLIVRER, Affranchir, verb. syn. (*Gram.*) Au simple, on *affranchit* un esclave, on *délivre* un captif : au figuré, on s'*affranchit* de la tyrannie des grands, on se *délivre* de l'importunité des sots. *Affranchir* marque plus d'effort que d'adresse ; *délivrer* marque au contraire plus d'adresse que d'effort : ils ont rapport tous les deux à une action qui nous tire, ou nous-mêmes, ou les autres, d'une situation pénible ou de corps ou d'esprit.

DEMOGORGON, s. m. (*Myth.*) Vieillard qui habitait dans les entrailles de la terre, au milieu du chaos et de l'éternité. Sa solitude l'ennuya, et il fit un petit globe sur lequel il s'assit et s'éleva dans l'espace. Il forma le ciel dans un autre moment d'ennui. Il tira de la terre une petite portion de limon enflammé qu'il plaça dans l'espace, et les

ténèbres disparurent. La nuit, le jour et le Tartare naquirent des regards du soleil sur la terre. *Demogorgon* engendra de lui-même Pan, les trois Parques, la Discorde et l'Érèbe. Toute cette cosmogonie n'est qu'un emblème de la création, sous des images très-générales et très-grandes.

DÉMONTRER, Prouver, v. act. (*Gram. Syn. Logique.*) *Démontrer,* c'est prouver par la voie du raisonnement, par des conséquences nécessaires d'un principe évident. *Prouver,* c'est établir la vérité d'une chose par des preuves de fait ou de raisonnement, par un témoignage incontestable des pièces justificatives, etc. On ne *démontre* point les faits, on ne *démontre* que les propositions; mais on *prouve* les propositions et les faits. Le géomètre *démontre*, le physicien ne *démontre* pas, il *prouve* seulement : c'est que les vérités physiques sont des phénomènes qui se montrent et ne se *démontrent* pas; au lieu que les vérités géométriques sont des propositions qui se *démontrent* sans se montrer.

On *prouve* tout ce que l'on *démontre*, mais on ne *démontre* pas tout ce qu'on *prouve*.

DÉNONCIATEUR, Accusateur, Délateur, s. m. (*Gram. Syn.*) Termes relatifs à une même action faite par différents motifs; celle de révéler à un supérieur une chose dont il doit être offensé, et qu'il doit punir. L'attachement sévère à la loi semble être le motif du *dénonciateur;* un sentiment d'honneur, ou un mouvement raisonnable

de vengeance, ou de quelque autre passion, celui de l'*accusateur;* un dévouement bas, mercenaire et servile, ou une méchanceté qui se plaît à faire le mal, sans qu'il en revienne aucun bien, celui du *délateur*. On est porté à croire que le *délateur* est un homme vendu; l'*accusateur*, un homme irrité; le *dénonciateur*, un homme indigné. Quoique ces trois personnages soient également odieux aux yeux du peuple, il est des occasions où le philosophe ne peut s'empêcher de louer le *dénonciateur*, et d'approuver l'*accusateur;* le *délateur* lui paraît méprisable dans toutes. Il a fallu que le *dénonciateur* surmontât le préjugé pour dénoncer; il faudrait que l'*accusateur* vainquît sa passion et quelquefois le préjugé, pour ne point accuser; on n'est point *délateur* tant qu'on a dans l'ame une ombre d'élévation, d'honnêteté, de dignité. *Voy*. DÉLATEUR.

DÉPUTÉ, AMBASSADEUR, ENVOYÉ. L'*ambassadeur* et l'*envoyé* parlent au nom d'un souverain, dont l'*ambassadeur* représente la personne, et dont l'*envoyé* n'explique que les sentiments. Le *député* n'est que l'interprète et le représentant d'un corps particulier, ou d'une société subalterne. Le titre d'*ambassadeur* se présente à notre esprit avec l'idée de magnificence; celui d'*envoyé*, avec l'idée d'habileté; et celui de *député*, avec l'idée d'élection. On dit le *député* d'un chapitre, l'*envoyé* d'une république, l'*ambassadeur* d'un souverain.

DEXICRÉONTIQUE, (*Mythol.*) surnom de Vénus : elle fut ainsi appelée, selon les uns, d'un Dexicréonte, charlatan qui guérit par des enchantements et des sacrifices les femmes de Samos du trop de dévotion qu'elles avaient pour Vénus, et de la fureur avec laquelle elles s'abandonnaient aux actions par lesquelles cette déesse libertine veut être honorée. En mémoire de ce prodige, et pour dédommager Vénus, on lui éleva une statue qu'on appela la *Vénus de Dexicréonte*. D'autres disent que le Dexicréonte dont la Vénus porta le nom, fut un commerçant qui, ne sachant de quoi charger son vaisseau qui avait été porté dans l'île de Chypre, consulta la déesse, qui lui conseilla de ne prendre que de l'eau. Le pieux Dexicréonte obéit; il partit du port avec les autres marchands qui ne manquèrent pas de le plaisanter sur sa cargaison. Mais le ciel les en punit bien sévèrement : à peine les vaisseaux furent-ils en pleine mer, qu'il survint un calme qui les y retint tout le temps qu'il fallait à Dexicréonte pour échanger son eau contre les précieuses marchandises de ses railleurs. Dexicréonte retourna plus riche et plus dévot que jamais à Samos, où il remercia la déesse de sa bonne inspiration, en lui élevant une statue. Il n'est pas nécessaire que nous avertissions notre lecteur de ne pas trop croire cette histoire-là; car, nous aurions mis beaucoup plus de sérieux encore dans notre récit, qu'il n'en serait pas plus vrai.

DIANE, s. f. (*Mythol.*) fille de Jupiter et de Latone, et sœur jumelle d'Apollon. Latone la mit au monde la première, et *Diane* lui servit de sage-femme pour accoucher d'Apollon. Les douleurs que Latone souffrit donnèrent à *Diane* de l'aversion pour le mariage, mais non pour la galanterie. On l'accuse d'avoir aimé et favorisé Endymion; d'avoir cédé à Pan métamorphosé en bélier blanc, et d'avoir reçu Priape sous la forme d'un âne. Elle fut la déesse des bois sur la terre; la lune au ciel; Hécate aux enfers : on l'adora sous une infinité de noms. La *Diane* d'Athènes est connue par la feuille de sa couronne d'or, et celle d'Éphèse, par son temple. Un enfant ramassa une feuille qui s'était détachée de la couronne de la statue de *Diane* d'Athènes, et les juges, sans égard ni pour son innocence ni pour sa jeunesse, le condamnèrent à mort, parce qu'il ne préféra pas à la feuille du métal brillant qu'il avait trouvée, des osselets qu'on lui présenta. Le temple de *Diane* d'Éphèse a passé pour une des merveilles du monde. Une des parties de la terre concourut pendant plusieurs siècles à l'embellir. Sa construction ne s'acheva pas sans plusieurs miracles, auxquels nous ne croyons pas qu'aucun lecteur sensé doive ajouter foi, malgré l'autorité de l'auteur grave qui les rapporte. Par la description qu'on nous a transmise de la statue de la *Diane* d'Éphèse, il paraît que c'était un symbole de la Nature. Le temple d'Éphèse fut

brûlé par un nommé Érostrate ou Ératostrate, qui réussit en effet beaucoup plus sûrement à immortaliser son nom par ce forfait, que les artistes ne réussirent à immortaliser les leurs par les chefs-d'œuvre que ce temple renfermait, et que les dévots de la *Diane* par les *ex-voto* dont ils l'avaient enrichi. Mais qu'est-ce qu'une mémoire que l'exécration accompagne? Ne vaut-il pas mieux être oublié?

DIEUX, s. m. pl. (*Mythol.*) se dit des faux *dieux* des Gentils, qui tous étaient des créatures auxquelles on rendait les honneurs dus à la divinité.

Il faut remarquer que parmi les Grecs et les Latins, les peuples, par le nom de *Dieu*, n'entendaient point un être très-parfait dont l'éternité est un attribut essentiel. Ils appelaient *dieux* tous les êtres qu'ils regardaient comme supérieurs à la nature humaine, ou qui pouvaient leur être de quelque utilité, ou même de la colère desquels ils avaient à craindre; car les Anciens, comme les modernes, ont presque toujours été conduits par l'intérêt propre, c'est-à-dire l'espérance du bien et la crainte du mal. Les hommes mêmes, selon eux, pouvaient devenir des *dieux* après leur mort, parce que leur ame pouvait acquérir un degré d'excellence qu'ils n'avaient point eu pendant leur vie. Mais qu'on ne croie pas que les sages comme Socrate, Platon, Cicéron, et les autres, parlassent

toujours selon les idées du peuple : ils étaient cependant quelquefois obligés de s'y conformer pour n'être pas accusés d'athéisme. C'était le prétendu crime que l'on imputait à ceux qui ne croyaient qu'un *Dieu*.

Les poètes, suivant la remarque du P. le Bossu, étaient théologiens, et ces deux fonctions, quoique séparées aujourd'hui, étaient pour lors réunies dans la même personne.

Ils personnifièrent les attributs divins, parce que la faiblesse de l'esprit humain ne saurait concevoir ni expliquer tant de puissance et tant d'action dans une substance aussi simple et aussi indivisible qu'est celle de *Dieu*.

C'est ainsi qu'ils ont représenté la toute-puissance de *Dieu* sous la personne et le nom de Jupiter; sa sagesse sous celui de Minerve; sa justice sous celui de Junon.

Les premiers faux *dieux* qu'on ait adorés sont les astres, le ciel, le soleil, la lune, à cause de la chaleur et de la lumière que les hommes en reçoivent; ensuite la terre, qui fournit les fruits qui servent à la nourriture des hommes et des animaux : le feu aussi-bien que l'eau devinrent aussi l'objet du culte des hommes à cause des avantages qu'on en reçoit.

Dans la suite ces *dieux* se sont multipliés à l'infini par le caprice de leurs adorateurs, et il n'y a presque aucune chose qui n'ait été déifiée, sans

en excepter celles qui sont inutiles ou nuisibles.

Pour autoriser le crime et justifier la débauche, on fit des *dieux* criminels et débauchés, des *dieux* injustes et violents, des *dieux* avares et voleurs, des *dieux* ivrognes, des *dieux* impudiques, des *dieux* cruels et sanguinaires.

Les principaux *dieux* que les Romains appelaient *dii majorum gentium*, et Cicéron *dieux célestes*, Varron *dieux choisis*, Ovide *nobiles deos*, d'autres *consentes deos*, étaient Jupiter, Junon, Vesta, Minerve, Cérès, Diane, Vénus, Mars, Mercure, Neptune, Vulcain, Apollon.

Jupiter était le *dieu* du ciel, Neptune le *dieu* de la mer, Mars le *dieu* de la guerre, Apollon celui de l'éloquence, de la poésie et de la médecine, Mercure celui des voleurs, Bacchus celui du vin, Cupidon celui de l'amour, etc.

On mettait aussi au rang des *demi-dieux*, qu'on appelait encore *semi-dii*, *dii minorum gentium*, *indigetes*, les héros et les hommes qu'on avait déifiés. Les grands *dieux* possédaient le ciel comme une chose qui leur appartenait de droit, et ceux-ci comme une récompense de la manière extraordinaire dont ils avaient vécu sur la terre.

Il serait trop long de nommer ici tous les *dieux* du paganisme : on en peut trouver le détail dans le *Dictionnaire* de Trévoux, qui en rapporte la plus grande partie comme extraite du livre d'Isaac Vossius, intitulé *de Origine et progressu idolatriæ*.

Il n'y a point d'excès où les hommes ne se soient portés à cet égard : non contents d'avoir divinisé la vertu, ils avaient fait le même honneur au vice. Tout était *dieu*, dit Bossuet, excepté *Dieu* même.

On reconnaissait pour *dieux* la santé, la fièvre, la peur, l'amour, la douleur, l'indignation, la pudeur, l'impudence, la fureur, la joie, l'opinion, la renommée, la prudence, la science, l'art, la fidélité, la félicité, la calomnie, la liberté, la monnaie, la guerre, la paix, la victoire, le triomphe, etc.

Mais ce qui déshonore l'humanité, est de voir un *dieu* Sterculus, parce que le premier il avait enseigné à fumer les champs : la pâleur et la crainte, *pallor et pavor*, mis au rang des *dieux*, comme il y a eu les déesses Caca, Cloaima et Muta; et Lactance, en son Liv. 1er, a eu raison de faire honte aux païens de ces ridicules divinités.

Enfin, la nature et le monde tout entier a passé pour un *dieu*.

DISCRÉTION, s. f. (*Morale.*) Le substantif *discrétion* me paraît avoir une toute autre acception que l'adjectif *discret*. *Discret* ne se dit que de l'art de conserver au-dedans de soi-même les choses dont il est à propos de se taire : *discrétion* ne s'entend guère que de la tempérance dans le discours et dans les actions : la vue de l'esprit ne se porte plus sur l'idée de *secret*. Il semble que la *discrétion* marque la qualité des actions de l'homme

prudent et modéré. La modération et la prudence sont dans l'ame ; la *discrétion* est dans les actions.

DISERT, adj. (*Gram. et Belles-Lett.*) Épithète que l'on donne à celui qui a le discours facile, clair, pur, élégant, mais faible. Supposez à l'homme *disert* du nerf dans l'expression et de l'élévation dans les pensées, vous en ferez un homme éloquent. D'où l'on voit que notre *disert* n'est point synonyme au *disertus* des Latins ; car ils disaient *pectus est quod disertum facit*, que nous traduirions en français par *c'est l'ame qui rend éloquent*, et non pas *c'est l'ame qui rend l'homme* disert.

DISPARATE, s. f. C'est le vice contraire à la qualité que nous désignons par le mot d'*unité*. Il peut y avoir des *disparates* entre les expressions, entre les phrases, entre les pensées, entre les actions, etc. ; en un mot, il n'y a aucun être composé, soit physique, soit moral, que nous puissions considérer comme un tout, entre les défauts duquel nous ne puissions aussi remarquer des *disparates*. Il y a beaucoup de différence entre les inégalités et les *disparates*. Il est impossible qu'il y ait des *disparates* sans inégalités ; mais il peut y avoir des inégalités sans *disparates*.

DISPARITÉ, Inégalité, Différence. (*Gram. Synon.*) Termes relatifs à ce qui nous fait distinguer de la supériorité ou de l'infériorité entre des êtres que nous comparons. Le terme *différence* s'étend à tout ce qui les distingue ; c'est un genre

dont l'*inégalité* et la *disparité* sont des espèces; l'*inégalité* semble marquer la *différence* en quantité, et la *disparité* la *différence* en qualité.

DISSERTATION, s. f. Ouvrage sur quelque point particulier d'une science ou d'un art. La *dissertation* est ordinairement moins longue que le traité. D'ailleurs le traité renferme toutes les questions générales et particulières de son objet; au lieu que la *dissertation* n'en comprend que quelques questions générales ou particulières. Ainsi un traité d'arithmétique est composé de tout ce qui appartient à l'arithmétique : une *dissertation* sur l'arithmétique n'envisage l'art de compter que sous quelques-unes de ses faces générales ou particulières. Si l'on compose sur une matière autant de *dissertations* qu'il y a de différents points de vues principaux sous lesquels l'esprit peut la considérer; si chacune de ces *dissertations* est d'une étendue proportionnée à son objet particulier, et si elles sont toutes enchaînées par quelque ordre méthodique, on aura un traité complet de cette matière.

DISSIDENTS. (*Hist. ecclés. mod.*) L'on nomme ainsi en Pologne ceux qui font profession des religions luthérienne, calviniste et grecque : ils doivent jouir en Pologne du libre exercice de leur religion, qui, suivant les constitutions, ne les exclut point des emplois. Le roi de Pologne promet par les *pacta-conventa* de les tolérer, et de maintenir la paix et l'union entre eux; mais les

dissidents ont eu quelquefois à se plaindre de l'inexécution de ces promesses. Les ariens et sociniens ont aussi voulu être engagés au nombre des *dissidents*, mais ils en ont toujours été exclus.

DISTINCTION, s. f. (*Métaph.*) La *distinction* en général est la négation d'identité. Ainsi une chose est *distinguée* d'une autre, dès là qu'elle n'est pas la même. Il y a une grande différence entre *distinction*, *séparation* et *diversité*. Car, par exemple, le corps et l'ame sont *distingués*, et cependant ils ne sont pas séparés dans l'homme : Pierre et Paul sont *distingués*, encore qu'ils n'aient pas une différente nature. La *distinction* est précisément la négation d'identité; comme nous venons de le voir; au lieu que la séparation est la négation d'unité, et la diversité la négation de similitude.

Les philosophes sont fort embarrassés pour assigner une marque caractéristique de la *distinction* des êtres. Les uns assignent la capacité que les êtres ont d'être séparés mutuellement; les autres la font consister dans tout ce qui exclut l'unité numérique. Mais comment concilier cela avec la Trinité et la reproduction du corps de J. C. dans l'eucharistie, ces deux mystères qui étonnent et confondent notre raison?

La *distinction* est une source féconde de disputes entre les thomistes et les scotistes. Où les premiers ne découvrent qu'un être, les seconds

2.

ont le secret d'y en apercevoir une infinité. La grande maxime des scotistes, c'est de multiplier les êtres à mesure qu'ils multiplient les idées. Or, comme il n'y a point d'être, quelque simple qu'il soit, qui n'offre une foule d'idées partielles, aussi n'y a-t-il point d'être où ils ne découvrent une infinité d'êtres distingués. Dieu, tout simple qu'il est, est donc pour les scotistes un être des plus composés. Autant d'attributs, autant d'êtres distingués réellement. Il n'y a pas jusqu'aux idées abstraites de leur esprit qu'ils ne réalisent. Les genres, les espèces, les différences, les propriétés, les accidents, sont autant de petites entités qui vont se placer d'elles-mêmes dans tous les êtres. Moyennant ce système, il n'y a point d'être dans tout l'univers qui ne renferme une infinité d'ordres d'infini, élevés les uns sur les autres. Ce que la divisibilité des parties à l'infini est à la matière, la multitude d'êtres à l'infini l'est même aux esprits : et ce qu'il y a de singulier, c'est que des entités toutes spirituelles s'allient dans ce système avec les êtres les plus matériels, s'il est permis de parler ainsi ; car que sont autre chose ce qu'on appelle, dans l'école, *degrés métaphysiques?* y a-t-il d'être qui n'ait ses degrés métaphysiques? et si, comme le prétendent les scotistes, tous ces degrés existent réellement dans les objets, je ne vois pas comment ils pourraient se défendre d'enter sur la matière, des entités purement spirituelles et indivisibles.

Voilà, à proprement parler, en quoi consiste le faible de leur système. Les thomistes plus sensés prodiguent moins les êtres : ils n'en voient que là où ils aperçoivent des idées totales et complètes.

La *distinction* en général est de deux sortes, réelle et mentale, autrement de raison. La première suppose des êtres qui ne sont pas les mêmes, indépendamment de ce que l'esprit en pense; et la seconde, des choses que l'esprit distingue, quoiqu'elles soient réellement les mêmes. Telle est la *distinction* qui se trouve entre une chose et son essence, entre son essence et ses propriétés.

Les scotistes, autrement les réalistes, admettent trois sortes de *distinctions* réelles : l'une pour les êtres qui peuvent exister séparément, comme le corps et l'ame; l'autre pour deux êtres, dont l'un peut être séparé de l'autre, sans que cela soit réciproque entre eux, comme la substance et l'accident qui la modifie; la troisième enfin, pour les êtres qui ne sont tous deux que des modalités. La première de ces *distinctions* s'appelle *réelle majeure*, la seconde *mineure*, et la troisième *la plus petite*; comme si la *distinction* était susceptible de plus et de moins.

La *distinction* mentale ou de raison est de deux sortes; l'une est dite distinction *rationis ratiocinantis*; et l'autre *rationis ratiocinatæ*, comme l'on parle dans les écoles. La première est celle que l'esprit met dans les choses, sans qu'il y ait en elles

aucun fondement qui autorise une telle *distinction* : telle serait, par exemple, la *distinction* qui se trouve entre Cicéron et Tullius. Comme cette *distinction* ne roule que sur des mots, ceux qui en sont les défenseurs sont appelés *nominaux*. Un de leurs chefs est Okam, cordelier anglais, qui vivait dans le XIVe siècle. Ils entraient dans un grand détail des mots, s'apesantissaient scrupuleusement sur toutes les syllabes; c'est ce qui leur attira le reproche injurieux de *vendeurs de mots*, ou *marchands de paroles*. Cette secte s'éleva vers la fin du XIe siècle. Ils prétendaient être sectateurs de Porphire et d'Aristote; mais ils ne commencèrent à porter le nom de *nominaux* que du temps d'Okam : ils furent les fondateurs de l'université de Leipsik. On trouve encore aujourd'hui beaucoup de philosophes qui se piquent d'être *nominaux*.

La *distinction* de raison raisonnée, *rationis ratiocinatæ*, est celle que l'esprit met dans les choses, lorsqu'il y a une raison légitime pour cela. Le fondement de cette *distinction* est de deux sortes : ou il est extrinsèque, et c'est alors la variété des effets qui donne naissance à la *distinction*; ou il est intrinsèque, et c'est alors l'excellence d'une vertu qui produit différents effets. Si l'on considère cette *distinction* du côté de la chose, elle est appelée *virtuelle*; mais si on l'envisage par rapport à l'esprit, elle retient le nom de *distinction de raison raisonnée*. Considérée sous le premier

rapport, c'est moins une *distinction*, que le fondement d'une *distinction*; considérée de la seconde manière, c'est une vraie *distinction* appuyée sur un fondement réel. On appelle autrement cette *distinction* thomistique, du nom des thomistes.

DISTRACTION, s. f. (*Morale*.) Application de notre esprit à un autre objet que celui dont le moment présent exigerait que nous continuassions de nous occuper. La *distraction* a sa source dans une excellente qualité de l'entendement, une extrême facilité dans les idées de se réveiller les unes les autres. C'est l'opposé de la stupidité qui reste sur une même idée. L'homme *distrait* les suit toutes indistinctement à mesure qu'elles se montrent; elles l'entraînent et l'écartent de son but: celui au contraire qui est maître de son esprit, jette un coup d'œil sur les idées étrangères à son objet, et ne s'attache qu'à celles qui lui sont propres. Un bon esprit doit être capable de *distractions*, mais ne doit point être *distrait*. La *distraction* est presque toujours un manque d'égards pour ceux avec qui nous nous entretenons. Elle leur fait entendre très-clairement que ce qui se passe dans notre ame nous intéresse plus que ce qu'ils nous disent. On peut, avec un peu d'attention sur soi-même, se garantir de ce libertinage d'esprit, qui fait tenir tant de discours déplacés, et commettre tant d'actions ridicules. L'homme dans la *distraction* perd de vuė tout ce qui l'environne; et quand il revient de son

délire, il agit comme si rien n'avait changé autour de lui; il cherche des objets où ils ne sont plus; il s'entretient de choses dont il n'est plus question; il se croit à tout, et il n'est plus à rien; parce que la *distraction* est une absence dont souvent on ne s'aperçoit pas, et dont on ne connaît presque jamais exactement la durée. Il n'y a qu'un moyen d'apprécier l'intervalle de la *distraction*; c'est d'en pouvoir rapporter le commencement et la fin à deux instants différents d'une action continue, dont la durée nous soit connue par expérience.

DIVERGENT, adj. Il se dit de tout ce qui, continué, se rencontrerait d'un côté en un point commun, et de l'autre, irait toujours en s'éloignant de plus en plus : c'est en ce sens que des lignes, des directions, etc. sont *divergentes*. De l'adjectif *divergent* on a fait le substantif *divergence*.

Des lignes sont *divergentes* du côté où elles vont en s'écartant, et convergentes du côté opposé.

DIVINATION, s. f. (*Ordr. encyclop. Entend. Raison ou Scienc. Science des esprits, Divinat.*) C'est l'art prétendu de connaître l'avenir par des moyens superstitieux. Cet art est très-ancien. *Voy.* Prophète, Prophétie, etc.

Il est parlé dans l'Écriture de neuf espèces de *divination*. La première se faisait par l'inspection des étoiles, des planètes et des nuées; c'est l'astrologie judiciaire ou apotélesmatique, que Moïse nomme *méonen*. La seconde est désignée dans

l'Écriture par le mot *menaschesch*, que la *Vulgate* et la plupart des interprètes ont rendu par celui d'*augure*. La troisième y est appelée *mecascheph*, que les Septante et la *Vulgate* traduisent *maléfices* ou *pratiques occultes et pernicieuses*. La quatrième est celle des *hhober* ou enchanteurs. La cinquième consistait à interroger les *esprits pythons*. La sixième, que Moïse appelle des *judeoni*, était proprement le sortilége et la magie. La septième s'exécutait par l'évocation et l'interrogation des morts, et c'était par conséquent la nécromancie. La huitième était la rabdomancie, ou sort par la baguette ou les bâtons, dont il est question dans Osée, et auquel on peut rapporter la bélomancie qu'Ézechiel a connue. La neuvième et dernière était l'hépatoscopie ou l'inspection du foie. Le même livre fait encore mention des diseurs de bonne aventure, des interprètes de songes, des *divinations* par l'eau, par le feu, par l'air, par le vol des oiseaux, par leur chant, par les foudres, par les éclairs, et en général par les météores, par la terre, par des points, par des lignes, par les serpents, etc.

Les Juifs s'étaient infectés de ces différentes superstitions en Égypte, d'où elles s'étaient répandues chez les Grecs, qui les avaient transmises aux Romains.

Ces derniers peuples distinguaient la *divination* en artificielle et en naturelle.

Ils appelaient *divination artificielle*, un pronostic ou une induction fondée sur des signes extérieurs liés avec des événements à venir; et *divination naturelle*, celle qui présageait les choses par un mouvement purement intérieur, et une impulsion de l'esprit indépendante d'aucun signe extérieur.

Ils subdivisaient celle-ci en deux espèces, l'innée, et l'infuse : l'innée avait pour base la supposition que l'ame circonscrite en elle-même, et commandant aux différents organes du corps, sans y être présente par son étendue, avait essentiellement des notions confuses de l'avenir, comme on s'en convainc, disaient-ils, par les songes, les extases, et ce qui arrive à quelques malades dans les approches de la mort, et à la plupart des autres hommes lorsqu'ils sont menacés d'un péril imminent. L'infuse était appuyée sur l'hypothèse que l'ame, semblable à un miroir, était éclairée sur les événements qui l'intéressaient par une lumière réfléchie de Dieu ou des esprits.

Ils divisaient aussi la *divination* artificielle en deux espèces, l'une expérimentale, tirée de causes naturelles, et telle que les prédictions que les astronomes font des éclipses, etc., ou les jugements que les médecins portent sur la terminaison des maladies, ou les conjectures que forment les politiques sur les révolutions des états, comme il arriva à Jugurtha, sortant de Rome, où il avait

réussi, à force d'argent, à se justifier d'un crime atroce, lorsqu'il dit : *Urbem venalem, et mature perituram, si emptorem invenerit!* (1) L'autre chimérique, extravagante, consistant en pratiques capricieuses, fondées sur de faux jugements, et accréditées par la superstition.

Cette dernière branche mettait en œuvre la terre, l'eau, l'air, le feu, les oiseaux, les entrailles des animaux, les songes, la physionomie, les lignes de la main, les points amenés au hasard, les nombres, les noms, les mouvements d'un anneau, d'un sas, et les ouvrages de quelques auteurs; d'où vinrent les sorts appelés *prænestinæ*, *virgilianæ*, *homericæ*. Il y avait beaucoup d'autres sorts. Voici les principaux.

Les Anciens avaient l'*alphitomancie* ou *aleuromancie*, ou le sort par la fleur de farine; l'*axinomancie*, ou le sort par la hache; la *bélomancie*, ou le sort par les flèches; la *botanomancie*, ou le sort par les plantes; la *capnomancie*, ou le sort par la fumée; la *catoptromancie*, ou le sort par un miroir; la *céromancie*, ou le sort par les figures de cire; le *cledonisme*, ou le sort par des mots ou voix; la *cleidomancie*, ou le sort par les clefs; la *coscinomancie*, ou le sort par le crible; la *dactyliomancie*, ou le sort par plusieurs anneaux; l'*hydromancie*, ou le sort par l'eau de mer; la *pegomancie*, ou le sort par l'eau de source; la *géoman-*

(1) C. Crip. Sallust. *Jugurtha*, XXXV. Édit[s].

cie, ou le sort par la terre; la *lychnomancie*, ou le sort par les lampes; la *gastromancie*, ou le sort par les fioles; l'*ooscopie*, ou le sort par les œufs; l'*extispicine*, ou le sort par les entrailles des victimes; la *keraunoscopie*, ou le sort par la foudre; la *chyromancie*, ou le sort par l'inspection des lignes de la main; la *crystallomancie*, ou le sort par le crystal ou un autre corps transparent; l'*arithmomancie*, ou le sort par les nombres, la *pyromancie*, ou le sort par le feu; la *lythomancie*, ou le sort par les pierres; la *necromancie*, ou le sort par les morts; l'*oneirocritique*, ou le sort par les songes; l'*ornithomancie*, ou le sort par le vol et le chant des oiseaux; l'*alectryomancie*, ou le sort par le coq; la *lecynomancie*, ou le sort par le bassin; la *rabdomancie*, ou le sort par les bâtons, etc. *Voyez*, pour avoir une connaissance étendue de tous ces sorts, le livre *de Sapientia* de Cardan, et les *Disquisitiones magicæ* de Delrio.

Ce dernier auteur propose des notions et des divisions de la *divination* un peu différentes de celles qui précèdent. Il définit la divination, *la révélation des choses cachées, en vertu d'un pacte fait avec le démon* (*significatio occultorum ex pactis conventis cum dæmone*); définition qui n'est pas exacte, puisqu'il y a des espèces de *divination*, telle que la naturelle, qui ne sont fondées sur aucun engagement avec le diable.

Delrio distingue deux espèces de pactes, l'un im-

plicite, l'autre explicite; conséquemment il institue deux sortes de *divinations*. Il comprend sous la première la *théomancie* ou les oracles, et la *manganie* ou *goécie*, à laquelle il rapporte la *nécromancie*, l'*hydromancie*, la *géomancie*, etc. Il range sous la seconde l'*aruspiscine*, avec l'*anthropomancie*, la *céromancie*, la *lithomancie*, toutes les *divinations* qui se font par l'inspection d'un objet, les *augures*, les *aruspices*, les *sorts*, etc.; les *conjectures* tirées des astres, des arbres, des éléments, des météores, des plantes, des animaux, etc.; il observe seulement que cette dernière est tantôt licite, tantôt illicite; et par cette distinction il détruit sa définition générale : car si toute *divination* est fondée sur un pacte, soit implicite, soit explicite, il n'y en a aucune qui puisse être innocente.

Les Grecs et les Romains eurent pour toutes ces sottises le respect le plus religieux, tant qu'ils ne furent point éclairés par la culture des sciences; mais ils s'en désabusèrent peu à peu. Caton consulté sur ce que pronostiquaient des bottines mangées par des rats, répondit qu'il n'y avait rien de surprenant en cela; mais que c'eût été un prodige inouï si les bottines avaient mangé les rats. Cicéron ne fut pas plus crédule : la *myomancie* n'est pas mieux traitée dans ses livres, et il n'épargne pas le ridicule à toutes les autres sortes de *divinations*, sans en excepter ni les oracles, ni les

augures, ni les aruspices. Après avoir remarqué que jamais un plus grand intérêt n'avait agité les Romains, que celui qui les divisait dans la querelle de César et de Pompée; il ajoute que jamais aussi on n'avait tant interrogé les dieux : *hoc bello civili dii immortales quam multa luserunt!*

M. Pluche, dans son *Histoire du ciel*, conséquemment au système qu'il s'est formé, fait naître la *divination* chez les Égyptiens de l'oubli de la signification des symboles dont on se servait au commencement pour annoncer au peuple les devoirs et les occupations, soit de la vie civile, soit de la religion; et lorsqu'on lui demande comment il s'est pu faire que la signification des symboles se soit perdue, et que tout l'appareil de la religion ait pris un tour si étrange; il répond « que « ce fut en s'attachant à la lettre que les peuples « reçurent presque universellement les augures, « la persuasion des influences planétaires, les pré- « dictions de l'astrologie, les opérations de l'al- « chimie, les différents genres de *divinations*, par « les serpents, par les oiseaux, par les bâtons, etc. « la magie, les enchantements, les évocations, etc. « Le monde, ajoute-t-il, se trouva ainsi tout rem- « pli d'opinions insensées, dont on n'est pas par- « tout également revenu, et dont il est très-utile « de bien connaître le faux, parce qu'elles sont « aussi contraires à la vraie piété et au repos de « la vie qu'à l'avancement du vrai savoir. » Mais

comment arriva-t-il que les peuples prirent tous les symboles à la lettre? Il ne faut pour cela qu'une grande révolution dans un État, qui soit suivie de trois ou quatre siècles d'ignorance. Nous avons l'expérience et de ces révolutions dans l'État, et de l'effet des siècles d'ignorance qui les ont suivies, sur les idées et les opinions des hommes, tant en matière de sciences et d'arts, qu'en matière de religion.

M. l'abbé de Condillac a fait aussi quelques conjectures philosophiques sur l'origine et les progrès de la *divination* : comme elles sont très-justes, et qu'elles peuvent s'étendre à beaucoup d'autres systèmes d'erreurs, nous invitons le lecteur à lire particulièrement ce morceau, dans le traité que le métaphysicien que nous venons de citer a publié sur les systèmes. Voici ses idées principales, auxquelles nous avons pris la liberté d'entrelacer quelques-unes des nôtres.

Nous sommes alternativement heureux et malheureux, quelquefois sans savoir pourquoi : ces alternatives ont été une source naturelle de conjectures pour ces esprits qui croient interroger la nature quand ils ne consultent que leur imagination. Tant que les maux ne furent que particuliers, aucune de ces conjectures ne se répandit assez pour devenir l'opinion publique; mais une affliction fut-elle épidémique, elle devint un objet capable de fixer l'attention générale, et une

occasion pour les hommes à imagination de faire adopter leurs idées. Un mot qui leur échappa peut-être alors par hasard fut le fondement d'un préjugé : un être qui se trouve heureux en faisant le malheur du genre humain, introduit dans une apostrophe, dans une exclamation pathétique, fut à l'instant réalisé par la multitude, qui se sentit pour ainsi dire consolée, lorsqu'on lui présenta un objet à qui elle pût s'en prendre dans son infortune.

Mais lorsque la crainte eut engendré un génie malfaisant, l'espérance ne tarda pas à créer un génie favorable, et l'imagination conduite par la diversité des phénomènes, des circonstances, de la combinaison des idées, des opinions, des événements, des réflexions, à en multiplier les espèces, en remplit la terre, les eaux et les airs, et leur établit une infinité de cultes divers, qui éprouvèrent à leur tour une infinité de révolutions différentes. L'influence du soleil sur tout ce qui existe était trop sensible pour n'être pas remarquée; et bientôt cet astre fut compté parmi les êtres bienfaisants. On supposa de l'influence à la lune; on étendit ce système à tous les corps célestes : l'imagination aidée par des conjectures que le temps amène nécessairement, dispensa à son gré entre ces corps un caractère de bonté ou de malignité; et les cieux parurent aussi concerter le bonheur ou le malheur des hommes : on y lut tous

les grands événements, les guerres, les pestes, les famines, la mort des souverains, etc.; on attacha ces événements aux phénomènes les plus rares, tels que les éclipses, l'apparition des comètes; ou l'on supposa du rapport entre ces choses, ou plutôt la coïncidence fortuite des événements et des phénomènes fit croire qu'il y en avait. Un moment de réflexion sur l'enchaînement universel des êtres aurait renversé toutes ces idées: mais la crainte et l'espérance réfléchissent-elles? le moyen de rejeter en doute l'influence d'une planète lorsqu'elle nous promet la mort d'un tyran?...

La liaison qu'on est si fort tenté de supposer entre les noms et les choses, dirigea dans la dispensation des caractères qu'on cherchait à attacher aux êtres: la flatterie avait donné à une planète le nom de Jupiter, de Mars, de Vénus: la superstition rendit ces astres dispensateurs des dignités, de la force, de la beauté: les signes du zodiaque dûrent leurs vertus aux animaux d'après lesquels ils avaient été formés. Mais toute qualité a ses analogues: l'analogie arrondit donc le cortége des bonnes ou mauvaises qualités qu'un corps céleste pouvait darder sur un être à la naissance duquel il présidait; l'action des corps célestes se tempéra réciproquement.

Ce système était exposé à beaucoup de difficultés; mais, ou l'on ne daignait pas s'y arrêter, ou l'on n'était guère embarrassé d'y trouver des ré-

ponses. Voilà donc le système d'astrologie judiciaire élevé : on fait des prédictions; on en fait une bonne sur neuf cent quatre-vingt-dix-neuf mauvaises; mais la bonne est la seule dont on parle, et sur laquelle on juge de l'art.

Cette seule prédiction merveilleuse, racontée en mille manières différentes, se multiplie en mille prédictions heureuses : le mensonge et la fourberie entrent en jeu; et bientôt on a plus de faits et plus de merveilles qu'il n'en faut pour faire face à la philosophie méfiante, à la vérité, mais à qui l'expérience ne manque jamais d'en imposer, quand on la lui objecte.

Lorsque les influences des corps célestes furent bien avouées, on ne put se dispenser d'accorder quelque intelligence à ces êtres : on s'adressa donc à eux, on les évoqua. On saisit une baguette; on traça des figures, sur la terre, dans les airs; on prononça à voix haute ou basse des discours mystérieux, et l'on se promit d'obtenir tout ce qu'on desirait.

Mais l'on considéra que s'il était important de pouvoir évoquer des êtres bien ou malfaisants, il l'était bien plus d'avoir sur soi quelque chose qui nous en assurât la protection : on suivit les mêmes principes, et l'on construisit des talismans, des amulettes, etc.

S'il est des événements fortuits qui secondent la découverte des vérités, il en est aussi qui favori-

sent les progrès de l'erreur : tel fut l'oubli du sens des caractères hiéroglyphiques, qui suivit nécessairement l'établissement des caractères de l'alphabet. On attribua donc aux caractères hiéroglyphiques telle vertu qu'on desira; ces signes passèrent dans la magie : le système de la *divination* n'en devint que plus composé, plus obscur, et plus merveilleux.

Les hiéroglyphes renfermaient des traits de toute espèce : il n'y eut donc plus de ligne qui ne devînt un signe; il ne fut plus question que de chercher ce signe sur quelque partie du corps humain, dans la main, par exemple, pour donner naissance à la chiromancie.

L'imagination des hommes n'agit jamais plus fortement et plus capricieusement que dans le sommeil; mais à qui la superstition pouvait-elle attribuer ces scènes d'objets si singulières et si frappantes qui nous sont offertes dans certains songes, si ce n'est aux dieux? Telle fut l'origine de l'onéirocritique : il était difficile qu'on n'aperçût pas entre les événements du jour et les représentations nocturnes quelques vestiges d'analogie; ces vestiges devinrent le fondement de l'onéirocritique : on attacha tel événement à tel objet; et bientôt il se trouva des gens qui eurent des prédictions prêtes pour tout ce qu'on avait rêvé. Il arriva même ici une bizarrerie, c'est que le contraire de ce que l'on avait rêvé pendant la nuit, étant quelquefois

arrivé pendant le jour, on en fit la règle de prédire par les contraires.

Mais que devait-il arriver à des hommes obsédés des prestiges de la *divination*, et se croyant sans cesse environnés d'êtres bien ou malfaisants, sinon de se jeter sur tous les objets et sur tous les événements, et de les transformer en types, en avertissements, en signes, en pronostics, etc. Aussi ils ne tardèrent pas d'entendre la volonté des dieux dans le chant d'un rossignol, de voir leurs décrets dans le mouvement des ailes d'une corneille, et d'en lire les arrêts irrévocables dans les entrailles d'un veau, surtout pendant les sacrifices; et tels furent les fondements de l'art des aruspices. Quelques paroles échappées au sacrificateur se trouvèrent par hasard relatives au motif secret de celui qui recourait à l'assistance des dieux; on les prit pour une *inspiration* : ce succès donna occasion à plus d'une distraction de cette espèce : moins on parut maître de ses mouvements, plus ils semblèrent divins, et l'on crut qu'il fallait perdre la raison à force de s'agiter, pour être inspiré et rendre un oracle. Ce fut par cette raison qu'on éleva des temples dans les lieux où les exhalaisons de la terre aliénaient l'esprit.

Il ne manquait plus que de faire mouvoir et parler les statues, et la fourberie des prêtres eut bientôt contenté la superstition des peuples.

L'imagination va vite quand elle s'égare. S'il y a

des dieux, ils disposent de tout : donc il n'y a rien qui ne puisse être le signe de leur volonté et de notre destinée; et voilà tout d'un coup les choses les plus communes et les plus rares érigées en bons ou mauvais augures; mais les objets de vénération ayant, à cet égard, quelque liaison de culte avec les dieux, on les crut plus propres que les autres à désigner leur volonté, et l'on chercha des prophéties dans les poèmes de la guerre de Troie.

Ce système d'absurdités acheva de s'accréditer par les opinions qu'eurent les philosophes de l'action de Dieu sur l'ame humaine, par la facilité que quelques hommes trouvèrent dans les connaissances de la médecine, pour s'élever à la dignité de sorciers, et par la nécessité d'un motif respectable pour le peuple, qui déterminât ses chefs à agir ou à attendre, sans se compromettre, et sans avoir à répondre ni du délai, ni du succès : cette nécessité rendit la politique favorable aux augures, aux aruspices et aux oracles; et ce fut ainsi que tout concourut à nourrir les erreurs les plus grossières.

Ces erreurs furent si générales que les lumières de la religion ne purent empêcher qu'elles ne se répandissent, du moins en partie, chez les Juifs et chez les chrétiens. On vit même parmi ceux-ci des hommes prétendre interroger les morts et appeler le diable, par des cérémonies semblables à celles des païens dans l'évocation des astres et des

démons. Mais si l'universalité d'un préjugé peut empêcher le philosophe timide de le braver, elle ne l'empêchera point de le trouver ridicule; et s'il était assez courageux pour sacrifier son repos et exposer sa vie afin de détromper ses concitoyens d'un système d'erreurs qui les rendraient misérables et méchants, il n'en serait que plus estimable, du moins aux yeux de la postérité qui juge les opinions des temps passés sans partialité. Ne regarde-t-elle pas aujourd'hui les livres que Cicéron a écrits sur la nature des dieux et sur la *divination*, comme ses meilleurs ouvrages, quoiqu'ils aient dû naturellement lui attirer de la part des prêtres du paganisme les titres injurieux d'impie, et de la part de ces hommes modérés qui prétendent qu'il faut respecter les préjugés populaires, les épithètes d'esprit dangereux et turbulent? D'où il s'ensuit qu'en quelque temps, et chez quelque peuple que ce puisse être, la vertu et la vérité méritent seules notre respect. N'y a-t-il pas aujourd'hui, au milieu du dix-huitième siècle, à Paris, beaucoup de courage et de mérite à fouler aux pieds les extravagances du paganisme? C'était sous Néron qu'il était beau de médire de Jupiter; et c'est ce que les premiers héros du christianisme ont osé, et ce qu'ils n'eussent point fait s'ils avaient été du nombre de ces génies étroits et de ces ames pusillanimes qui tiennent la vérité captive lorsqu'il y a quelque danger à l'annoncer.

DIVISEURS. (*Hist. anc.*) Gens qui se chargeaient, dans les élections, de corrompre les tribus et d'acheter les suffrages. Le mépris public était la seule punition qu'ils eussent à supporter.

DRANSES, s. m. pl. (*Géogr. ancienne.*) Anciens peuples de Thrace. On dit qu'ils s'affligeaient sur la naissance des enfants, et qu'ils se réjouissaient de la mort des hommes : la naissance était, selon eux, le commencement de la misère, et la mort en était la fin. Il était bien difficile que les *Dranses*, qui regardaient la vie comme un mal, se crussent obligés de remercier les dieux de ce présent. Quoi qu'il en soit, l'opinion générale d'un peuple sur le malheur de la vie est moins une injure faite à la Providence, qu'un jugement très-sévère de la manière dont ce peuple est gouverné. Ce n'est pas la nature, c'est la tyrannie qui impose sur la tête des hommes un poids qui les fait gémir et détester leur condition. S'il y avait sur la surface de la terre un lieu où les hommes redoutassent le mariage, et où les hommes mariés se refusassent à cette impulsion si puissante et si douce qui nous convie à la propagation de l'espèce et à la production de notre semblable, pour se porter à des actions illicites et peu naturelles, de peur d'augmenter le nombre des malheureux; c'est là que le gouvernement serait aussi mauvais qu'il est possible qu'il le soit.

DROIT NATUREL. (*Morale.*) L'usage de ce

mot est si familier qu'il n'y a presque personne qui ne soit convaincu au-dedans de soi-même que la chose lui est évidemment connue. Ce sentiment intérieur est commun au philosophe et à l'homme qui n'a point réfléchi; avec cette seule différence qu'à la question, *qu'est-ce que le droit?* celui-ci manquant aussitôt et de termes et d'idées, vous renvoie au tribunal de la conscience et reste muet; et que le premier n'est réduit au silence et à des réflexions plus profondes, qu'après avoir tourné dans un cercle vicieux qui le ramène au point même d'où il était parti, ou le jette dans quelque autre question non moins difficile à résoudre que celle dont il se croyait débarrassé par sa définition.

Le philosophe interrogé dit, *le droit est le fondement ou la raison première de la justice*. Mais qu'est-ce que la justice? *c'est l'obligation de rendre à chacun ce qui lui appartient*. Mais qu'est-ce qui appartient à l'un plutôt qu'à l'autre dans un état de choses où tout serait à tous, et où peut-être l'idée distincte d'obligation n'existerait pas encore? et que devrait aux autres celui qui leur permettrait tout, et ne leur demanderait rien? C'est ici que le philosophe commence à sentir que de toutes les notions de la morale, celle du *droit naturel* est une des plus importantes et des plus difficiles à déterminer? Aussi croirions-nous avoir fait beaucoup dans cet article, si nous réussissions à établir clairement quelques principes à l'aide desquels on pût

résoudre les difficultés les plus considérables qu'on a coutume de proposer contre la notion du *droit naturel*. Pour cet effet, il est nécessaire de reprendre les choses de haut, et de ne rien avancer qui ne soit évident, du moins de cette évidence dont les questions morales sont susceptibles, et qui satisfait tout homme sensé.

I. Il est évident que si l'homme n'est pas libre, ou que si ses déterminations instantanées, ou même ses oscillations, naissant de quelque chose de matériel qui soit extérieur à son ame, son choix n'est point l'acte pur d'une substance incorporelle et d'une faculté simple de cette substance; il n'y aura ni bonté ni méchanceté raisonnées, quoiqu'il puisse y avoir bonté et méchanceté animales; il n'y aura ni bien ni mal moral, ni juste ni injuste, ni obligation ni droit. D'où l'on voit, pour le dire en passant, combien il importe d'établir solidement la réalité, je ne dis pas du *volontaire*, mais de la *liberté*, qu'on ne confond que trop ordinairement avec le *volontaire*.

II. Nous existons d'une existence pauvre, contentieuse, inquiète. Nous avons des passions et des besoins. Nous voulons être heureux; et à tout moment l'homme injuste et passionné se sent porté à faire à autrui ce qu'il ne voudrait pas qu'on lui fît à lui-même. C'est un jugement qu'il prononce au fond de son ame, et qu'il ne peut se dérober. Il voit sa méchanceté, et il faut qu'il se

l'avoue, ou qu'il accorde à chacun la même autorité qu'il s'arroge.

III. Mais quels reproches pourrons-nous faire à l'homme tourmenté par des passions si violentes, que la vie même lui devient un poids onéreux s'il ne les satisfait, et qui, pour acquérir le droit de disposer de l'existence des autres, leur abandonne la sienne? Que lui répondrons-nous, s'il dit intrépidement : « Je sens que je porte l'épouvante « et le trouble au milieu de l'espèce humaine; mais « il faut ou que je sois malheureux, ou que je fasse « le malheur des autres; et personne ne m'est plus « cher que je me le suis à moi-même. Qu'on ne me « reproche point cette abominable prédilection; « elle n'est pas libre. C'est la voix de la nature qui « ne s'explique jamais plus fortement en moi que « quand elle me parle en ma faveur. Mais n'est-ce « que dans mon cœur qu'elle se fait entendre avec « la même violence? O hommes! c'est à vous que « j'en appelle : Quel est celui d'entre vous qui sur « le point de mourir, ne rachèterait pas sa vie aux « dépens de la plus grande partie du genre hu- « main, s'il était sûr de l'impunité et du secret? « Mais, continuera-t-il, je suis équitable et sin- « cère. Si mon bonheur demande que je me dé- « fasse de toutes les existences qui me seront im- « portunes, il faut aussi qu'un individu, quel qu'il « soit, puisse se défaire de la mienne s'il en est « importuné. La raison le veut, et j'y souscris. Je

« ne suis pas assez injuste pour exiger d'un autre « un sacrifice que je ne veux point lui faire. »

IV. J'aperçois d'abord une chose qui me semble avouée par le bon et par le méchant, c'est qu'il faut raisonner en tout, parce que l'homme n'est pas seulement un animal, mais un animal qui raisonne; qu'il y a par conséquent dans la question dont il s'agit des moyens de découvrir la vérité; que celui qui refuse de la chercher renonce à la qualité d'homme, et doit être traité par le reste de son espèce comme une bête farouche; et que la vérité une fois découverte, quiconque refuse de s'y conformer, est insensé ou méchant d'une méchanceté morale.

V. Que répondrons-nous donc à notre raisonneur violent, avant que de l'étouffer? Que tout son discours se réduit à savoir s'il acquiert un droit sur l'existence des autres en leur abandonnant la sienne; car il ne veut pas seulement être heureux, il veut encore être équitable, et par son équité écarter loin de lui l'épithète de *méchant;* sans quoi il faudrait l'étouffer sans lui répondre. Nous lui ferons donc remarquer que quand bien même ce qu'il abandonne lui appartiendrait si parfaitement qu'il en pût disposer à son gré, et que la condition qu'il propose aux autres leur serait encore avantageuse, il n'a aucune autorité légitime pour la leur faire accepter; que celui qui dit, *je veux vivre*, a autant de raison que celui qui dit, *je veux mou-*

rir ; que celui-ci n'a qu'une vie, et qu'en l'abandonnant il se rend maître d'une infinité de vies ; que son échange serait à peine équitable, quand il n'y aurait que lui et un autre méchant sur toute la surface de la terre ; qu'il est absurde de faire vouloir à d'autres ce qu'on veut, qu'il est incertain que le péril qu'il fait courir à son semblable soit égal à celui auquel il veut bien s'exposer ; que ce qu'il permet au hasard peut n'être pas d'un prix proportionné à ce qu'il me force de hasarder ; que la question du *droit naturel* est beaucoup plus compliquée qu'elle ne lui paraît ; qu'il se constitue juge et partie, et que son tribunal pourrait bien n'avoir pas la compétence dans cette affaire.

VI. Mais si nous ôtons à l'individu le droit de décider de la nature du juste et de l'injuste, où porterons-nous cette grande question ? Où ? Devant le genre humain : c'est à lui seul qu'il appartient de la décider, parce que le bien de tous est la seule passion qu'il ait. Les volontés particulières sont suspectes ; elles peuvent être bonnes ou méchantes, mais la volonté générale est toujours bonne : elle n'a jamais trompé, elle ne trompera jamais. Si les animaux étaient d'un ordre à peu près égal au nôtre, s'il y avait des moyens sûrs de communication entre eux et nous ; s'ils pouvaient nous transmettre évidemment leurs sentiments et leurs pensées, et connaître les nôtres avec la même évidence ; en un mot, s'ils pouvaient voter dans

une assemblée générale, il faudrait les y appeler; et la cause du *droit naturel* ne se plaiderait plus par-devant l'*humanité*, mais par-devant l'*animalité*. Mais les animaux sont séparés de nous par des barrières invariables et éternelles; et il s'agit ici d'un ordre de connaissances et d'idées particulières à l'espèce humaine, qui émanent de sa dignité et qui la constituent.

VII. C'est à la volonté générale que l'individu doit s'adresser pour savoir jusqu'où il doit être homme, citoyen, sujet, père, enfant, et quand il lui convient de vivre ou de mourir. C'est à elle à fixer les limites de tous les devoirs. Vous avez le *droit naturel* le plus sacré à tout ce qui ne vous est point contesté par l'espèce entière. C'est elle qui vous éclairera sur la nature de vos pensées et de vos desirs. Tout ce que vous concevrez, tout ce que vous méditerez sera bon, grand, élevé, sublime, s'il est de l'intérêt général et commun. Il n'y a de qualité essentielle à votre espèce que celle que vous exigez dans tous vos semblables pour votre bonheur et pour le leur. C'est cette conformité de vous à eux tous et d'eux tous à vous, qui vous marquera quand vous sortirez de votre espèce, et quand vous y resterez. Ne la perdez donc jamais de vue, sans quoi vous verrez les notions de la bonté, de la justice, de l'humanité, de la vertu, chanceler dans votre entendement. Dites-vous souvent : Je suis homme, et je n'ai

d'autres *droits naturels* véritablement inaliénables que ceux de l'humanité.

VIII. Mais, me direz-vous, où est le dépôt de cette volonté générale? Où pourrai-je la consulter?... Dans les principes du droit écrit de toutes les nations policées; dans les actions sociales des peuples sauvages et barbares; dans les conventions tacites des ennemis du genre humain entre eux, et même dans l'indignation et le ressentiment, ces deux passions que la nature semble avoir placées jusque dans les animaux pour suppléer au défaut des lois sociales et de la vengeance publique.

IX. Si vous méditez donc attentivement tout ce qui précède, vous resterez convaincu, 1°. que l'homme qui n'écoute que sa volonté particulière est l'ennemi du genre humain; 2°. que la volonté générale est dans chaque individu un acte pur de l'entendement qui raisonne dans le silence des passions sur ce que l'homme peut exiger de son semblable, et sur ce que son semblable est en droit d'exiger de lui; 3°. que cette considération de la volonté générale de l'espèce et du desir commun est la règle de la conduite relative d'un particulier à un particulier dans la même société, d'un particulier envers la société dont il est membre, et de la société dont il est membre envers les autres sociétés; 4°. que la soumission à la volonté générale est le lien de toutes les sociétés, sans en excepter celles qui sont formées par le crime. Hélas! la

vertu est si belle, que les voleurs en respectent l'image dans le fond même de leurs cavernes! 5°. que les lois doivent être faites pour tous et non pour un; autrement cet être solitaire ressemblerait au raisonneur violent que nous avons étouffé dans le paragraphe v; 6°. que, puisque des deux volontés, l'une générale et l'autre particulière, la volonté générale n'erre jamais, il n'est pas difficile de voir à laquelle il faudrait, pour le bonheur du genre humain, que la puissance législative appartînt, et quelle vénération l'on doit aux mortels augustes dont la volonté particulière réunit et l'autorité et l'infaillibilité de la volonté générale; 7°. que quand on supposerait la notion des espèces dans un flux perpétuel, la nature du *droit naturel* ne changerait pas, puisqu'elle serait toujours relative à la volonté générale et au desir commun de l'espèce entière; 8°. que l'équité est à la justice comme la cause est à son effet, ou que la justice ne peut être autre chose que l'équité déclarée; 9°. enfin, que toutes ces conséquences sont évidentes pour celui qui raisonne, et que celui qui ne veut pas raisonner, renonçant à la qualité d'homme, doit être traité comme un être dénaturé.

DRUSES, s. m. pl. (*Hist. et Géog. mod.*) Peuples de la Palestine. Ils habitent les environs du mont Liban. Ils se disent chrétiens; mais tout leur christianisme consiste à parler avec respect de Jésus et de Marie. Ils ne sont point circoncis. Ils trou-

vent le vin bon et ils en boivent. Lorsque leurs filles leur plaisent, ils les épousent sans scrupule. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'on les croit Français d'origine, et qu'on assure qu'ils ont eu des princes de la maison de Maan en Lorraine. On fait là-dessus une histoire qui n'est pas tout-à-fait sans vraisemblance. Si les pères n'ont aucune répugnance à coucher avec leurs filles, on pense bien que les frères ne sont pas plus difficiles sur le compte de leurs sœurs. Ils n'aiment pas le jeûne. La prière leur paraît superflue. Ils n'attachent aucun mérite au pèlerinage de la Mecque. Du reste, ils demeurent dans des cavernes; ils sont très-occupés, et conséquemment assez honnêtes gens. Ils vont armés du sabre et du mousquet dont ils ne sont pas maladroits. Ils sont un peu jaloux de leurs femmes, qui seules savent lire et écrire parmi eux. Les hommes se croient destinés par leur force, leur courage, leur intelligence, à quelque chose de plus utile et de plus relevé que de tracer des caractères sur du papier; et ils ne conçoivent pas comment celui qui est capable de porter une arme, peut s'amuser à tourner les feuillets d'un livre. Ils font commerce de soie, de vin, de blé et de salpêtre. Ils ont eu des démêlés avec le Turc qui les gouverne par des émirs qu'il fait étrangler de temps en temps. C'est le sort qu'eut à Constantinople Fexhered-den, qui se prétendait allié à la maison de Lorraine.

DUPLICITÉ, s. f. (*Morale.*) C'est le vice propre de l'homme double; et l'homme double est un méchant qui a toutes les démonstrations de l'homme de bien, c'est-à-dire belle apparence, et mauvais jeu. La *duplicité* de caractère suppose, ce me semble, un mépris décidé de la vertu. L'homme double s'est dit à lui-même qu'il faut toujours être assez adroit pour se montrer honnête homme, mais qu'il ne faut jamais faire la sottise de l'être. Je croirais volontiers qu'il y a deux sortes de *duplicité*; l'une systématique et raisonnée, l'autre naturelle et pour ainsi dire animale : on ne revient guère de la première; on ne revient jamais de la seconde. Je doute qu'il y ait eu un homme d'une *duplicité* assez consommée pour ne s'être point décelé. Il y a des circonstances où la finesse est bien voisine de la *duplicité*. L'homme double vous trompe, et l'homme fin, au contraire, fait que vous vous trompez vous-même. Il faudrait quelquefois avoir égard au ton, au geste, au visage, à l'expression, pour savoir si un homme a mis de la *duplicité* dans une action, ou s'il n'y a mis que de la finesse. Quoi que l'on puisse dire en faveur de la finesse, elle sera toujours une des nuances de la *duplicité*.

E.

ÉCART, s. m. (*Gram.*) On donne en général ce nom, au physique, à tout ce qui s'éloigne d'une direction qu'on distingue de toute autre, par quelque considération particulière; et on le transporte au figuré, en regardant la droite raison, ou la loi, ou quelque autre principe de logique ou de morale, comme des directions qu'il convient de suivre pour éviter le blâme : ainsi il paraît que *écart* ne se devrait jamais prendre qu'en mauvaise part. Cependant il semble se prendre quelquefois en bonne, et l'on dit fort bien : *c'est un esprit servile qui n'ose jamais s'écarter de la route commune.* Je crois qu'on parlerait plus rigoureusement en disant, *sortir* ou *s'éloigner;* mais peut-être que *s'écarter* se prend en bonne et en mauvaise part, et que *écart* ne se prend jamais qu'en mauvaise : ce ne serait pas le seul exemple dans notre langue où l'acception du nom serait plus ou moins générale que celle du verbe, où même le nom et le verbe auraient deux acceptions tout-à-fait différentes.

ÉCARTER, Éloigner, Séparer. (*Arts mécan.*) On *éloigne* sans effort un objet d'un autre. *Écarter* semble supposer quelque lien qui donne de la peine à rompre. *Éloigner* marque une distance plus considérable qu'*écarter*. On *sépare* les choses mêlées ou du moins unies, et l'on n'a aucun égard à

la distance. Les choses peuvent être *séparées* et contiguës.

ECCLÉSIARQUE, s. m. (*Hist. ecclésiast.*) On donnait anciennement ce titre à ceux qui étaient chargés de veiller à l'entretien des églises, de convoquer les paroissiens, d'allumer les cierges avant l'office, de lire, de chanter, de quêter, etc., en un mot de remplir toutes les fonctions de nos marguilliers qui leur ont succédé sous un nom différent, avec ce que le temps apporte en tout de mieux ou de pis.

ÉCLAIRÉ, CLAIRVOYANT, adj. (*Gram.*) Termes relatifs aux lumières de l'esprit. *Éclairé* se dit des lumières acquises; *clairvoyant*, des lumières naturelles : ces deux qualités sont entre elles comme la science et la pénétration. Il y a des occasions où toute la pénétration possible ne suggère point le parti qu'il convient de prendre; alors ce n'est pas assez que d'être *clairvoyant*, il faut être *éclairé*; et réciproquement il y a des circonstances où toute la science possible laisse dans l'incertitude : alors ce n'est pas assez que d'être *éclairé*, il faut être *clairvoyant*. Il faut être *éclairé* dans les matières de faits passés, de lois prescrites, et autres semblables, qui ne sont point abandonnées à notre conjecture; il faut être *clairvoyant* dans tous les cas où il s'agit de probabilités, et où la conjecture a lieu. L'homme *éclairé* sait ce qui s'est fait; l'homme *clairvoyant* devine ce qui se fera : l'un a beaucoup

lu dans les livres, l'autre sait lire dans les têtes. L'homme *éclairé* se décide par des autorités, l'homme *clairvoyant*, par des raisons. Il y a cette différence entre l'homme instruit et l'homme *éclairé*, que l'homme instruit connaît les choses, et que l'homme *éclairé* en sait encore faire une application convenable; mais ils ont de commun que les connaissances acquises sont toujours la base de leur mérite; sans l'éducation, ils auraient été des hommes fort ordinaires; ce qu'on ne peut pas dire de l'homme *clairvoyant*. Il y a mille hommes instruits pour un homme *éclairé;* cent hommes *éclairés* pour un homme *clairvoyant;* et cent hommes *clairvoyants* pour un homme de génie. L'homme de génie crée les choses; l'homme *clairvoyant* en déduit des principes; l'homme *éclairé* en fait l'application; l'homme instruit n'ignore ni les choses créées, ni les lois qu'on en a déduites, ni les applications qu'on en a faites : il sait tout, mais il ne produit rien.

ÉCLECTISME, s. m. (*Hist. de la Philosophie anc. et mod.*) L'éclectique est un philosophe qui, foulant aux pieds le préjugé, la tradition, l'ancienneté, le consentement universel, l'autorité, en un mot, tout ce qui subjugue la foule des esprits, ose penser de lui-même, remonter aux principes généraux les plus clairs, les examiner, les discuter, n'admettre rien que sur le témoignage de son expérience et de sa raison; et de toutes les philoso-

phies qu'il a analysées sans égard et sans partialité, s'en faire une particulière et domestique qui lui appartienne : je dis *une philosophie particulière et domestique*, parce que l'ambition de l'éclectique est moins d'être le précepteur du genre humain que son disciple, de réformer les autres que de se réformer lui-même, d'enseigner la vérité que de la connaître. Ce n'est point un homme qui plante ou qui sème ; c'est un homme qui recueille et qui crible. Il jouirait tranquillement de la récolte qu'il aurait faite ; il vivrait heureux et mourrait ignoré, si l'enthousiasme, la vanité, ou peut-être un sentiment plus noble, ne le faisait sortir de son caractère.

Le sectaire est un homme qui a embrassé la doctrine d'un philosophe ; l'éclectique, au contraire, est un homme qui ne reconnaît point de maître ; ainsi, quand on dit des éclectiques que ce fut une secte de philosophes, on assemble deux idées contradictoires, à moins qu'on ne veuille entendre aussi par le terme de *secte*, la collection d'un certain nombre d'hommes qui n'ont qu'un seul principe commun, celui de ne soumettre leurs lumières à personne, de voir par leurs propres yeux, et de douter plutôt d'une chose vraie que de s'exposer, faute d'examen, à admettre une chose fausse.

Les éclectiques et les sceptiques ont eu cette conformité, qu'ils n'étaient d'accord avec personne ; ceux-ci, parce qu'ils ne convenaient de

rien ; les autres, parce qu'ils ne convenaient que de quelques points. Si les éclectiques trouvaient dans le scepticisme des vérités qu'il fallait reconnaître, ce qui leur était contesté même par les sceptiques ; d'un autre côté, les sceptiques n'étaient point divisés entre eux ; au lieu qu'un éclectique adoptant assez communément d'un philosophe ce qu'un autre éclectique en rejetait, il en était de sa secte comme de ces sectes de religion, où il n'y a pas deux individus qui aient rigoureusement la même façon de penser.

Les sceptiques et les éclectiques auraient pu prendre pour devise commune, *nullius addictus jurare in verba magistri* ; mais les éclectiques qui, n'étant pas si difficiles que les sceptiques, faisaient leur profit de beaucoup d'idées que ceux-ci dédaignaient, y auraient ajouté cet autre mot par lequel ils auraient rendu justice à leurs adversaires, sans sacrifier une liberté de penser dont ils étaient si jaloux : *nullum philosophum tam fuisse inanem qui non viderit ex vero aliquid.* Si l'on réfléchit un peu sur ces deux espèces de philosophes, on verra combien il était naturel de les comparer ; on verra que le scepticisme étant la pierre de touche de l'*éclectisme*, l'éclectique devrait toujours marcher à côté du sceptique, pour recueillir tout ce que son compagnon ne réduirait point en une poussière inutile, par la sévérité de ses essais.

Il s'ensuit de ce qui précède, que l'*éclectisme*,

pris à la rigueur, n'a point été une philosophie nouvelle, puisqu'il n'y a point de chef de secte qui n'ait été plus ou moins éclectique; et conséquemment que les éclectiques sont, parmi les philosophes, ce que sont les souverains sur la surface de la terre, les seuls qui soient restés dans l'état de nature où tout était à tous. Pour former son système, Pythagore mit à contribution les théologiens de l'Égypte, les gymnosophistes de l'Inde, les artistes de la Phénicie, et les philosophes de la Grèce. Platon s'enrichit des dépouilles de Socrate, d'Héraclite et d'Anaxagore; Zénon pilla le pythagorisme, le platonisme, l'héraclitisme, le cynisme : tous entreprirent de longs voyages. Or quel était le but de ces voyages, sinon d'interroger les différents peuples, de ramasser les vérités éparses sur la surface de la terre, et de revenir dans sa patrie remplis de la sagesse de toutes les nations? Mais comme il est presque impossible à un homme qui, parcourant beaucoup de pays, a rencontré beaucoup de religions, de ne pas chanceler dans la sienne, il est très-difficile à un homme de jugement, qui fréquente plusieurs écoles de philosophie, de s'attacher exclusivement à quelque parti, et de ne pas tomber ou dans l'*éclectisme*, ou dans le scepticisme.

Il ne faut pas confondre l'*éclectisme* avec le sincrétisme. Le sincrétiste est un véritable sectaire; il s'est enrôlé sous des étendards dont il n'ose

presque pas s'écarter. Il a un chef dont il porte le nom : ce sera, si l'on veut, ou Platon, ou Aristote, ou Descartes, ou Newton; il n'importe. La seule liberté qu'il se soit réservée, c'est de modifier les sentiments de son maître, de resserrer ou d'étendre les idées qu'il en a reçues, d'en emprunter quelques autres d'ailleurs, et d'étayer le système quand il menace ruine. Si vous imaginez un pauvre insolent qui, mécontent des haillons dont il est couvert, se jette sur les passants les mieux vêtus, arrache à l'un sa casaque, à l'autre son manteau, et se fait de ces dépouilles un ajustement bizarre de toute couleur et de toute pièce, vous aurez un emblème assez exact du sincrétiste. Luther, cet homme que j'appellerais volontiers, *magnus autoritatis contemptor osorque*, fut un vrai sincrétiste en matière de religion. Reste à savoir, non pour le philosophe, mais pour le chrétien, si le sincrétisme en ce genre est une action vertueuse ou un crime, et s'il est prudent d'abandonner indistinctement les objets de la raison et de la foi au jugement de tout esprit.

Le sincrétisme est tout au plus un apprentissage de l'*éclectisme*. Cardan et Jordanus Brunus n'allèrent pas plus loin; si l'un avait été plus sensé, et l'autre plus hardi, ils auraient été les fondateurs de l'*éclectisme* moderne. Le chancelier Bacon eut cet honneur, parce qu'il sentit et qu'il osa se dire à lui-même que la nature ne lui avait pas été plus

ingrate qu'à Socrate, Épicure, Démocrite, et qu'elle lui avait aussi donné une tête. Rien n'est si commun que des sincrétistes; rien n'est si rare que des éclectiques. Celui qui reçoit le système d'un autre éclectique perd aussitôt le titre d'*éclectique*. Il a paru de temps en temps quelques vrais éclectiques; mais le nombre n'en a jamais été assez grand pour former une secte; et je puis assurer que, dans la multitude des philosophes qui ont porté ce nom, à peine en comptera-t-on cinq ou six qui l'aient mérité. *Voyez* les articles ARISTOTÉLISME, PLATONISME, ÉPICURÉISME, etc.

L'éclectique ne rassemble point au hasard des vérités; il ne les laisse point isolées; il s'opiniâtre bien moins encore à les faire cadrer à quelque plan déterminé; lorsqu'il a examiné et admis un principe, la proposition dont il s'occupe immédiatement après, ou se lie évidemment avec ce principe, ou ne s'y lie point du tout, ou lui est opposée. Dans le premier cas, il la regarde comme vraie; dans le second, il suspend son jugement jusqu'à ce que des notions intermédiaires qui séparent la proposition qu'il examine du principe qu'il a admis, lui démontrent sa liaison ou son opposition avec ce principe : dans le dernier cas, il la rejette comme fausse. Voilà la méthode de l'éclectique. C'est ainsi qu'il parvient à former un tout solide, qui est proprement son ouvrage, d'un grand nombre de parties qu'il a rassemblées, et

qui appartiennent à d'autres; d'où l'on voit que Descartes, parmi les modernes, fut un grand éclectique.

L'*éclectisme*, qui avait été la philosophie des bons esprits depuis la naissance du monde, ne forma une secte et n'eut un nom que vers la fin du second siècle et le commencement du troisième. La seule raison qu'on en puisse apporter, c'est que jusqu'alors les sectes s'étaient, pour ainsi dire, succédées ou souffertes, et que l'*éclectisme* ne pouvait guère sortir que de leur conflit : ce qui arriva, lorsque la religion chrétienne commença à les alarmer toutes par la rapidité de ses progrès, et à les révolter par une intolérance qui n'avait point encore d'exemple. Jusqu'alors on avait été pyrrhonien, sceptique, cynique, stoïcien, platonicien, épicurien, sans conséquence. Quelle sensation ne dut point produire, au milieu de ces tranquilles philosophes, une nouvelle école qui établissait, pour premier principe, que hors de son sein il n'y avait ni probité dans ce monde, ni salut dans l'autre, parce que sa morale était la seule véritable morale, et que son Dieu était le seul vrai Dieu. Le soulèvement des prêtres, du peuple et des philosophes, aurait été général, sans un petit nombre d'hommes froids, tels qu'il s'en trouve toujours dans les sociétés, qui demeurent long-temps spectateurs indifférents, qui écoutent, qui pèsent, qui n'appartiennent à aucun parti, et qui finissent

par se faire un système conciliateur auquel ils se flattent que le grand nombre reviendra.

Telle fut à peu près l'origine de l'*éclectisme*. Mais par quel travers inconcevable arriva-t-il, qu'en partant d'un principe aussi sage que celui de recueillir de tous les philosophes, *Tros, Rutulusve fuat*, ce qu'on y trouverait de plus conforme à la raison, on négligea tout ce qu'il fallait choisir; on choisit tout ce qu'il fallait négliger, et l'on forma le système d'extravagances le plus monstrueux qu'on puisse imaginer; système qui dura plus de quatre cents ans, qui acheva d'inonder la surface de la terre de pratiques superstitieuses, et dont il est resté des traces qu'on remarquera peut-être éternellement dans les préjugés populaires de presque toutes les nations. C'est ce phénomène singulier que nous allons développer.

TABLEAU GÉNÉRAL DE LA PHILOSOPHIE ÉCLECTIQUE.

La philosophie éclectique, qu'on appelle aussi le *platonisme réformé* et la *philosophie alexandrine*, prit naissance à Alexandrie en Égypte, c'est-à-dire au centre des superstitions. Ce ne fut d'abord qu'un sincrétisme de pratiques religieuses adopté par les prêtres de l'Égypte, qui, n'étant pas moins crédules sous le règne de Tibère qu'au temps d'Hérodote, parce que le caractère d'esprit qu'on tient du climat change difficilement, avaient toujours l'ambition de posséder le système d'ex-

travagances le plus complet qu'il y eût en ce genre. Ce sincrétisme passa de là dans la morale, et dans les autres parties de la philosophie. Les philosophes assez éclairés pour sentir le faible des différents systèmes anciens, mais trop timides pour les abandonner, s'occupèrent seulement à les réformer sur les découvertes du jour, ou plutôt à les défigurer sur les préjugés courants : c'est ce qu'on appela *platoniser, pythagoriser, etc.*

Cependant le christianisme s'étendait; les dieux du paganisme étaient décriés; la morale des philosophes devenait suspecte; le peuple se rendait en foule dans les assemblées de la religion nouvelle; les disciples même de Platon et d'Aristote s'y laissaient quelquefois entraîner; les philosophes sincrétistes s'en scandalisèrent, leurs yeux se tournèrent avec indignation et jalousie sur la cause d'une révolution, qui rendait leurs écoles moins fréquentées; un intérêt commun les réunit avec les prêtres du paganisme, dont les temples étaient de jour en jour plus déserts; ils écrivirent d'abord contre la personne de Jésus-Christ, sa vie, ses mœurs, sa doctrine et ses miracles; mais dans cette ligue générale, chacun se servit des principes qui lui étaient propres : l'un accordait ce que l'autre niait; et les chrétiens avaient beau jeu pour mettre les philosophes en contradiction les uns avec les autres, et les diviser; ce qui ne manqua pas d'arriver; les objets purement philosophiques

furent alors entièrement abandonnés; tous les esprits se jetèrent du côté des matières théologiques; une guerre intestine s'alluma dans le sein de la philosophie; le christianisme ne fut pas plus tranquille au-dedans de lui-même; une fureur d'appliquer les notions de la philosophie à des dogmes mystérieux, qui n'en permettaient point l'usage, fureur conçue dans les disputes des écoles, fit éclore une foule d'hérésies qui déchirèrent l'Église. Cependant le sang des martyrs continuait de fructifier, la religion chrétienne de se répandre malgré les obstacles, et la philosophie de perdre sans cesse de son crédit. Quel parti prirent alors les philosophes? celui d'introduire le sincrétisme dans la théologie païenne, et de parodier une religion qu'ils ne pouvaient étouffer. Les chrétiens ne reconnaissaient qu'un Dieu; les sincrétistes, qui s'appelèrent alors *éclectiques*, n'admirent qu'un premier principe. Le dieu des chrétiens était en trois personnes : le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Les éclectiques eurent aussi leur Trinité : le premier principe, l'entendement divin, et l'ame du monde intelligible. Le monde était éternel, si l'on en croyait Aristote; Platon le disait engendré; Dieu l'avait créé, selon les chrétiens. Les éclectiques en firent une émanation du premier principe; idée qui conciliait les trois systèmes, et qui ne les empêchait pas de prétendre, comme auparavant, que rien ne se fait de rien. Le chris-

tianisme avait des anges, des archanges, des démons, des saints, des ames, des corps, etc. Les éclectiques, d'émanations en émanations, tirèrent du premier principe autant d'êtres correspondants à ceux-là : des dieux, des démons, des héros, des ames et des corps ; ce qu'ils renfermèrent dans ce vers admirable :

ἔνθεν ἄδην θρώσκει γένεσις πολυποίκιλου ὕλης ;

De là s'élance une abondance infinie d'êtres de toute espèce. Les chrétiens admettaient la distinction du bien et du mal moral, l'immortalité de l'ame, un autre monde, des peines et des récompenses à venir. Les éclectiques se conformèrent à leur doctrine dans tous ces points. L'épicuréisme fut proscrit d'un commun accord ; et les éclectiques conservèrent de Platon le monde intelligible, le monde sensible et la grande révolution des ames à travers différents corps, selon le bon ou le mauvais usage qu'elles avaient fait de leurs facultés dans celui qu'elles quittaient. Le monde sensible n'était, selon eux, qu'une toile peinte qui nous séparait du monde intelligible ; à la mort, la toile tombait, l'ame faisait un pas sur son orbe, et elle se trouvait à un point plus voisin ou plus éloigné du premier principe, dans le sein duquel elle rentrait à la fin, lorsqu'elle s'en était rendue digne par les purifications théurgiques et rationnelles. Il s'en faut bien que les idéa-

listes de nos jours aient poussé leur extravagance aussi loin que les éclectiques du troisième et du quatrième siècle : ceux-ci en étaient venus à admettre exactement l'existence de tout ce qui n'est pas, et à nier l'existence de tout ce qui est. Qu'on en juge sur ces derniers mots de l'entretien d'Eusèbe avec Julien : ὡς ταῦτα εἴη τὰ ὄντως ὄντα, ἃ δὲ τὴν ἄισθησιν ἀπατῶσαι μαγγανεῖαι καὶ γοητευόυσαι, θαυματοποιῶν ἔργα : *Il n'y a de réel que ce qui existe par soi-même (ou les idées) ; tout ce qui frappe les sens n'est que fausse apparence, et l'œuvre du prestige, du miracle et de l'imposture.* Les chrétiens avaient différents cultes. Les éclectiques imaginèrent les deux théurgies ; ils supposèrent des miracles ; ils eurent des extases ; ils conférèrent l'enthousiasme, comme les chrétiens conféraient le Saint-Esprit ; ils crurent aux visions, aux apparitions, aux exorcismes, aux révélations, comme les chrétiens y croyaient ; ils pratiquèrent des cérémonies extérieures, comme il y en avait dans l'Église ; ils allièrent la prêtrise avec la philosophie, ils adressèrent des prières aux dieux ; ils les invoquèrent ; ils leur offrirent des sacrifices ; ils s'abandonnèrent à toutes sortes de pratiques, qui ne furent d'abord que fantasques et extravagantes, mais qui ne tardèrent pas à devenir criminelles. Quand la superstition cherche les ténèbres, et se retire dans des lieux souterrains pour y verser le sang des animaux, elle n'est pas éloignée d'en ré-

pandre de plus précieux ; quand on a cru lire l'avenir dans les entrailles d'une brebis, on se persuade bientôt qu'il est gravé en caractères beaucoup plus clairs dans le cœur d'un homme. C'est ce qui arriva aux théurgistes pratiques ; leur esprit s'égara, leur ame devint féroce, et leurs mains sanguinaires. Ces excès produisirent deux effets opposés. Quelques chrétiens, séduits par la ressemblance qu'il y avait entre leur religion et la philosophie moderne, trompés par les mensonges que les éclectiques débitaient sur l'efficacité et les prodiges de leurs rits, mais entraînés surtout à ce genre de superstition par un tempérament pusillanime, curieux, inquiet, ardent, sanguin, triste et mélancolique, regardèrent les docteurs de l'Église comme des ignorants en comparaison de ceux-ci, et se précipitèrent dans leurs écoles ; quelques éclectiques, au contraire, moins fougueux, mais en effet aussi crédules, qui avaient le jugement plus sain, à qui toute la théurgie pratique ne parut qu'un mélange d'absurdités et de crimes, qui ne virent rien dans la théurgie rationnelle qui ne fût prescrit d'une manière beaucoup plus claire, plus raisonnable, et plus précise, dans la morale chrétienne, et qui, venant à comparer le reste de l'*éclectisme* spéculatif avec les dogmes de notre religion, ne pensèrent pas plus favorablement des émanations que des théurgies, renoncèrent à cette philosophie, et se firent baptiser : les uns se con-

vertissent, les autres apostasient, et les assemblées des chrétiens et les écoles du paganisme se remplissent de transfuges également enthousiastes et superstitieux. La philosophie des éclectiques y gagna moins que la théologie des chrétiens n'y perdit; celle-ci, déjà si absurde, se mêla encore d'idées sophistiques, que proscrivit inutilement l'autorité qui veille sans cesse dans l'Église à ce que ce qu'elle appelle la doctrine orthodoxe s'y conserve inaltérable. Lorsque les empereurs eurent embrassé le christianisme, et que la profession publique de la religion païenne fut défendue, et les écoles de la philosophie éclectique fermées, la crainte de la persécution fut une raison de plus pour les philosophes de rapprocher encore davantage leur doctrine de celle des chrétiens; ils n'épargnèrent rien pour donner le change sur leurs sentiments et aux PP. de l'Église et aux maîtres de l'État. Ils insinuèrent d'abord que les apôtres avaient altéré les principes de leur chef; que, malgré cette altération, ils différaient moins par les choses que par la manière de les énoncer : *Christum nescio quid aliud scripsisse, quam christiani docebant, nihilque sensisse contra deos suos, sed eos potius magico ritu coluisse;* que Jésus-Christ était certainement un grand philosophe, et qu'il n'était pas impossible qu'initié à tous les mystères de la théurgie, il n'eût opéré les prodiges qu'on en racontait, puisque ce don extraor-

dinaire n'avait pas été refusé à la plupart des éclectiques du premier ordre. Porphyre disait : *Sunt spiritus terreni minimi, loco quodam malorum dæmonum subjecti potestati ; ab his sapientes Hebræorum quorum unus etiam iste Jesus fuit, etc.* Ils attribuaient cet oracle à Apollon, interrogé sur Jésus-Christ : θνητὸς ἔην κατὰ σάρκα σοφὸς τεθαῤῥώδεσιν ἔργοις : *Mortalis erat, secundum carnem philosophus ille miraculosis operibus clarus.* Alexandre Sévère mettait au nombre des personnages les plus respectables par leur sainteté, *inter animas sanctiores*, Abraham, Orphée, Apollonius, et Jésus-Christ. D'autres ne cessaient de crier : *Discipulos ejus de illo fuisse revera mentitos, dicendo illum Deum per quem facta sunt omnia, cum nihil aliud quam homo fuerit, quamvis excellentissimæ sapientiæ.* Ils ajoutaient : *Ipse vero pius, et in cœlum sicut pii, concessit ; ita hunc quidem non blasphemabis ; misereberis autem hominum dementiam.* Porphyre se trompa ; ce qui fait grande pitié à un philosophe, c'est un éclectique tel que Porphyre, qui en est réduit à ces extrémités. Cependant les éclectiques réussirent, par ces voies obliques, à en imposer aux chrétiens, et à obtenir du gouvernement un peu plus de liberté ; l'Église même ne balança pas à élever à la dignité de l'épiscopat Synesius, qui reconnaissait ouvertement la célèbre Hypatia pour sa maîtresse en philosophie ; en un mot, il y eut un temps où les éclectiques

étaient presque parvenus à se faire passer pour chrétiens, et où les chrétiens n'étaient pas éloignés de s'avouer éclectiques. C'était alors que saint Augustin disait des philosophes : *Si hanc vitam illi philosophi rursus agere potuissent, viderent profecto cujus autoritate facilius consuleretur hominibus, et paucis mutatis verbis, christiani fierent, sicut plerique recentiorum nostrorumque temporum platonici fecerunt.* L'illusion dura d'autant plus long-temps, que les éclectiques, pressés par les chrétiens, et s'enveloppant dans les distinctions d'une métaphysique très-subtile à laquelle ils étaient rompus, rien n'était plus difficile que de les faire entrer entièrement dans l'Église, ou que de les en tenir évidemment séparés; ils avaient tellement quintessencié la théologie païenne, que, prosternés aux pieds des idoles, on ne pouvait les convaincre d'idolâtrie ; il n'y avait rien à quoi ils ne fissent face avec leurs émanations. Étaient-ils matérialistes ? ne l'étaient-ils pas ? c'est ce qui n'est pas même aujourd'hui trop facile à décider. Y a-t-il quelque chose de plus voisin de la monade de Leibnitz, que les petites sphères intelligentes qu'ils appelaient *yunges* : νοούμεναι Ἴυγγες πατρόθεν νοέουσι καὶ αὐταὶ, βουλαῖς ἀφθέγκτοισι κινούμεναι ὥστε νοῆσαι : *Intellectæ yunges a patre, intelligunt et ipsæ, consiliis ineffabilibus motæ, ut intelligant.* Voilà le symbole des éléments des êtres, selon les éclectiques ; voilà ce dont tout est composé, et le monde intelligible,

et le monde sensible, et les esprits créés, et les corps. La définition qu'ils donnent de la mort a tant de liaison avec le système de l'harmonie préétablie de Leibnitz, que M. Brucker n'a pu se dispenser d'en convenir. Plotin dit : *L'homme meurt, ou l'ame se sépare du corps quand il n'y a plus de force dans l'ame qui l'attache au corps ;* et cet instant arrive, *perdita harmonia quam olim habens, habebat et anima.* Et M. Brucker ajoute : *en vero harmoniam præstabilitam inter animam et corpus jam Plotino ex parte notam.*

On sera d'autant moins surpris de ces ressemblances, qu'on connaîtra mieux la marche désordonnée et les écarts du génie poétique, de l'enthousiasme, de la métaphysique et de l'esprit systématique. Qu'est-ce que le talent de la fiction dans un poète, sinon l'art de trouver des causes imaginaires à des effets réels et donnés, ou des effets imaginaires à des causes réelles et données? Quel est l'effet de l'enthousiasme dans l'homme qui en est transporté, si ce n'est de lui faire apercevoir, entre des êtres éloignés, des rapports que personne n'y a jamais vus ni supposés? Où ne peut point arriver un métaphysicien qui, s'abandonnant entièrement à la méditation, s'occupe profondément de Dieu, de la nature, de l'espace et du temps? à quel résultat ne sera point conduit un philosophe qui poursuit l'explication d'un phénomène de la nature, à travers un long enchaîne-

ment de conjectures ? qui est-ce qui connaît toute l'immensité du terrain que ces différents esprits ont battu, la multitude infinie de suppositions singulières qu'ils ont faites, la foule d'idées qui se sont présentées à leur entendement, qu'ils ont comparées, et qu'ils se sont efforcés de lier. J'ai entendu raconter plusieurs fois à un de nos premiers philosophes, que s'étant occupé pendant long-temps d'un phénomène de la nature, il avait été conduit, par une très-longue suite de conjectures, à une explication systématique de ce phénomène, si extravagante et si compliquée, qu'il était demeuré convaincu qu'aucune tête humaine n'avait jamais rien imaginé de semblable. Il lui arriva cependant de retrouver dans Aristote précisément le même résultat d'idées et de réflexions, le même système de déraison. Si ces rencontres des modernes avec les Anciens, des poètes tant anciens que modernes avec les philosophes, et des poètes et des philosophes entre eux, sont déjà si fréquentes, combien les exemples n'en seraient-ils pas encore plus communs, si nous n'avions perdu aucune des productions de l'antiquité, ou s'il y avait en quelque endroit du monde un livre magique qu'on pût toujours consulter, et où toutes les pensées des hommes allassent se graver au moment où elles existent dans l'entendement ? La ressemblance des idées des éclectiques avec celle de Leibnitz n'est donc pas un phénomène qu'il faille admettre sans

précaution, ni rejeter sans examen; et la seule conséquence équitable qu'on en puisse tirer, dans la supposition que cette ressemblance soit réelle, c'est que les hommes d'un siècle ne diffèrent guère des hommes d'un autre siècle, que les mêmes circonstances amènent presque nécessairement les mêmes découvertes, et que ceux qui nous ont précédés avaient vu beaucoup plus de choses que nous n'avons généralement de disposition à le croire.

Après ce tableau général de l'*éclectisme*, nous allons donner un abrégé historique de la vie et des mœurs des principaux philosophes de cette secte; d'où nous passerons à l'exposition des points fondamentaux de leur système.

HISTOIRE DE L'ÉCLECTISME.

La philosophie électique fut sans chef et sans nom (ἀκέφαλος καὶ ἀνώνυμος) jusqu'à Potamon d'Alexandrie. L'histoire de ce Potamon est fort brouillée: on est très-incertain sur le temps où il parut; on ne sait rien de sa vie, on sait très-peu de choses de sa philosophie. Trois auteurs en ont parlé, Diogène Laërce, Suidas et Porphyre. Ce dernier dit, à l'occasion de Plotin: *Sa maison était pleine de jeunes garçons et de jeunes filles. C'étaient les enfants des citoyens les plus considérés par leur naissance et par leur fortune. Telle était la confiance qu'ils avaient dans les lumières et la vertu de ce philosophe, qu'ils croyaient tous n'avoir rien de mieux à faire*

en mourant que de lui recommander ce qu'ils laissaient au monde de plus cher; de ce nombre *était Potamon qu'il se plaisait à entendre sur une philosophie dont il jetait les fondements, ou sur une philosophie qui consiste à fondre plusieurs systèmes en un.* (διὸ καὶ ἐπλήρωτο αὐτῷ ἡ οἰκία, παίδων καὶ παρθένων, ἐν τούτοις καὶ ἦν ὁ Ποτάμων, ὃ, τῆς παιδεύσεως φροντίζων πολλάκις ἓν καὶ μεταποιοῦντος ἠκροάσατο); c'est un logogriphe que ce passage de Porphyre : *de ce nombre* (ἐν τούτοις) était Potamon. On ne sait si cela se rapporte aux pères ou aux enfants. Si c'est des pères qu'il faut entendre cet endroit, Potamon était contemporain de Plotin. Si c'est des enfants, il était postérieur à ce philosophe. Le reste du passage ne présente pas moins de difficultés : les uns lisent πολλάκις ἓν καὶ, qui ne présente presque aucun sens : d'autres πολλάκις μὲν ou πολλά εἰς ἕν, que nous avons rendus par, *qu'il se plaisait à entendre sur une philosophie dont il jetait les fondements, ou qui consiste à fondre plusieurs systèmes en un.* Suidas dit de son Potamon, qu'*il vécut avant et sous le règne d'Auguste* (πρὸ καὶ μέτ' Αὐγούστου). En ce cas, ou cet auteur s'est trompé dans cette occasion, comme il lui est arrivé dans beaucoup d'autres; ou le Potamon dont il parle n'est pas le fondateur de la secte *éclectique* : car Diogène Laërce dit de celui-ci, *qu'il avait tiré de chaque philosophie ce qui lui convenait; qu'il en avait formé sa philosophie, et que cet* éclectisme *était tout nou-*

veau (ἔτι δὲ πρὸ ὀλίγου καὶ ἐκλεκτική τις αἵρεσις εἰσήχθη ὑπὸ Ποτάμωνος τοῦ Ἀλεξανδρέως, ἐκλεξαμένου τὰ ἀρέσαντα ἐξ ἑκάστης τῶν αἱρέσεων). Voilà le passage auquel il faut s'en tenir ; il l'emporte par la clarté sur celui de Porphyre, et par l'autorité, sur celui de Suidas. D'où il s'ensuit que Potamon naquit sous Alexandre Sévère, et que sa philosophie se répandit vers la fin du second siècle et le commencement du troisième. En effet, si l'*éclectisme* était antérieur à ces temps, comment serait-il arrivé à Gallien, à Sextus Empiricus, à Plutarque surtout, qui a fait mention des sectes les plus obscures, de ne rien dire de celle-ci ?

Potamon pouvait avoir autant de sens qu'il en fallait pour jeter les premiers fondements de l'*éclectisme* ; mais il lui manquait, et l'impartialité nécessaire pour faire un bon choix parmi les principes des autres philosophes, et des qualités personnelles, telles que l'enthousiasme, l'éloquence, l'esprit et même un extérieur intéressant, sans lesquelles on réussit difficilement à s'attacher un grand nombre d'auditeurs. Il avait d'ailleurs pour le platonisme une prédilection incompatible avec son système ; il se renfermait entièrement dans les matières purement philosophiques ; et grâce aux querelles des chrétiens et des païens, qui étaient alors plus violentes qu'elles ne l'ont jamais été, les seules matières de religion étaient à la mode. Telles furent les causes principales de l'obscurité dans la-

quelle la philosophie de Potamon tomba, et du peu de progrès qu'elle fit.

Potamon soutenait, en *métaphysique*, que nous avons dans nos facultés intellectuelles un moyen sûr de connaître la vérité; et que l'évidence est le caractère distinctif des choses vraies; en *physique*, qu'il y a deux principes de la production générale des êtres; l'un passif, ou la matière; l'autre actif, ou toute cause efficiente qui la combine. Il distinguait dans les corps naturels, le lieu et les qualités; et il demandait d'une substance, quelle qu'elle fût, quelle en était la cause, quels en étaient les éléments, quelle était sa constitution et sa forme, et en quel endroit elle avait été produite. Il réduisait toute la morale à rendre la vie de l'homme la plus vertueuse qu'il était possible; ce qui, selon lui, excluait l'abus, mais non l'usage des biens et des plaisirs.

Ammonius Saccas, disciple et successeur de Potamon, était d'Alexandrie. Il professa la philosophie éclectique sous le règne de l'empereur Commode. Son éducation fut chrétienne; mais un goût décidé pour la philosophie régnante, ne tarda pas à l'entraîner dans les écoles du paganisme. A peine eut-il reçu les premières leçons d'*éclectisme*, qu'il sentit qu'une religion telle que la sienne était incompatible avec ce système. En effet, le christianisme ne souffre aucune exception. Rejeter un de ses dogmes, c'est n'en admettre aucun. Ammonius

apostasia, et revint à la religion autorisée par les lois, ce qu'ils appelaient τὴν κατὰ νόμους πολιτείαν, c'est-à-dire qu'à parler exactement, il n'en avait point; car celui à qui l'on demande *quelle est sa religion;* et qui répond *la religion du prince*, se montre plus courtisan que religieux. Ammonius l'éclectique n'écrivit point, ce qui le distingue de l'Ammonius d'Eusèbe. Il imposa à ses disciples un profond silence sur la nature et l'objet de ses leçons. Il craignit que les disputes, qui ne manqueraient pas de s'élever entre ses disciples et les autres philosophes, n'augmentassent le mépris de la philosophie et le scandale des petits esprits; ce qui est très-conforme à ce que nous lisons de lui dans Hiéroclès : *Cum hactenus magnæ inter Platonicos et Aristotelicos, cæterosque philosophos exstitissent contentiones, quorum insania eo usque erat provecta, ut scripta quoque præceptorum suorum depravarent, quo magis viros hos inter se pugnantes sisterent, æstu quodam raptus ad philosophiam Ammonius, vir θεοδίδακτος, rejectis, quæ philosophiæ contemptui erant et opprobrio, opinionum dissentionibus, perpurgatisque et resectis, quæ utrinque excreverant nugis, in præcipuis quibusque et maxime necessariis dogmatibus concordem esse Platonis et Aristotelis philosophiam demonstravit, sicque philosophiam a contentionibus liberam suis discipulis tradidit.* Ammonius dit donc à ses disciples : « Commençons par nous séparer de ces auditeurs

« oisifs, dont nous n'avons aucun secours à at-
« tendre dans la recherche de la vérité ; ils se sont
« amusés assez long-temps aux dépens d'Aristote
« et de Platon ; méditons dans le silence ces pré-
« cepteurs du genre humain. Attachons-nous par-
« ticulièrement à ce qui peut étendre l'esprit, pu-
« rifier l'ame, élever l'homme au-dessus de sa
« condition, et l'approcher des immortels. Que
« ces sources fécondes de doctrine ne nous fassent
« ni mépriser ni négliger celles où nous espére-
« rions de puiser encore une seule goutte d'instruc-
« tion solide. Tout ce que les hommes ont pro-
« duit de bon nous appartient. Si la secte intolé-
« rante qui nous persécute aujourd'hui peut nous
« procurer quelques lumières sur Dieu, sur l'ori-
« gine du monde, sur l'ame, sur sa condition pré-
« sente, sur son état à venir, sur le bien, sur le mal
« moral, profitons-en. Aurions-nous la mauvaise
« honte de rejeter des principes qui tendraient à
« nous rendre meilleurs, parce qu'ils seraient ren-
« fermés dans les livres de nos ennemis ? Mais
« avant tout, engageons-nous à ne révéler notre
« philosophie, à ces hommes que le torrent de la
« superstition nouvelle entraîne, que quand ils se-
« ront capables d'en profiter. Que le serment en
« soit fait à la face du ciel. » Cette philosophie con-
ciliatrice, paisible et secrète, qui s'imposait un si-
lence rigoureux, et qui était toujours disposée à
écouter et à s'instruire, plut beaucoup aux hommes

sensés. Elle fut aussi favorisée par le gouvernement, qui ne demandait pas mieux de voir les esprits se porter de ce côté : non qu'il se souciât beaucoup que telle secte prévalût sur telle autre, mais il n'ignorait pas que tous ceux qui entraient dans l'école d'Ammonius étaient perdus pour celle de Jésus-Christ. Ammonius eut un grand nombre de disciples. Ils gardèrent, du moins pendant la vie de leur maître, un silence si religieux sur sa doctrine, que nous n'en parlerions que par conjecture. Cependant Ammonius s'étant proposé de donner à l'*éclectisme* toute la faveur possible, il est certain qu'il eut de l'indulgence pour le goût dominant de son temps, et que ses leçons furent mêlées de théologie et de philosophie. Ce mélange monstrueux produisit dans la suite les plus mauvais effets. L'*éclectisme* dégénéra, sous les successeurs d'Ammonius, en une théurgie abominable. Ce ne fut plus qu'un rituel extravagant d'exorcismes, d'incantations, d'évocations et d'opérations nocturnes, superstitieuses, souterraines et magiques; et ses disciples ressemblèrent moins à des philosophes qu'à des sorciers.

Denis Longin, ce rhéteur célèbre de qui nous avons un *Traité du Sublime*, fut un des philosophes de l'école d'Ammonius. Longin voyagea; les voyages étaient beaucoup selon l'esprit de la secte éclectique. Il conféra avec les orateurs, les philosophes, les grammairiens, et tous ceux qui, de son temps,

avaient quelque réputation dans les lettres. Il eût passé pour un grand philosophe, s'il n'eût pas été le premier philologue du monde : mais il excella tellement dans les lettres qu'on ne parla point de lui comme philosophe. Eunapius nous le donne encore comme un homme profondément versé dans l'histoire. Il l'appelle βιβλιοθήκην τινὰ ἔμψυχον, *bibliothèque vivante*, éloge qu'on a donné depuis à tant d'autres. Il eut pour disciples Porphyre et Zénobie, reine d'Orient. L'honneur d'enseigner la philosophie et les lettres à une reine lui coûta la vie. Zénobie, seule maîtresse du trône des Palmiréniens, après le meurtre d'Édenathe (Odenat ou Odonat) son mari, envahit l'Égypte et quelques provinces de l'Empire. Aurélien marcha contre elle, la vainquit et la fit prisonnière. Longin, soupçonné d'avoir mal conseillé Zénobie, fut condamné à mort par l'empereur. Il apprit l'ordre de son supplice avec fermeté, et il employa l'art dans lequel il excellait, à relever le courage de ses complices, et à les détacher de la vie. Il avait beaucoup écrit; les fragments qui nous restent de son *Traité du Sublime*, suffisent pour nous montrer quelle était la trempe de son esprit.

Hérennius et Origène sont les deux éclectiques de l'école d'Ammonius que l'histoire de la secte nous offre immédiatement après Longin. Nous ne savons d'Hérennius qu'une chose, c'est qu'il viola le premier le secret qu'il avait juré à Ammonius,

et qu'il entraîna par son exemple Origène et Plotin à divulguer la philosophie éclectique. Cet Origène n'est point celui des chrétiens. L'éclectique mourut âgé de soixante-dix ans, peu de temps avant la fin du règne des empereurs Gallus et Vollusien.

Voici un des plus célèbres défenseurs de l'école Ammonienne, c'est Plotin; Porphyre, son condisciple et son ami, nous a laissé sa vie. Mais quel fond peut-on faire sur le récit d'un homme qui s'était proposé de mettre Plotin en parallèle avec Jésus-Christ, et qui était assez peu philosophe pour s'imaginer qu'il les placerait de niveau dans la mémoire des hommes, en attribuant des miracles à Plotin? Si l'on rendait justice à Porphyre sur cette misérable supercherie, loin d'ajouter foi aux miracles de Plotin, on regarderait son historien, malgré toute la violence avec laquelle on sait qu'il s'est déchaîné contre la religion chrétienne, comme peu convaincu de la fausseté des miracles de Jésus-Christ. Plotin naquit dans l'une des deux Lycopolis d'Égypte, la treizième année du règne d'Alexandre-Sévère, et se livra à l'étude de la philosophie à l'âge de vingt-huit ans. Il suivit les maîtres les plus célèbres d'Alexandrie; mais il sortit chagrin de leurs écoles. C'était un homme mélancolique et superstitieux; et comme les philosophes qu'il avait écoutés faisaient assez peu de cas des mystères de son pays, il les regarda comme des gens qui promettaient la sagesse sans la posséder. Le dégoût

de leurs principes le conduisit dans l'école d'Ammonius. A peine eut-il entendu celui-ci disserter *du grand principe et de ses émanations*, qu'il s'écria : *voilà l'homme que je cherchais*. Il étudia sous Ammonius pendant onze ans. Il ne se détermina à quitter son école, que pour parcourir l'Inde et la Perse, et s'instruire plus à fond des rêveries mystiques et des opérations théurgiques des mages et des gymnosophistes; car il prenait ces choses pour la seule véritable science. Une circonstance qu'il regarda comme favorable à son dessein, ce fut le départ de l'empereur Gordien pour son expédition contre les Parthes : mais Gordien fut tué dans la Mésopotamie, et notre philosophe risqua plusieurs fois de perdre la vie avant que d'avoir regagné Antioche. Il passa d'Antioche à Rome; il avait alors quarante ans; il se trouvait sur un grand théâtre; rien ne l'empêchait de s'y montrer, que le serment qu'il avait fait à Ammonius; l'indiscrétion d'Hérennius leva cet obstacle; Plotin se croyant dégagé de son serment par le parjure d'Hérennius, professa publiquement l'*éclectisme* pendant dix ans, mais seulement de vive voix, sans rien dicter. On l'interrogeait, et il répondait. Cette manière de philosopher devenant de jour en jour plus bruyante, par les disputes qu'elle excitait entre ses disciples, et plus fatigante pour lui par la nécessité où il se trouvait à chaque instant de répondre aux mêmes questions, il prit le parti

d'écrire. Il commença la première année de Galien, et la dixième il avait composé vingt et un ouvrages sur différents sujets. On ne se les procurait pas facilement : pour conserver encore quelques vestiges de la discipline philosophique d'Ammonius, on ne les communiquait qu'à des élèves bien éprouvés, qu'aux éclectiques d'un jugement sain et d'un âge avancé. C'était, comme on le verra dans la suite, tout ce que la métaphysique peut avoir de plus entortillé et de plus obscur, la dialectique de plus subtil et de plus ardu, un peu de morale, et beaucoup de fanatisme et de théurgie. Mais s'il y avait peu de danger à lire Plotin, il y en avait beaucoup à l'entendre. La présence d'un auditoire nombreux élevait son esprit; sa bile s'enflammait; il voyait en grand; on se laissait insensiblement entraîner et séduire par la force des idées et des images qu'il déployait en abondance; on partageait son enthousiasme; et comme l'on jugeait de la vérité et de la beauté de ce qu'on venait d'entendre, par la violence de l'émotion qu'on en avait éprouvée, on s'en retournait convaincu que Plotin était le premier homme du monde; et en effet c'était une tête de la trempe de celle de nos Cardan, de nos Kircher, de nos Malebranche, de ces hommes moins utiles que rares : *Quorum ingenium miro ardore inflammatum, et nescio qua ambitione ductum, sese judicii habenis coerceri ægre fert et indignatur;*

qui objectorum magnitudine capti et abrepti sibi sæpe ipsi non sunt præsentes, ex horum numero qui non quid dicant sentiantve perpendunt, sed cogitationum vividissimarum fertilissimarumque fluctibus obvoluti, amplectuntur, quidquid æstuanti imaginationi occurrit altum, singulare et ab aliis diversum, fundamento fulciatur aliquo vel nullo, dummodo mentibus aliorum attonitis offeratur aliquid portentosum et enorme. Voilà ce que Plotin possédait dans un degré surprenant; sa figure, d'ailleurs, était imposante et noble. Tous les mouvements de son ame venaient se peindre sur son visage; et lorsqu'il parlait, il s'échappait de son regard, de son geste, de son action et de toute sa personne, une persuasion dont il était difficile de se défendre, surtout quand on apportait de son côté quelque disposition naturelle à l'enthousiasme. C'est ce qui arriva à un certain Rogatien; les discours de Plotin lui échauffèrent tellement la tête, qu'il abandonna le soin de ses affaires, chassa ses domestiques, méprisa des dignités auxquelles il était désigné, et tomba dans une misère affreuse, mais au milieu de laquelle il eut le bonheur de conserver sa frénésie.

Avec des qualités telles que celles que l'histoire accorde à Plotin, on ne manque pas de disciples; aussi en eut-il beaucoup, parmi lesquels on nomme quelques femmes. Ses vertus lui méritèrent la considération des citoyens les plus distingués; ils lui

confièrent en mourant la fortune et l'éducation de leurs enfants. Pendant les vingt-six ans qu'il vécut à Rome, il fut l'arbitre d'un grand nombre de différends, qu'il termina avec tant d'équité, que ceux même qu'il avait condamnés devinrent ses amis. Il fut honoré des grands. L'empereur Galien et sa femme Salonine en firent un cas particulier. Il ne leur demanda jamais qu'une grâce, qu'il n'obtint pas; c'était la souveraineté d'une petite ville de la Campanie, qui avait été ruinée, et du petit territoire qui en dépendait. La ville devait s'appeler *Platonopolis* ou *la ville de Platon.* Plotin s'engageait à s'y renfermer avec ses amis, et à y réaliser la république de ce philosophe : mais il arriva alors ce qui arriverait encore aujourd'hui; les courtisans tournèrent ce projet en ridicule, traduisirent Plotin comme un espèce de fou, en dégoûtèrent l'empereur, et empêchèrent qu'une expérience très-intéressante ne fût tentée.

Ce philosophe vivait durement, ainsi qu'il convenait à un homme qui regardait ce monde comme le lieu de son exil, et son corps comme la prison de son ame; il professait la philosophie sans relâche; il abusait trop de sa santé pour se bien porter, et il en faisait trop peu de cas pour appeler le médecin quand il était indisposé; il fut attaqué d'une esquinancie dont il mourut à l'âge de soixante-six ans, la seconde année du règne de l'empereur Claude. Il disait en mourant : *Equidem*

jam enitor quod in nobis divinum est, ad divinum ipsum quod viget in universo adjungere : « Je m'efforce de rendre à l'ame du monde la particule « divine que j'en tiens séparée. » Il admettait la métempsycose, comme une manière de se purifier, mais il mourut convaincu que son ame était devenue si pure, par l'étude continuelle de la philosophie, qu'elle allait rentrer dans le sein de Dieu, sans passer par aucune épreuve nouvelle. Sa philosophie fut généralement adoptée, et l'école d'Alexandrie le regarda comme son chef, quoiqu'il eût eu pour prédécesseurs Ammonius et Potamon.

Amelius, successeur de Plotin, avait passé ses premières années sous l'institution du stoïcien Lysimaque. Il s'attacha ensuite à Plotin. Il travailla pendant vingt-quatre ans à débrouiller le chaos des idées moitié philosophiques, moitié théurgiques de ce vertueux et singulier fanatique. Il écrivit beaucoup ; et quand ses ouvrages n'auraient servi qu'à réconcilier Porphyre avec l'*éclectisme* de Plotin, ils n'auraient pas été inutiles au progrès de la secte.

Porphyre, cet ennemi si fameux du nom chrétien, naquit à Tyr la douzième année du règne d'Alexandre-Sévère, 233 ans après la naissance de Jésus-Christ. Il apostasia pour quelques coups de bâton que des chrétiens lui donnèrent mal à propos. Il étudia à Athènes sous Longin, qui l'appela *Porphyre*; Malchus, son nom de famille, parais-

sait trop dur à l'oreille du rhéteur. Malchus ou Porphyre avait alors dix-huit ans; il était déjà très-versé dans la philosophie et dans les lettres. A l'âge de vingt ans, il vint à Rome étudier la philosophie sous Plotin. Une extrême sobriété, de longues veilles, des disputes continuelles lui brûlèrent le sang, et tournèrent son esprit à l'enthousiasme et à la mélancolie. J'observerai ici en passant, qu'il est impossible en poésie, en peinture, en éloquence, en musique, de rien produire de sublime sans enthousiasme. L'enthousiasme est un mouvement violent de l'ame, par lequel nous sommes transportés au milieu des objets que nous avons à représenter; alors nous voyons une scène entière se passer dans notre imagination, comme si elle était hors de nous : elle y est en effet, car tant que dure cette illusion, tous les êtres présents sont anéantis, et nos idées sont réalisées à leur place: ce ne sont que nos idées que nous apercevons; cependant nos mains touchent des corps, nos yeux voient des êtres animés, nos oreilles entendent des voix. Si cet état n'est pas de la folie, il en est bien voisin. Voilà la raison pour laquelle il faut un très-grand sens pour balancer l'enthousiasme. L'enthousiasme n'entraîne que quand les esprits ont été préparés et soumis par la force de la raison; c'est un principe que les poètes ne doivent jamais perdre de vue dans leurs fictions, et que les hommes éloquents ont toujours observé dans leurs

mouvements oratoires. Si l'enthousiasme prédomine dans un ouvrage, il répand dans toutes ses parties je ne sais quoi de gigantesque, d'incroyable et d'énorme. Si c'est la disposition habituelle de l'ame, et la pente acquise ou naturelle du caractère, on tient des discours alternativement insensés et sublimes; on se porte à des actions d'un héroïsme bizarre, qui marquent en même temps la grandeur, la force et le désordre de l'ame. L'enthousiasme prend mille formes diverses : l'un voit les cieux ouverts sur sa tête, l'autre les enfers s'ouvrir sous ses pieds : celui-ci se croit au milieu des esprits célestes, il entend leurs divins concerts, il en est transporté; celui-là s'adresse aux furies, il voit leurs torches allumées, il est frappé de leurs cris; elles le poursuivent; il fuit effrayé devant elles. Porphyre n'était pas éloigné de cet état enchanteur ou terrible, lorsque Plotin, qui le suivait à la piste, l'atteignit; il était assis à la pointe du promontoire de Lilybée; il versait des larmes; il tirait de profonds soupirs de sa poitrine; il avait les yeux fixement attachés sur les eaux; il repoussait les aliments qu'on lui présentait; il craignait l'approche d'un homme; il voulait mourir. Il était dans un accès d'enthousiasme qui grossissait à son imagination les misères de la nature humaine, et qui lui représentait la mort comme le plus grand bonheur d'un être qui pense, qui sent, qui a le malheur de vivre. Voici un autre enthousiaste;

c'est Plotin, qui, fortement frappé du péril où il aperçoit son disciple et son ami, éprouve sur-le-champ un autre accès d'enthousiasme qui sauve Porphyre de la fureur tranquille et sourde dont il est possédé. Ce qu'il y a de singulier, c'est que celui-ci se prend pour un homme sensé : écoutez-le : *Studium nunc istud, o Porphyri, tuum non sanæ mentis est, sed animi atra bile furentis.* Un troisième qui eût été témoin, de sang-froid, de l'action outrée et du ton emphatique de Plotin, n'aurait-il pas été tenté de lui rendre à lui-même son apostrophe, et de lui dire, en imitant son action et son emphase : *Studium nunc istud, o Plotine, tuum, honestæ revera mentis est, sed animi splendida bile furentis.* Au reste, si un accès d'enthousiasme peut être réprimé, c'est par un autre accès d'enthousiasme. La véritable éloquence serait en pareil cas faible, froide, et resterait sans effet : il faut un choc plus violent, et la secousse d'un instrument plus analogue. Porphyre, fortement persuadé que le christianisme rend les hommes méchants et misérables (méchants, disait-il, en multipliant les devoirs à l'infini et en pervertissant l'ordre des devoirs; misérables, en remplissant les ames de remords et de terreurs), écrivit quinze livres pour les détromper. Je crains bien que Théodose ne leur ait fait trop d'honneur par l'édit qui les supprima; et j'oserais presque assurer, sur les fragments qui nous en restent dans les Pères qui

l'ont réfuté, qu'il y avait beaucoup plus d'éloquence et d'enthousiasme que de bon sens et de philosophie. Il m'a semblé que l'enthousiasme était une maladie épidémique particulière à ces temps, qui n'avait pas entièrement épargné les hommes les plus respectables par leurs talents, leurs connaissances, leur état et leurs mœurs. L'un croyait avoir répondu à Porphyre, lorsqu'il lui avait dit qu'*il était l'ami intime du diable*; un autre prenait, sans s'en apercevoir, le ton de Porphyre, lorsqu'il l'appelait *impie*, *blasphémateur*, *fou*, *calomniateur*, *impudent*, *sycophante*. La cause du christianisme était trop bonne, et les Pères avaient trop de raison pour accumuler tant d'injures. Cet endroit ne sera pas le seul de cet article où nous aurons lieu de remarquer, pour la consolation des ames faibles et la nôtre, que dans les plus grands saints l'homme perce toujours par quelque endroit. Porphyre vécut beaucoup plus long-temps qu'on ne pouvait l'espérer d'un homme de son caractère. Il atteignit l'âge de soixante et douze ans, et ne mourut que l'an 305 de Jésus-Christ.

Jamblique, disciple de Porphyre, fut une des lumières principales de l'école d'Alexandrie. Le paganisme menaçait ruine de toutes parts, lorsque ce philosophe théurgiste parut; il combattit pour ses dieux, et ne combattit pas sans succès. C'est une chose remarquable que l'aversion presque générale des philosophes éclectiques pour le

christianisme, et leur attachement opiniâtre à l'idolâtrie. Pouvait-il donc y avoir un système plus ridicule que celui de la mythologie? S'il était naturel que le sacrifice exigé dans la religion chrétienne, de l'esprit de l'homme par des mystères, de son corps par des jeûnes et des mortifications, de son cœur par une abnégation entière de soi-même, en éloignât des hommes charnels et des raisonneurs orgueilleux, l'était-il qu'un Potamon, un Ammonius, un Longin, un Plotin, un Jamblique, ou fermassent les yeux sur les absurdités de l'histoire de Jupiter, ou ne les aperçussent point? Jamblique était de Chalcis, ville de Célésyrie; il descendait de parents illustres : il eut pour instituteur Anatolius, philosophe d'un mérite peu inférieur à Porphyre. Il fut d'un caractère doux, un peu renfermé, ne s'ouvrant guère qu'à ses disciples; moins éloquent que Porphyre; et l'éloquence ne devait pas être comptée pour peu de chose dans des écoles où l'on professait particulièrement la théurgie, système auquel il était impossible de donner quelques couleurs séduisantes, sans le secours du sublime et de l'enthousiasme : cependant il ne manqua pas d'auditeurs, mais il les dut moins à ses connaissances qu'à son affabilité. Il avait de la gaîté avec ses amis, et il leur en inspirait : ceux qui avaient une fois goûté le charme de sa société ne pouvaient plus s'en détacher. L'histoire ne nous a rien raconté de nos mystiques, que nous ne re-

trouvions dans celle de Jamblique. Il avait des extases, son corps s'élevait dans les airs pendant ses entretiens avec les dieux; ses vêtements s'éclairaient de lumière, il prédisait l'avenir, il commandait aux démons, il évoquait des génies du fond des eaux. Jamblique écrivit beaucoup, il laissa la Vie de Pythagore, une Exposition de son Système théologique, des Exhortations à l'étude de *l'éclectisme*, un Traité des sciences mathématiques, un Commentaire sur les Institutions arithmétiques de Nicomaque, une Exposition des mystères égyptiens. Parmi ces ouvrages il y en a plusieurs où l'on aurait peine à reconnaître un prétendu faiseur de miracles : mais qui reconnaîtrait Newton dans un Commentaire sur l'*Apocalypse?* et qui croirait que cet homme qui a assemblé tout Londres dans une église, pour être témoin des résurrections qu'il promet sérieusement d'opérer, est le géomètre Fatio? Jamblique mourut l'an de Jésus-Christ 333, sous le règne de Constantin. La conversion de ce prince à la religion chrétienne fut un événement fatal pour la philosophie; les temples du paganisme furent renversés, les portes des écoles éclectiques fermées, les philosophes dispersés : il en coûta même la vie à quelques-uns de ceux qui osèrent braver les conjonctures.

Tel fut le sort de Sopatre, disciple de Jamblique; il était d'Apamée, ville de Syrie : Eunape en parle comme d'un homme éloquent dans ses

écrits et dans ses discours. Il ajoute que l'étendue de ses connaissances lui avait acquis parmi les Grecs la réputation du premier philosophe de son temps (τὸν ἐπισημότατον τὸν τὲ παρ' ἕλλησιν ἐπὶ παιδεύσει γεγενημένον). Voici le fait tel qu'on le lit dans Eunape. Constantinople ou Byzance (car c'est la même ville sous deux noms différents) fournissait anciennement l'Attique de vivres, et il est incroyable la quantité de grains que cette province de la Grèce en tirait; mais il arriva dans ces temps que les vaisseaux qui venaient chargés d'Égypte, et que toutes les provisions qu'on tirait de la Syrie, de la Phénicie, de l'Asie entière, et d'une infinité d'autres contrées nourricières de l'Empire, ne purent suffire aux besoins de la multitude innombrable de prisonniers que l'empereur avait rassemblés dans Byzance, et cela par la vanité puérile de recueillir au théâtre un plus grand nombre d'applaudissements : et de quelle sorte encore, et de quels gens? d'une populace pleine de vin, d'hommes à qui l'ivresse ne permettait ni de parler ni de se tenir debout, de barbares et d'étrangers qui savaient à peine prononcer son nom. Mais telle était la situation du port de Constantinople, que couvert par des montagnes, il n'y avait qu'un seul vent qui en favorisât l'entrée; et ce vent ayant cessé de souffler, et suspendu trop long-temps l'arrivée des vivres dans une conjoncture où la ville, qui regorgeait d'habitants, en avait un besoin plus pressant, la

famine se fit sentir. On se rendit à jeûn au théâtre; et comme il n'y avait presque point de gens ivres, il y eut peu d'applaudissements, au grand étonnement de l'empereur, qui n'avait pas rassemblé tant de bouches pour qu'elles restassent muettes. Les ennemis de Sopatre et des philosophes, attentifs à saisir toutes les occasions de les desservir et de les perdre, crurent en avoir trouvé une très-favorable dans ce contre-temps : *C'est ce Sopatre*, dirent-ils au crédule empereur, *cet homme que vous avez comblé de tant de bienfaits, et qui est parvenu, par sa politique, à s'asseoir sur le trône à côté de vous; c'est lui qui, par les secrets de sa philosophie malfaisante, tient les vents enchaînés, et s'oppose à votre triomphe et à votre gloire, tandis qu'il vous séduit par les faux éloges qu'il vous prodigue.* L'empereur irrité ordonne la mort de Sopatre, et le malheureux philosophe tombe sur-le-champ frappé d'un coup de hache. Hélas! il était arrivé à la cour dans le dessein de défendre la cause des philosophes, et d'arrêter, s'il était possible, la persécution qu'on exerçait contre eux. Il avait présumé quelques succès de la force de son éloquence et de la droiture de ses intentions, et en effet il avait réussi au-delà de ses espérances; l'empereur l'avait admis au nombre de ses favoris, et les philosophes commençaient à prendre crédit à la cour, les courtisans à s'en alarmer, et les intolérants à s'en plaindre. Ceux-ci s'étaient apparem-

ment déjà rendus redoutables au prince même, qu'ils avaient entraîné dans leurs sentiments, puisqu'il paraît que Sopatre fut une victime qu'il leur immola malgré lui, afin de calmer les murmures qui commençaient à s'élever. « Pour dissiper les soup« çons qu'on pourrait avoir que celui qui avait ac« cueilli favorablement un hiérophante, un théur« giste, ne fût un néophyte équivoque, il se dé« termina (dit Suidas) à faire mourir le philosophe « Sopatre, *ut fidem faceret se non amplius reli« gioni gentili addictum esse.* » Ablabius, courtisan vil, sans naissance, sans ame, sans vertus, un de ces hommes faits pour capter la faveur des grands par toutes sortes de voies, et pour les déshonorer ensuite par les mauvais conseils qu'ils leur donnent en échange des bienfaits qu'ils en reçoivent, était devenu jaloux de Sopatre, et ce fut cette jalousie qui accéléra la perte du philosophe. Pourquoi faut-il que tant de rois commandent toujours, et ne lisent jamais !

Édésius était de Cappadoce; sa famille était considérée, mais elle n'était pas opulente. Il se livra à l'étude de la philosophie dans Athènes, où on l'avait envoyé pour y apprendre quelque art lucratif : c'était répondre aussi mal qu'il était possible aux intentions de ses parents, qui auraient donné pour une pièce d'or tous les livres de la République de Platon. Cependant sa sagesse, sa modération, son respect, sa patience, ses discours, parvinrent

à réconcilier son père avec la philosophie ; le bon homme conçut enfin qu'une science, qui rendait son fils heureux sans les richesses, était préférable à des richesses qui n'avaient jamais fait le bonheur de personne sans cette science. La réputation de Jamblique appela Édésius en Syrie ; Jamblique le chérit, l'instruisit et lui conféra le grand don, le don par excellence, le don d'enthousiasme. Les théurgistes ne pouvaient donner de meilleures preuves du cas infini qu'ils faisaient de la religion chrétienne, que de s'attacher à la copier en tout. Les apôtres avaient conféré le Saint-Esprit, ou cette qualité divine en vertu de laquelle on persuade fortement ce dont on est fortement persuadé : les éclectiques parodièrent fort heureusement ces effets avec leur enthousiasme. Cependant la persécution que l'empereur exerçait contre les philosophes augmentait de jour en jour ; Édésius épouvanté eut recours aux opérations de la théurgie pour en être éclairci sur son sort : les dieux lui promirent ou la plus grande réputation s'il demeurait dans la société, ou une sagesse qui l'égalerait aux dieux s'il se retirait d'entre les hommes. Édésius se disposait à prendre ce dernier parti, lorsque ses disciples s'assemblent en tumulte, l'entourent, le prient, le conjurent, le menacent, et l'empêchent d'aller, par une crainte indigne d'un philosophe, se reléguer dans le fond d'une forêt, et de priver les hommes des exemples de sa vertu et des préceptes de

sa philosophie, dans un temps où la superstition, disaient-ils, s'avançait à grands pas et entraînait la multitude des esprits. Édésius établit son école à Pergame : Julien le consulta, l'honora de son estime, et le combla de présents : la promesse des dieux qu'il avait consultés s'accomplit; son nom se répandit dans la Grèce; on se rendit à Pergame de toutes les contrées voisines. Il avait un talent particulier pour humilier les esprits fiers et transcendants, et pour encourager les esprits faibles et timides. Les ateliers des artistes étaient les endroits qu'il fréquentait le plus volontiers au sortir de son école; ce qui prouve que l'enthousiasme et la théurgie n'avaient point éteint en lui le goût des connaissances utiles. Il professa la philosophie jusque dans l'âge le plus avancé.

Eustathe, disciple de Jamblique et d'Édésius, fut un homme éloquent et doux, sur le compte duquel on a débité beaucoup de sottises. J'en dis autant de Sosipatra; des vieillards la demandent à son père, et lui prouvent par des miracles qu'il ne peut en conscience la leur refuser : le père cède sa fille, les vieillards s'en emparent, l'initient à tous les mystères de l'*éclectisme* et de la théurgie, lui confèrent le don d'enthousiasme et disparaissent, sans qu'on ait jamais su ce qu'ils étaient devenus. J'en dis autant d'Antonin fils de Sosipatra; je remarquerai seulement de celui-ci qu'il ne fit point de miracles, parce que l'empereur n'aimait

pas que les philosophes en fissent. Il y eut un moment où la frayeur pensa faire ce qu'on devait attendre du sens commun; ce fut de séparer la philosophie de la théurgie, et de renvoyer celle-ci aux diseurs de bonne aventure, aux saltimbanques, aux fripons, et aux prestigiateurs. Eusèbe de Minde en Carie, qui parut alors sur la scène, distingua les deux espèces de purifications que la philosophie éclectique recommandait également; il appela l'une *théurgique*, et l'autre *rationnelle*, et s'occupa sérieusement à décrier la première; mais les esprits en étaient trop infectés : c'était une trop belle chose que de commercer avec les dieux, que d'avoir les démons à son commandement, que de les appeler à soi par des incantations, ou de s'élever à eux par l'extase, pour qu'on pût détromper facilement les hommes d'une science qui s'arrogeait ces merveilleuses prérogatives. S'il y avait un homme alors auprès duquel la philosophie d'Eusèbe devait réussir, c'était l'empereur Julien; cependant il n'en fut rien : Julien quitta ce philosophe sensé, pour se livrer aux deux plus violents théurgistes que la secte éclectique eût encore produits, Maxime d'Éphèse et Chrysanthius.

Maxime d'Éphèse était né de parents nobles et riches; il eut donc à fouler aux pieds les espérances les plus flatteuses, pour se livrer à la philosophie; c'est un courage trop rare pour ne pas lui en faire un mérite. Personne ne fut plus évidemment ap-

pelé à la théurgie et à l'*éclectisme*, si l'on regarde l'éloquence comme le caractère de la vocation. Maxime paraissait toujours agité par la présence intérieure de quelque démon ; il mettait tant de force dans ses pensées, tant d'énergie dans son expression, tant de noblesse et de grandeur dans ses images, je ne sais quoi de si frappant et de si sublime, même dans sa déraison, qu'il ôtait à ses auditeurs la liberté de le contredire : c'était Apollon sur son trépied, qui maîtrisait les ames et commandait aux esprits. Il était savant ; des connaissances profondes et variées fournissaient un aliment inépuisable à son enthousiasme : il eut Édésius pour maître, et Julien pour disciple. Il accompagna Julien dans son expédition de Perse : Julien périt, et Maxime tomba dans un état déplorable ; mais son ame se montra toujours supérieure à l'adversité. Valentinien et Valens, irrités par les chrétiens, le font charger de chaînes et jeter dans le fond d'un cachot : on ne l'en tire que pour l'exposer sur un théâtre ; il y paraît avec fermeté. On l'accuse, il répond sans manquer à l'empereur, et sans se manquer à lui-même. On prétendait le rendre responsable de tout ce qu'on reprenait dans la conduite de Julien ; il intéressa l'empereur même à rejeter cette accusation : *S'il est permis*, disait-il, *d'accuser un sujet de tout ce que son souverain peut avoir fait de mal, pourquoi ne le louera-t-on pas de tout ce qu'il aura fait de bien?*

On cherchait à le perdre; chose surprenante! on n'en vint point à bout. Dans l'impossibilité de le convaincre on lui rendit la liberté; mais comme on était persuadé qu'il s'était servi de son crédit auprès de Julien pour amasser des trésors, on le condamna à une amende exorbitante qu'on réduisit à très-peu de chose, ceux qu'on avait chargés d'en poursuivre le paiement, n'ayant trouvé à notre philosophe que sa besace et son bâton. La présence d'un homme avec lequel on avait de si grands torts, était trop importune pour qu'on la souffrît; Maxime fut relégué dans le fond de l'Asie, où de plus grands malheurs l'attendaient. La haine implacable de ses ennemis l'y suivit; à peine est-il arrivé au lieu de son exil, qu'il est saisi, emprisonné, et livré à l'inhumanité de ces hommes que la justice emploie à tourmenter les coupables, et qui, corrompus par ses persécuteurs, inventèrent pour lui des supplices nouveaux : ils en firent alternativement l'objet de leur brutalité et de leur fureur. Maxime, lassé de vivre, demanda du poison à sa femme, qui ne balança pas à lui en apporter; mais avant que de le lui présenter, elle en prit la plus grande partie et tomba morte : Maxime lui survécut. On cherche, en lisant l'histoire de ce philosophe, la cause de ses nouveaux malheurs, et l'on n'en trouve point d'autre que d'avoir déplu aux défenseurs de certaines opinions dominantes; leçon terrible pour les philosophes,

gens raisonneurs qui leur ont été et qui leur seront suspects dans tous les temps. La Providence, qui semblait avoir oublié Maxime depuis la mort de Julien, laissa tomber enfin un regard de pitié sur ce malheureux. Cléarque, homme de bien, que par hasard Valens avait nommé préfet en Asie, trouva, en arrivant dans sa province, le philosophe exposé sur un chevalet, et prêt à expirer dans les tourments : il vole à son secours, il le délivre, il lui procure tous les soins dont il était pressé dans le déplorable état où on l'avait réduit : il l'accueille, il l'admet à sa table, il le réconcilie avec l'empereur, il fait subir à ses ennemis la peine du talion, il le rétablit dans le peu de fortune qu'il devait à la commisération de ses amis et de ses parents, il y ajoute des bienfaits, et le renvoie triomphant à Constantinople, où la considération générale du peuple et des grands semblait lui assurer du moins quelque tranquillité pour les dernières années de sa vie; mais il n'en fut pas ainsi. Des mécontents formèrent une conspiration contre Valens; Maxime n'était point du nombre, mais il avait eu malheureusement d'anciennes liaisons avec la plupart d'entre eux. On le soupçonna d'avoir eu connaissance de leur dessein; ses ennemis insinuèrent à l'empereur qu'il avait été consulté en qualité de théurgiste, et le proconsul Festus eut ordre de l'arrêter et de le faire mourir; ce qui fut exécuté. Telle fut la fin tragique d'un des

plus habiles et des plus honnêtes hommes de son siècle, à qui l'on ne peut reprocher que son enthousiasme et sa théurgie. Festus ne lui survécut pas long-temps, son esprit s'altéra; il crut voir en songe Maxime qui le traînait par les cheveux devant les juges des enfers; ce songe le suivait partout, il en perdit tout-à-fait le jugement, et mourut fou. Le peuple, oubliant les disgrâces cruelles auxquelles les dieux avaient abandonné Maxime pendant sa vie, regarda la mort de Festus comme un exemple éclatant de leur justice. Festus était odieux; Maxime n'était plus, la vénération qu'on lui portait en devint d'autant plus grande : le moyen que le peuple ne vît pas du surnaturel dans le songe du proconsul, et dans une mort qui le surprend, sans aucune cause apparente, au milieu de ses prospérités! On n'est pas communément assez instruit pour savoir qu'un homme menacé de mort subite, sent de loin des mouvements avant-coureurs de cet événement; ce sont des atteintes sourdes qu'il néglige, parce qu'il n'en prévoit ni n'en craint les suites; ce sont des frissons passagers, des inquiétudes vagues, de l'abattement, de l'agitation, des accès de pusillanimité. Qu'au milieu de ces approches secrètes un homme superstitieux et méchant ait la conscience chargée de quelque crime atroce et récent, il en voit les objets, il en est obsédé; il prend cette obsession pour la cause de son malaise; et, au

lieu d'appeler un médecin, il s'adresse aux dieux; cependant le germe de mort qu'il portait en lui-même se développe et le tue, et le peuple imbécile crie au prodige. C'est faire injure à l'Être suprême, c'est s'exposer même à douter de son existence, que de chercher dans les afflictions et les prospérités de ce monde, des marques de la justice ou de la bonté divine. Le méchant peut avoir tout, excepté cette paix de l'ame, ce doux repos d'une bonne conscience, et la sécurité qui en est l'effet.

Prisque, ami et condisciple de Maxime, était de Thesprotie. Il avait beaucoup étudié la philosophie des Anciens; il s'accordait avec Eusèbe de Minde à regarder la théurgie comme la honte de l'*éclectisme;* mais né taciturne, renfermé, ennemi des disputes scholastiques, ayant à peu près du vulgaire l'opinion qu'il en faut avoir, c'est-à-dire n'en faisant pas assez de cas pour lui dire la vérité, ce fut un homme peu propre à s'attacher des disciples et à répandre ses opinions. Cette manière de philosopher tranquille et retirée jeta sur lui une obscurité salutaire; les ennemis de la philosophie l'oublièrent. Les autres éclectiques en furent réduits, ou à se donner la mort à eux-mêmes, ou à perdre la vie dans les tourments; Prisque, ignoré, acheva tranquillement la sienne dans les temples déserts du paganisme.

Chrysanthius, disciple d'Édésius et instituteur

de Julien, joignit l'étude de l'art oratoire à celle de la philosophie : *C'est assez pour soi*, disait-il, *de connaître la vérité; mais pour les autres il faut encore savoir la dire et la faire aimer. La philanthropie est le caractère distinctif de l'homme de bien; il ne doit pas se contenter d'être bon, il doit travailler à rendre ses semblables meilleurs : la vertu ne le domine pas assez fortement, s'il peut la contenir au dedans de lui-même. Lorsque la vertu est devenue la passion d'un homme, elle remplit son ame d'un bonheur qu'il ne saurait cacher, et que les méchants ne peuvent feindre. C'est à la vertu qu'il appartient de faire de véritables enthousiastes; c'est elle seule qui connaît le prix des biens, des dignités et de la vie, puisqu'il n'y a qu'elle qui sache quand il convient de les perdre ou de les conserver.* La théurgie, si fatale à Maxime, servit utilement Chrysanthius; ce dernier s'en tint avec fermeté à l'inspection des victimes et aux règles de la divination, qui lui annonçaient les plus grands malheurs s'il quittait sa retraite; ni les instances de Maxime, ni les invitations réitérées de l'empereur, ni des députations expresses, ni les prières d'une épouse qu'il aimait tendrement, ni les honneurs qu'on lui offrait, ni le bonheur qu'il pouvait se promettre, ne purent l'emporter sur ses sinistres pressentiments, et l'attirer à la cour de Julien. Maxime partit, *résolu*, disait-il, *de faire violence à la nature et aux destins*. Julien se ven-

gea des refus de Chrysanthius en lui accordant le pontificat de Lydie, où il l'exhortait à relever les autels des dieux, et à rappeler dans leurs temples les peuples que le zèle de ses prédécesseurs en avait éloignés. Chrysanthius, philosophe et pontife, se conduisit avec tant de discrétion dans sa fonction délicate, qu'il n'excita pas même le murmure des intolérants : aussi ne fut-il point enveloppé dans les troubles qui suivirent la mort de Julien. Il demeura désolé, mais tranquille au milieu des ruines de la secte éclectique et du paganisme ; il fut même protégé des empereurs chrétiens. Il se retira dans Athènes, où il montra qu'il était plus facile à un homme comme lui de supporter l'adversité, qu'à la plupart des autres hommes de bien user du bonheur. Il employait ses journées à honorer les dieux, à lire les auteurs anciens, à inspirer le goût de la théurgie, de l'*éclectisme* et de l'enthousiasme à un petit nombre de disciples choisis, et à composer des ouvrages de philosophie. Les tendons de ses doigts s'étaient retirés à force d'écrire. La promenade était son unique délassement ; il le prenait dans les rues spacieuses, marchant lentement, gravement, et s'entretenant avec ses amis. Il évita le commerce des grands, non par mépris, mais par goût. Il mit dans son commerce avec les hommes tant de douceur et d'aménité, qu'on le soupçonna d'affecter un peu ces qualités. Il parlait bien ; on le

louait surtout de savoir prendre le ton des choses. S'il ouvrait la bouche, tout le monde restait en silence. Il était ferme dans ses sentiments : ceux qui ne le connaissaient pas assez s'exposaient facilement à le contredire; mais ils ne tardaient pas à sentir à quel homme ils avaient affaire. Nous serions étonnés qu'avec ces qualités de cœur et d'esprit, Chrysanthius ait été un des plus grands défenseurs du paganisme, si nous ne savions combien le mystère de la croix est une étrange folie pour des hommes instruits, mais surtout pour des philosophes. Il jouissait à l'âge de quatre-vingts ans d'une santé si vigoureuse, qu'il était obligé d'observer des saignées de précaution; Eunape était son médecin; cependant une de ces saignées, faite imprudemment en l'absence d'Eunape, lui coûta la vie : il fut saisi d'un froid et d'une langueur dans tous les membres, qu'Oribase dissipa pour le moment par des fomentations chaudes, mais qui ne tardèrent pas à revenir, et qui l'emportèrent.

Julien, le fléau du christianisme, l'honneur de l'*éclectisme*, et un des hommes les plus extraordinaires de son siècle, fut élevé par les soins de l'empereur Constance; il apprit la grammaire de Nicoclès, et l'art oratoire d'Eubole : ses premiers maîtres étaient tous chrétiens, et l'eunuque Mardonius avait l'inspection sur eux. Il ne s'agit ici ni du conquérant ni du politique, mais du philosophe. Nous préviendrons seulement ceux qui vou-

dront se former une idée juste de ses qualités, de ses défauts, de ses projets, de sa rupture avec Constance, de ses expéditions contre les Parthes, les Gaulois et les Germains, de son retour à la religion de ses aïeux, de sa mort prématurée et des événements de sa vie, de se méfier également et des éloges que la flatterie lui a prodigués dans l'histoire profane, et des injures que le ressentiment a vomies contre lui dans l'histoire de l'Église. C'est ici qu'il importe surtout de suivre une règle de critique, qui, dans une infinité d'autres conjonctures, conduirait à la vérité plus sûrement qu'aucun témoignage; c'est de laisser à l'écart ce que les auteurs ont écrit d'après leurs passions et leurs préjugés, et d'examiner, d'après notre propre expérience, ce qui est vraisemblable. Pour juger avec indulgence ou avec sévérité du goût effréné de Julien pour les cérémonies du paganisme ou de la théurgie, ce n'est point avec les yeux de notre siècle qu'il faut considérer ces objets; mais il faut se transporter au temps de cet empereur, et au milieu d'une foule de grands hommes, tous entêtés de ces doctrines superstitieuses; se sonder soi-même, et voir sans partialité dans le fond de son cœur, si l'on eût été plus sage que lui. On craignit de bonne heure qu'il n'abandonnât la religion chrétienne; mais l'on était bien éloigné de prévoir que la médiocrité de ses maîtres occasionerait infailliblement son apostasie. En effet,

lorsque l'exercice assidu de ses talents naturels l'eut mis au-dessus de ses instituteurs, la curiosité le porta dans les écoles des philosophes. Ses maîtres, fatigués d'un disciple qui les embarrassait, ne répondirent pas avec assez de scrupule à la confiance de Constance. Il fréquenta à Nicomédie ce Libanius avec lequel l'empereur avait si expressément défendu qu'il ne s'entretînt, et qui se plaignait si amèrement d'une défense qui ne lui permettait pas, disait-il, *de répandre un seul grain de bonne semence dans un terrain précieux dont on abandonnait la culture à un misérable rhéteur, parce qu'il avait le talent si petit et si commun de médire des dieux*. Les disputes des catholiques entre eux et avec les Ariens, achevèrent d'étouffer dans son cœur le peu de christianisme que les leçons de Libanius n'en avaient point arraché. Il vit le philosophe Maxime. On prétend que l'empereur n'ignora pas ces démarches inconsidérées; mais que les qualités supérieures de Julien commençant à l'inquiéter, il imagina, par un pressentiment qui n'était que trop juste, que, pour la tranquillité de l'Empire et pour la sienne propre, il valait mieux que cet esprit ambitieux se tournât du côté des lettres et de la philosophie, que du côté du gouvernement et des affaires publiques. Julien embrassa l'*éclectisme*. Comment se serait-il garanti de l'enthousiasme avec un tempérament bilieux et mélancolique, un caractère impétueux et bouillant, et

l'imagination la plus prompte et la plus ardente? Comment aurait-il senti toutes les puérilités de la théurgie et de la divination, tandis que les sacrifices, les évocations, et tous les prestiges de ces espèces de doctrines, ne cessaient de lui promettre la souveraineté? Il est bien difficile de rejeter en doute les principes d'un art qui nous appelle à l'empire, et ceux qui méditeront un peu profondément sur le caractère de Julien, sur celui de ses ennemis, sur les conjonctures dans lesquelles il se trouvait, sur les hommes qui l'environnaient, seront peut-être plus étonnés de sa tolérance que de sa superstition. Malgré la fureur du paganisme dont il était possédé, il ne répandit pas une goutte de sang chrétien; et il serait à couvert de tout reproche, si pour un prince qui commande à des hommes qui pensent autrement que lui en matière de religion, c'était assez que de n'en faire mourir aucun. Les chrétiens demandaient à Julien un entier exercice de leur religion, la liberté de leurs assemblées et de leurs écoles, la participation à tous les honneurs de la société, dont ils étaient des membres utiles et fidèles, et en cela ils avaient juste raison. Les chrétiens n'exigeaient point de lui qu'il contraignît par la force les païens à renoncer aux faux dieux; ils n'avaient garde de lui en accorder le droit : ils lui reprochaient au contraire, sinon la violence, du moins les voies indirectes et sourdes dont il se servait pour détermi-

ner les chrétiens à renoncer à Jésus-Christ. *Abandonnez à elle-même*, lui disaient-ils, *l'œuvre de Dieu : les lois de notre Église ne sont point les lois de l'Empire, ni les lois de l'Empire les lois de notre Église. Punissez-nous, s'il nous arrive jamais d'enfreindre celles-là ; mais n'imposez à nos consciences aucun joug. Mettez-vous à la place d'un de vos sujets païens, et supposez à votre place un prince chrétien : que penseriez-vous de lui, s'il employait toutes les ressources de la politique pour vous attirer dans nos temples? Vous en faites trop, si l'équité ne vous autorise pas ; vous n'en faites pas assez, si vous avez pour vous cette autorité.* Quoi qu'il en soit, si Julien eût réfléchi sur ce qui lui était arrivé à lui-même, il eût été convaincu qu'au lieu d'interdire l'étude aux chrétiens, il n'avait rien de mieux à faire que de leur ouvrir les écoles de l'*éclectisme* : ils y auraient été infailliblement attirés par l'extrême conformité des principes de cette secte avec les dogmes du christianisme ; mais il ne lui fut pas donné de tendre un piége si dangereux à la religion. La Providence[1], qui répandit cet esprit de ténèbres sur son ennemi, ne protégea pas le christianisme d'une manière moins frappante, lorsqu'elle fit sortir des entrailles de la terre ces tourbillons de flammes

[1] Voyez sur cette expression orthodoxe, si *disconvenante* aux principes philosophiques de Diderot, l'Avertissement de l'éditeur (Naigeon), tome 1er des *OEuvres de Diderot*. N.

qui dévorèrent les Juifs qu'il employait à creuser les fondements de Jérusalem dont il se proposait de relever le temple et les murs. Julien, trompé derechef, dans la malice de ses projets, consomma la prophétie qu'il se proposait de rendre mensongère, et l'endurcissement fut sa punition et celle de ses complices. Il persévéra dans son apostasie; les Juifs qu'il avait rassemblés se dipersèrent comme auparavant; Ammien-Marcellin, qui nous a transmis ce fait, n'abjura point le paganisme, et Dieu voulut qu'un des miracles les plus grands et les plus certains qui se soient jamais faits, qui met en défaut la malheureuse dialectique des philosophes de nos jours, et qui remplit de trouble leurs ames incrédules, ne convertît[1] personne dans le temps où il fut opéré. On raconte de cet empereur superstitieux, qu'assistant un jour à une évocation de démons, il fut tellement effrayé à leur apparition, qu'il fit le signe de la croix, et qu'aussitôt les démons s'évanouirent. Je demanderais volontiers à un chrétien s'il croit ce fait, ou non; s'il le nie, je lui demanderai encore si c'est, ou parce qu'il ne croit point aux démons, ou parce qu'il ne croit point à l'efficacité du signe de la croix, ou parce qu'il ne croit point à l'efficacité des évocations; mais il croit aux démons, il ne peut être assez convaincu de l'efficacité du signe de la croix:

[1] . . . . *Ridiculum acri*
Fortius et melius magnas plerumque secat res. N.

et pourquoi douterait-il de l'efficacité des évocations, tandis que les livres saints lui en offrent plusieurs exemples? Il ne peut donc se dispenser d'admettre le fait de Julien, et conséquemment la plupart des prodiges de la théurgie : et quelle raison aurait-il de nier ces prodiges? J'avoue, pour moi, que je n'accuserais point un bon dialecticien bien instruit des faits, de trop présumer de ses forces, s'il s'engageait avec le père Balthus de démontrer à l'auteur des oracles et à tous ceux qui pensent comme lui, qu'il faut, ou donner dans un pyrrhonisme général sur tous les faits surnaturels, ou convenir de la vérité de plusieurs opérations théurgiques. Nous ne nous étendrons pas davantage sur l'histoire de Julien; ce que nous pourrions ajouter d'intéressant, serait hors de notre objet. Julien mourut à l'âge de trente-trois ans. Il faut se souvenir, en lisant son histoire, qu'une grande qualité naturelle prend le nom d'un grand vice ou d'une grande vertu, selon le bon ou le mauvais usage qu'on en a fait, et qu'il n'appartient qu'aux hommes sans préjugés, sans intérêt et sans partialité, de prononcer sur ces objets importants.

Eunape fleurit au temps de Théodose, disciple de Maxime et de Chrysanthius; voilà les maîtres sous lesquels il avait étudié l'art oratoire et la philosophie Alexandrine. Les empereurs exerçaient alors la persécution la plus vive contre les philosophes. Il se présenterait ici un problème singulier

à résoudre ; c'est de savoir pourquoi la persécution a fait fleurir le christianisme et éteint l'*éclectisme*. Les philosophes théurgistes étaient des enthousiastes : comment n'en a-t-on pas fait des martyrs? les croyait-on moins convaincus de la vérité de la théurgie, que les chrétiens de la vérité de la résurrection? Oui, sans doute. D'ailleurs, quelle différence d'une cróyance publique à un système de philosophie? d'un temple à une école? d'un peuple à un petit nombre d'hommes choisis? de l'œuvre de Dieu aux projets des hommes? La théurgie et l'*éclectisme* ont passé ; la religion chrétienne dure et durera dans tous les siècles. Si un système de connaissances humaines est faux, il se rencontre tôt ou tard un fait, une observation qui le renverse. Il n'en est pas ainsi des notions qui ne tiennent à rien de ce qui se passe sur la terre ; il ne se présente dans la nature aucun phénomène qui les contredise ; elles s'établissent dans les esprits presque sans aucun effort, et elles y durent par prescription. La seule révolution qu'elles éprouvent, c'est de subir une infinité de métamorphoses, entre lesquelles il n'y en a jamais qu'une qui puisse les exposer ; c'est celle qui, leur faisant prendre une forme naturelle, les rapprocherait des limites de notre faible raison, et les soumettrait malheureusement à notre examen. Tout est perdu, et lorsque la théologie dégénère en philosophie, et lorsque la philosophie dégénère en théologie, c'est

un monstre ridicule qu'un composé de l'une et de l'autre. Et telle fut la philosophie de ces temps; système de purifications théurgiques et rationnelles, qu'Horace n'aurait pas mieux représenté, quand il l'aurait eu en vue, au commencement de son *Art poétique* : n'était-ce pas en effet une tête d'homme, un cou de cheval, des plumes de toute espèce, les membres de toutes sortes d'animaux :

> *Undique collatis membris ut turpiter atrum*
> *Desinat in piscem, mulier formosa superne?* (1)

Eunape séjourna à Athènes, voyagea en Egypte, et se transporta partout où il crut apercevoir de la lumière; semblable à un homme égaré dans les ténèbres, qui dirige ses pas où des bruits lointains et quelques lueurs intermittentes lui annoncent le séjour des hommes; il devint médecin, naturaliste, orateur, philosophe, et historien. Il nous reste de lui un Commentaire sur les vies des sophistes, qu'il faut lire avec précaution.

Hiéroclès succéda à Eunape; il professa la philosophie Alexandrine dans Athènes, à peu près sous le règne de Théodose le jeune. Sa tête était un chaos d'idées platoniciennes, aristotéliques et chrétiennes; et ses cahiers ne prouvaient clairement qu'une chose, c'est que le véritable *éclectisme* demandait plus de jugement que beaucoup de gens n'en avaient. Ce fut sous Hiéroclès que cette philosophie passa d'Alexandrie dans Athènes. Plutarque,

(1) Horat. *De Arte poet.* v. 3 et 4. Édit.

fils de Nestorius, l'y professa publiquement après la mort d'Hiéroclès. C'était toujours un mélange de dialectique, de morale, d'enthousiasme et de théurgie : *Humanum caput et cervix equina*. Plutarque laissa sa chaire en mourant, à Syrianus, qui eut pour successeur Hermès ou Hermeas, bon homme s'il en fut; c'est lui qui prouvait un jour à un Égyptien moribond que l'ame était mortelle, par un argument assez semblable à celui d'un luthérien mal instruit, qui dirait à un catholique ou à un protestant, à qui il se proposerait de faire croire l'impanation : *Nous admettons tous les deux l'existence du diable; eh bien, mon cher ami, que le diable m'emporte, si ce que je vous dis n'est pas vrai*. Hermeas avait un frère qui n'était pas si honnête homme que lui; mais qui avait plus d'esprit. Hermeas enseigna l'*éclectisme* à Édésia sa femme, à l'arithméticien Domninus, et à Proclus, le plus fou de tous les éclectiques. Il s'était rempli la tête de gymnosophisme, de notions hermétiques, homériques, orphéiques, pytagoriciennes, platoniques, et aristotéliciennes; il s'était appliqué aux mathématiques, à la grammaire, et à l'art oratoire; il joignait à toutes ces connaissances acquises, une forte dose d'enthousiasme naturel. En conséquence, personne n'a jamais commercé plus assidument avec les dieux, n'a débité tant de merveilles et de sublime, et n'a fait plus de prodiges. Il n'y avait que l'enthousiasme qui pût rapprocher

des idées aussi disparates que celles qui remplissaient la tête de Proclus, et les rendre éloquentes sans le secours des liaisons. Lorsque les choses sont grandes, le défaut d'enchaînement achève de leur donner de l'élévation. Il est inconcevable combien le dessein de balancer les miracles du christianisme par d'autres miracles, a fait débiter de rêveries, de mensonges et de puérilités aux philosophes de ces temps. Un philosophe éclectique se regardait comme un pontife universel, c'est-à-dire comme le plus grand menteur qu'il y eût au monde : *Dicere philosophum*, dit le sophiste Marinus, *non unius cujusdam civitatis neque cæterarum tantum gentium institutorum ac rituum curam agere, sed esse in universum totius mundi sacrorum antistitem*. Voilà le personnage que Proclus prétendait représenter : aussi il faisait pleuvoir quand il lui plaisait, et cela par le moyen d'un yunge, ou petite sphère ronde ; il faisait venir le diable ; il faisait en aller les maladies : que ne faisait-il pas? *Quæ omnia eum habuerunt finem ut purgatus defæcatusque, et nativitatis suæ victor, ipse adyta sapientiæ feliciter penetraret ; et contemplator factus beatorum ac revera existentium spectaculorum non amplius prolixis dissertationibus indigeret ad colligendam sibi earum rerum sapientiam ; sed simplici intuitu fruens et mentis actu spectans exemplar mentis divinæ, assequeretur virtutem quam nemo prudentiam dixerit, sed*

sapientiam. J'ai rapporté ce long passage mot pour mot, où l'on retrouve les mêmes prétentions absurdes, les mêmes extravagances, les mêmes visions, le même langage que dans nos mystiques et nos quiétistes; afin de démontrer que l'entendement humain est un instrument plus simple qu'on ne l'imagine, et que la succession des temps ramène sur la surface de la terre jusqu'aux mêmes folies et à leur idiome.

Proclus eût pour successeur son disciple Marinus, qui eut pour successeurs et pour disciples Hégias, Isidore, et Zénodote qui eut pour disciple et pour successeur Damascius, qui ferma la grande chaîne Platonicienne. Nous ne savons rien d'important sur Marinus. La théurgie déplut à Hégias; il la regardait comme une pédanterie de sabbat. Zénodote prétendait être éclectique, sans prendre la peine de lire : *Toutes ces lectures*, disait-il, *donnent beaucoup d'opinions et presque point de connaissances*. Quant à Damascius, voici le portrait que Photius nous en a laissé : *Fuisse Damascium summe impium quoad religionem*, c'est-à-dire qu'il eut le malheur de n'être pas chrétien; *et novis atque anilibus fabulis scriptionem suam replevisse*, c'est-à-dire qu'il avait rempli sa philosophie de révélations, d'extases, de guérisons de maladies, d'apparitions, et autres sottises théurgiques : *Sanctamque fidem nostram, quamvis timide tecteque allatravisse*. Les païens injuriaient

les chrétiens ; les chrétiens le leur rendaient quelquefois. La cause des premiers était trop mauvaise ; et les seconds étaient trop ulcérés des maux qu'on leur avait faits, pour qu'ils pussent ni les uns ni les autres se contenir dans les bornes étroites de la modération. Si les temples du paganisme étaient renversés, ses autels détruits et ses dieux mis en pièces, la terre était encore trempée et fumante du sang chrétien : *Eis etiam, quos ob eruditionem summis laudibus extulerat, rursus detraxisse ;* c'était alors comme aujourd'hui. On ne disait le bien que pour faire croire le mal : *Seque eorum judicem constituendo, nullum non perstrinxisse ; in singulis quos laudarat aliquid desiderando, et quos in cœlum evexerat, humi rursus allidendo.* C'est ainsi qu'il en usait avec ses bons amis. Je ne crois pas qu'il eût tant de modération avec les autres.

Les éclectiques comptèrent aussi des femmes parmi leurs disciples. Nous ne parlerons pas de toutes; mais nous mériterions les plus justes reproches de la partie de l'espèce humaine à laquelle nous craignons le plus de déplaire, si nous passions sous silence le nom de la célèbre et trop malheureuse Hypatie. Hypatie naquit à Alexandrie, sous le règne de Théodose le jeune; elle était fille de Théon, contemporain de Pappus, son ami et son émule en mathématiques. La nature n'avait donné à personne, ni une ame plus élevée, ni un

génie plus heureux qu'à la fille de Théon. L'éducation en fit un prodige. Elle apprit de son père la géométrie et l'astronomie; elle puisa dans la conversation et dans les écoles des philosophes célèbres qui fleurissaient alors dans Alexandrie, les principes fondamentaux des autres sciences. De quoi ne vient-on point à bout avec de la pénétration et de l'ardeur pour l'étude? Les connaissances prodigieuses qu'exigeait la profession ouverte de la philosophie éclectique n'effrayèrent point Hypatie; elle se livra tout entière à l'étude d'Aristote et de Platon; et bientôt il n'y eut personne dans Alexandrie qui possédât comme elle ces deux philosophes. Elle n'eut pas plutôt approfondi leurs ouvrages, qu'elle entreprit l'examen des autres systèmes philosophiques; cependant elle cultivait les beaux-arts et l'art oratoire. Toutes les connaissances qu'il était possible à l'esprit humain d'acquérir, réunies dans cette femme à une éloquence enchanteresse, en firent un phénomène surprenant, je ne dis pas pour le peuple qui admire tout, mais pour les philosophes même qu'on étonne difficilement. On vit arriver dans Alexandrie une foule d'étrangers qui s'y rendaient de toutes les contrées de la Grèce et de l'Asie, pour la voir et l'entendre. Peut-être n'eussions-nous point parlé de sa figure et de son extérieur, si nous n'avions eu à dire qu'elle joignait la vertu la plus pure à la beauté la plus touchante. Quoiqu'il n'y eût dans la capitale

aucune femme qui l'égalât en beauté, et que les philosophes et les mathématiciens de son temps lui fussent très-inférieurs en mérite, c'était la modestie même. Elle jouissait d'une considération si grande, et l'on avait conçu une si haute opinion de sa vertu, que, quoiqu'elle eût inspiré de grandes passions et qu'elle rassemblât chez elle les hommes les plus distingués par les talents, l'opulence et les dignités, dans une ville partagée en deux factions, jamais la calomnie n'osa soupçonner ses mœurs et attaquer sa réputation. Les chrétiens et les païens qui nous ont transmis son histoire et ses malheurs, n'ont qu'une voix sur sa beauté, ses connaissances et sa vertu; et il règne tant d'unanimité dans leurs éloges, malgré l'opposition de leurs croyances, qu'il serait impossible de connaître, en comparant leurs récits, quelle était la religion d'Hypatie, si nous ne savions pas d'ailleurs qu'elle était païenne. La Providence avait pris tant de soin à former cette femme, que nous l'accuserions peut-être de n'en avoir pas pris assez pour la conserver, si mille expériences ne nous apprenaient à respecter la profondeur de ses desseins. Cette considération même dont elle jouissait, à si juste titre, parmi ses concitoyens, fut l'occasion de sa perte.

Celui qui occupait alors le siége patriarcal d'Alexandrie était un homme impérieux et violent; cet homme, entraîné par un zèle mal entendu

pour sa religion, ou plutôt jaloux d'augmenter son autorité dans Alexandrie, avait médité d'en bannir les Juifs. Un différend survenu entre eux et les chrétiens, à l'occasion des spectacles publics, lui parut une conjoncture propre à servir ses vues ambitieuses; il n'eut pas de peine à émouvoir un peuple naturellement porté à la révolte. Le préfet, chargé par état de la police de la ville, prit connaissance de cette affaire, et fit saisir et appliquer à la torture un des partisans les plus séditieux du patriarche; celui-ci outré de l'injure qu'il croyait faite à son caractère et à sa dignité, et de l'espèce de protection que le magistrat semblait accorder aux Juifs, envoie chercher les principaux de la synagogue, et leur enjoint de renoncer à leurs projets, sous peine d'encourir tout le poids de son indignation. Les Juifs, loin de redouter ses menaces, excitent de nouveaux tumultes, dans lesquels il y eut même quelques citoyens de massacrés. Le patriarche ne se contenant plus, rassemble un grand nombre de chrétiens, marche droit aux synagogues, s'en empare, chasse les Juifs d'une ville où ils étaient établis depuis le règne d'Alexandre-le-Grand, et abandonne leurs maisons au pillage. On présumera sans peine que le préfet ne vit pas tranquillement un attentat commis évidemment sur ses fonctions, et la ville privée d'une multitude de riches habitants. Ce magistrat et le patriarche portèrent en même temps cette affaire

devant l'empereur; le patriarche se plaignant des excès des Juifs, et le préfet, des excès du patriarche. Dans ces entrefaites, cinq cents moines du mont de Nitrie, persuadés qu'on en voulait à la vie de leur chef, et qu'on méditait la ruine de leur religion, accourent furieux, attaquent le préfet dans les rues, et non contents de l'accabler d'injures, le blessent à la tête d'un coup de pierre. Le peuple indigné se rassemble en tumulte, met les moines en fuite, saisit celui qui avait jeté la pierre, et le livre au préfet qui le fait mourir à la question. Le patriarche enlève le cadavre, lui ordonne des funérailles, et ne rougit point de prononcer en l'honneur d'un moine séditieux, un panégyrique dans lequel il l'élève au rang des martyrs. Cette conduite ne fut pas généralement approuvée; les plus sensés d'entre les chrétiens en sentirent et en blâmèrent toute l'indiscrétion. Mais le patriarche s'était trop avancé pour en demeurer là. Il avait fait quelques démarches pour se réconcilier avec le préfet; ces tentatives ne lui avaient pas réussi, et il portait au dedans de lui-même le ressentiment le plus vif contre ceux qu'il soupçonnait de l'avoir traversé dans cette occasion. Hypatie en devint l'objet particulier. Le patriarche ne put lui pardonner ses liaisons étroites avec le préfet, ni peut-être l'estime qu'en faisaient tous les honnêtes gens; il irrita contre elle la populace. Un certain Pierre, lecteur dans l'église d'Alexandrie, un de ces vils

esclaves, sans doute, tels que les hommes en place n'en ont malheureusement que trop autour d'eux, qui attendent avec impatience et saisissent toujours avec joie l'occasion de commettre quelque grand forfait qui les rende agréables à leur supérieur; cet homme donc ameute une troupe de scélérats, et se met à leur tête; ils attendent Hypatie à sa porte, fondent sur elle comme elle se disposait à rentrer, la saisissent, l'entraînent dans l'église appelée la *Césarée*, la dépouillent, l'égorgent, coupent ses membres par morceaux, et les réduisent en cendres. Tel fut le sort d'Hypatie, l'honneur de son sexe, et l'étonnement du nôtre.

L'empereur aurait fait rechercher et punir les auteurs de cet assassinat, si la faveur et l'intrigue ne s'en étaient point mêlées; l'historien Socrate et le sage M. Fleuri, qu'on en croira facilement, disent que cette action violente, indigne de gens qui portent le nom de chrétien et qui professent notre foi, couvrit de déshonneur l'Église d'Alexandrie et son patriarche. Je ne prononcerai point, ajoute M. Brucker dans son *Histoire critique de la Philosophie*, s'il en faut rassembler toute l'horreur sur cet homme; je sais qu'il y a des historiens qui ont mieux aimé la rejeter sur une populace effrénée : mais ceux qui connaîtront bien la hauteur de caractère de l'impétueux patriarche, croiront le traiter assez favorablement en convenant que,

s'il ne trempa point ses mains dans le sang innocent d'Hypatie, du moins il n'ignora pas entièrement le dessein qu'on avait formé de le répandre. M. Brucker oppose à l'innocence du patriarche, des présomptions assez fortes, telles que le bruit public, le caractère impétueux de l'homme, le rôle turbulent qu'il a fait de son temps, la canonisation du moine de Nitrie, et l'impunité du lecteur Pierre. Ce fait est du règne de Théodose le jeune, et de l'an 415 de Jésus-Christ.

La secte éclectique ancienne finit à la mort d'Hypatie : c'est une époque bien triste. Cette philosophie s'était répandue successivement en Syrie, dans l'Égypte et dans la Grèce. On pourrait encore mettre au nombre de ces platoniciens réformés, Macrobe, Chalcidius, Ammien-Marcellin, Dexippe, Thémistius, Simplicius, Olimpiodore et quelques autres; mais à considérer plus attentivement Olimpiodore, Simplicius, Thémistius et Dexippe, on voit qu'ils appartiennent à l'école péripatéticienne, Macrobe au platonisme, et Chalcidius à la religion chrétienne.

L'*éclectisme*, cette philosophie si raisonnable, qui avait été pratiquée par les premiers génies, long-temps avant que d'avoir un nom, demeura dans l'oubli jusqu'à la fin du seizième siècle. Alors la nature qui était restée si long-temps engourdie et comme épuisée, fit un effort, produisit enfin quelques hommes jaloux de la prérogative la plus

belle de l'humanité, la liberté de penser par soi-même ; et l'on vit renaître la philosophie éclectique sous Jordanus Brunus de Nole, Jérôme Cardan, François Bacon de Vérulam, Thomas Campanella, René Descartes, Thomas Hobbes, Godefroid, Guillaume Leibnitz, Christian Thomasius, Nicolas-Jérôme Gundlingius, François Buddée, André Rudigérus, Jean-Jacques Syrbius, Jean Leclerc, Malebranche, etc.

Nous ne finirions point, si nous entreprenions d'exposer ici les travaux de ces grands hommes, de suivre l'histoire de leurs pensées, et de marquer ce qu'ils ont fait pour le progrès de la philosophie en général, et pour celui de la philosophie éclectique moderne en particulier. Nous aimons mieux renvoyer ce qui les concerne aux articles de leurs noms, nous bornant à ébaucher en peu de mots le tableau du renouvellement de la philosophie éclectique.

Le progrès des connaissances humaines est une route tracée, d'où il est presque impossible à l'esprit humain de s'écarter. Chaque siècle a son genre et son espèce de grands hommes. Malheur à ceux qui, destinés par leurs talents naturels à s'illustrer dans ce genre, naissent dans le siècle suivant, et sont entraînés par le torrent des études régnantes, à des occupations littéraires pour lesquelles ils n'ont point reçu la même aptitude! Ils auraient travaillé avec succès et facilité, ils se seraient fait

un nom : ils travaillent avec peine, avec peu de fruit, et sans gloire, et meurent obscurs. S'il arrive à la nature, qui les a mis au monde trop tard, de les ramener par hasard à ce genre épuisé, dans lequel il n'y a plus de réputation à se faire, on voit par les choses dont ils viennent à bout, qu'ils auraient égalé les premiers hommes dans ce genre, s'ils en avaient été les contemporains. Nous n'avons aucun recueil d'Académie qui n'offre en cent endroits la preuve de ce que j'avance. Qu'arriva-t-il donc au renouvellement des lettres parmi nous? On ne songea point à composer des ouvrages; cela n'était pas naturel, tandis qu'il y en avait tant de composés qu'on n'entendait pas : aussi les esprits se tournèrent-ils du côté de l'art grammatical, de l'érudition, de la critique, des antiquités, de la littérature. Lorsqu'on fut en état d'entendre les auteurs anciens, on se proposa de les imiter, et l'on écrivit des discours oratoires et des vers de toute espèce. La lecture des philosophes produisit aussi son genre d'émulation; on argumenta, on bâtit des systèmes, dont la dispute découvrit bientôt le fort et le faible : ce fut alors qu'on sentit l'impossibilité et d'en admettre et d'en rejeter aucun en entier. Les efforts que l'on fit pour relever celui auquel on s'était attaché, en réparant ce que l'expérience journalière détruisait, donna naissance au sincrétisme. La nécessité d'abandonner à la fin une place qui tombait en ruine de tout côté, de se

jeter dans une autre qui ne tardait pas à éprouver le même sort, et de passer ensuite de celle-ci dans une troisième, que le temps détruisait encore, détermina enfin d'autres entrepreneurs (pour ne point abandonner ma comparaison) à se transporter en rase campagne, afin d'y construire des matériaux de tant de places ruinées, auxquels on reconnaîtrait quelque solidité, une cité durable, éternelle, et capable de résister aux efforts qui avaient détruit toutes les autres : ces nouveaux entrepreneurs s'appelèrent *éclectiques*. Ils avaient à peine jeté les premiers fondements, qu'ils s'aperçurent qu'il leur manquait une infinité de matériaux ; qu'ils étaient obligés de rebuter les plus belles pierres, faute de celles qui devaient les lier dans l'ouvrage, et ils se dirent entre eux : *Mais ces matériaux qui nous manquent sont dans la nature, cherchons-les donc;* ils se mirent à les chercher dans le vague des airs, dans les entrailles de la terre, au fond des eaux, et c'est ce qu'on appela *cultiver la philosophie expérimentale*. Mais avant que d'abandonner le projet de bâtir, et que de laisser les matériaux épars sur la terre, comme autant de pierres d'attente, il fallut s'assurer par la combinaison qu'il était absolument impossible d'en former un édifice solide et régulier, sur le modèle de l'univers qu'ils avaient devant les yeux : car ces hommes ne se proposent rien moins que de retrouver le porte-feuille du grand Architecte

et les plans perdus de cet univers; mais le nombre de ces combinaisons est infini. Ils en ont déjà essayé un grand nombre avec assez peu de succès; cependant ils continuent toujours de combiner : on peut les appeler *éclectiques systématiques*.

Ceux qui, convaincus non-seulement qu'il nous manque des matériaux, mais qu'on ne fera jamais rien de bon de ceux que nous avons dans l'état où ils sont, s'occupent sans relâche à en rassembler de nouveaux; ceux qui pensent au contraire qu'on est en état de commencer quelque partie du grand édifice, ne se lassent point de les combiner, et ils parviennent, à force de temps et de travail, à soupçonner les carrières d'où l'on peut tirer quelques-unes des pierres dont ils ont besoin. Voilà l'état où les choses en sont en philosophie, où elles demeureront encore long-temps, et où le cercle que nous avons tracé les ramènerait nécessairement, si, par un événement qu'on ne conçoit guère, la terre venait à se couvrir de longues et épaisses ténèbres, et que les travaux en tout genre fussent suspendus pendant quelques siècles.

D'où l'on voit qu'il y a deux sortes d'*éclectisme;* l'un expérimental, qui consiste à rassembler les vérités connues et les faits donnés, et à en augmenter le nombre par l'étude de la nature; l'autre systématique, qui s'occupe à comparer entre elles les vérités connues et à combiner les faits donnés,

pour en tirer ou l'explication d'un phénomène, ou l'idée d'une expérience. L'*éclectisme* expérimental est le partage des hommes laborieux; l'*éclectisme* systématique est celui des hommes de génie; celui qui les réunira, verra son nom placé entre les noms de Démocrite, d'Aristote et de Bacon.

Deux causes ont retardé les progrès de cet *éclectisme;* l'une nécessaire, inévitable et fondée dans la nature des choses; l'autre accidentelle et conséquente à des événements que le temps pouvait ou ne pas amener, ou du moins amener dans des circonstances moins défavorables. Je me conforme dans cette distinction à la manière commune d'envisager les choses, et je fais abstraction d'un système qui n'entraînerait que trop facilement un homme qui réfléchit avec profondeur et précision, à croire que tous les événements dont je vais parler sont également nécessaires. La première des causes du retardement de l'*éclectisme* moderne, est la route que suit naturellement l'esprit humain dans ses progrès, et qui l'occupe invinciblement pendant des siècles entiers à des connaissances qui ont été et qui seront dans tous les temps antérieures à l'étude de la philosophie. L'esprit humain a son enfance et sa virilité : plût au ciel qu'il n'eût pas aussi son déclin, sa vieillesse et sa caducité! L'érudition, la littérature, les langues, les antiquités, les beaux-arts sont les occupations de ses premières années et de son adolescence; la philoso-

phie ne peut être que l'occupation de sa virilité, et la consolation ou le chagrin de sa vieillesse : cela dépend de l'emploi du temps et du caractère; or l'espèce humaine a le sien; et elle aperçoit très-bien dans son histoire générale les intervalles vides, et ceux qui sont remplis de transactions qui l'honorent ou qui l'humilient. Quant aux causes du retardement de la philosophie éclectique, dont nous formons une autre classe, il suffit d'en faire l'énumération. Ce sont les disputes de religion qui occupent tant de bons esprits; l'intolérance de la superstition qui en persécute et décourage tant d'autres; l'indigence qui jette un homme de génie du côté opposé à celui où la nature l'appelait; les récompenses mal placées qui l'indignent et lui font tomber la plume des mains; l'indifférence du gouvernement qui dans son calcul politique fait entrer pour infiniment moins qu'il ne vaut, l'éclat que la nation reçoit des lettres et des arts d'agrément, et qui, négligeant les progrès des arts utiles, ne sait pas sacrifier une somme aux tentatives d'un homme de génie qui meurt avec ses projets dans sa tête, sans qu'on puisse conjecturer si la nature réparera jamais cette perte : car dans toute la suite des individus de l'espèce humaine qui ont existé et qui existeront, il est impossible qu'il y en ait deux qui se ressemblent parfaitement; d'où il s'ensuit pour ceux qui savent raisonner, que toutes les fois qu'une découverte utile attachée

à la différence spécifique qui distinguait tel individu de tous les autres, et qui le constituait tel, ou n'aura point été faite, ou n'aura point été publiée, elle ne se fera plus; c'est autant de perdu pour le progrès des sciences et des arts, et pour le bonheur et la gloire de l'espèce. J'invite ceux qui seront tentés de regarder cette considération comme trop subtile, à interroger là-dessus quelques-uns de nos illustres contemporains; je m'en rapporte à leur jugement. Je les invite encore à jeter les yeux sur les productions originales, tant anciennes que modernes, en quelque genre que ce soit, à méditer un moment sur ce que c'est que l'originalité, et à me dire s'il y a deux originaux qui se ressemblent, je ne dis pas exactement, mais à de petites différences près. J'ajouterai enfin la protection mal placée, qui abandonne les hommes de la nation, ceux qui la représentent avec dignité parmi les nations subsistantes, ceux à qui elle devra son rang parmi les peuples à venir, ceux qu'elle révère dans son sein, et dont on s'entretient avec admiration dans les contrées éloignées, à des malheureux condamnés aux personnages qu'ils font, ou par la nature qui les a produits médiocres et méchants, ou par une dépravation de caractère qu'ils doivent à des circonstances telles que la mauvaise éducation, la mauvaise compagnie, la débauche, l'esprit d'intérêt et la petitesse de certains hommes pusillanimes qui les redou-

tent, qui les flattent, qui les irritent peut-être, qui rougissent d'en être les protecteurs déclarés, mais que le public à qui rien n'échappe, finit par compter au nombre de leurs protégés. Il semble que l'on se conduise dans la république littéraire par la même politique cruelle qui régnait dans les démocraties anciennes, où tout citoyen qui devenait trop puissant, était exterminé. Cette comparaison est d'autant plus juste, que quand on eut sacrifié par l'ostracisme quelques honnêtes gens, cette loi commença à déshonorer ceux qu'elle épargnait. J'écrivais ces réflexions, le 11 février 1755, au retour des funérailles d'un de nos plus grands hommes, désolé de la perte que la nation et les lettres faisaient en sa personne, et profondément indigné des persécutions qu'il avait essuyées. La vénération que je portais à sa mémoire gravait sur son tombeau ces mots que j'avais destinés quelque temps auparavant à servir d'inscription à son grand ouvrage de *l'Esprit des Lois* :

> . . . . *Alto*
> *Quæsivit cælo lucem, ingemuitque reperta.*

Puissent-ils passer à la postérité, et lui apprendre qu'alarmé du murmure d'ennemis qu'il redoutait, et sensible à des injures périodiques qu'il eût méprisées sans doute sans le sceau de l'autorité dont elles lui paraissent revêtues, la perte de la tranquillité, ce bien si précieux à tout homme, fut la triste récompense de l'honneur qu'il venait de faire

à la France, et du service important qu'il venait de rendre à l'univers!

Jusqu'à présent on n'a guère appliqué l'*éclectisme* qu'à des matières de philosophie; mais il n'est pas difficile de prévoir, à la fermentation des esprits, qu'il va devenir plus général. Je ne crois pas, peut-être même n'est-il pas à souhaiter, que ses premiers effets soient rapides, parce que ceux qui sont versés dans la pratique des arts ne sont pas assez raisonneurs, et que ceux qui ont l'habitude de raisonner, ne sont ni assez instruits, ni assez disposés à s'instruire de la partie mécanique. Si l'on met de la précipitation dans la réforme, il pourra facilement arriver qu'en voulant tout corriger, on gâtera tout. Le premier mouvement est de se porter aux extrêmes. J'invite les philosophes à s'en méfier; s'ils sont prudents, ils se résoudront à devenir disciples en beaucoup de genres, avant que de vouloir être maîtres; ils hasarderont quelques conjectures, avant que de poser des principes. Qu'ils songent qu'ils ont affaire à des espèces d'automates, auxquels il faut communiquer une impulsion d'autant plus ménagée, que les plus estimables d'entre eux sont les moins capables d'y résister. Ne serait-il pas raisonnable d'étudier d'abord les ressources de l'art, avant que de prétendre agrandir ou resserrer ses limites? c'est faute de cette initiation, qu'on ne sait ni admirer ni reprendre. Les faux amateurs corrompent les artistes,

les demi-connaisseurs les découragent : je parle des arts libéraux. Mais tandis que la lumière qui fait effort en tout sens, pénétrera de toutes parts, et que l'esprit du siècle avancera la révolution qu'il a commencée, les arts mécaniques s'arrêteront où ils en sont, si le gouvernement dédaigne de s'intéresser à leurs progrès d'une manière plus utile. Ne serait-il pas à souhaiter qu'ils eussent leur académie? Croit-on que les cinquante mille francs que le gouvernement emploierait par an à la fonder et à la soutenir, fussent mal employés? Quant à moi, il m'est démontré qu'en vingt ans de temps il en sortirait cinquante volumes *in*-4°, où l'on trouverait à peine cinquante lignes inutiles; les inventions dont nous sommes en possession se perfectionneraient, la communication des lumières en ferait nécessairement naître de nouvelles, et recouvrer d'anciennes qui se sont perdues; et l'État présenterait à quarante malheureux citoyens qui se sont épuisés de travail, et à qui il reste à peine du pain pour eux et pour leurs enfants, une ressource honorable, et le moyen de continuer à la société des services plus grands peut-être encore que ceux qu'ils lui ont rendus, en consignant dans des Mémoires les observations précieuses qu'ils ont faites pendant un grand nombre d'années. De quel avantage ne serait-il pas pour ceux qui se destineraient à la même carrière, d'y entrer avec toute l'expérience de ceux qui n'en sortent qu'après

y avoir blanchi? Mais faute de l'établissement que je propose, toutes ces observations sont perdues, toute cette expérience s'évanouit, les siècles s'écoulent, le monde vieillit, et les arts mécaniques restent toujours enfants.

Après avoir donné un abrégé historique de la vie des principaux éclectiques, il nous reste à exposer les points fondamentaux de leur philosophie. C'est la tâche que nous nous sommes imposée dans le reste de cet article. Malgré l'attention que nous avons eue d'en écarter tout ce qui nous a paru inintelligible (quoique peut-être il ne l'eût pas été pour d'autres), il s'en faut beaucoup que nous ayons réussi à répandre, sur ce que nous avons conservé, une clarté que quelques lecteurs pourront desirer. Au reste, nous conseillons à ceux à qui le jargon de la philosophie scholastique ne sera pas familier, de s'en tenir à ce qui précède; et à ceux qui auront les connaissances nécessaires pour entendre ce qui suit, de ne pas s'en estimer davantage.

PHILOSOPHIE DES ÉCLECTIQUES.

Principes de la dialectique des éclectiques. Cette partie de leur philosophie n'est pas sans obscurité; ce sont des idées Aristotéliques si quintessenciées et si raffinées, que le bon sens s'en est évaporé, et qu'on se trouve à tout moment sur les confins du verbiage : au reste, on est presque sûr d'en venir

là toutes les fois qu'on ne mettra aucune sobriété dans l'argumentation, et qu'on la poussera jusqu'où elle peut aller. C'était une des ruses du scepticisme. Si vous suiviez le sceptique, il vous égarait dans des ténèbres inextricables; si vous refusiez de le suivre, il tirait de votre pusillanimité des inductions assez vraisemblables, et contre votre thèse en particulier, et contre la philosophie dogmatique en général. Les éclectiques disaient :

1. On ne peut appeler véritablement *être*, que ce qui exclut absolument la qualité la plus contraire à l'entité, *la privation d'entité*.

2. Il y a, dans le premier être, des qualités qui ont pour principe l'unité; mais l'unité ne se comptant point parmi les genres, elle n'empêche point l'être premier d'être premier, quoiqu'on dise de lui qu'il est un.

3. C'est par la raison que tout ce qui est un n'est ni même, ni semblable, que l'unité n'empêche pas l'être premier d'être le premier genre, *le genre suprême*.

4. Ce qu'on aperçoit d'abord, c'est l'existence, l'action et l'état; ils sont un dans le sujet; en eux-mêmes, ils sont trois.

Voilà les fondements sur lesquels Plotin élève son système de dialectique. Il ajoute :

5. Le nombre, la quantité, la qualité, ne sont

pas des êtres premiers entre les êtres; ils sont postérieurs à l'essence; car il faut commencer par être possible.

6. La séité ou le soi, la quiddité ou le ce, l'identité, la diversité, ou l'altérité, ne sont pas, à proprement parler, les qualités de l'être; mais ce sont ses propriétés, des concomitants nécessaires de l'existence actuelle.

7. La relation, le lieu, le temps, l'état, l'habitude, l'action, ne sont point genres premiers; ce sont des accidents qui marquent composition ou défaut.

8. Le retour de l'entendement sur son premier acte lui offre nombre, c'est-à-dire un et plusieurs; force, intensité, rémission, puissance, grandeur, infini, quantité, qualité, quiddité, similitude, différence, diversité, etc., d'où découlent une infinité d'autres notions. L'entendement se joue en allant de lui-même aux objets, et en revenant des objets à lui-même.

9. L'entendement occupé de ses idées, ou l'intelligence est inhérente à je ne sais quoi de plus général qu'elle.

10. Après l'entendement, je descends à l'ame qui est une en soi, et en chaque partie d'elle-même à l'infini. L'intelligence est une de ses qualités; c'est l'acte pur d'elle une en soi, ou d'elle une en chaque partie d'elle-même à l'infini.

11. Il y a cinq genres analogues, les uns aux autres, tant dans le monde intelligible, que dans le monde corporel.

12. Il ne faut pas confondre l'essence avec la corporéité, ou matérialité; celle-ci enferme la notion de flux, et on l'appellerait plus exactement *génération*.

13. Les cinq genres du monde corporel, qu'on pourrait réduire à trois, sont la substance, l'accident qui est dans la substance, l'accident dans lequel est la substance, le mouvement et la relation. *Accident* se prend évidemment ici pour mode; et l'*accident dans lequel est la substance* est, selon toute apparence, *le lieu*.

14. La substance est une espèce de base, de suppôt; elle est par elle-même, et non par une autre; c'est ou un tout, ou une partie : si c'est une partie, c'est la partie d'un composé qu'elle peut compléter, et qu'elle complète, tant que le tout est tout.

15. Il est essentiel à une substance qu'on ne puisse dire d'elle qu'elle est un sujet. *Sujet se prend ici logiquement.*

16. On serait conduit à la division des substances génériques en espèces par la sensation, ou par la considération des qualités simples ou composées, par les formes, les figures et les lieux.

17. C'est le nombre et la grandeur qui constituent la quantité; c'est la relation qui constitue

le temps et l'espace. Il ne faut point compter ces êtres parmi les quantités.

18. Il faut considérer la qualité en elle-même dans son mouvement et dans son sujet.

19. Le mouvement sera ou ne sera pas un genre, selon la manière dont on l'envisagera ; c'est une progression de l'être, la nature de l'être restant la même ou changeant.

20. L'idée de progression commune à tout mouvement entraîne l'idée d'exercice d'une puissance ou force.

21. Le mouvement dans les corps est une tendance d'un corps vers un autre, qui doit en être sollicité au mouvement. Il ne faut pas confondre cette tendance avec les corps mus.

22. Pour rencontrer la véritable distribution des mouvements, il vaut mieux s'attacher aux différences intérieures qu'aux différences extérieures, et distinguer les forces en forces animées et forces inanimées ; ou mieux encore en forces animées par l'art ou par la sensation.

23. Le repos est une privation, à moins qu'il ne soit éternel.

24. Les qualités actives et passives ne sont que des manières différentes de se mouvoir.

25. Quant à la relation, elle suppose pluralité d'êtres considérés par quelque qualité qui naisse essentiellement de la pluralité.

Voilà le système des genres ou des prédica-

ments que la secte éclectique avait adopté. On ne disconviendra pas, si l'on se donne la peine de le lire avec attention, qu'à travers bien des notions obscures et puériles, il n'y en ait quelques-unes de fortes et de très-philosophiques.

Principes de la métaphysique des éclectiques. Autre labyrinthe d'idées sophistiques, où Plotin se perd lui-même, et où le lecteur nous pardonnera bien de nous égarer quelquefois. Les éclectiques disaient :

1. Il y a les choses et leur principe; le principe est au-dessus des choses; sans le principe, les choses ne seraient pas. Tout procède de l'être principe; cependant c'est sans mouvement, division, ni multiplication de lui-même.

Voilà la source des émanations éclectiques.

2. Ce principe est l'auteur de l'essence et de l'être; il est premier, il est un; il est simple : c'est la cause de l'existence intelligible. Tout émane de lui, et le mouvement et le repos; cependant il n'a besoin ni de l'un ni de l'autre. Le mouvement n'est point en lui, et il n'y a rien en quoi il puisse se reposer.

3. Il est indéfinissable. On l'appelle *infini*, parce qu'il est un; parce que l'idée de limite n'a rien d'analogue avec lui, et qu'il n'y a rien à quoi il aboutisse; mais son infinitude n'a rien de commun avec celle de la matière.

4. Comme il n'y a rien de meilleur que le prin-

cipe de tout ce qui est, il s'ensuit que ce qu'il y a de meilleur est.

5. Il est de la nature de l'excellent de se suffire à soi-même. Qu'appellerons-nous donc *excellent*, si ce n'est ce qui était avant qu'il y eût rien, c'est-à-dire avant que le mal fût.

6. L'excellent est la source du beau; il en est l'extrême; il doit en être la fin.

7. Ce qui n'a qu'une raison d'agir n'en agit pas moins librement; car l'unité de motif n'offre point l'idée de privation, quand cette unité émane de la nature de l'être; c'est un corollaire de son excellence. Le premier principe est donc libre.

8. La liberté du premier principe n'a rien de semblable dans les êtres émanés de lui. Il en faut dire autant de ses autres attributs.

9. Si rien n'est au-dessus de ce qui était avant tout, il ne faut point remonter au-delà; il faut s'arrêter à ce premier principe, garder le silence sur sa nature, et tourner toutes ses recherches sur ce qui en est émané.

10. Ce qui est identique avec l'essence, prédomine sans ôter la liberté; l'acte est essentiel, sans être contraint.

11. Lorsque nous disons du premier principe qu'il est juste, excellent, miséricordieux, etc., cela signifie que sa nature est toujours une et la même.

12. Le premier principe posé, d'autres causes sont superflues; il faut descendre de ce principe

à l'entendement, ou à ce qui conçoit, et de l'entendement à l'ame; c'est là l'ordre naturel des êtres. Le genre intelligible est borné à ces objets; il n'en renferme ni plus ni moins. Il n'y en a pas moins, parce qu'il y a diversité entre eux; il n'y en a pas davantage, parce que la raison démontre que l'énumération est complète. Le premier principe tel que nous l'admettons, ne peut être simplifié; et l'entendement est, mais simplement, c'est-à-dire sans qu'on puisse dire qu'il soit ou en repos, ou en mouvement. De l'idée de l'entendement à l'idée de raison, et de celle-ci à l'idée d'ame, il y a procession ininterrompue; on ne conçoit aucune nature moyenne entre l'ame et l'entendement. Plotin file ces notions avec une subtilité infinie, et les dirige contre les gnostiques dont il bouleverse les éons et toutes les familles divines. Mais ce n'était là que la moitié de son but; il en déduit encore une trinité hypostatique, qu'il oppose à celle des chrétiens.

13. Il y a un centre commun entre les attributs divins : ces attributs sont autant de rayons qui en émanent; ils forment une sphère au-delà des limites de laquelle rien n'est lumineux : tout veut être éclairé.

14. Il n'y a que l'être simple, premier et immobile, qui puisse expliquer comment tout est émané de lui; c'est à lui qu'il faut s'adresser pour s'en instruire, non par une prière vocale, mais par

des élans réitérés qui portent l'ame au-delà des espaces ténébreux qui la séparent du principe éternel dont elle est émanée.

Voilà le fondement de l'enthousiasme éclectique.

15. Lorsqu'on applique le terme de *génération* à la production des principes divins, il en faut écarter l'idée du temps. Il s'agit ici de transactions qui se sont passées dans l'éternité.

16. Ce qui émane du premier principe s'en émane sans mouvement. S'il y avait mouvement dans le premier principe, l'être émané serait le troisième être mu, et non pas le second. Cette émanation se fait sans qu'il y ait dans le premier principe, ni répugnance, ni consentement.

17. Le premier principe est au centre des êtres qui s'en émanent, en repos, comme le soleil au centre de la lumière et du monde.

18. Ce qui est fécond et parfait engendre de toute éternité.

19. L'ordre de perfection suit l'ordre d'émanation ; l'être de la première émanation est l'être le plus parfait après le principe : cet être fut l'entendement, νοῦς.

20. Toute émanation tend à son principe ; c'est un centre où il a été nécessaire qu'elle se reposât pendant toute la durée, où il n'y avait d'être qu'elle et son principe ; alors ils étaient réunis, mais distingués ; car l'un n'était pas l'autre.

21. L'émanation première est l'image la plus

parfaite du premier principe ; elle est de lui sans intermède.

22. C'est de cette émanation, la première, la plus pure, la plus digne du premier principe, qui n'a pu naître que de ce principe, qui en est la vive image, qui lui ressemble plus que la lumière au corps lumineux, que sont émanés tous les êtres, toute la sublimité des idées, tous les dieux intelligibles.

23. Le premier principe d'où tout est émané réabsorbe tout ; c'est en rappelant les émanations dans son sein, qu'il les empêche de dégénérer en matière.

24. L'entendement, ou la première émanation, ne peut être stérile, si elle est parfaite. Qu'a-t-elle donc engendré? L'ame, seconde émanation moins parfaite que la première, plus parfaite que toutes les émanations qui l'ont suivie.

25. L'ame est un hypostase du premier principe ; elle y est inhérente, elle en est éclairée, elle la représente ; elle est féconde à son tour, et laisse échapper d'elle des êtres à l'infini.

26. Ce qui entend est différent de ce qui est entendu ; mais de ce que l'un entend, et l'autre est entendu, sans être identiques, ils sont coexistants ; et celui qui entend a en soi tout ce qu'il peut avoir de ressemblance et d'analogie avec ce qu'il entend ; d'où il s'en suit :

27. Qu'il y a je ne sais quoi de suprême qui n'en-

tend rien; une première émanation qui entend; une seconde qui est entendue, et qui conséquemment n'est pas sans ressemblance et sans affinité avec ce qui entend.

28. Où il y a intelligence, il y a multitude. L'intelligent ne peut être ce qu'il y a de premier, de simple, et d'un.

29. L'intelligent s'applique à lui-même et à sa nature; s'il rentre dans son sein et qu'il y consomme son action, il en découlera la notion de duité, de pluralité, et celle de tous les nombres.

30. Les objets des sens sont quelque chose; ce sont les images d'êtres; l'entendement connaît et ce qui est en lui, et ce qui est hors de lui, et il sait que les choses existent, sans quoi il n'y aurait point d'images.

31. Les intelligibles diffèrent des sensibles comme l'entendement diffère des sens.

32. L'entendement est en même temps une infinité de choses dont il est distingué.

33. Autant que le monde a de principes divers de fécondité, autant il a d'ames différentes, autant il y a d'idées dans l'entendement divin.

34. Ce que l'on entend devient intime; il s'institue une espèce d'unité entre l'entendement et la chose entendue.

35. Les idées sont d'abord dans l'entendement; l'entendement en acte ou l'intelligence s'applique aux idées. La nature de l'entendement et des idées

est donc une; si nous les divisons, si nous en faisons des êtres essentiellement différents, c'est une suite de la marche de notre esprit, et de la manière dont nous acquérons nos connaissances.

Voilà le principe fondamental de la doctrine des idées innées.

36. L'entendement divin agit sur la matière par ses idées, non d'une action extérieure et mécanique, mais d'une action intérieure et générale, qui n'est toutefois ni identique avec la matière, ni séparée d'elle.

37. Les idées des irrationnels sont dans l'entendement divin : mais elles n'y sont pas sous une forme irrationnelle.

38. Il y a deux espèces de dieux dans le ciel incorporel; les uns intelligibles, les autres intelligents : ceux-ci sont les idées, ceux-là des entendements béatifiés par la contemplation des idées.

39. Le troisième principe émané du premier est l'ame du monde.

40. Il y a deux Vénus, l'une fille du ciel, l'autre fille de Jupiter et de Dioné; celle-ci préside aux amours des hommes; l'autre n'a point eu de mère : elle est née avant toute union corporelle, car il ne s'en fait point dans les cieux. Cette Vénus céleste est un esprit divin; c'est une ame aussi incorruptible que l'être dont elle est émanée; elle réside au-dessus de la sphère sensible; elle dédaigne de la toucher du pied : que dis-je du pied? elle n'a

point de corps; c'est un pur esprit, c'est une quintessence de ce qu'il y a de plus subtil; inférieure, mais coexistante à son principe. Ce principe vivant la produisit; elle en fut un acte simple; il était avant elle; il l'a aimée de toute éternité; il s'y complaît; son bonheur est de la contempler.

41. De cette ame divine en sont émanées d'autres, quoiqu'elle soit une; les ames qui en sont émanées sont des parties d'elle-même qui pénètrent tout.

42. Elle se repose en elle-même; rien ne l'agite et ne la distrait; elle est toujours une, entière, et partout.

43. Il n'y a point eu de temps où l'ame manquât à cet univers; il ne pouvait durer sans elle; il a toujours été ce qu'il est. L'existence d'une masse informe ne se conçoit pas.

44. S'il n'y avait point de corps il n'y aurait point d'ame. Un corps est le seul lieu où une ame puisse exister; elle n'a aucun mouvement progressif sans lui; elle se meut, dégénère, et prend un corps en s'éloignant de son principe, comme un feu allumé sur une haute montagne, dont l'éclat va toujours en s'affaiblissant jusqu'où les ombres commencent.

45. Le monde est un grand édifice coexistant avec l'architecte; mais l'architecte et l'édifice ne sont pas un, quoiqu'il n'y ait pas une molécule de l'édifice où l'architecte ne soit présent. Il a fallu

que ce monde fût; il a fallu qu'il fût beau, il a fallu qu'il le fût autant qu'il était possible.

46. Le monde est animé, mais il est plutôt en son ame que son ame n'est en lui; elle le renferme; il lui est intime; il n'y a pas un point où elle ne soit appliquée, et qu'elle n'informe.

47. Cette ame, si grande par sa nature, suit le monde partout; elle est partout où il est.

48. La perfection des êtres, auxquels l'ame du monde est présente, est proportionnée à la distance du premier principe.

49. La beauté des êtres est en raison de l'énergie de l'ame en chaque point; ils ne sont que ce qu'elle les fait.

50. L'ame est comme assoupie dans les êtres inanimés : mais ce qui s'allie à un autre tend à se l'assimiler; c'est ainsi qu'elle vivifie autant qu'il est en elle, ce qui de soi n'est point vivant.

51. L'ame se laisse diriger sans effort; on la captive en lui offrant quoi que ce soit qu'elle puisse supporter, et qui la contraigne à céder une portion d'elle-même; elle n'est pas difficile sur ce qu'on lui expose, un miroir n'admet pas plus indistinctement la représentation des objets.

La nature universelle contient en soi la raison d'une infinité de phénomènes, et elle les produit quand on sait la provoquer.

Voilà les principes d'où Plotin et les éclectiques déduisirent leur enthousiasme, leur trinité, et leur

théurgie spéculative et pratique; voilà le labyrinthe dans lequel ils s'égarent. Si l'on veut en suivre tous les détours, on conviendra qu'il leur en aurait coûté beaucoup moins d'efforts pour rencontrer la vérité.

Principes de la psychologie des éclectiques. Ce que l'on enseignait dans l'école Alexandrine sur la nature de l'ame de l'homme n'était ni moins obscur ni plus solide que ce qu'on y débitait sur la nature du premier principe, de l'entendement divin, et de l'ame du monde.

1. L'*ame* de l'homme et l'*ame* du monde ont la même nature, ce sont comme les deux sœurs.

2. Cependant les ames des hommes ne sont pas à l'ame du monde ce que les parties sont au tout; autrement l'ame du monde divisée ne serait pas toute entière partout.

3. Il n'y a qu'une ame dans le monde, mais chaque homme a la sienne. Ces ames diffèrent parce qu'elles n'ont pas été des écoulements de l'ame universelle. Elles y reposaient seulement en attendant des corps; et les corps leur ont été départis dans le temps par l'ame universelle qui les domine toutes.

4. Les essences vraies ne résident que dans le monde intelligible; c'est aussi le séjour des ames; c'est de là qu'elles passent dans notre monde : ici, elles sont unies à des corps; là, elles en attendent et n'en ont point encore.

5. L'entendement est la plus importante des essences vraies. Il n'est ni divisé ni discret. Les ames lui sont coexistantes dans le monde intelligible; aucun intervalle ne les sépare ni de lui, ni les unes des autres. Si les ames éprouvent une sorte de division, ce n'est que dans ce monde où leur union avec les corps les rend susceptibles de mouvement. Elles sont présentes, absentes, éloignées, étendues; l'espace qu'elles occupent a ses dimensions; on y distingue des parties, mais elles sont indivisibles.

6. Les ames ont d'autres différences que celles qui résultent de la diversité des corps : elles ont chacune une manière propre de sentir, d'agir, de penser. Ce sont les vestiges des vies antérieures. Cela n'empêche point qu'elles n'aient conservé des analogies qui les portent les unes vers les autres. Ces analogies sont aussi dans les sensations, les actions, les passions, les pensées, les goûts, les desirs, etc.

7. L'ame n'est ni matérielle ni composée, autrement on ne pourrait lui attribuer ni la vie ni l'intelligence.

8. Il y a des ames bonnes, il y en a de mauvaises. Elles forment une chaîne de différents ordres. Il y a des ames du premier, du second, du troisième ordre, etc.; cette inégalité est en partie originelle, en partie accidentelle.

9. L'ame n'est point dans le corps comme l'eau dans un vase. Le corps n'en est point le sujet; ce

n'est point non plus un tout dont elle soit une partie; nous savons seulement qu'elle y est présente, puisqu'elle l'anime.

10. A parler exactement, l'ame est moins dans le corps que le corps n'est dans l'ame. Entre les fonctions de l'homme, la faculté de sentir et de végéter est du corps, celle d'apercevoir et de réfléchir est de l'ame.

11. Les puissances de l'ame sont toutes sous chaque partie du corps; mais l'exercice en chaque point est analogue à la nature de l'organe.

12. L'ame séparée du corps ne reste point ici, où il n'y a point de lieu pour elle; elle rentre dans le sein du principe d'où elle est émanée : les places n'y sont pas indifférentes, la raison et la justice les distribuent.

13. L'ame ne prend point les formes des corps : elle ne souffre rien des objets. S'il se fait une impression sur le corps, elle s'en aperçoit; et apercevoir, c'est agir.

14. L'ame est la raison dernière des choses du monde intelligible, et la première raison des choses de celui-ci. Alternativement citoyenne de l'un et de l'autre, elle ne fait que se ressouvenir de ce qui se passait dans l'un, quand elle croit apprendre ce qui se passe dans l'autre.

15. C'est l'ame qui constitue le corps. Le corps ne vit point; il se dissout. La vie et l'indissolubilité ne sont que de l'ame.

16. Le commerce de l'ame avec le corps élève à l'existence de quelque être, qui n'est ni le corps ni l'ame; qui réside en nous; qui n'a point été créé; qui ne périt point, et par lequel tout persévère et dure.

17. Cet être est le principe du mouvement. C'est lui qui constitue la vie du corps par une qualité qui lui est essentielle, qu'il tient de lui-même, et qu'il ne perd point. Les Platoniciens l'appelaient αὐτοκινησία, *autoquinésie.*

18. Les ames sont alliées par le même principe éternel et divin qui leur est commun.

19. Le vice et la peine leur sont accidentels. Celui qui a l'ame pure ne doute point de son immortalité.

20. Il règne entre les ames la même harmonie que dans l'univers. Elles ont leurs révolutions comme les astres ont leur apogée et leur périgée. Elles descendent du monde intelligible dans le monde matériel, et remontent du monde matériel dans le monde intelligible; de là vient qu'on lit au ciel leurs destinées.

21. Leur révolution périodique est un enchaînement de transformations, à travers lesquelles elles passent d'un mouvement tantôt accéléré, tantôt retardé. Elles descendent du sein du premier principe jusqu'à la matière brute, et remontent de la matière brute jusqu'au premier principe.

22. Dans le point de leur orbe le plus élevé, il

leur reste de la tendance à descendre; dans le point le plus bas, il leur en reste à remonter. Dans le premier cas, c'est le caractère d'émanation qui ne peut jamais être détruit : daus le second, c'est le caractère d'émanation divine qui ne peut jamais être effacé.

23. L'ame, en qualité d'être créé, souffre et se détériore; en qualité d'être éternel, elle reste la même, sans souffrir, s'améliorer, ni se détériorer. Elle est différente ou la même, selon qu'on la considère dans un point distinct de sa révolution périodique, ou relativement à son entière révolution; elle se détériore en descendant du premier principe vers le point le plus bas de son orbe; elle s'améliore en remontant de ce point vers le premier principe.

24. Dans son périgée, elle est comme morte. Le corps qu'elle informe est une espèce de sépulcre où elle conserve à peine la mémoire de son origine. Ses premiers regards vers le monde intelligible qu'elle a perdu de vue, et dont elle est séparée par des espaces immenses, annoncent que son état stationnaire va finir.

25. La liberté cesse lorsque la violence de la sensation ou de la passion ôte tout usage de la raison : on la recouvre à mesure que la sensation ou la passion perd de sa force. On est parfaitement libre, lorsque la passion et la sensation gardent le silence et que la raison parle seule; c'est l'état de

contemplation : alors l'homme s'aperçoit, se juge, s'accuse, s'absout, se réforme sur ce qu'il observe dans son entendement. Ainsi la vertu n'est autre chose qu'une obéissance habituelle de la volonté, à la lumière et aux conseils de l'entendement.

26. Tout acte libre change l'état de l'ame, soit en bien soit en mal, par l'addition d'un nouveau mode. Le nouveau mode ajouté la détériore toujours lorsqu'elle descend dans sa révolution, s'éloignant du premier principe, s'attachant à ce qu'elle rencontre en conservant en elle le simulacre. Ainsi dans la contemplation qui l'améliore et qui la ramène au premier principe, il faut qu'il y ait abstraction de corps et de tout ce qui y est analogue. C'est le contraire dans tout acte de la volonté qui altère la pureté originelle et première de l'ame; elle fuit l'intelligible; elle se livre au corporel; elle se matérialise de plus en plus; elle s'enfonce dans ce tombeau; l'énergie de l'entendement pur et de l'habitude contemplative s'évanouit; l'ame se perd dans un enchaînement de métamorphoses qui la défigurent de plus en plus, et d'où elle ne reviendrait jamais si son essence n'était indestructible. Reste cette essence vivante, et avec elle une sorte de mémoire ou de conscience; ces germes de la contemplation éclosent dans le temps, et commencent à tirer l'ame de l'abîme de ténèbres où elle s'est précipitée, et à l'élancer vers la source de son émanation ou vers Dieu.

27. Ce n'est ni par l'intelligence naturelle, ni par l'application, ni par aucune des manières d'apercevoir les choses de ce monde, que nous nous élevons à la connaissance et à la participation de Dieu; c'est par la présence intime de cet être à notre ame, lumière bien supérieure à toute autre. Nous parlons de Dieu; nous nous en entretenons; nous en écrivons; ces exercices excitent l'ame, la dirigent, la préparent à sentir la présence de Dieu; mais c'est autre chose qui la lui communique.

28. Dieu est présent à tous, quoiqu'il paraisse absent de tous. Sa présence n'est sensible qu'aux ames qui ont établi entre elles et cet être excellent quelque analogie, quelque similitude, et qui par des purifications réitérées, se sont restituées dans l'état de pureté originelle et première qu'elles avaient au moment de l'émanation : alors elles voient Dieu, autant qu'il est visible par sa nature.

29. Alors les voiles qui les enveloppaient sont déchirés, les simulacres qui les obsédaient et les éloignaient de la présence divine se sont évanouis. Il ne leur reste aucune ombre qui empêche la lumière éternelle de les éclairer et de les remplir.

30. L'occupation la plus digne de l'homme est donc de séparer son ame de toutes les choses sensibles, de la ramener profondément en elle-même, de l'isoler, et de la perdre dans la contemplation jusqu'à l'entier oubli d'elle-même et de tout ce

qu'elle connaît. *Le quiétisme est bien ancien, comme on voit.*

31. Cette profonde contemplation n'est pas notre état habituel, mais c'est le seul où nous atteignions la fin de nos desirs, et ce repos délicieux où cessent toutes les dissonances qui nous environnent, et qui nous empêchent de goûter la divine harmonie des choses intelligibles. Nous sommes alors à la source de vie, à l'essence de l'entendement, à l'origine de l'être, à la région des vérités, au centre de tout bien, à l'océan d'où les ames s'élèvent sans cesse, sans que ces émanations éternelles l'épuisent, car Dieu n'est point une masse : c'est là que l'homme est véritablement heureux; c'est là que finissent ses passions, son ignorance et ses inquiétudes; c'est là qu'il vit, qu'il entend, qu'il est libre et qu'il aime : c'est là que nous devons hâter notre retour, foulant aux pieds tous les obstacles qui nous retiennent, écartant tous ces fantômes trompeurs qui nous égarent et qui nous jouent, et bénissant le moment heureux qui nous rejoint à notre principe, et qui rend au tout éternel son émanation.

32. Mais il faut attendre ce moment. Celui qui portant sur son corps une main violente l'accélérerait, aurait au moins une passion; il emporterait encore avec lui quelque vain simulacre. Le philosophe ne chassera donc point son ame; il attendra qu'elle sorte, ce qui arrivera lorsque son

domicile dépérissant, l'harmonie constituée de toute éternité entre elle et lui cessera. *On retrouve ici des vestiges du Leibnitzianisme.*

33. L'ame séparée du corps reste dans ses révolutions à travers les cieux, ce qu'elle a le plus été pendant cette vie, ou rationnelle, ou sensitive, ou végétale. La fonction qui la dominait dans le monde corporel la domine encore dans le monde intelligible; elle tient ses autres puissances inertes, engourdies et captives. Le mauvais n'anéantit pas le bon, mais ils coexistent subordonnés.

34. Exerçons donc notre ame dans ce monde à s'élever aux choses intelligibles, si nous ne voulons pas que, accompagnée dans l'autre de simulacres vicieux, elle ne soit précipitée derechef du centre des émanations, condamnée à la vie sensible, animale ou végétale, et assujétie aux fonctions brutales d'engendrer et de croître.

35. Celui qui aura respecté en lui la dignité de l'espèce humaine renaîtra homme; celui qui l'aura dégradée renaîtra bête; celui qui l'aura abrutie renaîtra plante. Le vice dominant déterminera l'espèce. Le tyran planera dans les airs sous la forme de quelque oiseau de proie.

Principes de la cosmologie des éclectiques. Voici ce qu'on peut tirer de plus clair de notre très-inintelligible philosophe Plotin.

1. La matière est la base et le suppôt des modifications diverses. Cette notion a été jusqu'à pré-

sent commune à tous les philosophes; d'où il s'ensuit qu'il y a de la matière dans le monde intelligible même, car il y a des idées qui sont modifiées; or tout mode suppose un sujet. D'ailleurs le monde intelligible n'étant qu'une copie du monde sensible, la matière doit avoir sa représentation dans l'un puisqu'elle a son existence dans l'autre; or cette représentation suppose une toile matérielle à laquelle elle soit attachée.

2. Les corps mêmes ont dans ce monde sensible un sujet qui ne peut être corps; en effet, leurs transmutations ne supposent point diminution, autrement les essences se réduiraient à rien; car il n'est pas plus difficile d'être réduit à rien qu'à moins; d'ailleurs ce qui renaît ne peut renaître de ce qui n'est plus.

3. La matière première n'a rien de commun avec les corps, ni figure, ni qualité, ni grandeur, ni couleur; d'où il s'ensuit qu'on n'en peut donner qu'une définition négative.

4. La matière en général n'est point une quantité; les idées de grandeur, d'unité, de pluralité, ne lui sont point applicables, parce qu'elle est indéfinie; elle n'est jamais en repos; elle produit une infinité d'espèces diverses, par une fermentation intestine qui dure toujours et qui n'est jamais stérile.

5. Le lieu est postérieur d'origine à la matière et au corps : il ne lui est donc pas essentiel; les

formes ne sont donc pas des attributs nécessaires de la quantité corporelle.

6. Qu'on ne s'imagine pas sur ces principes que la matière est un vain nom : elle est nécessaire ; les corps en sont produits. Elle devient alors le sujet de la qualité et de la grandeur, sans perdre ses titres d'invisible et d'indéfinie.

7. C'est n'avoir ni sens ni entendement que de rapporter l'essence et la production de l'univers au hasard.

8. Le monde a toujours été. L'idée qui en était le modèle ne lui est antérieure que d'une priorité d'origine et non de temps. Comme il est très-parfait, il est la démonstration la plus évidente de la nécessité et de l'existence d'un monde intelligible ; et ce monde intelligible n'étant qu'une idée, il est éternel, inaltérable, incorruptible, un.

9. Ce n'est point par induction, c'est par nécessité que l'univers existe. L'entendement agissait sur la matière qui lui obéissait sans effort, et toutes choses naissaient.

10. Il n'y a nul effet contradictoire dans la génération d'un être par le développement de son germe ; il y a seulement une multitude de forces opposées les unes aux autres, qui réagissent et se balancent. Ainsi dans l'univers une partie est l'antagoniste d'une autre ; celle-ci veut, celle-là se refuse ; elles disparaissent quelquefois les unes et les autres dans ce conflit, pour renaître, s'entre cho-

quer, et disparaître encore; et il se forme un enchaînement éternel de générations et de destructions qu'on ne peut reprocher à la nature, parce que ce serait une folie que d'attaquer un tout dans une de ses parties.

11. L'univers est parfait; il a tout ce qu'il peut avoir; il se suffit à lui-même : il est rempli de dieux, de démons, d'ames justes, d'hommes que la vertu rend heureux, d'animaux et de plantes. Les ames justes, répandues dans la vaste étendue des cieux, donnent le mouvement et la vie aux corps célestes.

12. L'ame universelle est immuable. L'état de tout ce qui est digne, après elle, de notre admiration et de nos hommages est permanent. Les ames circulent dans les corps, jusqu'à ce que exaltées et portées hors de l'état de génération, elles vivent avec l'ame universelle. Les corps changent continuellement de formes, et sont alternativement ou des animaux, ou les plantes qui les nourrissent.

13. Il n'y a point de mal absolu : l'homme injuste laisse à l'univers sa bonté; il ne l'ôte qu'à son ame, qu'il dégrade dans l'ordre des êtres. C'est la loi générale à laquelle il est impossible de se soustraire.

14. Cessons donc de nous plaindre de cet univers; tâchons d'être bons; plaignons les méchants, et laissons à la raison universelle des choses le soin de les punir et de tirer avantage de leur malice.

15. Les hommes ont les dieux au-dessus d'eux et les animaux au-dessous, et ils sont libres de s'élever à l'état des dieux par la vertu, ou de s'abaisser par le vice à la condition des animaux.

16. La raison universelle des choses a distribué à chacune toute la bonté qui lui convenait. Si elle a placé des dieux au-dessus des démons, des démons au-dessus des ames, des ames au-dessus des hommes, des hommes au-dessus des animaux, ce n'est ni par choix ni par prédilection; la nature de son ouvrage l'exigeait; ainsi que l'enchaînement et la nécessité des transmutations le démontrent.

17. Le monde renfermant tout ce qui est possible, ne pouvant ni rien perdre ni rien acquérir, il durera éternellement tel qu'il est.

18. Le ciel et tout ce qu'il contient est éternel. Les astres brillent d'un feu inépuisable, uniforme et tranquille. Il n'y a dans la nature aucun lien aussi fort que l'ame qui lie toutes ces choses.

19. C'est l'ame des cieux qui peuple la terre d'animaux; elle imprime au limon une ombre de vie, et le limon sent, respire, et se meut.

20. Il n'y a dans les cieux que du feu; mais ce feu contient de l'eau, de la terre, de l'air, en un mot toutes les qualités des autres éléments.

21. Comme il est de la nature de la chaleur de s'élever, la source des feux célestes ne tarira jamais. Il ne s'en peut rien dissiper sans effort, et

le mouvement circulaire y ramène tout ce qui s'en dissipe.

22. Les astres changent dans leurs aspects et dans leurs mouvements; mais leur nature ne change point.

23. C'est parce que les astres annoncent l'avenir que leur marche est réglée, et qu'ils portent les empreintes des choses. L'univers est plein de signes; le sage les connaît et en tire des inductions; c'est une suite nécessaire de l'harmonie universelle.

24. L'ame du monde est le principe des choses naturelles, et elle a parsemé l'étendue des cieux de corps lumineux qui l'embellissent et qui annoncent les destinées.

25. L'ame qui s'éloigne du premier principe est soumise à la loi des cieux dans ses différents changements de domicile; il n'en est pas ainsi de l'ame qui s'en rapproche; elle fait elle-même sa destinée.

26. L'univers est un être vivant qui a son corps et son ame; et l'ame de l'univers, qui n'est attachée à aucun corps particulier, exerce une influence générale sur les ames attachées à des corps.

27. L'influence céleste n'engendre point les choses; elle dispose seulement la matière aux phénomènes, et la raison universelle les fait éclore.

28. La raison universelle des êtres n'est point une intelligence, mais une force intestine et agitatrice qui opère sans dessein, et qui, exerçant son énergie de quelque point central, met tout

en mouvement, comme on voit des ondulations naître dans un fluide les unes des autres, et s'étendre à l'infini.

29. Il faut distinguer dans le monde les dieux des démons. Les dieux sont sans passions, les démons ont des passions; ils sont éternels comme les dieux, mais inférieurs d'un degré; dans l'échelle universelle des êtres, ils tiennent le milieu entre nous et les dieux.

30. Il n'y a point de démon dans le monde intelligible : ce qu'on y appelle des *démons* sont des dieux.

31. Ceux qui habitent la région du monde sensible, qui s'étend jusqu'à la lune, sont des dieux visibles, des dieux du second ordre : ils sont aux dieux intelligibles ce que la splendeur est aux étoiles.

32. Ces démons sont des sympathies émanées de l'ame qui fait le bien de l'univers, elle les a engendrées afin que chaque partie eût dans le tout la perfection et l'énergie qui lui conviennent.

33. Les démons ne sont point des êtres corporels, mais ils mettent en action l'air, le feu et les éléments : s'ils étaient corporels, ce seraient des animaux sensibles.

34. Il faut supposer une matière générale intelligible, qui soit un véhicule, un intermède entre la matière sensible et les êtres auxquels elle est subordonnée.

35. Il n'y a point d'éléments que la terre ne contienne. La génération des animaux et la végétation des plantes démontrent que c'est un animal; et comme la portion d'esprit qu'elle renferme est grande, on est bien fondé à la prendre pour une divinité; elle ne se meut point d'un mouvement de translation, mais elle n'est pas incapable de se mouvoir. Elle peut sentir, parce qu'elle a une ame, comme les astres en ont une, comme l'homme a la sienne.

Principes de la théologie éclectique, tels qu'ils sont répandus dans les ouvrages de Jamblique, le théologien par excellence de la secte.

1. Il y a des dieux : nous portons en nous-mêmes la démonstration de cette vérité. La connaissance nous en est innée : elle existe dans notre entendement, antérieure à toute induction, à tout préjugé, à tout jugement. C'est une conscience simultanée de l'union nécessaire de notre nature avec sa cause génératrice; c'est une conséquence immédiate de la coexistence de cette cause avec notre amour pour le bon, le vrai et le beau.

2. Cette espèce de contact intime de l'ame et de la divinité ne nous est pas subordonné; notre volonté ne peut ni l'altérer, ni l'éviter, ni le nier, ni le prouver. Il est nécessairement en nous; nous le sentons, et il nous convainc de l'existence des dieux par ce que nous sommes, quelque chose que nous soyons.

3. Mais l'idée des compagnons immortels des dieux ne nous est ni moins intime, ni moins innée, ni moins perceptible que celle des dieux. La connaissance naturelle que nous avons de leur existence est immuable, parce que leur essence ne change point. Ce n'est point non plus une vérité de conséquence et d'induction : c'est une notion simple, pure et première, puisée de toute éternité dans le sein de la divinité, à laquelle nous sommes restés unis dans le temps par ce lien indissoluble.

4. Il y a des dieux, des démons et des héros, et ces êtres célestes sont distribués en différentes classes. Les ressemblances et les différences qui les distinguent et qui les rapprochent, ne nous sont connues que par analogie. Il faut, par exemple, que la bonté leur soit une qualité commune, parce qu'elle est essentielle à leur nature. Il en est autrement des ames qui participent seulement à cet attribut par communication.

5. Les dieux et les ames sont les deux extrêmes des choses célestes. Les héros constituent l'ordre intermédiaire. Ils sont supérieurs en excellence, en nature, en puissance, en vertu, en beauté, en grandeur, et généralement en toute bonne qualité, aux ames qu'ils touchent immédiatement, et avec lesquelles ils ont de la ressemblance et de la sympathie par la vie qui leur a été commune. Il faut encore admettre une sorte de génies subor-

donnés aux dieux, et ministres de leur bienfaisance dont ils sont épris, et qu'ils imitent. Ils sont le milieu à travers lequel les êtres célestes prennent une forme qui nous les rend visibles; le véhicule qui porte à nos oreilles les choses ineffables, et à notre entendement l'incompréhensible; la glace qui fait passer dans notre ame des images qui n'étaient point faites pour y pénétrer sans son secours.

6. Ce sont ces deux classes qui forment le lien et le commerce des dieux et des ames, qui rendent l'enchaînement des choses célestes indissoluble et continu, qui facilitent aux dieux le moyen de descendre jusqu'aux hommes, des hommes jusqu'aux derniers êtres de la nature, et à ces êtres de remonter jusqu'aux dieux.

7. L'unité, une existence plus parfaite que celle des êtres inférieurs, l'immutabilité, l'immobilité, la puissance de mouvoir sans perdre l'immobilité, la providence, sont encore des qualités communes des dieux. On peut conjecturer, par la différence des extrêmes, quelle est celle des intermédiaires. Les actions des dieux sont excellentes, celles des ames sont imparfaites. Les dieux peuvent tout, également, en même temps, sans obstacle et sans délai. Il y a des choses qui sont impossibles aux ames; il leur faut du temps pour toutes celles qu'elles peuvent; elles ne les exécutent que séparément et avec peine. La divinité produit sans

effort et gouverne : l'ame se tourmente pour engendrer, et sert. Tout est soumis aux dieux, jusque aux actions et à l'existence des ames : ils voient les essences des choses, et le terme des mouvements de la nature. Les ames passent d'un effet à un autre, et s'élèvent par degrés. La divinité est incompréhensible, incommensurable, illimitée. Les ames éprouvent toutes sortes de passions et de formes. L'intelligence qui préside à tout, la raison universelle des êtres est présente aux dieux, sans nuage et sans réserve, sans raisonnement et sans induction, par un acte pur, simple et invariable. L'ame n'en est éclairée qu'imparfaitement et par intervalle. Les dieux ont donné les lois à l'univers : les ames suivent les lois données par les dieux.

8. C'est la vie que l'ame a reçue dans le commencement, et le premier mouvement de sa volonté, qui ont déterminé l'espèce d'être organique qu'elle informerait, et la tendance qu'elle aurait à se perfectionner ou à se détériorer.

9. Les choses excellentes et universelles contiennent en elles la raison des choses moins bonnes et moins générales. Voilà le fondement des révolutions des êtres, de leurs émanations, de l'éternité, de leur principe élémentaire, de leur rapport indélébile avec les choses célestes, de leur dépravation, de leur perfectibilité, et de tous les phénomènes de la nature humaine.

10. Les dieux ne sont attachés à aucune partie

de l'univers : ils sont présents même aux choses de ce monde : ils contiennent tout, et rien ne les contient : ils sont partout, tout en est rempli. Si la divinité s'empare de quelque substance corporelle du ciel, de la terre, d'une ville sacrée, d'un bois, d'une statue, son empire et sa présence s'en répandent au dehors, comme la lumière s'échappe en tout sens du soleil. La substance en est pénétrée. Elle agit au dedans et à l'extérieur, de près et au loin, sans affaiblissement et sans interruption. Les dieux ont ici bas différents domiciles, selon leur nature ignée, terrestre, aérienne, aquatique. Ces distinctions et celles des dons qu'on en doit attendre, sont les fondements de la théurgie et des évocations.

11. L'ame est impassible ; mais sa présence dans un corps rend passible l'être composé. Si cela est vrai de l'ame, à plus forte raison des héros, des démons, des dieux.

12. Les démons et les dieux ne sont pas également affectés de toutes les parties d'un sacrifice ; il y a le point important, la chose énergique et secrète : ils ne sont pas non plus également sensibles à toutes sortes de sacrifices. Il faut aux uns des symboles, aux autres ou des victimes, ou des représentations, ou des hommages, ou des bonnes œuvres.

13. Les prières sont superflues. La bienfaisance des dieux, qui connaît nos véritables besoins, est

attentative à prévenir nos demandes. Les prières ne sont qu'un moyen de s'élever vers les dieux, et d'unir son esprit au leur. C'est ainsi que le prêtre se garantit des passions, conserve sa pureté, etc.

14. Si l'idée de la colère des dieux était mieux connue, on ne chercherait point à l'apaiser par des sacrifices. La colère céleste n'est point un ressentiment de la part des dieux, dont la créature ait à craindre quelque mauvais effet; c'est une aversion de sa part pour leur bienfaisance. Les holocaustes ne sont utiles, que quand ils sont la marque de la résipiscence. C'est un pas que le coupable a fait vers les dieux dont il s'était éloigné : le méchant fuit les dieux, mais les dieux ne le poursuivent point; c'est lui seul qui se rend malheureux, et qui se perd par sa méchanceté.

15. Il est pieux d'attendre des dieux tout le bien qu'il leur est imposé par la nécessité de leur nature. Il est impie de croire qu'on leur fait violence. Il ne faut donc s'adresser aux dieux que pour se rendre meilleur soi-même. Si les lustrations ont écarté de dessus nos têtes quelques calamités imminentes, c'était afin que nos ames n'en reçussent aucune tache.

16. Ce n'est point par des organes que les dieux nous entendent; c'est qu'ils ont en eux la raison et les effets de toutes les prières des hommes pieux, et surtout de leurs ministres. Ils sont présents à ces hommes consacrés, et nous parlons immédiatement aux dieux par leur intermission.

17. Les astres que nous appelons des *dieux*, sont des substances très-analogues à ces êtres immatériels; mais c'est à ces êtres qu'il faut spécialement s'adresser dans les astres qu'ils informent. Ils sont tous bienfaisants; il s'en écoule sur les corps des influences indélébiles. Il n'y a pas un point de l'espace où leurs vertus ne fassent sentir leur énergie; mais leur action sur les parties de l'univers est proportionnée à la nature de ces parties. Elle répand de la diversité; mais elle ne produit jamais aucun mal absolu.

18. Ce n'est pas que ce qui est excellent, relativement à l'harmonie universelle, ne puisse devenir nuisible à quelque partie en particulier.

19. Les dieux intelligibles qui président aux sphères célestes, sont des êtres originaires du monde intelligible; et c'est par l'attention qu'ils donnent à leurs propres idées, en se renfermant en eux-mêmes, qu'ils gouvernent les cieux.

20. Les dieux intelligibles ont été les paradigmes des dieux sensibles. Ces simulacres une fois engendrés ont conservé sans aucune altération l'empreinte des êtres divins dont ils étaient les images.

21. C'est cette ressemblance inaltérable que nous devons regarder comme la base du commerce éternel qui règne entre les dieux de ce monde et les dieux du monde supérieur. C'est par cette analogie indestructible que tout ce qui

en émane revient à l'être unique dont il est l'émanation, et en est réabsorbé. C'est l'identité qui lie les dieux entre eux dans le monde intelligible et dans le monde sensible; c'est la similitude qui établit le commerce des dieux d'un monde aux dieux de l'autre.

22. Les démons ne sont point perceptibles soit à la vue, soit au toucher. Les dieux sont plus forts que tout obstacle matériel. Les dieux gouvernent le ciel, l'univers et toutes les puissances secrètes qui y sont renfermées. Les démons n'ont l'administration que de quelques portions qui leur ont été abandonnées par les dieux. Les démons sont alliés et presque inséparables des êtres qui leur ont été concédés. Les dieux dirigent les corps sans leur être présents. Les dieux commandent, les démons obéissent, mais librement.

23. La génération des démons est le dernier effort de la puissance des dieux : les héros en sont émanés comme une simple conséquence de leur existence vivante; il en est de même des ames. Les démons ont la faculté génératrice; c'est à eux que le soin d'unir les ames aux corps a été remis. Les héros vivifient, inspirent, dirigent, mais n'engendrent point.

24. Il a été donné aux ames, par une grâce spéciale des dieux, de pouvoir s'élever jusqu'à la sphère des anges. Alors elles ont franchi les limites qui leur étaient prescrites par leur nature. Elles la per-

dent, et prennent celle de la nouvelle famille dans laquelle elles ont passé.

25. Les apparitions des dieux sont analogues à leurs essences, puissances et opérations. Ils se montrent toujours tels qu'ils sont. Ils ont leurs signes propres, leurs caractères et leurs mouvements distinctifs, leurs formes fantastiques particulières; et le fantôme d'un dieu n'est point celui d'un démon, ni le fantôme d'un démon celui d'un ange, ni le fantôme d'un ange celui d'un archange, et il y a des spectres d'ames de toutes sortes de caractères. L'aspect des dieux est consolant; celui des archanges, terrible; celui des anges, moins sévère; celui des héros, attrayant; celui des démons, épouvantable. Il y a dans ces apparitions encore une infinité d'autres variétés, relatives au rang de l'être, à son autorité, à son génie, à sa vitesse, à sa lenteur, à sa grandeur, à son cortége, à son influence.... *Jamblique détaille toutes ces choses avec l'exactitude la plus minutieuse, et nos naturalistes n'ont pas mieux vu les chenilles, les mouches, les pucerons, que notre philosophe* éclectique, *les dieux, les anges, les archanges, les démons et les génies de toutes les espèces qui voltigent dans le monde intelligible et dans le monde sensible.* Si l'on commet quelque faute dans l'évocation théurgique, alors on a un autre spectre que celui qu'on évoquait. Vous comptiez sur un dieu, et c'est un démon qui vous vient. Au reste, ce n'est point la

connaissance des choses saintes qui sanctifie. Tout homme peut se sanctifier; mais il n'est donné d'évoquer les dieux qu'aux théurgistes, aux hommes merveilleux qui tiennent dans leurs mains le secret des deux mondes.

26. La prescience nous vient d'en haut; elle n'a rien en soi ni d'humain ni de physique. Il n'en est pas ainsi de la révélation. C'est une voix faible qui se fait entendre à nous, sur le passage de la veille au sommeil. Cela prouve que l'ame a deux vies, l'une unie avec le corps, l'autre séparée. D'ailleurs, comme sa fonction est de contempler, et qu'elle contient en elle la raison de tous les possibles, il n'est pas surprenant que l'avenir lui soit connu. Elle voit les choses futures dans leurs raisons préexistantes. Si elle a reçu des dieux une pénétration sublime, un pressentiment exquis, une longue expérience, la facilité d'observer, le discernement, le génie, rien de ce qui a été, de ce qui est, et de ce qui sera n'échappera à sa connaissance.

27. Voici les vrais caractères de l'enthousiasme divin. Celui qui l'éprouve est privé de l'usage commun de ses sens, sa veille ne ressemble point à celle des autres hommes; son action est extraordinaire; il ne se possède plus; il ne pense plus et ne parle plus par lui-même; la vie qui l'environne est absente pour lui; il ne sent point l'action du feu, ou il n'en est point offensé; il ne voit ni ne

redoute la hache levée sur sa tête; il est transporté dans des lieux inaccessibles; il marche à travers la flamme, il se promène sur les eaux, etc...... Cet état est l'effet de la divinité qui exerce tout son empire sur l'ame de l'enthousiaste, par l'entremise des organes du corps; il est alors le ministre d'un dieu qui l'obsède, qui l'agite, qui le poursuit, qui le tourmente, qui en arrache des voix, qui vit en lui, qui s'est emparé de ses mains, de ses yeux, de sa bouche, et qui le tient élevé au-dessus de la nature commune.

28. On a consacré la poésie et la musique aux dieux. En effet, il y a dans les chants et dans la versification, toute la variété qu'il convient d'introduire dans les hymnes qu'on destine à l'évocation des dieux. Chaque dieu a son caractère. Chaque évocation a sa forme et exige sa mélodie. L'ame avait entendu l'harmonie des cieux, avant que d'être exilée dans un corps. Si quelques accents analogues à ces accents divins, dont elle ne perd jamais entièrement la mémoire, viennent à la frapper, elle tressaillit, elle s'y livre, elle en est transportée. *Jamblique se précipite ici dans toutes les espèces de divinations, sottises magnifiques à travers lesquelles nous n'avons pas le courage de le suivre.* On peut voir dans cet auteur ou dans l'*Histoire critique de la Philosophie*, de M. Brucker, toutes les rêveries de l'*éclectisme* théologique, sur la puissance des dieux, sur l'illumination, sur les

invocations, la magie, les prêtres et la nécessité de l'action de la fumée des victimes sur les dieux, etc.

29. La justice des dieux n'est point la justice des hommes. L'homme définit la justice sur des rapports tirés de sa vie actuelle et de son état présent. Les dieux la définissent relativement à ses existences successives et à l'universalité de nos vies.

30. La plupart des hommes n'ont point de liberté et sont enchaînés par le destin, etc.

Principes de la théogonie éclectique. 1. Il est un Dieu de toute la nature, le principe de toute génération, la cause des puissances élémentaires, supérieur à tous les dieux, en qui tout existe, immatériel, incorporel, maître de la nature, subsistant de toute éternité par lui-même, premier, indivisible et indivisé, tout par lui-même, tout en lui-même, antérieur à toutes choses, même aux principes universaux et aux causes générales des êtres, immobile, renfermé dans la solitude de son unité, la source des idées, des intelligibles, des possibilités, se suffisant, père des essences et de l'entité, antérieur au principe intelligible. Son nom est Noetarque.

2. Emeth est après Noetarque; c'est l'intelligence divine qui se connaît elle-même, d'où toutes les intelligences sont émanées, qui les ramène toutes dans son sein, comme dans un abîme; les Égyptiens plaçaient Eicton avant Emeth; c'était

la première idée exemplaire ; on adorait Eicton par le silence.

3. Après ces dieux, viennent Amem, Ptha et Osiris, qui président à la génération des êtres apparents, dieux conservateurs de la sagesse, et ses ministres dans les temps où elle engendrait les êtres, et produisait la force secrète des causes.

4. Il y a quatre puissances mâles et quatre puissances femelles au-dessus des éléments et de leurs vertus. Elles résident dans le soleil. Celle qui dirige la nature dans ses fonctions génératrices, a son domicile dans la lune.

5. Le ciel est divisé en deux, ou quatre, ou trente-six régions, et ces régions en plusieurs autres; chacune a sa divinité, et toutes sont subordonnées à une divinité qui leur est supérieure. De ces principes, il faut descendre à d'autres, jusqu'à ce que l'univers entier soit distribué à des puissances qui émanent les unes des autres, et toutes d'une première.

6. Cette première puissance tira la matière de l'essence, et l'abandonna à l'intelligence, qui en fabriqua des sphères incorruptibles. Elle employa ce qu'il y avait de plus pur à cet ouvrage; elle fit du reste les choses corruptibles et l'universalité des corps.

7. L'homme a deux ames; l'une qu'il tient du premier intelligible, et l'autre qu'il a reçue dans le monde sensible. Chacune a conservé des carac-

tères distinctifs de son origine. L'ame du monde intelligible retourne sans cesse à sa source, et les lois de la fatalité ne peuvent rien sur elle; l'autre est asservie aux mouvements des mondes.

8. Chacun a son démon; il préexistait à l'union de l'ame avec le corps. C'est lui qui l'a unie à un corps. Il la conduit, il l'inspire. C'est toujours un bon génie. Les mauvais génies sont sans district.

9. Ce démon n'est point une faculté de l'ame; c'est un être distingué d'elle et d'un ordre supérieur au sien, etc.

Principes de la philosophie morale des éclectiques. Voici ce qu'on en recueillera de plus généralement admis, en feuilletant les ouvrages de Porphyre et de Jamblique.

1. Il ne se fait rien de rien. Ainsi l'ame est une émanation de quelque principe plus noble.

2. Les ames existaient avant que d'être unies à des corps. Elles sont tombées, et l'exil a été leur châtiment. Elles ont depuis leur chute passé successivement en différents corps, où elles ont été retenues comme dans des prisons.

3. C'est par un enchaînement de crimes et d'impiétés, qu'elles ont rendu leur esclavage plus long et plus dur. C'est à la philosophie à l'adoucir et à le faire cesser. Elle a deux moyens; la purification rationnelle et la purification théurgique, qui élèvent les ames successivement à quatre diffé-

rents degrés de perfection, dont le dernier est la théopatie.

4. Chaque degré de perfection a ses vertus. Il y a quatre vertus cardinales, la prudence, la force, la tempérance et la justice; et chaque vertu a ses degrés.

5. Les qualités physiques, qui ne sont que des avantages de conformation, et dont l'usage le plus noble serait d'être employées, comme des instruments, pour s'élever aux autres qualités, sont au dernier rang.

6. Les qualités morales et politiques sont celles de l'homme sensé, qui, supérieur à ses passions, après avoir travaillé long-temps à se rendre heureux par la pratique de la vertu, s'occupe à procurer le même bonheur à ses semblables. Ces qualités sont pratiques.

7. Les qualités spéculatives sont celles qui constituent proprement le philosophe; il ne se contente pas de faire le bien, il descend encore en lui-même, il s'y renferme et médite, afin de connaître la vérité des principes par lesquels il se conduit.

8. Les qualités expurgatives ou sanctifiantes, ce sont toutes celles qui élèvent l'homme au-dessus de sa condition, par la privation de tout ce qui est au delà des besoins de la nature les plus étroits. Dans cet état, l'homme a sacrifié tout ce qui peut l'attacher à cette vie; son corps lui devient un far-

deau onéreux; il en souhaite la dissolution; il est mort philosophiquement. Or la mort philosophique parfaite est le point de la perfection humaine le plus voisin de la vie des dieux.

9. Les qualités spéculatives consistent dans la contemplation habituelle du premier principe, et dans l'imitation la plus approchée de ses vertus.

10. Les qualités théurgiques sont celles par lesquelles on est digne dès ce monde de commercer avec les dieux, les démons, les héros et les ames libres.

11. L'homme peut, avec le secours des seules forces qu'il a reçues de la nature, s'élever successivement de la dégradation la plus profonde, jusqu'au dernier degré de perfection; car la loi de la nécessité n'a point d'empire invincible sur l'énergie du principe divin qu'il porte en lui-même, et avec lequel il n'y a point d'obstacle qu'il ne puisse surmonter.

12. Si la séparation de l'ame et du corps s'est faite avant que l'ame ne se soit relevée de son état d'avilissement, et qu'elle ait emporté avec elle des traces secrètes de dépravation, elle éprouve le supplice des enfers, en rentrant dans un nouveau corps qui devient pour elle une prison plus cruelle que le corps qu'elle a quitté, qui l'éloigne davantage de son premier principe, et qui rend sa grande révolution plus longue et plus difficile.

Voilà ce que nous avons trouvé de plus impor-

tant et de moins obscur dans la philosophie des *éclectiques* anciens. Pour s'en instruire à fond, il faut aller puiser dans les sources, et feuilleter ce qui nous reste de Plotin, de Porphyre, de Julien, de Jamblique, d'Ammien-Marcellin, etc......, sans oublier l'*Histoire critique de la Philosophie* de M. Brucker, et la foule des auteurs tant anciens que modernes, qui y sont cités.

ÉCONOMIE RUSTIQUE. C'est l'art de connaître tous les objets utiles et lucratifs de la campagne, de se les procurer, de les conserver, et d'en tirer le plus grand avantage possible. Cette manière de s'enrichir est d'une étendue prodigieuse : c'est un tribut imposé sur tous les êtres de la nature; les éléments même n'en sont pas exceptés. Ce serait un ouvrage considérable que l'exposition seule des choses qui sont comprises dans l'*économie rustique*. Voici les principales. Celui qui vivra à la campagne, et qui voudra mettre son séjour à profit, connaîtra l'agriculture et le jardinage dans tous leurs détails; il n'ignorera rien de ce qui concerne les bâtiments nécessaires pour lui, pour sa famille, pour ses domestiques, pour ses animaux, et pour ses différentes récoltes; la chasse, la pêche, la fauconnerie, les haras, les eaux, les forêts, les différents travaux rustiques; plusieurs manufactures, telles que celles de la faïence, de la poterie, de la chaux, de la brique, du fer, etc. Quelle que soit l'opinion vulgaire sur

la vie d'un homme qui se livre tout entier à ces objets, je n'en connais aucune, sans exception, qui soit plus conforme à la nature, à la santé, à l'étendue des connaissances utiles, à l'élévation de l'esprit, à la simplicité des mœurs, au goût des bonnes choses, à la vertu, au bien public, à l'honnêteté et au bon sens. *Voyez* AGRICULTURE.

ÉDEN, s. m. (*Géog. anc. et Hist.*) Contrée d'Orient, où était le paradis terrestre. Ceux qui dérivent l'étymologie de Jourdain des mots *jor* et *ader* ruisseau, et *aden* ou *éden*, prétendent que l'*Éden* était situé sur les bords du Jourdain et du lac de Génésareth, ou de *Gennar-sara*, c'est-à-dire *le jardin du prince*. Les musulmans admettent aussi l'*Éden*; ç'a été l'occasion pour leurs docteurs de débiter beaucoup de visions. *Éden* est encore une ville du mont Liban, située dans un lieu très-agréable.

ÉDITEUR, s. m. (*Belles-Lett.*) On donne ce nom à un homme de lettres, qui veut prendre le soin de publier les ouvrages d'un autre.

Les bénédictins ont été *éditeurs* de presque tous les pères de l'Église. Les PP. Labbe (1) et Hardouin ont donné des éditions des Conciles. On compte parmi les *éditeurs* du premier ordre les

(1) On lit *Lallemant*, au lieu de *Labbe*, dans l'*Encyclopédie*; mais la correction que nous faisons est indiquée dans le *Supplément* par D'Alembert, qui pourrait bien être, du moins en partie, l'auteur de cet article, comme il semble l'insinuer par une observation qui se trouve au mot ÉDITEUR, dans le *Supplément*, tome II. ÉDIT[s].

docteurs de Louvain, Scaliger, Peteau, Sirmond, etc.

Il y a deux qualités essentielles à un *éditeur*; c'est de bien entendre la langue dans laquelle l'ouvrage est écrit, et d'être suffisamment instruit de la matière qu'on y traite.

Ceux qui nous ont donné les premières éditions des anciens auteurs grecs et latins ont été des hommes savants, laborieux et utiles.

Il y a tel ouvrage dont l'édition suppose plus de connaissances qu'il n'est donné à un seul homme d'en posséder. L'*Encyclopédie* est singulièrement de ce nombre. Il semble qu'il faudrait, pour sa perfection, que chacun fût *éditeur* de ses articles; mais ce moyen entraînerait trop de dépenses et de lenteur.

Comme les *éditeurs* de l'*Encyclopédie* ne s'arrogent aucune sorte d'autorité sur les productions de leurs collègues, il serait aussi mal de les blâmer de ce qu'on y pourra remarquer de faible, que de les louer de ce qu'on y trouvera d'excellent.

Nous ne dissimulerons point qu'il ne nous arrive quelquefois d'apercevoir, dans les articles de nos collègues, des choses que nous ne pouvons nous empêcher de désapprouver intérieurement, de même qu'il arrive, selon toute apparence, à nos collègues d'en apercevoir dans les nôtres, dont ils ne peuvent s'empêcher d'être mécontents.

Mais chacun a une manière de penser et de dire

qui lui est propre, et dont on ne peut exiger le sacrifice dans une association où l'on n'est entré que sur la convention tacite, qu'on y conserverait toute sa liberté.

Cette observation tombe particulièrement sur les éloges et sur les critiques. Nous nous regarderions comme coupables d'une infidélité très-répréhensible envers un auteur, si nous nous étions jamais servis de son nom pour faire passer un jugement favorable ou défavorable ; et le lecteur serait très-injuste à notre égard, s'il nous en soupçonnait.

S'il y a quelque chose de nous dans cet ouvrage que nous nous fassions scrupule d'attribuer à d'autres, c'est le bien et le mal que nous pouvons y dire des ouvrages.

EFFÉMINÉ, adj. qui tient du caractère faible et délicat de la femme. Le reproche est réciproque ; on n'aime point à rencontrer dans une femme les qualités extérieures de l'homme, ni dans l'homme les qualités extérieures de la femme. L'expérience nous a fait attacher à chaque sexe un ton, une démarche, des mouvements, des linéaments qui leur sont propres, et nous sommes choqués de les trouver déplacés. Dans les langues anciennes orientales, l'acception de ce mot était fort différente ; on appelait *efféminés* des hommes consacrés à de fausses divinités, en l'honneur desquelles ils se prostituaient : ces victimes singulières

avaient des loges au fond des forêts, connues sous le nom d'*ædiculæ effeminatorum*.

EFFRONTÉS, adj. pris subst. (*Hist. ecclésiast.*) hérétiques qui parurent en 1534. Ils se prétendaient chrétiens, sans avoir reçu le baptême. Le Saint-Esprit, selon eux, n'était point une personne divine; l'adoration qu'on lui rendait était une idolâtrie; il n'était que la figure des mouvements qui élèvent l'ame à Dieu. Ils allaient le front raclé avec un fer, jusqu'au sang, et pansé avec de l'huile: cérémonie dans laquelle ils faisaient apparemment consister le baptême.

ÉGYPTIENS (Philosophie des); *Histoire de la philosophie*. L'histoire de l'Égypte est en général un chaos où la chronologie, la religion et la philosophie sont particulièrement remplies d'obscurités et de confusion.

Les *Égyptiens* voulurent passer pour les peuples les plus anciens de la terre, et ils en imposèrent sur leur origine. Leurs prêtres furent jaloux de conserver la vénération qu'on avait pour eux, et ils ne transmirent à la connaissance des peuples que le vain et pompeux étalage de leur culte. La réputation de leur sagesse prétendue devenait d'autant plus grande, qu'ils en faisaient plus de mystère; et ils ne la communiquèrent qu'à un petit nombre d'hommes choisis, dont ils s'assurèrent la discrétion par les épreuves les plus longues et les plus rigoureuses.

Les *Égyptiens* eurent des rois, un gouvernement, des lois, des sciences, des arts, long-temps avant que d'avoir connu aucune écriture; en conséquence, des fables accumulées pendant une longue suite de siècles corrompirent leurs traditions. Ce fut alors qu'ils recoururent à l'hiéroglyphe; mais l'intelligence n'en fut ni assez facile ni assez générale pour se conserver.

Les différentes contrées de l'Égypte souffrirent de fréquentes inondations, ses anciens monuments furent renversés, ses premiers habitants se dispersèrent, un peuple étranger s'établit dans ses provinces désertes; des guerres qui succédèrent répandirent parmi les nouveaux *Égyptiens* des transfuges de toutes les nations circonvoisines. Les connaissances, les coutumes, les usages, les cérémonies, les idiomes se mêlèrent et se confondirent. Le vrai sens de l'hiéroglyphe, confié aux seuls prêtres, s'évanouit; on fit des efforts pour le retrouver. Ces tentatives donnèrent naissance à une multitude incroyable d'opinions et de sectes. Les historiens écrivirent les choses comme elles étaient de leur temps; mais la rapidité des événements jeta dans leurs écrits une diversité nécessaire. On prit ces différences pour des contradictions; on chercha à concilier sur une même date, ce qu'il fallait rapporter à plusieurs époques. On était égaré dans un labyrinthe de difficultés réelles; on en compliqua les détours pour soi-même

et pour la postérité, par les difficultés imaginaires qu'on se fit.

L'Égypte était devenue une énigme presque indéchiffrable pour l'*Égyptien* même, voisin encore de la naissance du monde, selon notre chronologie. Les pyramides portaient, au temps d'Hérodote, des inscriptions dans une langue et des caractères inconnus; le motif qu'on avait eu d'élever ces masses énormes, était ignoré. A mesure que les temps s'éloignaient, les siècles se projetaient les uns sur les autres; les événements, les noms, les hommes, les époques dont rien ne fixait la distance, se rapprochaient imperceptiblement et ne se distinguaient plus; toutes les transactions semblaient se précipiter pêle-mêle dans un abîme obscur, au fond duquel les hiérophantes faisaient apercevoir à l'imagination des naturels, et à la curiosité des étrangers, tout ce qu'il fallait qu'ils y vissent pour la gloire de la nation et pour leur intérêt.

Cette supercherie soutint leur ancienne réputation. On vint de toutes les contrées du monde connu chercher la sagesse en Égypte. Les prêtres *égyptiens* eurent pour disciples Moïse, Orphée, Linus, Platon, Pythagore, Démocrite, Thalès, en un mot tous les philosophes de la Grèce. Ces philosophes, pour accréditer leurs systèmes, s'appuyèrent de l'autorité des hiérophantes. De leur côté, les hiérophantes profitèrent du témoignage même des philosophes, pour s'attribuer leurs dé-

couvertes. Ce fut ainsi que les opinions qui divisaient les sectes de la Grèce, s'établirent successivement dans les gymnases de l'Égypte. Le platonisme et le pythagorisme surtout y laissèrent des traces profondes ; ces doctrines portèrent des nuances plus ou moins fortes sur celles du pays; les nuances qu'elles affectèrent d'en prendre achevèrent la confusion. Jupiter devint Osiris ; on prit Typhon pour Pluton. On ne vit plus de différence entre l'Adès et l'Amenthès. On fonda de part et d'autre l'identité sur les analogies les plus légères. Les philosophes de la Grèce ne consultèrent là-dessus que leur sécurité et leur succès ; les prêtres de l'Égypte, que leur intérêt et leur orgueil. La sagesse versatile de ceux-ci changea au gré des conjonctures. Maîtres des livres sacrés, seuls initiés à la connaissance des caractères dans lesquels ils étaient écrits, séparés du reste des hommes et renfermés dans des séminaires dont la puissance des souverains faisait à peine entr'ouvrir les portes, rien ne les compromettait. Si l'autorité les contraignait à admettre à la participation de leurs mystères quelque esprit naturellement ennemi du mensonge et de la charlatannerie, ils le corrompaient et le déterminaient à seconder leurs vues, ou ils le rebutaient par des devoirs pénibles et un genre de vie austère. Le néophyte le plus zélé était forcé de se retirer, et la doctrine ésotérique ne transpirait jamais.

Tel était à peu près l'état des choses en Égypte lorsque cette contrée fut inondée de Grecs et de Barbares qui y entrèrent à la suite d'Alexandre, source nouvelle de révolutions dans la théologie et la philosophie *égyptiennes*. La philosophie orientale pénétra dans les sanctuaires d'Égypte, quelques siècles avant la naissance de Jésus-Christ. Les notions judaïques et cabalistiques s'y introduisirent sous les Ptolémées. Au milieu de cette guerre intestine et générale que la naissance du christianisme suscita entre toutes les sectes des philosophes, l'ancienne doctrine *égyptienne* se défigura de plus en plus. Les hiérophantes devenus sincrétistes chargèrent leur théologie d'idées philosophiques, à l'imitation des philosophes qui remplissaient leur philosophie d'idées théologiques. On négligea les livres anciens. On écrivit le système nouveau en caractères sacrés, et bientôt ce système fut le seul dont les hiérophantes conservèrent quelque connaissance. Ce fut dans ces circonstances que Sanchoniathon, Manéthon, Asclépiade, Palefate, Chérémon, Hécatée, publièrent leurs ouvrages. Ces auteurs écrivaient d'une chose que ni eux ni personne n'entendaient déjà plus. Qu'on juge par là de la certitude des conjectures de nos auteurs modernes, Kircher, Marsham, Witsius, qui n'ont travaillé que d'après des monuments mutilés, et que sur les fragments très-suspects des disciples des derniers hiérophantes.

Theut, qu'on appelle aussi *Thoyt* et *Thoot*, passe pour le premier fondateur de la sagesse *égyptienne*. On dit qu'il fut chef du conseil d'Osiris; que ce prince lui communiqua ses vues; que Thoot imagina plusieurs arts utiles; qu'il donna des noms à la plupart des êtres de la nature; qu'il apprit aux hommes à conserver la mémoire des faits par la voie du symbole; qu'il publia des lois; qu'il institua les cérémonies religieuses; qu'il observa le cours des astres; qu'il cultiva l'olivier; qu'il inventa la lyre et l'art palestrique, et qu'en reconnaissance de ses travaux, les peuples de l'Égypte le placèrent au rang des dieux, et donnèrent son nom au premier mois de leur année.

Ce Theut fut un des Hermès de la Grèce, et c'est, au sentiment de Cicéron, le cinquième Mercure des Latins. Mais à juger de l'antiquité de ce personnage par les découvertes qu'on lui attribue, Marsham a raison de prétendre que Cicéron s'est trompé.

L'Hermès, fils d'Agathodémon et père de Tat, ou le second Mercure, succède à Thoot dans les annales historiques ou fabuleuses de l'Égypte. Celui-ci perfectionna la théologie, découvrit les premiers principes de l'arithmétique et de la géométrie, sentit l'inconvénient des images symboliques, leur substitua l'hiéroglyphe, et éleva des colonnes sur lesquelles il fit graver, dans les nouveaux caractères qu'il avait inventés, les choses qu'il crut

dignes de passer à la postérité; ce fut ainsi qu'il se proposa de fixer l'inconstance de la tradition; les peuples lui dressèrent des autels et célébrèrent des fêtes en son honneur.

L'Égypte fut désolée par des guerres intestines et étrangères. Le Nil rompit ses digues; il se fit des ouvertures qui submergèrent une grande partie de la contrée. Les colonnes d'Agathodémon furent renversées; les sciences et les arts se perdirent, et l'Égypte était presque retombée dans sa première barbarie, lorsqu'un homme de génie s'avisa de recueillir les débris de la sagesse ancienne, de rassembler les monuments dispersés, de rechercher la clef des hiéroglyphes, d'en augmenter le nombre et d'en confier l'intelligence et le dépôt à un collége de prêtres. Cet homme fut le troisième fondateur de la sagesse des *Égyptiens*. Les peuples le mirent aussi au nombre des dieux, et l'adorèrent sous le nom d'*Hermès trismégiste*.

Tel fut donc, selon toute apparence, l'enchaînement des choses. Le temps qui efface les défauts des grands hommes et qui relève leurs qualités, augmenta le respect que les *Égyptiens* portaient à la mémoire de leurs fondateurs, et ils en firent des dieux. Le premier de ces dieux inventa les arts de nécessité. Le second fixa les événements par des symboles. Le troisième substitua au symbole l'hiéroglyphe plus commode; et s'il m'était permis de pousser la conjecture plus loin, je ferais

entrevoir le motif qui détermina les *Égyptiens* à construire leurs pyramides; et pour venger ces peuples des reproches qu'on leur a faits, je représenterais ces masses énormes dont on a tant blâmé la vanité, la pesanteur, les dépenses et l'inutilité, comme les monuments destinés à la conservation des sciences, des arts, et de toutes les connaissances utiles à la nation *égyptienne*.

En effet, lorsque les monuments du premier ou du second Mercure eurent été détruits, de quel côté se dûrent porter les vues des hommes pour se garantir de la barbarie dont on les avait retirés, conserver les lumières qu'ils acquéraient de jour en jour, prévenir les suites des révolutions fréquentes auxquelles ils étaient exposés dans ces temps reculés où tous les peuples semblaient se mouvoir sur la surface de la terre, et obvier aux événements destructeurs dont la nature de leur climat les menaçait particulièrement? Fut-ce de chercher un autre moyen, ou de perfectionner celui qu'ils possédaient? fut-ce d'assurer de la durée à l'hiéroglyphe, ou de passer de l'hiéroglyphe à l'écriture? mais l'intervalle de l'hiéroglyphe à l'écriture est immense. La métaphysique qui rapprocherait ces découvertes et qui les enchaînerait l'une à l'autre, serait mauvaise. La figure symbolique est une peinture de la chose. Il y a le même rapport entre la chose et l'hiéroglyphe; mais l'écriture est une expression des voix. Ici, le rapport

change ; ce n'est plus un art inventé qu'on perfectionne, c'est un nouvel art qu'on invente, et un art qui a ce caractère particulier que l'invention en dut être totale et complète. C'est une observation de M. Duclos de l'Académie Française, qui me paraît avoir jeté sur cette matière un coup d'œil plus philosophique qu'aucun de ceux qui l'ont précédé.

Le génie rare, capable de réduire à un nombre borné l'infinie variété des sons d'une langue, de leur donner des signes, de fixer pour lui-même la valeur de ces signes, et d'en rendre aux autres l'intelligence commune et familière, ne s'étant point rencontré parmi les *Égyptiens*, dans la circonstance où il leur aurait été le plus utile ; ces peuples, pressés entre l'inconvénient et la nécessité d'attacher la mémoire des faits à des monuments, ne dûrent naturellement penser qu'à en construire d'assez solides pour résister éternellement aux plus grandes révolutions. Tout semble concourir à fortifier cette opinion ; l'usage antérieur de confier à la pierre et au relief l'histoire des connaissances et des transactions ; les figures symboliques qui subsistent encore au milieu des plus anciennes ruines du monde, celles de Persépolis où elles représentent les principes du gouvernement ecclésiastique et civil ; les colonnes sur lesquelles Theut grava les premiers caractères hiéroglyphiques ; la forme des nouvelles pyramides sur lesquelles on se pro-

posa, si ma conjecture est vraie, de fixer l'état des sciences et des arts dans l'Égypte; leurs angles propres à marquer les points cardinaux du monde et qu'on a employés à cet usage; la dureté de leurs matériaux qui n'ont pu se tailler au marteau, mais qu'il a fallu couper à la scie : la distance des carrières d'où ils ont été tirés aux lieux où ils ont été mis en œuvre; la prodigieuse solidité des édifices qu'on en a construits; leur simplicité, dans laquelle on voit que la seule chose qu'on se soit proposée, c'est d'avoir beaucoup de solidité et de surface; le choix de la figure pyramidale, ou d'un corps qui a une base immense et qui se termine en pointe; le rapport de la base à la hauteur; les frais immenses de la construction; la multitude d'hommes et la durée du temps que ce travail a consommés; la similitude et le nombre de ces édifices; les machines dont ils supposent l'invention; un goût décidé pour les choses utiles, qui se reconnaît à chaque pas qu'on fait en Égypte; l'inutilité prétendue de toutes ces pyramides comparées avec la haute sagesse des peuples. Tout bon esprit qui pèsera ces circonstances ne doutera pas un moment que ces monuments n'aient été construits pour être couverts un jour de la science politique, civile et religieuse de la contrée, que cette ressource ne soit la seule qui ait pu s'offrir à la pensée chez des peuples qui n'avaient point encore d'écriture, et qui avaient vu leurs premiers édifices renversés; qu'il

ne faille regarder les pyramides comme les Bibles de l'Égypte, dont les temps et les révolutions avaient peut-être détruit les caractères plusieurs siècles avant l'invention de l'écriture; que c'est la raison pour laquelle cet événement ne nous a point été transmis; en un mot, que ces masses, loin d'éterniser l'orgueil ou la stupidité de ces peuples, sont des monuments de leur prudence et du prix inestimable qu'ils attachaient à la conservation de leurs connaissances. Et la preuve qu'ils ne se sont point trompés dans leur raisonnement, c'est que leur ouvrage a résisté pendant une suite innombrable de siècles à l'action destructive des éléments qu'ils avaient prévue, et qu'il n'a été endommagé que par la barbarie des hommes, contre laquelle les sages *égyptiens* ou n'ont point pensé à prendre des précautions, ou ont senti l'impossibilité d'en prendre de bonnes. Tel est notre sentiment sur la construction des pyramides de l'Égypte; il serait bien étonnant que dans le grand nombre de ceux qui ont écrit de ces édifices, personne n'eût rencontré une conjecture qui se présente si naturellement.

Si l'on fait remonter l'institution des prêtres *égyptiens* jusqu'au temps d'Hermès trismégiste, il n'y eut dans l'État aucun ordre de citoyens plus ancien que l'ordre ecclésiastique; et si l'on examine avec attention quelques-unes des lois fondamentales de cette institution, on verra combien il était

impossible que l'ordre des hiérophantes ne devînt pas nombreux, puissant, redoutable, et qu'il n'entraînât pas tous les maux dont l'Égypte fut désolée.

Il n'en était pas dans l'Égypte ainsi que dans les autres contrées du monde païen où un temple n'avait qu'un prêtre et qu'un dieu. On adorait dans un seul temple *égyptien* un grand nombre de dieux. Il y avait un prêtre au moins pour chaque dieu, et un séminaire de prêtres pour chaque temple. Combien n'était-il pas facile de prendre trop de goût pour un état où l'on vivait aisément sans rien faire; où, placé à côté de l'autel, on partageait l'hommage avec l'idole, et l'on voyait les autres hommes prosternés à ses pieds; où l'on en imposait aux souverains mêmes; où l'on était regardé comme le ministre d'en haut et l'interprète de la volonté du ciel; où le caractère sacré dont on était revêtu permettait beaucoup d'injustices, et mettait presque toujours à couvert du châtiment; où l'on avait la confiance des peuples; où l'on dominait sur les familles dont on possédait les secrets; en un mot, où l'on réunissait en sa personne, la considération, l'autorité, l'opulence, la fainéantise et la sécurité. D'ailleurs il était permis aux prêtres *égyptiens* d'avoir des femmes, et il est d'expérience que les femmes des ministres sont très-fécondes.

Mais pour que l'hiérophantisme engloutît tous les autres états, et ruinât plus sûrement encore la nation, la prêtrise *égyptienne* fut une de ces pro-

fessions dans lesquelles les fils étaient obligés de succéder à leurs pères. Le fils d'un prêtre était prêtre né; ce qui n'empêchait point qu'on ne pût entrer dans l'ordre ecclésiastique sans être de famille sacerdotale. Cet ordre enlevait donc continuellement des membres aux autres professions, et ne leur en restituait jamais aucun.

Mais il en était des biens et des acquisitions ainsi que des personnes. Ce qui avait appartenu une fois aux prêtres ne pouvait plus retourner aux laïques. La richesse des prêtres allait toujours en croissant comme leur nombre. D'ailleurs la masse des superstitions lucratives d'une contrée suit la proportion de ses prêtres, de ses devins, de ses augures, de ses diseurs de bonne aventure, et de tous ceux en général qui tirent leur subsistance de leur commerce avec le ciel.

Ajoutons à ces considérations qu'il n'y avait peut-être sur la surface de la terre aucun sol plus favorable à la superstition que l'Égypte. Sa fécondation était un prodige annuel. Les phénomènes qui accompagnaient naturellement l'arrivée des eaux, leur séjour et leur retraite portaient les esprits à l'étonnement. L'émigration régulière des lieux bas vers les lieux hauts; l'oisiveté de cette demeure; le temps qu'on y donnait à l'étude de l'astronomie; la vie sédentaire et renfermée qu'on y menait; les météores, les exhalaisons, les vapeurs sombres et malsaines qui s'élevaient de la

vase de toute une vaste contrée, trempée d'eau et frappée d'un soleil ardent; les monstres qu'on y voyait éclore; une infinité d'événements produits dans le mouvement général de toute l'Égypte s'enfuyant à l'arrivée de son fleuve, et redescendant des montagnes à mesure que les plaines se découvraient; tant de causes ne pouvaient manquer de rendre cette nation superstitieuse, car la superstition est partout une suite nécessaire des phénomènes surprenants dont les raisons sont ignorées.

Mais lorsque dans une contrée le rapport de ceux qui travaillent à ceux qui ne font rien, va toujours en diminuant, il faut à la longue que les bras qui s'occupent ne puissent plus suppléer à l'inaction de ceux qui demeurent oisifs, et que la condition de la fainéantise y devienne onéreuse à elle-même. Ce fut aussi ce qui arriva en Égypte; mais le mal était alors trop grand pour y remédier. Il fallut abandonner les choses à leur torrent. Le gouvernement en fut ébranlé. L'indigence et l'esprit d'intérêt engendrèrent parmi les prêtres l'esprit d'intolérance. Les uns prétendirent qu'on adorât exclusivement les grues; d'autres voulurent qu'il n'y eût de vrai dieu que le crocodile. Ceux-ci ne prêchèrent que le culte des chats, et anathématisèrent le culte des oignons. Ceux-là condamnèrent les mangeurs de féves à être brûlés comme des impies. Plus ces articles de croyance étaient ridicules,

plus les prêtres y mirent de chaleur. Les séminaires se soulevèrent les uns contre les autres; les peuples crurent qu'il s'agissait du renversement des autels et de la ruine de la religion, tandis qu'au fond il n'était question entre les prêtres que de s'attirer la confiance et les offrandes des peuples. On prit les armes, on se battit, et la terre fut arrosée de sang.

L'Égypte fut superstitieuse dans tous les temps; parce que rien ne nous garantit entièrement de l'influence du climat, et qu'il n'y a guère de notions antérieures dans notre esprit à celles qui nous viennent du spectacle journalier du sol que nous habitons. Mais le mal n'était pas aussi général sous les premiers dépositaires de la sagesse de Trismégiste, qu'il le devint sous les derniers hiérophantes.

Les anciens prêtres de l'Égypte prétendaient que leurs dieux étaient adorés même des barbares. En effet, le culte en était répandu dans la Chaldée, dans presque toutes les contrées de l'Asie, et l'on en retrouve encore aujourd'hui des traces très-distinctes parmi les cérémonies religieuses de l'Inde. Ils regardaient Osiris, Isis, Orus, Hermès, Anubis, comme des ames célestes qui avaient généreusement abandonné le séjour de la félicité suprême, pris un corps humain et accepté toute la misère de notre condition, pour converser avec nous, nous instruire de la nature du juste et de

l'injuste, nous communiquer les sciences et les arts, nous donner des lois, et nous rendre plus sages et moins malheureux. Ils se disaient descendants de ces êtres immortels, et les héritiers de leur divin esprit. Doctrine excellente à débiter aux peuples; aussi n'y avait-il anciennement aucun culte superstitieux dont les ministres n'eussent quelque prétention de cette nature; ils réunirent quelquefois la souveraineté avec le sacerdoce. Ils étaient distribués en différentes classes employées à différents exercices, et distinguées par des marques particulières. Ils avaient renoncé à toute occupation manuelle et profane. Ils erraient sans cesse entre les simulacres des dieux, la démarche composée, l'air austère, la contenance droite, et les mains renfermées sous leurs vêtements. Une de leurs fonctions principales était d'exhorter les peuples à garder un attachement inviolable pour les usages du pays; et ils avaient un assez grand intérêt à bien remplir ce devoir du sacerdoce. Ils observaient le ciel pendant la nuit; ils avaient des purifications pour le jour. Ils célébraient un office qui consistait à chanter quelques hymnes le matin, à midi, l'après-midi et le soir. Ils remplissaient les intervalles par l'étude de l'arithmétique, de la géométrie et de la physique expérimentale, περὶ τὴν ἐμπειρίαν. Leur vêtement était propre et modeste; c'était une étoffe de lin. Leur chaussure était une natte de jonc. Ils pratiquaient

sur eux la circoncision. Ils se rasaient tout le corps. Ils s'abluaient d'eau froide trois fois par jour. Ils buvaient peu de vin. Ils s'interdisaient le pain dans les temps de purification, ou ils y mêlaient de l'hyssope. L'huile et le poisson leur étaient absolument défendus. Ils n'osaient pas même semer des féves. Voici l'ordre et la marche d'une de leurs processions.

Les chantres étaient à la tête, ayant à la main quelques symboles de l'art musical. Les chantres étaient particulièrement versés dans les deux livres de Mercure, qui renfermaient les hymnes des dieux et les maximes des rois.

Ils étaient suivis de tireurs d'horoscopes, portant la palme et le cadran solaire, les deux symboles de l'astrologie judiciaire. Ceux-ci étaient savants dans les quatre livres de Mercure sur les mouvements des astres, leur lumière, leur coucher, leur lever, les conjonctions et les oppositions de la lune et du soleil.

Après les tireurs d'horoscopes, marchaient les scribes des choses sacrées, une plume sur la tête, l'écriture, l'encrier et le jonc à la main. Ils avaient la connaissance de l'hiéroglyphe, de la cosmologie, de la géographie, du cours du soleil, de la lune et des autres planètes, de la topographie de l'Égypte et des lieux consacrés, des mesures, et de quelques autres objets relatifs à la politique et à la religion.

Après les horoscopistes venaient ceux qu'on appelaient les *stolites*, avec les symboles de la justice, et les coupes de libations. Ils n'ignoraient rien de ce qui concerne le choix des victimes, la discipline des temples, le culte divin, les cérémonies de la religion, les sacrifices, les prémices, les hymnes, les prières, les fêtes, les pompes publiques, et autres matières qui composaient dix des livres de Mercure.

Les prophètes fermaient la procession. Ils avaient la poitrine nue; ils portaient dans leur sein découvert l'*hydria;* ceux qui veillaient aux pains sacrés les accompagnaient. Les prophètes étaient initiés à tout ce qui a rapport à la nature des dieux et à l'esprit des lois; ils présidaient à la répartition des impôts; et les livres sacerdotaux, qui contenaient leur science, étaient au nombre de dix.

Toute la sagesse *égyptienne* formait quarante-deux volumes, dont les six derniers, à l'usage des pastophores, traitaient de l'anatomie, de la médecine, des maladies, des remèdes, des instruments, des yeux et des femmes. Ces livres étaient gardés dans les temples. Les lieux où ils étaient déposés n'étaient accessibles qu'aux anciens d'entre les prêtres. On n'initiait que les naturels du pays, qu'on faisait passer auparavant par de longues épreuves. Si la recommandation d'un souverain contraignait à admettre dans un séminaire quelque personnage étranger, on n'épargnait rien

pour le rebuter. On enseignait d'abord au néophyte l'épistolographie, ou la forme et la valeur des caractères ordinaires. De là il passait à la connaissance de l'Écriture sainte ou de la science du sacerdoce, et son cours de théologie finissait par les traités de l'hiéroglyphe ou du style lapidaire, qui se divisait en caractères parlants, symboliques, imitatifs et allégoriques.

Leur philosophie morale se rapportait principalement à la commodité de la vie et à la science du gouvernement. Si l'on considère qu'au sortir de leur école Thalès sacrifia aux dieux, pour avoir trouvé le moyen de décrire le cercle et de mesurer le triangle; et que Pythagore immola cent bœufs pour avoir découvert la propriété du carré de l'hypothénuse, on n'aura pas une haute opinion de leur géométrie. Leur astronomie se réduisait à la connaissance du lever et du coucher des astres, des aspects des planètes, des solstices, des équinoxes, des parties du zodiaque; connaissance qu'ils appliquaient à des calculs astrologiques et généthliaques. Eudoxe publia les premières idées systématiques sur le mouvement des corps célestes; Thalès prédit la première éclipse, soit que ce dernier en eût inventé la méthode, soit qu'il l'eût apprise en Égypte; qu'était-ce que l'astronomie *égyptienne?* il y a toute apparence que leurs observations ne devaient leur réputation qu'à l'inexactitude de celles qu'on faisait ailleurs.

La gamme de leur musique avait trois tons, et leur lyre trois cordes. Il y avait long-temps que Pythagore avait cessé d'être leur disciple, lorsqu'il s'occupait encore à chercher les rapports des intervalles des sons. Un long usage d'embaumer les corps aurait dû perfectionner leur médecine; cependant ce qu'on en peut dire de mieux, c'est qu'ils avaient des médecins pour chaque partie du corps et pour chaque maladie. C'était, du reste, un tissu de pratiques superstitieuses, très-commodes pour pallier l'inefficacité des remèdes et l'ignorance du médecin. Si le malade ne guérissait pas, c'est qu'il avait la conscience en mauvais état. Tout ce que Borrichius a débité de leur chimie n'est qu'un délire érudit; il est démontré que la question de la transmutation des métaux n'avait point été agitée avant le règne de Constantin. On ne peut nier qu'ils n'aient pratiqué, de temps immémorial, l'astrologie judiciaire; mais les en estimerons-nous beaucoup davantage? Ils ont eu d'excellents magiciens, témoin leur querelle avec Moïse en présence de Pharaon, et la métamorphose de leurs verges en serpents. Ce tour de sorcier est un des plus forts dont il soit fait mention dans l'histoire. Ils ont eu deux théologies, l'une ésotérique et l'autre exotérique. La première consistait à n'admettre d'autre dieu que l'univers, d'autres principes des êtres que la matière et le mouvement. Osiris était le soleil, la lune était

Isis. Ils disaient : « Au commencement tout était confondu : le ciel et la terre n'étaient qu'un; mais dans le temps les éléments se séparèrent. L'air s'agita; sa partie ignée, portée au centre, forma les astres et alluma le soleil. Son sédiment grossier ne resta pas sans mouvement. Il se roula sur lui-même, et la terre parut. Le soleil échauffa cette masse inerte; les germes qu'elle contenait fermentèrent, et la vie se manifesta sous une infinité de formes diverses. Chaque être vivant s'élança dans l'élément qui lui convenait. Le monde, ajoutaient-ils, a ses révolutions périodiques, à chacune desquelles il est consumé par le feu. Il renaît de sa cendre pour subir le même sort à la fin d'une autre révolution. Ces révolutions n'ont point eu de commencement et n'auront point de fin. La terre est un globe sphérique. Les astres sont des amas de feu. L'influence de tous les corps célestes conspire à la production et à la diversité des corps terrestres. Dans les éclipses de lune ce corps est plongé dans l'ombre de la terre. La lune est une espèce de terre planétaire. »

Les Égyptiens persistèrent dans le matérialisme jusqu'à ce qu'on leur en eût fait sentir l'absurdité. Alors ils reconnurent un principe intelligent, l'ame du monde, présent à tout, animant tout, et gouvernant tout selon des lois immuables. Tout ce qui était en émanait; tout ce qui cessait d'être y retournait : c'était la source et l'abîme des exis-

tences. Ils furent successivement déistes, platoniciens, manichéens, selon les conjonctures et les systèmes dominants. Ils admirèrent l'immortalité de l'ame. Ils prièrent pour les morts. Leur Amenthès fut une espèce d'enfer ou d'élysée. Ils faisaient aux moribonds la recommandation de l'ame en ces termes : *Sol omnibus imperans, vos dii universi qui vitam hominibus largimini, me accipite; et diis æternis contubernalem futurum reddite*. Selon eux les ames des justes rentraient dans le sein du grand principe, immédiatement après la séparation d'avec le corps. Celles des méchants se purifiaient ou se dépravaient encore davantage, en circulant dans le monde sous de nouvelles formes. La matière était éternelle; elle n'avait été ni émanée, ni produite, ni créée. Le monde avait eu un commencement; mais la matière n'avait point commencé et ne pouvait finir. Elle existait par elle-même, ainsi que le principe immatériel. Le principe immatériel était l'être éternel qui informe; la matière était l'être éternel qui est informé. Le mariage d'Osiris et d'Isis était une allégorie de ce système. Osiris et Isis engendrèrent Orus ou l'univers, qu'ils regardaient comme l'acte du principe actif appliqué au principe passif.

La maxime fondamentale de leur théologie exotérique fut de ne rejeter aucune superstition étrangère; conséquemment il n'y eut point de dieu persécuté sur la surface de la terre, qui ne trouvât un

asyle dans quelque temple *égyptien;* on lui en ouvrait les portes, pourvu qu'il se laissât habiller à la manière du pays. Le culte qu'ils rendirent aux bêtes, et à d'autres êtres de la nature, fut une suite assez naturelle de l'hiéroglyphe. Les figures hiéroglyphiques représentées sur la pierre, désignèrent dans les commencements différents phénomènes de la nature; mais elles devinrent pour le peuple des représentations de la divinité, lorsque l'intelligence en fut perdue et qu'elles n'eurent plus de sens; de là cette foule de dieux de toute espèce, dont l'Égypte était remplie; de là ces contestations sanglantes qui s'élevèrent entre les prêtres, lorsque la partie laborieuse de la nation ne fut plus en état de fournir à ses propres besoins, et en même temps aux besoins de la portion oisive.

. . . . *Summus utrimque*
Inde furor vulgo, quod numina vicinorum
Odit uterque locus, quum solos credat habendos
Esse deos, quos ipse colit.
(Juvenal. Sat. xv, v. 35 et seq.)

Ce serait ici le lieu de parler des antiquités *égyptiennes*, et des auteurs qui ont écrit de la théologie et de la philosophie des *Égyptiens* : mais la plupart de ces auteurs ont disparu dans l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie; ce qui nous en reste est apocryphe, si l'on en excepte quelques fragments conservés en citations dans d'autres ouvrages. Sanchoniathon est sans autorité. Manéthon

était de Diospolis ou de Sébennis : il vécut sous Ptolémée Philadelphe. Il écrivit beaucoup de l'histoire de la philosophie et de la théologie des *Égyptiens*. Voici le jugement qu'Eusèbe a porté de ses ouvrages : *Ex columnis*, dit Eusèbe, *in syriadica terra positis, quibus sacra dialecto sacræ erant notæ insculptæ a Thoot, primo Mercurio; post diluvium vero ex sacra lingua in græcam notis ibidem sacris versæ fuerunt; interque libros in adita ægyptia relatæ ab Agatho dæmone, altero Mercurio patre Tat; unde ipse ait libros scriptos ab avo Mercurii Trismegisti....* Quel fond pourrions-nous faire sur cette traduction de traduction de symboles en hiéroglyphes, d'hiéroglyphes en caractères *égyptiens* sacrés, de caractères *égyptiens* sacrés en lettres grecques sacrées, de lettres grecques sacrées en caractère ordinaire, quand l'ouvrage de Manéthon serait parvenu jusqu'à nous?

La table Isiaque est une des antiquités *égyptiennes* les plus remarquables. Pierre Bembe la retira d'entre les mains d'un ouvrier qui l'avait jetée parmi d'autres mitrailles. Elle passa de là dans le cabinet de Vincent duc de Mantoue. Les Impériaux s'emparèrent de Mantoue, en 1630, et la table Isiaque disparut dans le sac de cette ville : un médecin du duc de Savoie la recouvra long-temps après, et la renferma parmi les antiquités de son souverain, où elle existe apparemment. Que n'a-

t-on point vu dans cette table? c'est un nuage où les figures se sont multipliées, selon qu'on avait plus d'imagination et de connaissances. Rudbeck y a trouvé l'alphabet des Lapons; Fabricius, les signes du zodiaque et les mois de l'année; Herwart, les propriétés de l'aimant et la polarité de l'aiguille aimantée; Kircher, Pignorius, Witsius, tout ce qu'ils ont voulu; ce qui n'empêchera pas ceux qui viendront après eux d'y voir encore tout ce qu'ils voudront; c'est un morceau admirable pour ne laisser aux modernes, de leurs découvertes, que ce qu'on ne jugera pas digne d'être attribué aux Anciens.[1]

ÉLÉATIQUE, (SECTE.) *Hist. de la philosophie.* La *secte éléatique* fut ainsi appelée d'Élée, ville de la Grande-Grèce, où naquirent Parménide, Zénon et Leucippe, trois célèbres défenseurs de la philosophie dont nous allons parler.

Xénophane de Colophone passe pour le fondateur de l'*Éléatisme*. On dit qu'il succéda à Télauge, fils de Pythagore, qui enseignait en Italie la doctrine de son père. Ce qu'il y a de certain, c'est que les *éléatiques* furent quelquefois appelés *pythagoriciens*.

[1] Conférez ici ce que nous avons dit du livre de M. Dutens, sur l'*Origine des Découvertes attribuées aux modernes*, dans le Discours préliminaire qui sert d'Introduction au Dictionnaire de la philosophie ancienne et moderne de l'*Encyclopédie méthodique*. Voyez depuis la page 15 jusqu'à la page 21. N.

Il se fit un grand schisme dans l'école *éléatique*, qui la divisa en deux sortes de philosophes qui conservèrent le même nom, mais dont les principes furent aussi opposés qu'il était possible qu'ils le fussent; les uns se perdant dans des abstractions, et élevant la certitude des connaissances métaphysiques, aux dépens de la science des faits, regardèrent la physique expérimentale et l'étude de la nature comme l'occupation vaine et trompeuse d'un homme qui, portant la vérité en lui-même, la cherchait au dehors, et devenait, de propos délibéré, le jouet perpétuel de l'apparence et des fantômes : de ce nombre furent Xénophane, Parménide, Mélisse, et Zénon; les autres, au contraire, persuadés qu'il n'y a de vérité que dans les propositions fondées sur le témoignage de nos sens, et que la connaissance des phénomènes de la nature est la seule vraie philosophie, se livrèrent tout entiers à l'étude de la physique : et l'on trouve à la tête de ceux-ci les noms célèbres de Leucippe, de Démocrite, de Protagoras, de Diagoras et d'Anaxarque. Ce schisme nous donne la division de l'histoire de la philosophie *éléatique*, en histoire de l'*Éléatisme* métaphysique, et en histoire de l'*Éléatisme* physique.

Histoire des éléatiques métaphysiciens. Xénophane vécut si long-temps, qu'on ne sait à quelle année rapporter sa naissance. La différence entre les historiens est de vingt olympiades : mais il est

difficile d'en trouver une autre que la cinquante-sixième, qui satisfasse à tous les faits donnés. Xénophane, né dans la cinquante-sixième olympiade, put apprendre les éléments de la grammaire, tandis qu'Anaximandre fleurissait; entrer dans l'école pythagoricienne à l'âge de vingt-cinq ans, professer la philosophie jusqu'à l'âge de quatre-vingt-douze, être témoin de la défaite des Perses à Platée et à Marathon, voir le règne d'Hiéron, avoir Empedocle pour disciple, atteindre le commencement de la quatre-vingt-unième olympiade, et mourir âgé de cent ans.

Xénophane n'eut point de maître. Persécuté dans sa patrie, il se retira à Zancle ou à Catane, dans la Sicile. Il était poète et philosophe. Réduit à la dernière indigence, il alla demander du pain à Hiéron. Demander du pain à un tyran! il valait encore mieux chanter ses vers dans les rues; cela eût été plus honnête et plus conforme aux mœurs du temps. Indigné des fables qu'Homère et Hésiode avaient débitées sur le compte des dieux, il écrivit contre ces deux poètes; mais les vers d'Hésiode et d'Homère sont parvenus jusqu'à nous, et ceux de Xénophane sont tombés dans l'oubli. Il combattit les principes de Thalès et de Pythagore; il harcela un peu le philosophe Épiménide; il écrivit l'histoire de son pays; il jeta les fondements d'une nouvelle philosophie dans un ouvrage intitulé *de la Nature*. Ses disputes avec les philoso-

phes de son temps, servirent aussi d'aliment à la mauvaise humeur de Timon; je veux dire que le misanthrope s'en réjouissait intérieurement, quoiqu'il en parut fâché à l'extérieur.

Nous n'avons point les ouvrages des *éléatiques;* et l'on accuse ceux d'entre les Anciens qui ont fait mention de leurs principes, d'avoir mis peu d'exactitude et de fidélité dans l'exposition qu'ils nous en ont laissée. Il y a toute apparence que les *éléatiques* avaient la double doctrine. Voici tout ce qu'on a pu recueillir de leur métaphysique et de leur physique.

Métaphysique de Xénophane. Rien ne se fait de rien. Ce qui est a donc toujours été : mais ce qui est éternel est infini; ce qui est infini est un : car où il y a dissimilitude il y a pluralité. Ce qui est éternel, infini, un, partout le même, est aussi immuable et immobile : car s'il pouvait changer de lieu, il ne serait pas infini; et s'il pouvait devenir autre, il y aurait en lui des choses qui commenceraient et des choses qui finiraient sans cause; il se ferait quelque chose de rien, et rien de quelque chose; ce qui est absurde. Il n'y a qu'un être qui soit éternel, infini, un, immuable, immobile, tout, et cet être est Dieu. Dieu n'est point corps; cependant sa substance s'étendant également en tout sens, remplit un espace immense sphérique. Il n'a rien de commun avec l'homme. Dieu voit tout, entend tout, est présent à tout; il est en

même temps l'intelligence, la durée, la nature; il n'a point notre forme, il n'a point nos passions; ses sens ne sont point tels que les nôtres.

Ce système n'est pas éloigné du spinosisme. Si Xénophane semble reconnaître deux substances dont l'union intime constitue un tout, qu'il appelle l'*univers*, d'un autre côté l'une de ces substances est figurée, et ne peut, selon ce philosophe, se concevoir distinguée et séparée de l'autre que par abstraction. Leur nature n'est pas essentiellement différente; d'ailleurs cette ame de l'univers que Xénophane paraît avoir imaginée, et que tous les philosophes qui l'ont suivi ont admise, n'était rien de ce que nous entendons par un *esprit*.

Physique de Xénophane. Il n'y a qu'un univers; mais il y a une infinité de mondes. Comme il n'y a point de mouvement vrai, il n'y a en effet ni génération, ni dépérissement, ni altération. Il n'y a ni commencement ni fin de rien, que des apparences. Les apparences sont les seules processions réelles de l'état de possibilité à l'état d'existence, et de l'état d'existence à celui d'annihilation. Les sens ne peuvent nous élever à la connaissance de la raison première de l'univers. Ils nous trompent nécessairement sur ses lois. Il ne nous vient de science solide que de la raison; tout ce qui n'est fondé que sur le témoignage des sens est opinion. La métaphysique est la science des choses; la

physique est l'étude des apparences. Ce que nous apercevons en nous, est; ce que nous apercevons hors de nous, nous paraît. Mais la seule vraie philosophie est des choses qui sont, et non de celles qui paraissent.

Malgré ce mépris que les *éléatiques* faisaient de la science des faits et de la connaissance de la nature, ils s'en occupaient sérieusement, ils en jugeaient seulement moins favorablement que les philosophes de leur temps. Ils auraient été d'accord avec les pyrrhoniens sur l'incertitude du rapport des sens, mais ils auraient défendu contre eux l'infaillibilité de la raison.

Il y a, disaient les *éléatiques*, quatre éléments; ils se combinent pour former la terre. La terre est la matière de tous les êtres. Les astres sont des nuages enflammés : ces gros charbons s'éteignent le jour et s'allument la nuit. Le soleil est un amas de particules ignées, qui se détruit et se reforme en vingt-quatre heures; il se lève le matin comme un grand brâsier allumé de vapeurs récentes : ces vapeurs se consument à mesure que son cours s'avance; le soir il tombe épuisé sur la terre; son mouvement se fait en ligne droite : c'est la distance qui donne à l'espace qu'il parcourt une courbure apparente. Il y a plusieurs soleils; chaque climat, chaque zone a le sien. La lune est un nuage condensé; elle est habitée; il y a des régions, des villes. Les nuées ne sont que des exha-

laisons que le soleil attire de la surface de la terre. Est-ce l'affluence des mixtes qui se précipitent dans les mers qui les sale? Les mers ont couvert toute la terre; ce phénomène est démontré par la présence des corps marins sur sa surface et dans ses entrailles. Le genre humain finira lorsque la terre étant entraînée au fond des mers, cet amas d'eau se répandra également partout, détrempera le globe, et n'en formera qu'un bourbier; les siècles s'écouleront, l'immense bourbier se séchera et les hommes renaîtront. Voilà la grande révolution de tous les êtres.

Ne perdons point de vue, au milieu de ces puérilités, plusieurs idées qui ne sont point au-dessous de la philosophie de nos temps; la distinction des éléments, leur combinaison, d'où résulte la terre; la terre, principe général des corps; l'apparence circulaire, effet de la grande distance; la pluralité des mondes et des soleils; la lune habitée; les nuages formés des exhalaisons terrestres; le séjour de la mer sur tous les points de la surface de la terre. Il était difficile qu'une science qui en était à son alphabet, rencontrât un plus grand nombre de vérités ou d'idées heureuses.

Tel était l'état de la philosophie *éléatique*, lorsque Parménide naquit. Il était d'Élée. Il eut Zénon pour disciple. Il s'entretint avec Socrate. Il écrivit sa philosophie en vers; il ne nous en reste que des lambeaux si décousus, qu'on n'en peut for-

mer aucun ensemble systématique. Il y a de l'apparence qu'il donna aussi la préférence à la raison, sur les sens; qu'il regarda la physique comme la science des opinions, et la métaphysique comme la science des choses, et qu'il laissa l'*éléatisme* spéculatif où il en était, à moins qu'on ne veuille s'en rapporter à Platon, et attribuer à Parménide tout ce que le platonisme a débité depuis sur les idées. Parménide se fit un système de physique particulier. Il regarda le froid et le chaud, ou la terre et le feu, comme les principes des êtres; il découvrit que le soleil et la lune brillaient de la même lumière, mais que l'éclat de la lune était emprunté; il plaça la terre au centre du monde; il attribua son immobilité à sa distance égale en tout sens, de chacun des autres points de l'univers. Pour expliquer la génération des substances qui nous environnent, il disait : « Le feu a été appliqué à la terre, le limon s'est échauffé, l'homme et tout ce qui a vie a été engendré; le monde finira; la portion principale de l'ame humaine est placée dans le cœur. »

Parménide naquit dans la soixante-neuvième olympiade. On ignore le temps de sa mort. Les Éléens l'appelèrent au gouvernement; mais des troubles populaires le dégoûtèrent bientôt des affaires publiques, et il se retira pour se livrer tout entier à la philosophie.

Mélisse, de Samos, fleurit dans la quatre-vingt-

quatrième olympiade. Il fut homme d'État avant que d'être philosophe. Il eut peut-être été plus avantageux pour les peuples qu'il eût commencé par être philosophe, avant que d'être homme d'État. Il écrivit dans sa retraite, *de l'Être* et *de la Nature*. Il ne changea rien à la philosophie de ses prédécesseurs : il croyait seulement que la nature des dieux étant incompréhensible, il fallait s'en taire, et que ce qui n'est pas est impossible; deux principes, dont le premier marque beaucoup de retenue, et le second beaucoup de hardiesse. On croit que ce fut notre philosophe qui commandait les Samiens, lorsque leur flotte battit celle des Athéniens.

Zénon l'*éléatique* fut un beau garçon que Parménide ne reçut pas dans son école sans qu'on en médît. Il se mêla aussi des affaires publiques avant que de s'appliquer à l'étude de la philosophie. On dit qu'il se trouva dans Agrigente, lorsque cette ville gémissait sous la tyrannie de Phalaris; qu'ayant employé sans succès toutes les ressources de la philosophie, pour adoucir cette bête féroce, il inspira à la jeunesse l'honnête et dangereux dessein de s'en délivrer; que Phalaris, instruit de cette conspiration, fit saisir Zénon, et l'exposa aux plus cruels tourments, dans l'espérance que la violence de la douleur lui arracherait les noms de ses complices; que le philosophe ne nomma que le favori du tyran; qu'au milieu des supplices, son

éloquence réveilla les lâches Agrigentins; qu'ils rougirent de s'abandonner eux-mêmes, tandis qu'un étranger expirait à leurs yeux, pour avoir entrepris de les tirer de l'esclavage; qu'ils se soulevèrent brusquement, et que le tyran fut assommé à coups de pierres. Les uns ajoutent qu'ayant invité Phalaris à s'approcher, sous prétexte de lui révéler tout ce qu'il desirait savoir, il le mordit par l'oreille, et ne lâcha prise qu'en mourant sous les coups que les bourreaux lui donnèrent. D'autres que, pour ôter à Phalaris toute espérance de connaître le fond de la conjuration, il se coupa la langue avec les dents, et la cracha au visage du tyran. Mais quelque honneur que la philosophie puisse recueillir de ces faits, nous ne pouvons nous en dissimuler l'incertitude. Zénon ne vécut ni sous Phalaris, ni sous Denis; et l'on raconte les mêmes choses d'Anaxarque.

Zénon était grand dialecticien. Il avait divisé sa logique en trois parties. Il traitait, dans la première, de l'art de raisonner; dans la seconde, de l'art de dialoguer; et dans la troisième, de l'art de disputer. Il n'eut point d'autre métaphysique que celle de Xénophane. Il combattit la réalité du mouvement. Tout le monde connaît son sophisme de la tortue et d'Achille. « Il disait, si je souffre « sans indignation l'injure du méchant, je serai « insensible à la louange de l'honnête homme. » Sa physique fut la même que celle de Parménide.

Il nia le vide. S'il ajouta au froid et au chaud l'humide et le sec, ce ne fut pas proprement comme quatre différents principes, mais comme quatre effets de deux causes, la terre et le feu.

Histoire des éléatiques physiciens. Leucippe d'Abdère, disciple de Mélisse et de Zénon, et maître de Démocrite, s'aperçut bientôt que la méfiance outrée du témoignage des sens détruisait toute philosophie, et qu'il valait mieux rechercher en quelles circonstances ils nous trompaient, que de se persuader à soi-même et aux autres, par des subtilités de logique, qu'ils nous trompent toujours. Il se dégoûta de la métaphysique de Xénophane, des idées de Platon, des nombres de Pythagore, des sophismes de Zénon, et s'abandonna tout entier à l'étude de la nature, à la connaissance de l'univers, et à la recherche des propriétés et des attributs des êtres. Le seul moyen, disait-il, de réconcilier les sens avec la raison, qui semblent s'être brouillés depuis l'origine de la secte *éléatique*, c'est de recueillir des faits et d'en faire la base de la spéculation. Sans les faits, toutes les idées systématiques ne portent sur rien : ce sont des ombres inconstantes qui ne se ressemblent qu'un instant.

On peut regarder Leucippe comme le fondateur de la philosophie corpusculaire. Ce n'est pas qu'avant lui on n'eût considéré les corps comme des amas de particules; mais il est le premier

qui ait fait, de la combinaison de ces particules, la cause universelle de toutes choses. Il avait pris la métaphysique en une telle aversion, que pour ne rien laisser, disait-il, d'arbitraire dans sa philosophie, il en avait banni le nom de Dieu. Les philosophes qui l'avaient précédé, voyaient tout dans les idées ; Leucippe ne voulut rien admettre que ce qu'il observerait dans les corps. Il fit tout émaner de l'atome, de sa figure et de son mouvement. Il imagina l'atomisme ; Démocrite perfectionna ce système ; Épicure le porta jusqu'où il pouvait s'élever.

Leucippe et Démocrite avaient dit que les atomes différaient par le mouvement, la figure et la masse, et que c'était de leur coordination que naissaient tous les êtres. Épicure ajouta qu'il y avait des atomes d'une nature si hétérogène, qu'ils ne pouvaient ni se rencontrer, ni s'unir. Leucippe et Démocrite avaient prétendu que toutes les molécules élémentaires avaient commencé par se mouvoir en ligne droite. Épicure remarqua que, si elles avaient commencé à se mouvoir toutes en ligne droite, elles n'auraient jamais changé de direction, ne se seraient point choquées, ne se seraient point combinées, et n'auraient produit aucune substance ; d'où il conclut qu'elles s'étaient mues dans des directions un peu inclinées les unes aux autres, et convergentes vers quelque point commun, à peu près comme nous voyons les gra-

ves tomber vers le centre de la terre. Leucippe et Démocrite avaient animé leurs atomes d'une même force de gravitation. Épicure fit graviter les siens diversement. Voilà les principales différences de la philosophie de Leucippe et d'Épicure qui nous soient connues.

Leucippe disait encore : l'univers est infini. Il y a un vide absolu, et un plein absolu : ce sont les deux portions de l'espace en général. Les atomes se meuvent dans le vide. Tout naît de leurs combinaisons. Ils forment des mondes qui se résolvent en atomes. Entraînés autour d'un centre commun, ils se rencontrent, se choquent, se séparent, s'unissent; les plus légers sont jetés dans les espaces vides, qui embrassent extérieurement le tourbillon général. Les autres tendent fortement vers le centre; ils s'y hâtent, s'y pressent, s'y accrochent et y forment une masse qui augmente sans cesse en densité. Cette masse attire à elle tout ce qui l'approche; de là naissent l'humide, le limoneux, le sec, le chaud, le brûlant, l'enflammé, les eaux, la terre, les pierres, les hommes, le feu, la flamme, les astres. Le soleil est environné d'une grande atmosphère qui lui est extérieure. C'est le mouvement qui entretient sans cesse le feu des astres, en portant au lieu qu'ils occupent des particules qui réparent les pertes qu'ils font. La lune ne brille que d'une lumière empruntée du soleil. Le soleil et la lune souffrent

des éclipses, parce que la terre penche vers le midi. Si les éclipses de lune sont plus fréquentes que celles de soleil, il en faut chercher la raison dans la différence de leurs orbes. Les générations, les dépérissements, les altérations, sont les suites d'une loi générale et nécessaire, qui agit dans toutes les molécules de la matière.

Quoique nous ayons perdu les ouvrages de Leucippe, il nous est resté, comme on voit, assez de connaissance des principes de sa philosophie, pour juger du mérite de quelques-uns de nos systématiques modernes; et nous pourrions demander aux Cartésiens s'il y a loin des idées de Leucippe à celles de Descartes.

Leucippe eut pour successeur Démocrite, un des premiers génies de l'antiquité. Démocrite naquit à Abdère, où sa famille était riche et puissante. Il fleurissait au commencement de la guerre du Péloponnèse. Dans le dessein qu'il avait formé de voyager, il laissa à ses frères les biens fonds, et il prit en argent ce qui lui revenait de la succession de son père. Il parcourut l'Égypte, où il apprit la géométrie dans les séminaires; la Chaldée, l'Éthiopie, où il conversa avec les gymnosophistes; la Perse, où il interrogea les mages; les Indes, etc. « Je n'ai rien épargné pour m'instruire, « disait Démocrite; j'ai vu tous les hommes cé-« lèbres de mon temps; j'ai parcouru toutes les « contrées où j'ai espéré rencontrer la vérité : la

« distance des lieux ne m'a point effrayé; j'ai ob-
« servé les différences de plusieurs climats; j'ai
« recueilli les phénomènes de l'air, de la terre et
« des eaux : la fatigue des voyages ne m'a point
« empêché de méditer; j'ai cultivé les mathé-
« matiques sur les grandes routes, comme dans
« le silence de mon cabinet; je ne crois pas que
« personne me surpasse aujourd'hui dans l'art de
« démontrer par les nombres et par les lignes, je
« n'en excepte pas même les prêtres de l'Égypte. »

Démocrite revint dans sa patrie, rempli de la sagesse de toutes les nations; mais il y fut réduit à la vie la plus étroite et la plus obscure; ses longs voyages avaient entièrement épuisé sa fortune; heureusement il trouva, dans l'amitié de Damasis son frère, les secours dont il avait besoin. Les lois du pays refusaient la sépulture à celui qui avait dissipé le bien de ses pères. Démocrite ne crut pas devoir exposer sa mémoire à cette injure : il obtint de la République une somme considérable en argent, avec une statue d'airain, sur la seule lecture d'un de ses ouvrages. Dans la suite, ayant conjecturé, par des observations météorologiques, qu'il y aurait une grande disette d'huile, il acheta à bon marché toute celle qui était dans le commerce, la revendit fort cher, et prouva aux détracteurs de la philosophie, que le philosophe savait acquérir des richesses quand il le voulait. Ses concitoyens l'appelèrent à l'administration des

affaires publiques : il se conduisit à la tête du gouvernement comme on l'attendait d'un homme de son caractère. Mais son goût dominant ne tarda pas à le rappeler à la contemplation et à la philosophie. Il s'enfonça dans les lieux sauvages et solitaires; il erra parmi les tombeaux; il se livra à l'étude de la morale, de la nature, de l'anatomie et des mathématiques; il consuma sa vie en expériences; il fit dissoudre des pierres; il exprima le suc des plantes; il disséqua les animaux. Ses imbéciles concitoyens le prirent alternativement pour magicien et pour insensé. Son entrevue avec Hippocrate, qu'on avait appelé pour le guérir, est trop connue et trop incertaine, pour que j'en fasse mention ici. Ses travaux et son extrême sobriété n'abrégèrent point ses jours. Il vécut près d'un siècle. Voici les principes généraux de sa philosophie.

Logique de Démocrite. Démocrite disait : « Il n'existe que les atomes et le vide; il faut traiter le reste comme des simulacres trompeurs. L'homme est loin de la vérité. Chacun de nous a son opinion; aucun n'a la science. Il y a deux philosophies: l'une sensible, l'autre rationnelle; il faut s'en tenir à la première, tant qu'on voit, qu'on sent, qu'on entend, qu'on goûte et qu'on touche; il ne faut poursuivre le phénomène à la pointe de l'esprit, que quand il échappe à la portée des sens. La voie expérimentale est longue, mais elle est sûre; la

voie du raisonnement a le même défaut, et n'a pas la même certitude. »

D'où l'on voit que Démocrite s'était un peu rapproché des idées de Xénophane en métaphysique, et qu'il s'était livré sans réserve à la méthode de philosopher de Leucippe en physique.

Physiologie de Démocrite. Démocrite disait : « Rien ne se fait de rien ; le vide et les atomes sont les causes efficientes de tout. La matière est un amas d'atomes, ou n'est qu'une vaine apparence. L'atome ne naît point du vide, ni le vide de l'atome : les corps existent dans le vide. Ils ne diffèrent que par la combinaison de leurs éléments. Il faut rapporter l'espace aux atomes et au vide. Tout ce qui est plein est atome ; tout ce qui n'est pas atome est vide. Le vide et les atomes sont deux infinis, l'un en nombre, l'autre en étendue. Les atomes ont deux propriétés primitives, la figure et la masse. La figure varie à l'infini ; la masse est la plus petite possible. Tout ce que nous attribuons d'ailleurs aux atomes comme des propriétés, est en nous. Ils se meuvent dans le vide immense, où il n'y a ni haut, ni bas, ni commencement, ni milieu, ni fin ; ce mouvement a toujours été et ne cessera jamais. Il se fait selon une direction oblique, telle que celle des graves. Le choc et la cohésion sont des suites de cette obliquité et de la diversité des figures. La justice, le destin, la providence, sont des termes vides de

sens. Les actions réciproques des atomes sont les seules raisons éternelles de tout. Le mouvement circulaire en est un effet immédiat. La matière est une : toutes les différences émanent de l'ordre, de la figure et de la combinaison des atomes. La génération n'est que la cohésion des atomes homogènes : l'altération n'est qu'un accident de leur combinaison; la corruption n'est que leur séparation; l'augmentation, qu'une addition d'atomes; la diminution, qu'une soustraction d'atomes. Ce qui s'aperçoit par les sens est toujours vrai; la doctrine des atomes rend raison de toute la diversité de nos sensations. Les mondes sont infinis en nombre : il y en a de parfaits, d'imparfaits, de semblables, de différents. Les espaces qu'ils occupent, les limites qui les circonscrivent, les intervalles qui les séparent, varient à l'infini. Les uns se forment, d'autres sont formés; d'autres se résolvent et se détruisent. Le monde n'a point d'ame, ou l'ame du monde est le mouvement igné. Le feu est un amas d'atomes sphériques. Il n'y a d'autres différences entre les atomes constitutifs de l'air, de l'eau et de la terre, que celle des masses. Les astres sont des amas de corpuscules ignés et légers, mus sur eux-mêmes. La lune a ses montagnes, ses vallées et ses plaines. Le soleil est un globe immense de feu. Les corps célestes sont emportés d'un mouvement général d'orient en occident. Plus leur orbe est voisin de

la terre, plus il se meut lentement. Les comètes sont des amas de planètes si voisines, qu'elles n'excitent que la sensation d'un tout. Si l'on resserre dans un espace trop étroit une grande quantité d'atomes, il s'y formera un courant; si l'on disperse au contraire les atomes dans un vide trop grand pour leur quantité, ils demeureront en repos. Dans le commencement, la terre fut emportée à travers l'immensité de l'espace d'un mouvement irrégulier. Elle acquit dans le temps de la consistance et du poids; son mouvement se ralentit peu à peu, puis il cessa. Elle doit son repos à son étendue et à sa gravité. C'est un vaste disque qui divise l'espace infini en deux hémisphères, l'un supérieur, et l'autre inférieur. Elle reste immobile par l'égalité de force de ces deux hémisphères. Si l'on considère la section de l'espace universel, relativement à deux points déterminés de cet espace, elle sera droite et oblique. C'est en ce sens que l'axe de la terre est incliné. La terre est pleine d'eau : c'est la distribution inégale de ce fluide dans ses immenses et profondes concavités, qui cause et entretient ses mouvements. Les mers décroissent sans cesse et tariront. Les hommes sont sortis du limon et de l'eau. L'ame humaine n'est que la chaleur des éléments du corps; c'est par cette chaleur que l'homme se meut et qu'il vit. L'ame est mortelle, elle se dissipe avec le corps. La partie qui réside dans le

cœur, réfléchit, pense et veut; celle qui est répandue uniformément partout ailleurs, sent seulement. Le mouvement qui a engendré les êtres détruits, les reformera. Les animaux, les hommes et les dieux ont chacun leurs sens propres. Les nôtres sont des miroirs qui reçoivent les images des choses. Toute sensation n'est qu'un toucher. La distinction du jour et de la nuit est une expression naturelle du temps. »

Théologie de Démocrite. « Il y a des natures composées d'atomes très-subtils, qui ne se montrent à nous que dans les ténèbres. Ce sont des simulacres gigantesques : la dissolution en est plus difficile et plus rare que des autres natures. Ces êtres ont des voix : ils sont plus instruits que nous. Il y a dans l'avenir des événements qu'ils peuvent prévoir, et nous annoncer : les uns sont bienfaisants, les autres malfaisants. Ils habitent le vague des airs; ils ont la figure humaine. Leur dimension peut s'étendre jusqu'à remplir des espaces immenses. » D'où l'on voit que Démocrite avait pris pour des êtres réels des fantômes de son imagination, et qu'il avait composé sa théologie de ses propres visions; ce qui était arrivé de son temps à beaucoup d'autres qui ne s'en doutaient pas.

Morale de Démocrite. La santé du corps et le repos de l'ame sont le souverain bien de l'homme. L'homme sage ne s'attache fortement à rien de ce qui peut lui être enlevé. Il faut se consoler de ce

qui est, par la contemplation du possible. Le philosophe ne demandera rien, et méritera tout ; ne s'étonnera guère, et se fera souvent admirer. C'est la loi qui fait le bien et le mal, le juste et l'injuste, le décent et le déshonnête. La connaissance du nécessaire est plus à desirer que la jouissance du superflu. L'éducation fait plus d'honnêtes gens que la nature. Il ne faut courir après la fortune, que jusqu'au point marqué par les besoins de la nature. L'on s'épargnera bien des peines et des entreprises si l'on connaît ses forces, et si l'on ne se propose rien au-delà, ni dans son domestique, ni dans la société. Celui qui s'est fait un caractère, sait tout ce qui lui arrivera. Les lois n'ôtent la liberté qu'à ceux qui en abuseraient. On n'est point sous le malheur tant qu'on est loin de l'injustice : le méchant qui ignore la dissolution finale, et qui a la conscience de sa méchanceté, vit en crainte, meurt en transe, et ne peut s'empêcher d'attendre d'une justice ultérieure qui n'est pas, ce qu'il a mérité de celle qui est, et à laquelle il n'ignore pas qu'il échappe en mourant. La bonne santé est dans la main de l'homme. L'intempérance donne de courtes joies et de longs déplaisirs, etc.

Démocrite prit pour disciple Protagoras, un de ses concitoyens ; il le tira de la condition de portefaix, pour l'élever à celle de philosophe. Démocrite ayant considéré avec des yeux mécaniciens l'artifice singulier que Protagoras avait imaginé

pour porter commodément un grand fardeau, l'interrogea, conçut sur ses réponses bonne opinion de son esprit, et se l'attacha. Protagoras professa l'éloquence et la philosophie. Il fit payer chèrement ses leçons : il écrivit un livre de la nature des dieux, qui lui mérita le nom d'*impie*, et qui l'exposa à des persécutions. Son ouvrage commençait par ces mots : *Je ne sais s'il y a des dieux; la profondeur de cette recherche, jointe à la brièveté de la vie, m'ont condamné à l'ignorer toujours.* Protagoras fut banni, et ses livres recherchés, brûlés et lus. *Punitis ingeniis gliscit auctoritas.*

Ce qu'on nous a transmis de sa philosophie n'a rien de particulier; c'est la métaphysique de Xénophane, et la physique de Démocrite.

L'*éléatique* Diagoras, de l'île de Mélos, fut un autre impie. Il naquit dans la trente-huitième olympiade. Les désordres qu'il remarqua dans l'ordre physique et moral le déterminèrent à nier l'existence des dieux. Il ne renferma point sa façon de penser, malgré les dangers auxquels il s'exposait en la laissant transpirer. Le gouvernement mit sa tête à prix. On éleva une colonne d'airain, par laquelle on promettait un talent à celui qui le tuerait, et deux talents à celui qui le prendrait vif. Une de ses imprudences fut d'avoir pris, au défaut d'autre bois, une statue d'Hercule pour faire cuire des navets. Le vaisseau qui le portait loin de sa patrie, ayant été accueilli par une violente tem-

pète, les matelots, gens superstitieux dans le danger, commencèrent à se reprocher de l'avoir pris sur leur bord; mais le philosophe leur montrant d'autres bâtiments, qui ne couraient pas moins de danger que le leur, leur demanda avec un grand sang-froid, si chacun de ces vaisseaux portait aussi un Diagoras. Il disait dans une autre conjoncture, à un Samothrace de ses amis, qui lui faisait remarquer dans un temple de Neptune un grand nombre d'*ex-voto* offerts au dieu par des voyageurs qu'il avait sauvés du naufrage, que les prêtres ne seraient pas si fiers, si l'on avait pu tenir registre des prières de tous les honnêtes gens que Neptune avait laissé périr. Notre athée donna de bonnes lois aux Mantinéens, et mourut tranquillement à Corinthe.

Anaxarque d'Abdère fut plus fameux par la licence de ses mœurs que par ses ouvrages. Il jouit de toute la faveur d'Alexandre : il s'occupa à corrompre ce jeune prince par la flatterie. Il parvint à le rendre inaccessible à la vérité. Il eut la bassesse de le consoler du meurtre de Clitus. *An ignoras*, lui disait-il, *jus et fas Jovi assidere, ut quidquid rex agat, id fas justumque putetur.* Il avait long-temps sollicité auprès d'Alexandre la perte de Nicocréon, tyran de l'île de Chypre. Une tempête le jeta entre les mains de ce dangereux ennemi. Alexandre n'était plus. Nicocréon fit piler Anaxarque dans un mortier. Ce malheureux

mourut avec une fermeté digne d'un plus honnête homme. Il s'écriait sous les coups de pilon : *Anaxarchi culeum, non Anaxarchum tundis*. On dit aussi de lui qu'il se coupa la langue avec les dents, et qu'il la cracha au visage du tyran.

ÉMAIL, s. m. (*Art. mécan.*) Branche de l'art de la verrerie. L'*émail* est une préparation particulière du verre auquel on donne différentes couleurs, tantôt en lui conservant une partie de sa transparence, tantôt en la lui ôtant; car il y a des *émaux* transparents et des *émaux* opaques.

L'art d'émailler sur la terre est ancien. Il y avait au temps de Porsenna, roi des Toscans, des vases émaillés de différentes figures. Cet art, après avoir été long-temps brut, fit tout à coup des progrès surprenants à Faenza et à Castel-Durante, dans le duché d'Urbin. Michel-Ange et Raphaël florissaient alors : aussi les figures qu'on remarque sur les vases qu'on émaillait sont-elles infiniment plus frappantes par le dessin que par le coloris. Cette espèce de peinture était encore loin de ce qu'elle devait devenir un jour; on n'y employait que le blanc et le noir, avec quelques teintes légères de carnation au visage et à d'autres parties : tels sont les *émaux* qu'on appelle *de Limoges*. Les pièces qu'on faisait sous François 1er sont très-peu de chose, si on ne les estime que par la manière dont elles sont coloriées. Tous les *émaux* dont on se servait, tant sur l'or que sur le cuivre, étaient clairs

et transparents. On couchait seulement quelquefois des *émaux* épais, séparément et à plat, comme on le pratiquerait encore aujourd'hui si l'on se proposait de former un relief. Quant à cette peinture dont nous nous proposons de traiter, qui consiste à exécuter avec des couleurs métalliques, auxquelles on a donné leurs fondants, toutes sortes de sujets, sur une plaque d'or ou de cuivre qu'on a émaillée et quelquefois contre-émaillée, elle était entièrement ignorée.

On en attribue l'invention aux Français. L'opinion générale est qu'ils ont les premiers exécuté sur l'or des portraits aussi beaux, aussi finis, et aussi vivants que s'ils avaient été peints ou à l'huile ou en miniature. Ils ont même tenté des sujets d'histoire, qui ont au moins cet avantage que l'éclat en est inaltérable.

L'usage en fut d'abord consacré au bijou. Les bijoutiers en firent des fleurs et de la mosaïque où l'on voyait des couleurs brillantes, employées contre toutes les règles de l'art, captiver les yeux par le seul charme de leur éclat.

La connaissance de la manœuvre produisit une sorte d'émulation, qui, pour être assez ordinaire, n'en est pas moins précieuse; ce fut de tirer un meilleur parti des difficultés qu'on avait surmontées, en produisant des ouvrages plus raisonnables et plus parfaits. Quand il n'y eut plus de mérite à émailler purement et simplement, on songea

à peindre en *émail;* les joailliers se firent peintres, d'abord copistes des ouvrages des autres, ensuite imitateurs de la nature.

Ce fut en 1632 qu'un orfévre de Châteaudun, qui entendait très-bien l'art d'employer les *émaux* clairs et transparents, se mit à chercher l'autre peinture, qu'on appellera plus exactement *peinture sur l'émail* qu'*en émail;* et il parvint à trouver des couleurs, qui s'appliquaient sur un fond émaillé d'une seule couleur, et se parfondaient au feu. Il eut pour disciple un nommé *Gribalin* : ces deux peintres communiquèrent leur secret à d'autres artistes qui le perfectionnèrent, et qui poussèrent la peinture en *émail* jusqu'au point où nous la possédons aujourd'hui. L'orfévre de Châteaudun s'appelait *Jean Toutin.*

Le premier qui se distingua entre ces artistes, fut l'orfévre Dubié qui logeait aux galeries du Louvre. Peu de temps après Dubié, parut Morlière : il était d'Orléans. Il travaillait à Blois. Il borna son talent à émailler des bagues et des boîtes de montre. Ce fut lui qui forma Robert Vouquer de Blois, qui l'emporta sur ses prédécesseurs par la beauté des couleurs qu'il employa, et par la connaissance qu'il eut du dessin. Vouquer mourut en 1670. Pierre Chartier de Blois lui succéda, et peignit des fleurs avec quelque succès.

La durée de la peinture en *émail*, son lustre permanent, la vivacité de ses couleurs, la mirent

alors en grand crédit : on lui donna sur la peinture en miniature une préférence, qu'elle eût sans doute conservée sans les connaissances qu'elle suppose, la patience qu'elle exige, les accidents du feu qu'on ne peut prévoir, et la longueur du travail auquel il faut s'assujétir. Ces raisons sont si fortes, qu'on peut assurer, sans craindre de se tromper, qu'il y aura toujours un très-petit nombre de grands peintres en *émail*; que les beaux ouvrages qui se feront en ce genre seront toujours très-rares et très-précieux, et que cette peinture sera long-temps encore sur le point de se perdre, parce que la recherche des couleurs prenant un temps infini à ceux qui s'en occupent, et les succès ne s'obtenant que par des expériences coûteuses et réitérées, on continuera d'en faire un secret. C'est pour cette raison que nous invitons ceux qui aiment les arts, et que leur état et leur fortune ont élevés au-dessus de toute considération d'intérêt, de publier sur la composition des couleurs propres pour la peinture de l'*émail* et de la porcelaine, ce qu'ils peuvent en connaître; ils se feront beaucoup d'honneur, et ils rendront un service important à la peinture. Les peintres sur l'*émail* ont une peine incroyable à compléter leur palette; et quand elle est à peu près complète, ils craignent toujours qu'un accident ne la dérange, ou que quelques couleurs dont ils ignorent la composition, et qu'ils emploient avec beaucoup de succès, ne

viennent à leur manquer. Il m'a paru, par exemple, que des rouges de mars qui eussent de l'éclat et de la fixité étaient très-rares. Comment un art se perfectionnera-t-il, lorsque les expériences d'un artiste ne s'ajouteront point aux expériences d'un autre artiste, et que celui qui entrera dans la carrière sera obligé de tout inventer, et de perdre à chercher des couleurs un temps précieux qu'il eût employé à peindre?

On vit immédiatement après Pierre Chartier, plusieurs artistes se livrer à la peinture en *émail*. On fit des médailles : on exécuta un grand nombre de petits ouvrages : on peignit des portraits. Jean Petitot et Jacques Bordier en apportèrent d'Angleterre de si parfaits et de si parfaitement coloriés, que deux bons peintres en miniature, Louis Hance et Louis de Guernier, tournèrent leur talent de ce côté. Ce dernier se livra à la peinture en *émail* avec tant d'ardeur et d'opiniâtreté, qu'il l'eût sans doute portée au point de perfection qu'elle pouvait atteindre, s'il eût vécu davantage. Il découvrit cependant plusieurs teintes, qui rendirent ses carnations plus belles que ses prédécesseurs ne les avaient eues. Que sont devenues ces découvertes?

Mais s'il est vrai, dans tous les arts, que la distance du médiocre au bon est grande, et que celle du bon à l'excellent est presque infinie, ce sont des vérités singulièrement frappantes dans la peinture en *émail*. Le degré de perfection le plus

léger dans le travail, quelques lignes de plus ou de moins sur le diamètre d'une pièce, constituent au-delà d'une certaine grandeur des différences prodigieuses.

Pour peu qu'une pièce soit grande, il est presque impossible de lui conserver cette égalité de superficie qui permet seule de jouir également de la peinture de quelque côté que vous la regardiez. Les dangers du feu augmentent en raison des surfaces. M. Rouquet, dont je ne pense pas que qui que ce soit récuse le jugement dans cette matière, prétend même, dans son ouvrage *de l'état des Arts en Angleterre*, que le projet d'exécuter de grands morceaux en *émail*, est une preuve décisive de l'ignorance de l'artiste; que ce genre de peinture perd de son mérite, à proportion qu'on s'éloigne de certaines limites; que l'artiste n'a plus au-delà de ces limites la même liberté dans l'exécution, et que le spectateur serait plutôt fatigué qu'amusé par les détails, quand même il arriverait à l'artiste de réussir.

Jean Petitot, né à Genève en 1607, mourut à Vevay en 1691. Il se donna des peines incroyables pour perfectionner son talent. On dit qu'il dut ses belles couleurs à un habile chimiste avec lequel il travailla, mais on ne nomme point ce chimiste. Cependant c'est l'avis de M. Rouquet : Petitot, dit-il, n'eût jamais mis dans ses ouvrages cette manœuvre si fine et si séduisante, s'il avait opéré

avec les substances ordinaires. Quelques heureuses découvertes lui fournirent les moyens d'exécuter sans peine des choses surprenantes que, sans le secours de ces découvertes, les organes les plus parfaits, avec toute l'adresse imaginable, n'auraient jamais pu produire. Tels sont les cheveux que Petitot peignait avec une légèreté dont les instruments et les préparations ordinaires ne sont nullement capables. S'il est vrai que Petitot ait eu des moyens mécaniques qui se soient perdus, quel regret pour ceux qui sont nés avec un goût vif pour les arts, et qui sentent tout le prix de la perfection !

Petitot copia plusieurs portraits d'après les plus grands maîtres : on les conserve précieusement. Van-Dyck se plut à le voir travailler, et ne dédaigna pas quelquefois de retoucher ses ouvrages.

Louis XIV et sa cour employèrent long-temps son pinceau. Il obtint une pension considérable et un logement aux galeries, qu'il occupa jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes. Ce fut alors qu'il se retira dans sa patrie.

Bordier, son beau-frère, auquel il s'était associé, peignait les cheveux, les draperies et les fonds; Petitot se chargeait toujours des têtes et des mains.

Ils traitèrent non-seulement le portrait, mais encore l'histoire. Ils vécurent sans jalousie, et amassèrent près d'un million qu'ils partagèrent sans procès.

On dit qu'il y a un très-beau morceau d'histoire de ces deux artistes dans la Bibliothèque de Genève.

M. Rouquet fait l'éloge d'un peintre suédois appelé M. Zink. Ce peintre a travaillé en Angleterre. Il a fait un grand nombre de portraits où l'on voit l'*émail* manié avec une extrême facilité, l'indocilité des matières subjuguée, et les entraves que l'art de l'*émail* met au génie entièrement brisées. Le peintre de Genève dit de M. Zink ce qu'il a dit de Petitot, qu'il a possédé des manœuvres et des matières qui lui étaient particulières, et sans lesquelles ses ouvrages n'auraient jamais eu la liberté du pinceau, la fraîcheur, la vérité, l'empâtement qui leur donnent l'effet de la nature. Les mots par lesquels M. Rouquet finit l'éloge de M. Zink sont remarquables : « Il est bien humiliant, dit M. Rou« quet, pour la nature humaine, que les génies « aient la jalousie d'être seuls. » M. Zink n'a point fait d'élève.

Nous avons aujourd'hui quelques hommes habiles dans la peinture en *émail;* tout le monde connaît les portraits de ce même M. Rouquet que nous venons de citer, ceux de M. Liotard, et les compositions de M. Durand. Je me fais honneur d'être l'ami de ce dernier, qui n'est pas moins estimable par l'honnêteté de ses mœurs et la modestie de son caractère, que par l'excellence de son talent. La postérité qui fera cas de ses ouvrages en *émail*, recherchera avec le plus grand empresse-

ment les morceaux qu'il a exécutés sur la nacre, et qui auront échappé à la barbarie de nos petits-maîtres. Mais je crains bien que la plupart de ces bas-reliefs admirables, roulés brutalement sur des tables de marbre, qui égratignent et défigurent les plus belles têtes, les plus beaux contours, ne soient effacés et détruits, lorsque les amateurs en connaîtront la valeur, qui n'est pas ignorée aujourd'hui, surtout des premiers artistes. C'est en lui voyant travailler un très-beau morceau de peinture en *émail*, soit qu'on le considère par le sujet, ou par le dessin, ou par la composition, ou par l'expression, ou même par le coloris, que j'ai écrit une partie de cet article sur la peinture en *émail*. Je vais faire connaître en peu de mots le morceau dont il s'agit.

C'est une plaque destinée à former le fond d'une tabatière d'homme, d'une forme ronde, et d'une grandeur qui passe un peu l'ordinaire. On voit sur le devant un grand Amour de dix-huit ans, droit, l'air triomphant et satisfait, appuyé sur son arc, et montrant du doigt Hercule qui apprend à filer d'Omphale : cet Amour semble dire à celui qui le regarde ces deux vers :

Qui que tu sois, tu vois ton maître;
Il l'est, le fut, ou le doit être.

Ou

Quand tu serais Jupiter même,
Je te ferai filer aussi.

Hercule est renversé nonchalamment aux pieds d'Omphale, sur laquelle il attache les regards les plus tendres et les plus passionnés. Omphale est occupée à lui apprendre à faire tourner un fuseau dont elle tient l'extrémité entre ses doigts. La dignité de son visage, la finesse de son souris, je ne sais quels vestiges d'une passion mal célée qui s'échappe imperceptiblement de tous ses traits, sont autant de choses qu'il faut voir et qui ne peuvent s'écrire. Elle est assise sur la peau du lion de Némée; un de ses pieds délicats est posé sur la tête de l'animal terrible; cependant trois petits Amours se jouent de la massue du héros qu'ils ont mise en balançoire. Ils ont chacun leur caractère. Un paysage forme le fond du tableau. Ce morceau vu à l'œil nu fait un grand plaisir; mais regardé à la loupe, c'est toute autre chose encore; on en est enchanté.

EMBRASÉ, adj. (*Gram.*) Un corps est *embrasé* lorsque le feu dont il est pénétré dans toute sa substance, est sensible pour les yeux à sa surface, mais ne paraît plus s'étendre au-delà. Voici presque tous les degrés par lesquels un corps combustible peut passer, depuis son *ignition* ou le moment auquel le feu lui a été appliqué, jusqu'au moment où il est consumé. Il était froid, il devient chaud, brûlant, ardent, enflammé, *embrasé*, consumé. Tant qu'on en peut supporter le toucher, il est *chaud;* il est *brûlant*, quand on

ne peut plus le toucher sans ressentir de la douleur; il est *ardent*, lorsque le feu dont il est pénétré s'est rendu sensible aux yeux, par une couleur rouge qu'on remarque à sa surface; il est *enflammé*, lorque le feu dont il est pénétré s'élance et se rend sensible aux yeux au-delà de sa surface; il est *embrasé*, lorsque le feu a cessé de s'élancer et de se rendre sensible aux yeux, au-delà de sa surface, et qu'il en paraît seulement pénétré dans toute sa substance, à peu près comme dans le cas où il n'était qu'*ardent*; il est *consumé*, lorsqu'il n'en reste plus que de la cendre. L'acception du substantif *embrasement*, n'est pas exactement la même que celle du participe *embrasé* : on dit un corps embrasé, quel que soit ce corps, grand ou petit; mais on ne dit pas l'*embrasement* d'un petit corps : *embrasement* porte avec soi une grande idée, celle d'une masse considérable de matières allumées.

EMPORTER, v. a. Se dit en général d'une action en conséquence de laquelle un corps auquel cette action est appliquée, passe d'un lieu dans un autre. On y joint pourtant cette vue de l'esprit, que la cause qui transporte est regardée comme continuellement appliquée à la chose emportée. On se sert de ce terme au simple et au figuré, au moral et au physique; mais le substantif *emportement* ne se prend qu'au moral, et marque *une agitation violente de l'ame*. Le participe *emporté* se

prend au physique et au moral; on dit, *on a emporté cette armoire*, et *c'est un emporté.*

EMPREINTE, s. f. (*Gram. et Arts mécan.*) Il se dit de l'image qu'un corps laisse de lui-même sur un autre auquel il a été appliqué; si le corps est en relief, l'*empreinte* est en creux; si le corps est creux, l'*empreinte* est en relief; l'*empreinte* du corps est plane, si la surface appliquée l'est aussi : mais à parler rigoureusement, ce dernier cas ne peut avoir lieu, si ce n'est peut-être lorsque le corps qu'on applique laisse son image tracée sur le corps auquel il est appliqué, par le moyen de quelque enduit qui se sépare de l'un pour s'attacher à l'autre; je dis *peut-être*, parce qu'alors l'enduit n'étant pas absolument sans épaisseur, on peut dire que l'*empreinte* est de relief.

ENCAUSTIQUE. (*Peinture.*) Espèce de peinture pratiquée par les Anciens, et qu'on cherche à ressusciter aujourd'hui (1).

ENCOURIR, v. a. Ne se prend jamais qu'en mauvaise part; c'est *s'attirer*, *mériter*, *subir*. Certains écrivains *ont* encouru *la haine de tous les gens de lettres*, par la manière outrageante dont ils en ont traité quelques-uns; *le mépris des gens sensés*, par le spectacle indécent de leurs convul-

(1) Nous supprimons cet article qui d'abord avait été fait par Diderot pour l'*Encyclopédie*, mais il a donné la préférence à celui de M. Monnoye; on trouvera le sien dans ses écrits sur la peinture, sous le titre de *l'Histoire et le secret de la Peinture en cire*. Voyez cet ouvrage, tome x, troisième des *Salons*, page 317. Édit^s.

sions, et *la sévérité du gouvernement*, par les troubles qu'on en craignait.

ENCYCLOPÉDIE, s. f. (*Philosoph.*) Ce mot signifie *enchaînement des sciences*[1]; il est composé de la préposition grecque ἐν, *en*, et des substantifs κύκλος, *cercle*, et παιδεία, *institution*, *science*, *connaissance*. En effet, le but d'une *Encyclopédie* est de rassembler les connaissances éparses sur la surface de la terre; d'en exposer le système général aux hommes avec qui nous vivons, et de le transmettre aux hommes qui viendront après nous, afin que les travaux des siècles passés n'aient pas été des travaux inutiles pour les siècles qui succéderont; que nos neveux, devenant plus instruits, deviennent en même temps plus vertueux et plus heureux; et que nous ne mourrions pas sans avoir bien mérité du genre humain.

Il eût été difficile de se proposer un objet plus étendu que celui de traiter de tout ce qui a rapport à la curiosité de l'homme, à ses devoirs, à ses besoins et à ses plaisirs. Aussi quelques personnes accoutumées à juger de la possibilité d'une entreprise sur le peu de ressources qu'elles aperçoivent en elles-mêmes, ont prononcé que jamais nous n'achèverions la nôtre. (Voyez le *Dictionnaire de Trévoux*, dernière édition, au mot Encyclopédie.) Elles n'entendront de nous, pour toute réponse, que cet endroit du chancelier Bacon,

[1] Voyez la note de la page première du Prospectus.

qui semble leur être particulièrement adressé. *De impossibilitate ita statuo; ea omnia possibilia et præstabilia esse censenda, quæ ab aliquibus perfici possunt, licet non a quibusvis; et quæ a multis conjunctim, licet non ab uno; et quæ in successione sæculorum, licet non eodem ævo; et denique quæ multorum cura et sumptu, licet non opibus et industria singulorum.*[1]

Quand on vient à considérer la matière immense d'une *Encyclopédie*, la seule chose qu'on aperçoive distinctement, c'est que ce ne peut être l'ouvrage d'un seul homme. Et comment un seul homme, dans le court espace de sa vie, réussirait-il à connaître et à développer le système universel de la nature et de l'art, tandis que la société savante et nombreuse des académiciens *de la Crusca* a employé quarante années à former son vocabulaire; et que nos académiciens français avaient travaillé soixante ans à leur Dictionnaire, avant que d'en publier la première édition? Cependant qu'est-ce qu'un dictionnaire de langue? qu'est-ce qu'un vocabulaire, lorsqu'il est exécuté aussi parfaitement qu'il peut l'être? Un recueil très-exact des titres à remplir par un Dictionnaire encyclopédique et raisonné.

Un seul homme, dira-t-on, est maître de tout ce qui existe; il disposera à son gré de toutes les richesses que les autres hommes ont accumulées.

[1] Bacon. Lib. II, *de Augment. Scient.* cap. I, page 103.

Je ne peux convenir de ce principe ; je ne crois point qu'il soit donné à un seul homme, de connaître tout ce qui peut être connu ; de faire usage de tout ce qui est ; de voir tout ce qui peut être vu ; de comprendre tout ce qui est intelligible. Quand un Dictionnaire raisonné des sciences et des arts ne serait qu'une combinaison méthodique de leurs éléments, je demanderais encore à qui il appartient de faire de bons éléments ; si l'exposition élémentaire des principes fondamentaux d'une science ou d'un art est le coup d'essai d'un élève, ou le chef-d'œuvre d'un maître.

Mais pour démontrer, avec la dernière évidence, combien il est difficile qu'un seul homme exécute jamais un Dictionnaire raisonné de la science générale, il suffit d'insister sur les seules difficultés d'un simple vocabulaire.

Un vocabulaire universel est un ouvrage dans lequel on se propose de fixer la signification des termes d'une langue, en définissant ceux qui peuvent être définis, par une énumération courte, exacte, claire et précise, ou des qualités ou des idées qu'on y attache. Il n'y a de bonnes définitions, que celles qui rassemblent les attributs essentiels de la chose désignée par le mot. Mais a-t-il été accordé à tout le monde de connaître et d'exposer ces attributs ? L'art de bien définir est-il un art si commun ? Ne sommes-nous pas tous plus ou moins dans le cas même des enfants, qui

appliquent, avec une extrême précision, une infinité de termes, à la place desquels il leur serait absolument impossible de substituer la vraie collection de qualités ou d'idées qu'ils représentent? De là combien de difficultés imprévues, quand il s'agit de fixer le sens des expressions les plus communes! On éprouve à tout moment que celles qu'on entend le moins sont aussi celles dont on se sert le plus. Quelle est la raison de cet étrange phénomène? C'est que nous sommes sans cesse dans l'occasion de prononcer qu'une chose est *telle*; presque jamais dans la nécessité de déterminer ce que c'est qu'*être tel*. Nos jugements les plus fréquents tombent sur des objets particuliers, et le grand usage de la langue et du monde suffit pour nous diriger. Nous ne faisons que répéter ce que nous avons entendu toute notre vie. Il n'en est pas ainsi lorsqu'il s'agit de former des notions générales qui embrassent, sans exception, un certain nombre d'individus. Il n'y a que la méditation la plus profonde et l'étendue des connaissances la plus surprenante, qui puissent nous conduire sûrement. J'éclaircis ces principes par un exemple: nous disons, sans qu'il arrive à aucun de nous de se tromper, d'une infinité d'objets de toute espèce, qu'*ils sont de luxe*; mais qu'est-ce que ce *luxe* que nous attribuons si infailliblement à tant d'objets? Voilà la question à laquelle on ne satisfait avec quelque exactitude, qu'après une discussion que les

personnes qui montrent le plus de justesse dans l'application du mot *luxe* n'ont point faite, et ne sont peut-être pas même en état de faire.

Il faut définir tous les termes, excepté les radicaux, c'est-à-dire ceux qui désignent des sensations simples ou les idées abstraites les plus générales. En a-t-on omis quelques-uns, le vocabulaire est incomplet. Veut-on n'en excepter aucun; qui est-ce qui définira exactement le mot *conjugué*, si ce n'est un géomètre? le mot *conjugaison*, si ce n'est un grammairien? le mot *azimuth*, si ce n'est un astronome? le mot *épopée*, si ce n'est un littérateur? le mot *change*, si ce n'est un commerçant? le mot *vice*, si ce n'est un moraliste? le mot *hypostase*, si ce n'est un théologien? le mot *métaphysique*, si ce n'est un philosophe? le mot *gouge*, si ce n'est un homme versé dans les arts? D'où je conclus que, si l'Académie Française ne réunissait pas dans ses assemblées toute la variété des connaissances et des talents, il serait impossible qu'elle ne négligeât beaucoup d'expressions qu'on cherchera dans son *Dictionnaire*, ou qu'il ne lui échappât des définitions fausses, incomplètes, absurdes ou même ridicules.

Je n'ignore point que ce sentiment n'est pas celui de ces hommes qui nous entretiennent de tout et qui ne savent rien; qui ne sont point de nos Académies; qui n'en seront pas, parce qu'ils ne sont pas dignes d'en être; qui se mêlent cependant de

désigner aux places vacantes; qui, osant fixer les limites de l'objet de l'Académie Française, se sont presque indignés de voir entrer dans cette compagnie les Mairan, les Maupertuis et les D'Alembert, et qui ignorent que la première fois que l'un d'eux y parla, ce fut pour rectifier la définition du terme *midi*. On dirait, à les entendre, qu'ils prétendraient borner la connaissance de la langue et le *Dictionnaire de l'Académie*, à un très-petit nombre de termes qui leur sont familiers. Encore, s'ils y regardaient de plus près, parmi ces termes en trouveraient-ils plusieurs, tels qu'arbre, animal, plante, fleur, vice, vertu, vérité, force, lois, pour la définition rigoureuse desquels ils seraient bien obligés d'appeler à leur secours le philosophe, le jurisconsulte, l'historien, le naturaliste, en un mot celui qui connaît les qualités réelles ou abstraites qui constituent un être tel, et qui le spécifient ou qui l'individualisent, selon que cet être a des semblables, ou qu'il est solitaire.

Concluons donc qu'on n'exécutera jamais un bon vocabulaire, sans le concours d'un grand nombre de talents, parce que les définitions de noms ne diffèrent point des définitions de choses, et que les choses ne peuvent être bien définies ou décrites que par ceux qui en ont fait une longue étude. Mais, s'il en est ainsi, que ne faudra-t-il point pour l'exécution d'un ouvrage où, loin de se bor-

ner à la définition du mot, on se proposera d'exposer en détail tout ce qui appartient à la chose?

Un Dictionnaire universel et raisonné des sciences et des arts ne peut donc être l'ouvrage d'un homme seul. Je dis plus, je ne crois pas que ce puisse être l'ouvrage d'aucune des sociétés littéraires ou savantes qui subsistent, prises séparément ou en corps.

L'Académie Française ne fournirait à une *Encyclopédie* que ce qui appartient à la langue et à ses usages; l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, que des connaissances relatives à l'histoire profane, ancienne et moderne, à la chronologie, à la géographie et à la littérature; la Sorbonne, que de la théologie, de l'histoire sacrée et des superstitions; l'Académie des Sciences, que des mathématiques, de l'histoire naturelle, de la physique, de la chimie, de la médecine, de l'anatomie, etc.; l'Académie de Chirurgie, que l'art de ce nom; celle de Peinture, que la peinture, la gravure, la sculpture, le dessin, l'architecture, etc.; l'Université, que ce qu'on entend par les humanités, la philosophie de l'école, la jurisprudence, la typographie, etc.

Parcourez les autres sociétés que je peux avoir omises, et vous vous apercevrez qu'occupées chacune d'un objet particulier, qui est sans doute du ressort d'un Dictionnaire universel, elles en négligent une infinité d'autres qui doivent y entrer;

et vous n'en trouverez aucune qui vous fournisse la généralité de connaissances dont vous aurez besoin. Faites mieux ; imposez-leur à toutes un tribut ; vous verrez combien il vous manquera de choses encore ; et vous serez forcés de vous aider d'un grand nombre d'hommes répandus en différentes classes ; hommes précieux, mais à qui les portes des Académies n'en sont pas moins fermées par leur état. C'est trop de tous les membres de ces savantes compagnies pour un seul objet de la science humaine ; ce n'est pas assez de toutes ces sociétés pour la science de l'homme en général.

Sans doute ce qu'on pourrait obtenir de chaque société savante en particulier, serait très-utile ; et ce qu'elles fourniraient toutes avancerait rapidement le Dictionnaire universel à sa perfection. Il y a même une tâche qui ramènerait leurs travaux au but de cet ouvrage, et qui devrait leur être imposée. Je distingue deux moyens de cultiver les sciences : l'un, d'augmenter la masse des connaissances par des découvertes, et c'est ainsi qu'on mérite le nom d'*inventeur* ; l'autre, de rapprocher les découvertes et de les ordonner entre elles, afin que plus d'hommes soient éclairés, et que chacun participe, selon sa portée, à la lumière de son siècle ; et l'on appelle *auteurs classiques* ceux qui réussissent dans ce genre, qui n'est pas sans difficulté. J'avoue que, quand les sociétés savantes répandues dans l'Europe s'occuperaient à recueillir

les connaissances anciennes et modernes, à les enchaîner, et à en publier des traités complets et méthodiques, les choses n'en seraient que mieux; du moins jugeons-en par l'effet. Comparons les quatre-vingts volumes *in-4°* de l'Académie des Sciences, compilés selon l'esprit dominant de nos plus célèbres académies, à huit ou dix volumes exécutés comme je le conçois; et voyons s'il y aurait à choisir. Ces derniers renfermeraient une infinité de matériaux excellents, dispersés dans un grand nombre d'ouvrages, où ils restent sans produire aucune sensation utile, comme des charbons épars qui ne formeront jamais un brasier; et de ces dix volumes, à peine la collection académique la plus nombreuse en fournirait-elle quelques-uns. Qu'on jette les yeux sur les Mémoires de l'Académie des Inscriptions, et qu'on calcule combien on en extrairait de feuilles pour un traité scientifique. Que dirai-je des *Transactions philosophiques*, et des *Actes des curieux de la nature?* Aussi tous ces recueils énormes commencent à chanceler; et il n'y a aucun doute que le premier abréviateur qui aura du goût et de l'habileté ne les fasse tomber. Ce devait être leur dernier sort.

Après y avoir sérieusement réfléchi, je trouve que l'objet particulier d'un académicien pourrait être de perfectionner la branche à laquelle il se serait attaché, et de s'immortaliser par des ouvrages qui ne seraient point de l'Académie, qui ne

formeraient point ses recueils, qu'il publierait en son nom; mais que l'Académie devrait avoir pour but de rassembler tout ce qui s'est publié sur chaque matière, de le digérer, de l'éclaircir, de le serrer, de l'ordonner, et d'en publier des traités où chaque chose n'occupât que l'espace qu'elle mérite d'occuper, et n'eût d'importance que celle qu'on ne lui pourrait enlever. Combien de mémoires qui grossissent nos recueils ne fourniraient pas une ligne à de pareils traités!

C'est à l'exécution de ce projet étendu, non-seulement aux différents objets de nos académies, mais à toutes les branches de la connaissance humaine, qu'une *Encyclopédie* doit suppléer; ouvrage qui ne s'exécutera que par une société de gens de lettres et d'artistes, épars, occupés chacun de sa partie, et liés seulement par l'intérêt général du genre humain, et par un sentiment de bienveillance réciproque.

Je dis *une société de gens de lettres et d'artistes*, afin de rassembler tous les talents. Je les veux épars, parce qu'il n'y a aucune société subsistante, d'où l'on puisse tirer toutes les connaissances dont on a besoin; et que, si l'on voulait que l'ouvrage se fît toujours et ne s'achevât jamais, il n'y aurait qu'à former une pareille société. Toute société a ses assemblées; ces assemblées laissent entre elles des intervalles, elles ne durent que quelques heures; une partie de ce temps se perd en discus-

sions, et les objets les plus simples consument des mois entiers; d'où il arrivera, comme le disait un des Quarante, qui a plus d'esprit dans la conversation que beaucoup d'auteurs n'en mettent dans leurs écrits, que les douze volumes de l'*Encyclopédie* auront paru, que nous en serons encore à la première lettre de notre Vocabulaire : au lieu, ajoutait-il, que si ceux qui travaillent à cet ouvrage avaient des séances encyclopédiques comme nous avons des séances académiques, nous verrions la fin de notre ouvrage, qu'ils en seraient encore à la première lettre du leur; et il avait raison.

J'ajoute, *des hommes liés par l'intérêt général du genre humain et par un sentiment de bienveillance réciproque*, parce que ces motifs étant les plus honnêtes qui puissent animer des ames bien nées, ce sont aussi les plus durables. On s'applaudit intérieurement de ce que l'on fait; on s'échauffe, on entreprend pour son collègue et pour son ami, ce qu'on ne tenterait par aucune autre considération; et j'ose assurer, d'après l'expérience, que le succès des tentatives en est plus certain. L'*Encyclopédie* a rassemblé ses matériaux en assez peu de temps. Ce n'est point un vil intérêt qui en a réuni et hâté les auteurs : ils ont vu leurs efforts secondés par la plupart des gens de lettres, dont ils pouvaient attendre quelques secours; et ils n'ont été importunés dans leurs travaux que par

ceux qui n'avaient pas le talent nécessaire pour y contribuer seulement d'une bonne page.

Si le gouvernement se mêle d'un pareil ouvrage, il ne se fera point. Toute son influence doit se borner à en favoriser l'exécution. Un monarque peut, d'un seul mot, faire sortir un palais d'entre les herbes; mais il n'en est pas d'une société de gens de lettres, ainsi que d'une troupe de manouvriers. Une *Encyclopédie* ne s'ordonne point. C'est un travail qui veut plutôt être suivi avec opiniâtreté, que commencé avec chaleur. Les entreprises de cette nature se proposent dans les cours accidentellement, et par forme d'entretien; mais elles n'y intéressent jamais assez, pour n'être point oubliées à travers le tumulte et dans la confusion d'une infinité d'autres affaires plus ou moins importantes. Les projets littéraires conçus par les grands, sont comme les feuilles qui naissent aux printemps, se sèchent tous les automnes, et tombent sans cesse les unes sur les autres au fond des forêts, où la nourriture qu'elles ont fournie à quelques plantes stériles est tout l'effet qu'on en remarque. Entre une infinité d'exemples en tous genres, qui me sont connus, je ne citerai que celui-ci. On avait projeté des expériences sur la dureté des bois. Il s'agissait de les écorcer, et de les laisser mourir sur pied. Les bois ont été écorcés, sont morts sur pied, apparemment ont été coupés; c'est-à-dire que tout s'est fait, excepté les

expériences sur la dureté des bois. Et comment était-il possible qu'elles se fissent? Il devait y avoir six ans entre les premiers ordres donnés et les dernières opérations. Si l'homme sur lequel le souverain s'en est reposé vient à mourir ou à perdre la faveur, les travaux restent suspendus, et ne se reprennent point, un ministre n'adoptant pas communément les desseins d'un prédécesseur, ce qui lui mériterait toutefois une gloire, sinon plus grande, du moins plus rare que celle de les avoir formés. Les particuliers se hâtent de recueillir le fruit des dépenses qu'ils ont faites; le gouvernement n'a rien de cet empressement économique. Je ne sais par quel sentiment très-répréhensible, on traite moins honnêtement avec le prince qu'avec ses sujets. On prend les engagements les plus légers, et on en exige les récompenses les plus fortes. L'incertitude que le travail soit jamais de quelque utilité, jette parmi les travailleurs une indolence inconcevable; et pour ajouter aux inconvénients toute la force possible, les ouvrages ordonnés par les souverains ne se conçoivent jamais sur la raison de l'utilité, mais toujours sur la dignité de la personne; c'est-à-dire, qu'on embrasse la plus grande étendue; que les difficultés se multiplient; qu'il faut des hommes, des talents, du temps à proportion pour les surmonter, et qu'il survient presque nécessairement une révolution, qui vérifie la fable du maître d'école. Si la vie

moyenne de l'homme n'est pas de vingt ans, celle d'un ministre n'est pas de dix ans. Mais ce n'est pas assez que les interruptions soient plus communes, elles sont plus funestes encore aux projets littéraires, lorsque le gouvernement est à la tête de ces projets, que quand ils sont conduits par des particuliers. Un particulier recueille au moins les débris de son entreprise; il renferme soigneusement des matériaux qui peuvent lui servir dans un temps plus heureux; il court après ses avances. L'esprit monarchique dédaigne cette prudence: les hommes meurent, et les fruits de leurs veilles disparaissent, sans qu'on puisse découvrir ce qu'ils sont devenus.

Mais ce qui doit donner le plus grand poids aux considérations précédentes, c'est qu'une *Encyclopédie*, ainsi qu'un vocabulaire, doit être commencée, continuée et finie dans un certain intervalle de temps; et qu'un intérêt sordide s'occupe toujours à prolonger les ouvrages ordonnés par les rois. Si l'on employait à un dictionnaire universel et raisonné les longues années que l'étendue de son objet semble exiger, il arriverait, par les révolutions, qui ne sont guère moins rapides dans les sciences, et surtout dans les arts, que dans la langue, que ce Dictionnaire serait celui d'un siècle passé: de même qu'un vocabulaire qui s'exécuterait lentement ne pourrait être que celui d'un règne qui ne serait plus. Les opinions vieillissent

et disparaissent comme les mots ; l'intérêt que l'on prenait à certaines inventions s'affaiblit de jour en jour, et s'éteint ; si le travail tire en longueur, on se sera étendu sur des choses momentanées dont il ne sera déjà plus question ; on n'aura rien dit sur d'autres dont la place sera passée ; inconvénient que nous avons nous-mêmes éprouvé, quoiqu'il ne se soit pas écoulé un temps fort considérable entre la date de cet ouvrage et le moment où j'écris. On remarquera l'irrégularité la plus désagréable dans un ouvrage destiné à représenter, selon leur juste proportion, l'état des choses dans toute la durée antérieure ; des objets importants étouffés ; de petits objets boursouflés : en un mot, l'ouvrage se défigurera sans cesse sous les mains des travailleurs, se gâtera plus par le seul laps de temps qu'il ne se perfectionnera par leurs soins, et deviendra plus défectueux et plus pauvre par ce qui devrait y être ou raccourci, ou supprimé, ou rectifié, ou suppléé, que riche par ce qu'il acquerra successivement.

Quelle diversité ne s'introduit pas tous les jours dans la langue des arts, dans les machines et dans les manœuvres ? Qu'un homme consume une partie de sa vie à la description des arts ; que dégoûté de cet ouvrage fatigant, il se laisse entraîner à des occupations plus amusantes et moins utiles, et que son premier ouvrage demeure renfermé dans ses porte-feuilles : il ne s'écoulera pas vingt ans,

qu'à la place de choses nouvelles et curieuses, piquantes par leur singularité, intéressantes par leurs usages, par le goût dominant, par une importance momentanée, il ne retrouvera que des notions incorrectes, des manœuvres surannées, des machines ou imparfaites, ou abandonnées. Dans les nombreux volumes qu'il aura composés, il n'y aura pas une page qu'il ne faille retoucher, et dans la multitude des planches qu'il aura fait graver, presque pas une figure qu'il ne faille redessiner. Ce sont des portraits dont les originaux ne susbistent plus. Le luxe, ce père des arts, est comme le Saturne de la fable, qui se plaisait à détruire ses enfants.

La révolution peut être moins forte et moins sensible dans les sciences et dans les arts libéraux que dans les arts mécaniques; mais il s'y en est fait une. Qu'on ouvre les Dictionnaires du siècle passé, on n'y trouvera, à *aberration*, rien de ce que nos astronomes entendent par ce terme; à peine y aura-t-il sur l'*électricité*, ce phénomène si fécond, quelques lignes qui ne seront encore que des notions fausses et de vieux préjugés. Combien de termes de minéralogie et d'histoire naturelle dont on en peut dire autant? Si notre Dictionnaire eût été un peu plus avancé, nous aurions été exposés à répéter sur la *nielle*, sur les maladies des grains et sur leur commerce, les erreurs des siè-

cles passés, parce que les découvertes de M. Tillet et le système de M. Herbert sont récents.

Quand on traite des êtres de la nature, que peut-on faire de plus, que de rassembler avec scrupule toutes leurs propriétés connues dans le moment où l'on écrit? Mais l'observation et la physique expérimentale multipliant sans cesse les phénomènes et les faits, et la philosophie rationnelle les comparant entre eux et les combinant, étendent ou resserrent sans cesse les limites de nos connaissances; font en conséquence varier les acceptions des mots institués, rendent les définitions qu'on en a données inexactes, fausses, incomplètes, et déterminent même à en instituer de nouveaux.

Mais ce qui donnera à l'ouvrage l'air suranné, et le jettera dans le mépris, c'est surtout la révolution qui se fera dans l'esprit des hommes et dans le caractère national. Aujourd'hui que la philosophie s'avance à grands pas, qu'elle soumet à son empire tous les objets de son ressort, que son ton est le ton dominant, et qu'on commence à secouer le joug de l'autorité et de l'exemple, pour s'en tenir aux lois de la raison, il n'y a presque pas un ouvrage élémentaire et dogmatique dont on soit entièrement satisfait. On trouve ces productions calquées sur celles des hommes, et non sur les vérités de la nature. On ose proposer ses

doutes à Aristote et à Platon; et le temps est arrivé où des ouvrages qui jouissent encore de la plus haute réputation, en perdront une partie, ou même tomberont entièrement dans l'oubli; certains genres de littérature qui, faute d'une vie réelle et de mœurs subsistantes qui leur servent de modèles, ne peuvent avoir de poétique invariable et sensée, seront négligés; et d'autres qui resteront, et que leur valeur intrinsèque soutiendra, prendront une forme toute nouvelle. Tel est l'effet du progrès de la raison; progrès qui renversera tant de statues, et qui en relèvera quelques-unes qui sont renversées. Ce sont celles des hommes rares qui ont devancé leur siècle. Nous avons eu, s'il est permis de s'exprimer ainsi, des contemporains sous le siècle de Louis XIV.

Le temps, qui a émoussé notre goût sur les questions de critique et de controverse, a rendu insipide une partie du Dictionnaire de Bayle. Il n'y a point d'auteur qui ait tant perdu dans quelques endroits, et qui ait plus gagné dans d'autres. Mais, si tel a été le sort de Bayle, qu'on juge de ce qui serait arrivé à l'*Encyclopédie* de son temps. Si l'on en excepte ce Perrault, et quelques autres, dont le versificateur Boileau n'était pas en état d'apprécier le mérite, La Mothe, Terrasson, Boindin, Fontenelle, sous lesquels la raison et l'esprit philosophique ou de doute a fait de si grands progrès, il n'y avait peut-être pas un homme qui

en eût écrit une page qu'on daignât lire aujourd'hui. Car, qu'on ne s'y trompe pas, il y a bien de la différence entre enfanter à force de génie un ouvrage qui enlève les suffrages d'une nation qui a son moment, son goût, ses idées et ses préjugés, et tracer la *poétique du genre,* selon la connaissance réelle et réfléchie du cœur de l'homme, de la nature des choses et de la droite raison, qui sont les mêmes dans tous les temps. Le génie ne connaît point les règles; cependant il ne s'en écarte jamais dans ses succès. La philosophie ne connaît que les règles fondées dans la nature des êtres, qui est immuable et éternelle. C'est au siècle passé à fournir des exemples; c'est à notre siècle à prescrire les règles.

Les connaissances les moins communes sous le siècle passé, le deviennent de jour en jour. Il n'y a point de femme à qui l'on ait donné quelque éducation, qui n'emploie avec discernement toutes les expressions consacrées à la peinture, à la sculpture, à l'architecture et aux belles-lettres. Combien y a-t-il d'enfants qui ont du dessin, qui savent de la géométrie, qui sont musiciens, à qui la langue domestique n'est pas plus familière que celle de ces arts; et qui disent, un accord, une belle forme, un contour agréable, une parallèle, une hypothénuse, une quinte, un triton, un arpégement, un microscope, un télescope, un foyer, comme ils diraient une lunette d'opéra, une épée,

une canne, un carrosse, un plumet? Les esprits sont encore emportés d'un autre mouvement général vers l'histoire naturelle, l'anatomie, la chimie et la physique expérimentale. Les expressions propres à ces sciences sont déjà très-communes, et le deviendront nécessairement davantage. Qu'arrivera-t-il de là? c'est que la langue, même populaire, changera de face; qu'elle s'étendra à mesure que nos oreilles s'accoutumeront aux mots par les applications heureuses qu'on en fera. Car, si l'on y réfléchit, la plupart de ces mots techniques que nous employons aujourd'hui, ont été originairement du *néologisme;* c'est l'usage et le temps qui leur ont ôté ce vernis équivoque. Ils étaient clairs, énergiques et nécessaires. Le sens métaphorique n'était pas éloigné du sens propre. Ils peignaient. Les rapports sur lesquels le nouvel emploi en était appuyé n'étaient pas trop recherchés; ils étaient réels. L'acception figurée n'avait point l'air d'une subtilité; le mot était d'ailleurs harmonieux et coulant. L'idée principale en était liée avec d'autres que nous ne nous rappelons jamais sans instruction ou sans plaisir. Voilà les fondements de la fortune que ces expressions ont faite; et les causes contraires sont celles du discrédit où tomberont et sont tombées tant d'autres expressions.

Notre langue est déjà fort étendue. Elle a dû, comme toutes les autres, sa formation au besoin;

et ses richesses, à l'essor de l'imagination, aux entraves de la poésie, et au nombre et à l'harmonie de la prose oratoire. Elle va faire des pas immenses sous l'empire de la philosophie; et si rien ne suspendait la marche de l'esprit, avant qu'il fût un siècle, un Dictionnaire oratoire et poétique du siècle de Louis XIV, ou même du nôtre, contiendrait à peine les deux tiers des mots qui seront à l'usage de nos neveux.

Dans un Vocabulaire, dans un Dictionnaire universel et raisonné, dans tout ouvrage destiné à l'instruction générale des hommes, il faut donc commencer par envisager son objet sous les faces les plus étendues; connaître l'esprit de sa nation, en pressentir la pente, la gagner de vitesse, en sorte qu'il ne laisse pas votre travail en arrière, mais qu'au contraire il le rencontre en avant; se résoudre à ne travailler que pour les générations suivantes, parce que le moment où nous existons passe, et qu'à peine une grande entreprise sera-t-elle achevée, que la génération présente ne sera plus. Mais pour être plus long-temps utile et nouveau, en devançant de plus loin l'esprit national qui marche sans cesse, il faut abréger la durée du travail, en multipliant le nombre des collègues; moyen qui toutefois n'est pas sans inconvénient, comme on le verra dans la suite.

Cependant les connaissances ne deviennent et ne peuvent devenir communes, que jusqu'à un cer-

tain point. On ignore, à la vérité, quelle est cette limite. On ne sait jusqu'où tel homme peut aller. On sait bien moins encore jusqu'où l'espèce humaine irait, ce dont elle serait capable, si elle n'était point arrêtée dans ses progrès. Mais les révolutions sont nécessaires; il y en a toujours eu, et il y en aura toujours; le plus grand intervalle d'une révolution à une autre est donné : cette seule cause borne l'étendue de nos travaux. Il y a, dans les sciences, un point au-delà duquel il ne leur est presque pas accordé de passer. Lorsque ce point est atteint, les monuments qui restent de ce progrès sont à jamais l'étonnement de l'espèce entière. Mais si l'espèce est bornée dans ses efforts, combien l'individu ne l'est-il pas dans les siens? L'individu n'a qu'une certaine énergie dans ses facultés tant animales qu'intellectuelles; il ne dure qu'un temps; il est forcé à des alternatives de travail et de repos; il a des besoins et des passions à satisfaire, et il est exposé à une infinité de distractions. Toutes les fois que ce qu'il y a de négatif dans ces quantités formera la plus petite somme possible, ou que ce qu'il y a de positif formera la somme possible la plus grande, un homme appliqué solitairement à quelque branche de la science humaine, la portera aussi loin qu'elle peut être portée par les efforts d'un individu. Ajoutez au travail de cet individu extraordinaire celui d'un autre, et ainsi de suite, jusqu'à ce que vous

ayez rempli l'intervalle d'une révolution à la révolution la plus éloignée, et vous vous formerez quelque notion de ce que l'espèce entière peut produire de plus parfait; surtout si vous supposez, en faveur de son travail, un certain nombre de circonstances fortuites qui en auraient diminué le succès, si elles avaient été contraires. Mais la masse générale de l'espèce n'est faite ni pour suivre, ni pour connaître cette marche de l'esprit humain. Le point d'instruction le plus élevé qu'elle puisse atteindre, a ses limites; d'où il s'ensuit qu'il y aura des ouvrages qui resteront toujours au-dessus de la portée commune des hommes; d'autres qui descendront peu à peu au-dessous, et d'autres encore qui éprouveront cette double fortune.

A quelque point de perfection qu'une *Encyclopédie* soit conduite, il est évident, par la nature de cet ouvrage, qu'elle se trouvera nécessairement au nombre de ceux-ci. Il y a des objets qui sont entre les mains du peuple, dont il tire sa subsistance, et à la connaissance pratique desquels il s'occupe sans relâche. Quelque traité qu'on en écrive, il viendra un moment où il en saura plus que le livre. Il y a d'autres objets sur lesquels il demeurera presque entièrement ignorant, parce que les accroissements de sa connaissance sont trop faibles et trop lents, pour former jamais une lumière considérable, quand on les supposerait con-

tinus. Ainsi l'homme du peuple et le savant auront toujours également à desirer et à s'instruire dans une *Encyclopédie*. Le moment le plus glorieux pour un ouvrage de cette nature, ce serait celui qui succéderait immédiatement à quelque grande révolution, qui aurait suspendu les progrès des sciences, interrompu les travaux des arts, et replongé dans les ténèbres une portion de notre hémisphère. Quelle reconnaissance la génération qui viendrait après ces temps de trouble ne porterait-elle pas aux hommes qui les auraient redoutés de loin, et qui en auraient prévenu le ravage, en mettant à l'abri les connaissances des siècles passés! Ce serait alors (j'ose le dire sans ostentation, parce que notre *Encyclopédie* n'atteindra peut-être jamais la perfection qui lui mériterait tant d'honneur); ce serait alors qu'on nommerait, avec ce grand ouvrage, le règne du monarque sous lequel il fut entrepris; le ministre auquel il fut dédié; les grands qui en favorisèrent l'exécution; les auteurs qui s'y consacrèrent; tous les hommes de lettres qui y concoururent. La même voix qui rappellerait ces secours, n'oublierait pas de parler aussi des peines que les auteurs auraient souffertes, et des disgrâces qu'ils auraient essuyées; et le monument qu'on leur élèverait serait à plusieurs faces, où l'on verrait alternativement des honneurs accordés à leur mémoire, et des marques d'indignation attachées à la mémoire de leurs ennemis.

Mais la connaissance de la langue est le fondement de toutes ces grandes espérances ; elles resteront incertaines, si la langue n'est fixée et transmise à la postérité dans toute sa perfection ; et cet objet est le premier de ceux dont il convenait à des encyclopédistes de s'occuper profondément. Nous nous en sommes aperçus trop tard ; et cette inadvertance a jeté de l'imperfection sur tout notre ouvrage. Le côté de la langue est resté faible (je dis de la langue, et non de la grammaire) ; et par cette raison ce doit être le sujet principal, dans un article où l'on examine impartialement son travail, et où l'on cherche les moyens d'en corriger les défauts. Je vais donc traiter de la langue spécialement, et comme je le dois. J'oserai même inviter nos successeurs à donner quelque attention à ce morceau ; et j'espérerai des autres hommes, à l'usage desquels il est moins destiné, qu'ils en avoueront l'importance, et qu'ils en excuseront l'étendue.

L'institution de signes vocaux qui représentassent des idées, et de caractères tracés qui représentassent des voix, fut le premier germe des progrès de l'esprit humain. Une science, un art, ne naissent que par l'application de nos réflexions aux réflexions déjà faites, et que par la réunion de nos pensées, de nos observations et de nos expériences, avec les pensées, les observations et les expériences de nos semblables. Sans la double convention qui

attacha les idées aux voix, et les voix à des caractères, tout restait au-dedans de l'homme, et s'y éteignait : sans les grammaires et les dictionnaires, qui sont les interprètes universels des peuples entre eux, tout demeurait concentré dans une nation, et disparaissait avec elle. C'est par ces ouvrages que les facultés des hommes ont été rapprochées et combinées entre elles; elles restaient isolées sans cet intermède : une invention, quelque admirable qu'elle eût été, n'aurait représenté que la force d'un génie solitaire, ou d'une société particulière, et jamais l'énergie de l'espèce. Un idiome commun serait l'unique moyen d'établir une correspondance qui s'étendît à toutes les parties du genre humain, et qui les liguât contre la nature, à laquelle nous avons sans cesse à faire violence, soit dans le physique, soit dans le moral. Supposé cet idiome admis et fixé, aussitôt les notions deviennent permanentes; la distance des temps disparaît; les lieux se touchent; il se forme des liaisons entre tous les points habités de l'espace et de la durée; et tous les êtres vivants et pensants s'entretiennent.

La langue d'un peuple donne son vocabulaire, et le vocabulaire est une table assez fidèle de toutes les connaissances de ce peuple : sur la seule comparaison du vocabulaire d'une nation en différents temps, on se formerait une idée de ses progrès. Chaque science a son nom; chaque notion, dans

la science, a le sien : tout ce qui est connu dans la nature est désigné, ainsi que tout ce qu'on a inventé dans les arts, et les phénomènes, et les manœuvres, et les instruments. Il y a des expressions, et pour les êtres qui sont hors de nous, et pour ceux qui sont en nous : on a nommé et les abstraits et les concrets; et les choses particulières, et les générales; et les formes, et les états, et les existences, et les successions, et les permanences. On dit l'*univers*, on dit un *atome* : l'univers est le tout; l'atome en est la partie la plus petite. Depuis la collection générale de toutes les causes jusqu'à l'être solitaire, tout a son signe; et ce qui excède toute limite, soit dans la nature, soit dans notre imagination; et ce qui est possible, et ce qui ne l'est pas; et ce qui n'est ni dans la nature ni dans notre entendement; et l'infini en petitesse, et l'infini en grandeur, en étendue, en durée, en perfection. La comparaison des phénomènes s'appelle *philosophie*. La philosophie est pratique ou spéculative; toute notion est ou de sensation, ou d'induction; tout être est dans l'entendement ou dans la nature : la nature s'emploie ou par l'organe nu, ou par l'organe aidé de l'instrument. La langue est un symbole de cette multitude de choses hétérogènes : elle indique à l'homme pénétrant jusqu'où l'on était allé dans une science, dans les temps même les plus reculés. On aperçoit, au premier coup d'œil, que les Grecs abondent en

termes abstraits que les Romains n'ont pas ; et qu'au défaut de ces termes, il était impossible à ceux-ci de rendre ce que les autres ont écrit de la logique, de la morale, de la grammaire, de la métaphysique, de l'histoire naturelle, etc. : et nous avons fait tant de progrès dans toutes ces sciences, qu'il serait difficile d'en écrire, soit en grec, soit en latin, dans l'état où nous les avons portées, sans inventer une infinité de signes. Cette observation seule démontre la supériorité des Grecs sur les Romains, et notre supériorité sur les uns et les autres.

Il survient chez tous les peuples en général, relativement au progrès de la langue et du goût, une infinité de révolutions légères, d'événements peu remarqués, qui ne se transmettent point : on ne peut s'apercevoir de ce qu'ils ont été, que par le ton des auteurs contemporains ; ton ou modifié, ou donné par ces circonstances passagères. Quel est, par exemple, le lecteur attentif, qui, rencontrant dans un auteur ce qui suit : *Cantus autem et organa pluribus distantiis utuntur, non tantum diapente, sed* sumpto initio *a diapason, concinnunt per diapente et diatessaron ; et unitonum, et semitonium, ita ut et quidem putent inesse, et* diesin *quœ sensu percipiatur,* ne se dise sur-le-champ à lui-même : voilà les routes de notre chant ; voilà l'incertitude où nous sommes de la possibilité ou de l'impossibilité de l'intonation du quart de

ton. On ignorait donc alors si les Anciens avaient eu ou non une gamme enharmonique? Il ne restait donc plus aucun auteur de musique par lequel on pût résoudre cette difficulté? On agitait donc, au temps de Denis d'Halicarnasse, à peu près les mêmes questions que nous agitons sur la mélodie? Et s'il vient à rencontrer ailleurs que les auteurs étaient très-partagés sur l'énumération exacte des sons de la langue grecque; que cette matière avait excité des disputes fort vives, *Sed talium rerum considerationem grammatices et poetices esse; vel etiam, ut quibusdam placet philosophiæ*, n'en conclura-t-il pas qu'il en avait été parmi les Romains, ainsi que parmi nous? c'est-à-dire qu'après avoir traité la science des signes et des sons avec assez de légèreté, il y eut un temps où de bons esprits reconnurent qu'elle avait, avec la science des choses, plus de liaison qu'ils n'en avaient d'abord soupçonné, et qu'on pouvait regarder cette spéculation comme n'étant point du tout indigne de la philosophie? Voilà précisément où nous en sommes : et c'est en recueillant ainsi des mots échappés par hasard, et étrangers à la matière traitée spécialement dans un auteur où ils ne caractérisent que ses lumières, son exactitude et son indécision, qu'on parviendrait à éclaircir l'histoire des progrès de l'esprit humain dans les siècles passés.

Les auteurs ne s'aperçoivent pas quelquefois

eux-mêmes de l'impression des choses qui se passent autour d'eux; mais cette impression n'en est pas moins réelle. Les musiciens, les peintres, les architectes, les philosophes, etc. ne peuvent avoir des contestations, sans que l'homme de lettres en soit instruit : et réciproquement, il ne s'agitera, dans la littérature, aucune question, qu'il n'en paraisse des vestiges dans ceux qui écriront, ou de la musique, ou de la peinture, ou de l'architecture, ou de la philosophie. Ce sont comme les reflets d'une lumière générale, qui tombe sur les artistes et les lettrés, et dont ils conservent une lueur. Je sais que l'abus qu'ils font quelquefois d'expressions dont la force leur est inconnue, décèle qu'ils n'étaient pas au courant de la philosophie de leur temps; mais le bon esprit qui recueille ces expressions, qui saisit ici une métaphore; là, un terme nouveau; ailleurs, un mot relatif à un phénomène, à une observation, à une expérience, à un système, entrevoit l'état des opinions dominantes, le mouvement général que les esprits commençaient à en recevoir, et la teinte qu'elles portaient dans la langue commune. Et c'est là, pour le dire en passant, ce qui rend les anciens auteurs si difficiles à juger en matière de goût. La persuasion générale d'un sentiment, d'un système, un usage reçu, l'institution d'une loi, l'habitude d'un exercice, etc., leur fournissaient des manières de dire, de penser, de rendre,

des comparaisons, des expressions, des figures dont toute la beauté n'a pu durer qu'autant que la chose même qui leur servait de base. La chose a passé, et l'éclat du discours avec elle. D'où il s'ensuit qu'un écrivain qui veut assurer à ses ouvrages un charme éternel, ne pourra emprunter avec trop de réserve sa manière de dire des idées du jour, des opinions courantes, des systèmes régnants, des arts en vogue; tous ces modèles sont en vicissitude : il s'attachera de préférence aux êtres permanents, aux phénomènes des eaux, de la terre et de l'air, au spectacle de l'univers et aux passions de l'homme, qui sont toujours les mêmes; et telle sera la vérité, la force et l'immutabilité de son coloris, que ses ouvrages feront l'étonnement des siècles, malgré le désordre des matières, l'absurdité des notions, et tous les défauts qu'on pourrait leur reprocher. Ses idées particulières, ses comparaisons, ses métaphores, ses expressions, ses images, ramenant sans cesse à la nature qu'on ne se lasse point d'admirer, seront autant de vérités partielles par lesquelles il se soutiendra. On ne le lira pas pour apprendre à penser, mais jour et nuit on l'aura dans les mains pour en apprendre à bien dire. Tel sera son sort, tandis que tant d'ouvrages qui ne seront appuyés que sur un froid bon sens, et sur une pesante raison, seront peut-être fort estimés, mais peu lus, et tomberont enfin dans l'oubli, lorsqu'un homme, doué d'un beau

génie et d'une grande éloquence, les aura dépouillés, et qu'il aura reproduit aux yeux des hommes des vérités, auparavant d'une austérité sèche et rebutante, sous un vêtement plus noble, plus élégant, plus riche et plus séduisant.

Ces révolutions rapides, qui se font dans les choses d'institution humaine, et qui auront tant d'influence sur la manière dont la postérité jugera des productions qui lui seront transmises, sont un puissant motif pour s'attacher, dans un ouvrage tel que le nôtre, où il est souvent à propos de citer des exemples, à des morceaux dont la beauté soit fondée sur des modèles permanents : sans cette précaution, les modèles passeront, la vérité de l'imitation ne sera plus sentie, et les exemples cités cesseront de paraître beaux.

L'art de transmettre les idées par la peinture des objets, a dû naturellement se présenter le premier : celui de les transmettre, en fixant les voix par des caractères, est trop délié ; il dut effrayer l'homme de génie qui l'imagina. Ce ne fut qu'après de longs essais qu'il entrevit que les voix sensiblement différentes n'étaient pas en aussi grand nombre qu'elles paraissaient, et qu'il osa se promettre de les rendre toutes avec un petit nombre de signes. Cependant le premier moyen n'était pas sans quelque avantage, ainsi que le second n'est pas resté sans quelque défaut. La peinture n'atteint point aux opérations de l'esprit, l'on ne distin-

guerait point, entre des objets sensibles distribués sur une toile comme ils seraient énoncés dans un discours, les liaisons qui forment le jugement et le syllogisme; ce qui constitue un de ces êtres, sujet d'une proposition; ce qui constitue une qualité de ces êtres, attribut; ce qui enchaîne la proposition à une autre, pour en faire un raisonnement; et ce raisonnement, à un autre, pour en composer un discours; en un mot, il y a une infinité de choses de cette nature que la peinture ne peut figurer; mais elle montre du moins toutes celles qu'elle figure : et si, au contraire, le discours écrit les désigne toutes, il n'en montre aucune. Les peintures des êtres sont toujours très-incomplètes, mais elles n'ont rien d'équivoque, parce que ce sont les portraits même d'objets que nous avons sous les yeux. Les caractères de l'écriture s'étendent à tout, mais ils sont d'institution; ils ne signifient rien par eux-mêmes. La clef des tableaux est dans la nature, et s'offre à tout le monde : celle des caractères alphabétiques et de leur combinaison est un pacte dont il faut que le mystère soit révélé; et il ne peut jamais l'être complétement, parce qu'il y a dans les expressions des nuances délicates qui restent nécessairement indéterminées. D'un autre côté, la peinture étant permanente, elle n'est que d'un état instantané. Se propose-t-elle d'exprimer le mouvement le plus simple, elle devient obscure. Que dans un trophée

on voie une renommée les ailes déployées, tenant sa trompette d'une main, et de l'autre une couronne élevée au-dessus de la tête d'un héros, on ne sait si elle la donne, ou si elle l'enlève : c'est à l'histoire à lever l'équivoque. Quelle que soit, au contraire, la variété d'une action, il y a toujours une certaine collection de termes qui la représente; ce qu'on ne peut dire de quelque suite ou groupe de figures que ce soit. Multipliez tant qu'il vous plaira ces figures, il y aura de l'interruption : l'action est continue, et les figures n'en donneront que des instants séparés, laissant à la sagacité du spectateur à en remplir les vides. Il y a la même incommensurabilité entre tous les mouvements physiques et toutes les représentations réelles qu'entre certaines lignes et des suites de nombres. On a beau augmenter les termes, entre un terme donné et un autre, ces termes restant toujours isolés, ne se touchant point, laissant entre chacun d'eux un intervalle, ils ne peuvent jamais correspondre à certaines quantités continues. Comment mesurer toute quantité continue par une quantité discrète? Pareillement, comment représenter une action durable par des images d'instants séparés? Mais ces termes qui demeurent, dans une langue, nécessairement inexpliqués, les radicaux ne correspondent-ils pas assez exactement à ces instants intermédiaires que la peinture ne peut représenter? et n'est-ce pas à peu

près le même défaut de part et d'autre? Nous voilà donc arrêtés dans notre projet de transmettre les connaissances par l'impossibilité de rendre toute la langue intelligible. Comment recueillir les racines grammaticales? Quand on les aura recueillies, comment les expliquer? Est-ce la peine d'écrire pour les siècles à venir, si nous ne sommes pas en état de nous en faire entendre? Résolvons ces difficultés.

Voici, premièrement, ce que je pense sur la manière de discerner les radicaux. Peut-être y a-t-il quelque méthode, quelque système philosophique, à l'aide duquel on en trouverait un grand nombre : mais ce système me semble difficile à inventer, et quel qu'il soit, l'application m'en paraît sujette à erreur, par l'habitude bien fondée que j'ai de suspecter toute loi générale en matière de langue. J'aimerais mieux suivre un moyen technique, d'autant plus que ce moyen technique est une suite nécessaire de la formation d'un *Dictionnaire encyclopédique*.

Il faut d'abord que ceux qui coopéreront à cet ouvrage s'imposent la loi de tout définir; tout, sans aucune exception. Cela fait, il ne restera plus à l'éditeur que le soin de séparer les termes où un même mot sera pris pour genre dans une définition, et pour différence dans une autre : il est évident que c'est la nécessité de ce double emploi qui constitue le cercle vicieux, et qu'elle est

la limite des définitions. Quand on aura rassemblé tous ces mots, on trouvera, en les examinant, que des deux termes qui sont définis l'un par l'autre, c'est tantôt le plus général, tantôt le moins général qui est genre ou différence; et il est évident que c'est le plus général qu'il faudra regarder comme une des racines grammaticales. D'où il s'ensuit que le nombre des racines grammaticales sera précisément la moitié de ces termes recueillis, parce que de deux définitions de mots, il faut en admettre une comme bonne et légitime, pour démontrer que l'autre est un cercle vicieux.

Passons maintenant à la manière de fixer la notion de ces radicaux : il n'y a, ce me semble, qu'un seul moyen, encore n'est-il pas aussi parfait qu'on le desirerait; non qu'il laisse de l'équivoque dans le cas où il est applicable, mais en ce qu'il peut y avoir des cas auxquels il n'est pas possible de l'appliquer, avec quelque adresse qu'on le manie. Ce moyen est de rapporter la langue vivante à une langue morte : il n'y a qu'une langue morte qui puisse être une mesure exacte, invariable et commune pour tous les hommes qui sont et qui seront, entre les langues qu'ils parlent et qu'ils parleront. Comme cet idiome n'existe que dans les auteurs, il ne change plus; et l'effet de ce caractère, c'est que l'application en est toujours la même, et toujours également connue.

Si l'on me demandait de la langue grecque ou

latine, quelle est celle qu'il faudrait préférer, je répondrais ni l'une ni l'autre; mon sentiment serait de les employer toutes deux : le grec, partout où le latin ne donnerait rien, ou ne donnerait pas un équivalent, ou en donnerait un moins rigoureux : je voudrais que le grec ne fût jamais qu'un supplément à la disette du latin; et cela, seulement parce que la connaissance du latin est la plus répandue : car j'avoue que s'il fallait se déterminer par la richesse et par l'abondance, il n'y aurait pas à balancer. La langue grecque est infiniment plus étendue et plus expressive que la latine; elle a une multitude de termes qui ont une empreinte évidente de l'onomatopée (1); une infinité de notions, qui ont des signes en cette langue, n'en ont point en latin, parce qu'il ne paraît pas que les Latins se fussent élevés à aucun genre de spéculation. Les Grecs s'étaient enfoncés dans toutes les profondeurs de la métaphysique des sciences, des beaux-arts, de la logique et de la grammaire. On dit, avec leur idiome, tout ce qu'on veut; ils ont tous les termes abstraits, relatifs aux opérations de l'entendement : consultez là-dessus Aristote, Platon, Sextus Empiricus, Apollonius, et tous ceux qui ont écrit de la grammaire et de la rhétorique. On est souvent embarrassé en latin par le défaut d'expressions : il fallait encore des siècles aux Romains pour posséder la langue des

(1) *Onomatopée*, pour la valeur de ce mot, voyez t. IX, p. 434. ÉDITs.

abstractions, du moins à en juger par le progrès qu'ils y ont fait pendant qu'ils ont été sous la discipline des Grecs ; car d'ailleurs un seul homme de génie peut mettre en fermentation tout un peuple, abréger les siècles de l'ignorance, et porter les connaissances à un point de perfection, et avec une rapidité qui surprendraient également. Mais cette observation ne détruit point la vérité que j'avance : car si l'on compte les hommes de génie, et qu'on les répande sur toute la durée des siècles écoulés, il est évident qu'ils seront en petit nombre dans chaque nation, et pour chaque siècle, et qu'on n'en trouvera presque aucun qui n'ait perfectionné la langue. Les hommes créateurs portent ce caractère particulier. Comme ce n'est pas seulement en feuilletant les productions de leurs contemporains qu'ils rencontrent les idées qu'ils ont à employer dans leurs écrits, mais que c'est tantôt en descendant profondément en eux-mêmes, tantôt en s'élançant au dehors, et portant des regards plus attentifs et plus pénétrants sur les natures qui les environnent; ils sont obligés, surtout à l'origine des langues, d'inventer des signe pour rendre avec exactitude et avec force ce qu'ils y découvrent les premiers. C'est la chaleur de l'imagination et la méditation profonde qui enrichissent une langue d'expressions nouvelles; c'est la justesse de l'esprit et la sévérité de la dialectique qui en perfectionnent la syntaxe; c'est la commodité des

organes de la parole qui l'adoucit; c'est la sensibilité de l'oreille qui la rend harmonieuse.

Si l'on se détermine à faire usage des deux langues, on écrira d'abord le radical français; et à côté, le radical grec ou latin, avec la citation de l'auteur ancien d'où il a été tiré, et où il est employé, selon l'acception la plus approchée pour le sens, l'énergie et les autres idées accessoires qu'il faut déterminer.

Je dis *le radical ancien*, quoiqu'il ne soit pas impossible qu'un terme premier, radical et indéfinissable dans une langue, n'ait aucun de ces caractères dans une autre : alors il me paraît démontré que l'esprit humain a fait plus de progrès chez un des peuples que chez l'autre. On ne sait pas encore, ce me semble, combien la langue est une image rigoureuse et fidèle de l'exercice de la raison. Quelle prodigieuse supériorité une nation acquiert sur une autre, surtout dans les sciences abstraites et les beaux-arts, par cette seule différence! et à quelle distance les Anglais sont encore de nous, par la considération seule que notre langue est faite, et qu'ils ne songent pas encore à former la leur! C'est de la perfection de l'idiome que dépendent, et l'exactitude dans les sciences rigoureuses, et le goût dans les beaux-arts, et, par conséquent, l'immortalité des ouvrages en ce genre.

J'ai exigé la citation de l'endroit où le synonyme grec et latin était employé, parce qu'un mot a

souvent plusieurs acceptions; que le besoin, et non la philosophie, ayant présidé à la formation des langues, elles ont et auront toutes ce vice commun; mais qu'un mot n'a qu'un sens dans un passage cité, et que ce sens est certainement le même pour tous les peuples à qui l'auteur est connu; μῆνιν ἄειδε, θεὰ, etc., *Arma virumque cano, etc.*, n'ont qu'une traduction à Paris et à Pékin : aussi rien n'est-il plus mal imaginé à un Français qui sait le latin, que d'apprendre l'anglais dans un Dictionnaire anglais-français, au lieu d'avoir recours à un Dictionnnaire anglais-latin. Quand le Dictionnaire anglais-français aurait été, ou fait, ou corrigé sur la mesure invariable et commune, ou même sur un grand usage habituel des deux langues, on n'en saurait rien; on serait obligé, à chaque mot, de s'en rapporter à la bonne foi et aux lumières de son guide ou de son interprète; au lieu qu'en faisant usage d'un Dictionnaire grec ou latin, on est éclairé, satisfait, rassuré par l'application; on compose soi-même son vocabulaire par la seule voie, s'il en est une, qui puisse suppléer au commerce immédiat avec la nation étrangère dont on étudie l'idiome. Au reste, je parle d'après ma propre expérience : je me suis bien trouvé de cette méthode; je la regarde comme un moyen sûr d'acquérir en peu de temps des notions très-approchées de la propriété et de l'énergie. En un mot, il en

est d'un Dictionnaire anglais-français et d'un Dictionnaire anglais-latin, comme de deux hommes dont l'un, vous entretenant des dimensions ou de la pesanteur d'un corps, vous assurerait que ce corps a tant de poids ou de hauteur; et dont l'autre, au lieu de vous rien assurer, prendrait une mesure ou des balances, et le peserait, ou le mesurerait sous vos yeux.

Mais quelle sera la ressource du nomenclateur, dans les cas où la mesure commune l'abandonnera? Je réponds qu'un radical étant par sa nature le signe ou d'une sensation simple et particulière, ou d'une idée abstraite et générale, les cas où l'on demeurera sans mesure commune ne peuvent être que rares. Mais dans ces cas rares, il faut absolument s'en rapporter à la sagacité de l'esprit humain : il faut espérer qu'à force de voir une expression non définie, employée selon la même acception, dans un grand nombre de définitions où ce signe sera le seul inconnu, on ne tardera pas à en apprécier la valeur. Il y a, dans les idées, et par conséquent dans les signes (car l'un est à l'autre comme l'objet est à la glace qui le répète), une liaison si étroite, une telle correspondance; il part de chacun d'eux une lumière qu'ils se réfléchissent si vivement, que, quand on possède la syntaxe, et que l'interprétation fidèle de tous les autres signes est donnée, ou qu'on a l'intelligence de toutes les idées qui composent une période, à

l'exception d'une seule, il est impossible qu'on ne parvienne pas à déterminer l'idée exceptée ou le signe inconnu.

Les signes connus sont autant de conditions données pour la solution du problème; et pour peu que le discours soit étendu et contienne de termes, on ne conçoit pas que le problème reste au nombre de ceux qui ont plusieurs solutions. Qu'on en juge par le très-petit nombre d'endroits que nous n'entendons point dans les auteurs anciens : que l'on examine ces endroits, et l'on sera convaincu que l'obscurité naît, ou de l'écrivain même qui n'avait pas des idées nettes, ou de la corruption des manuscrits, ou de l'ignorance des usages, des lois, des mœurs, ou de quelque autre semblable cause; jamais de l'indétermination du signe, lorsque ce signe aura été employé selon la même acception en plusieurs endroits différents, comme il arrivera nécessairement à une expression radicale.

Le point le plus important dans l'étude d'une langue, est, sans doute, la connaissance de l'acception des termes. Cependant il y a encore l'orthographe ou la prononciation, sans laquelle il est impossible de sentir tout le mérite de la prose harmonieuse et de la poésie, et que par conséquent il ne faut pas entièrement négliger; et la partie de l'orthographe qu'on appelle la *ponctuation*. Il est arrivé, par les altérations qui se succèdent

rapidement dans la manière de prononcer, et les corrections qui s'introduisent lentement dans la manière d'écrire, que la prononciation et l'écriture ne marchent point ensemble; et que, quoiqu'il y ait, chez les peuples les plus policés de l'Europe, des sociétés d'hommes de lettres chargés de les modérer, de les accorder et de les rapprocher de la même ligne, elles se trouvent enfin à une distance inconcevable; en sorte que, de deux choses dont l'une n'a été imaginée, dans son origine, que pour représenter fidèlement l'autre, celle-ci ne diffère guère moins de celle-là, que le portrait de la même personne peinte dans deux âges très-éloignés. Enfin l'inconvénient s'est accru à un tel excès, qu'on n'ose plus y remédier. On prononce une langue, on en écrit une autre; et l'on s'accoutume tellement pendant le reste de la vie à cette bizarrerie qui a fait verser tant de larmes dans l'enfance, que si l'on renonçait à sa mauvaise orthographe pour une plus voisine de la prononciation, on ne reconnaîtrait plus la langue parlée sous cette nouvelle combinaison de caractères.

Mais on ne doit point être arrêté par ces considérations si puissantes sur la multitude et pour le moment; il faut absolument se faire un alphabet raisonné, où un même signe ne représente point des sons différents, ni des signes différents, un même son, ni plusieurs signes, une voyelle ou un

son simple. Il faut ensuite déterminer la valeur de ces signes par la description la plus rigoureuse des différents mouvements des organes de la parole dans la production des sons attachés à chaque signe; distinguer, avec la dernière exactitude, les mouvements successifs et les mouvements simultanés; en un mot, ne pas craindre de tomber dans des détails minutieux. C'est une peine que des auteurs célèbres, qui ont écrit des langues anciennes, n'ont pas dédaigné de prendre pour leur idiome; pourquoi n'en ferions-nous pas autant pour le nôtre, qui a ses auteurs originaux en tout genre, qui s'étend de jour en jour, et qui est presque devenu la langue universelle de l'Europe? Lorsque Molière plaisantait les grammairiens, il abandonnait le caractère de philosophe, et il ne savait pas, comme l'aurait dit Montaigne, qu'il donnait des soufflets aux auteurs qu'il respectait le plus, sur la joue du Bourgeois gentilhomme.

Nous n'avons qu'un moyen de fixer les choses fugitives et de pure convention : c'est de les rapporter à des êtres constants; et il n'y a de base constante ici que les organes qui ne changent point, et qui, semblables à des instruments de musique, rendront *à peu près* en tout temps les mêmes sons, si nous savons disposer artistement de leur tension ou de leur longueur, et diriger convenablement l'air dans leur capacité; la trachée artère et la bouche composent une espèce de

flûte dont il faut donner la tablature la plus scrupuleuse. J'ai dit *à peu près*, parce que, entre les organes de la parole, il n'y en a pas un qui n'ait mille fois plus de latitude et de variété qu'il n'en faut pour répandre des différences surprenantes et sensibles dans la production d'un son. A parler avec la dernière exactitude, il n'y a peut-être pas, dans toute la France, deux hommes qui aient absolument une même prononciation. Nous avons chacun la nôtre; elles sont cependant toutes assez semblables pour que nous n'y remarquions souvent aucune diversité choquante; d'où il s'ensuit que, si nous ne parvenons pas à transmettre à la postérité notre prononciation, nous lui en ferons passer une approchée, que l'habitude de parler corrigera sans cesse; car la première fois que l'on produit artificiellement un mot étranger, selon une prononciation dont les mouvements ont été prescrits, l'homme le plus intelligent, qui a l'oreille la plus délicate, et dont les organes de la parole sont les plus souples, est dans le cas de l'élève de M. Péreire. Forçant tous les mouvements, et séparant chaque son par des repos, il ressemble à un automate organisé : mais combien la vitesse et la hardiesse qu'il acquerra peu à peu n'affaibliront-elles pas ce défaut? Bientôt on le croira né dans le pays, quoiqu'au commencement il fût, par rapport à une langue étrangère, dans un état pire que l'enfant par rapport à sa langue

maternelle : il n'y avait que sa nourrice qui l'entendît. L'enchaînement des sons d'une langue n'est pas aussi arbitraire qu'on se l'imagine ; j'en dis autant de leurs combinaisons. S'il y en a qui ne pourraient se succéder sans une grande fatigue pour l'organe, ou ils ne se rencontrent point, ou ils ne durent pas. Ils sont chassés de la langue par l'euphonie, cette loi puissante qui agit continuellement et universellement, sans égard pour l'étymologie et ses défenseurs, et qui tend sans intermission à amener des êtres qui ont les mêmes organes, le même idiome, les mêmes mouvements prescrits, à peu près à la même prononciation. Les causes dont l'action n'est point interrompue deviennent toujours les plus fortes avec le temps, quelque faibles qu'elles soient en elles-mêmes.

Je ne dissimulerai point que ce principe ne souffre plusieurs difficultés, entre lesquelles il y en a une très-importante que je vais exposer. Selon vous, me dira-t-on, l'euphonie tend sans cesse à approcher les hommes d'une même prononciation, surtout lorsque les mouvements de l'organe ont été déterminés. Cependant les Allemands, les Anglais, les Italiens, les Français, prononcent tous diversement les vers d'Homère et de Virgile ; les Grecs écrivent μῆνιν ἄειδε, θεὰ; et il y a des Anglais qui lisent *mi*, *nine*, *a*, *i*, *dé*, *zi*, *è*; des Français qui lisent *mè*, *nine*, *a*, *ei*, *ye*, *dé*, *thé*, *a* (*ei*, comme dans la première de *neige*, et *ye*,

comme dans la dernière de *paye* : cet *y* est un *yeu* consonne qui manque dans notre alphabet, quoiqu'il soit dans notre prononciation). Voyez *les notes de* M. Duclos *sur la Grammaire générale raisonnée.*

Mais ce qu'il y a de singulier, c'est qu'ils sont tous également admirateurs de l'harmonie de ce début : c'est le même enthousiasme, quoiqu'il n'y ait presque pas un son commun. Entre les Français, la prononciation du grec varie tellement, qu'il n'est pas rare de trouver deux savants qui entendent très-bien cette langue, et qui ne s'entendent pas entre eux; ils ne s'accordent que sur la quantité. Mais la quantité n'étant que la loi du mouvement de la prononciation, la hâtant ou la suspendant seulement, elle ne fait rien ni pour la douceur, ni pour l'aspérité des sons. On pourra toujours demander comment il arrive que des lettres, des syllabes, des mots, ou solitaires ou combinés, soient également agréables à plusieurs personnes qui les prononcent diversement. Est-ce une suite du préjugé favorable à tout ce qui nous vient de loin, le prestige ordinaire de la distance des temps et des lieux, l'effet d'une longue tradition? Comment est-il arrivé que, parmi tant de vers grecs et latins, il n'y ait pas une syllabe tellement contraire à la prononciation des Suédois, des Polonais, que la lecture leur en soit absolument impossible? Dirons-nous que les langues mortes ont été si tra-

vaillées, sont formées d'une combinaison de sons si simples, si faciles, si élémentaires, que ces sons forment, dans toutes les langues vivantes où ils sont employés, la partie la plus agréable et la plus mélodieuse? que ces langues vivantes, en se perfectionnant toujours, ne font que rectifier sans cesse leur harmonie, et l'approcher de l'harmonie des langues mortes; en un mot, que l'harmonie de ces dernières, factice et corrompue par la prononciation particulière de chaque nation, est encore supérieure à l'harmonie propre et réelle de leurs langues?

Je répondrai, premièrement, que cette dernière considération aura d'autant plus de force, qu'on sera mieux instruit des soins extraordinaires que les Grecs avaient pris pour rendre leur langue harmonieuse: je n'entrerai point dans ce détail; j'observerai seulement en général, qu'il n'y a presque pas une seule voyelle, une seule diphthongue, une seule consonne, dont la valeur soit tellement constante, que l'euphonie n'en puisse disposer, soit en altérant le son, soit en le supprimant: secondement, que, quoique les Anciens aient pris quelques précautions pour nous transmettre la valeur de leurs caractères, il s'en faut beaucoup qu'ils aient été là-dessus aussi exacts, aussi minutieux qu'ils auraient dû l'être: troisièmement, que le savant qui possédera bien ce qu'ils nous en ont laissé, pourra toutefois se flatter de réduire à une

prononciation fort approchée de la sienne, tout homme raisonnable et conséquent : quatrièmement, qu'on peut démontrer sans réplique à l'Anglais, qu'en prononçant *mi, nine, a, i, dé, zi, è*, il fait six fautes de prononciation sur sept syllabes. Il rend la syllabe μῆ par *mi*; mais un auteur ancien nous apprend que les brebis rendaient en bêlant le son de l'η. Dira-t-on que les brebis grecques bêlaient autrement que les nôtres, et disaient *bi, bi*, et non *bè, bè?* Nous lisons, d'ailleurs, dans Denis d'Halicarnasse : η *infra basim linguæ allidit sonum consequentem, non supra, ore moderate aperto*, mouvement que n'exécute en aucune manière celui qui rend η par *i*. Il rend ει, qui est une diphthongue, par un *i*, voyelle et son simple. Il rend le θ par un *z* ou par une *s* grasseyée, tandis que ce n'est qu'un *t* ordinaire aspiré; il rend θε par *zi*, c'est-à-dire qu'au lieu de déterminer vivement l'air vers le milieu de la langue, pour former l'*é* fermé bref, *allidit spiritum circa dentes, ore parum adaperto, nec labris sonitum illustrantibus*, ou qu'il prononce le caractère *i*. Il rend ὰ par *è*, c'est-à-dire que, *allidit sonum infra basim linguæ, ore moderate aperto;* tandis qu'il était prescrit pour la juste prononciation de ce caractère α, *spiritum extendere, ore aperto, et spiritu ad palatum vel supra elato*.

Celui, au contraire, qui prononce ces mots grecs μῆνιν ἄειδε, θεὰ, *me, nine, a, ei, ye, dé,*

thé, *a*, remplit toutes les lois enfreintes par la prononciation anglaise. On peut s'en assurer en comparant les caractères grecs avec les sons que j'y attache, et les mouvements que Denis d'Halicarnasse prescrit pour chacun de ces caractères, dans son ouvrage admirable *de Collocatione verborum*. Pour faire sentir l'utilité de ces définitions, je me contenterai de rapporter celles de l'*r* et de l'*s*. Le ρ se forme, dit-il, *linguæ extremo spiritum repercutiente, et ad palatum prope dentes sublato* : et le σ *lingua adducta supra ad palatum, spiritu per mediam longitudinem labente, et circa dentes cum tenui quodam et angusto sibilo exeunte*. Je demande s'il est possible de satisfaire à ces mouvements, et de donner à l'*r* et à l'*s* d'autres valeurs que celles que nous leur attachons. Il n'est pas moins précis sur les autres lettres.

Mais, insistera-t-on, si les peuples subsistants, qui lisent le grec, se conformaient aux règles de Denis d'Halicarnasse, ils prononceraient donc tous cette langue de la même manière, et comme les anciens Grecs la prononçaient ?

Je réponds à cette question par une supposition qu'on ne peut rejeter, quelque extraordinaire qu'elle soit dans ce pays-ci ; c'est qu'un Espagnol ou un Italien, pressé du desir de posséder un portrait de sa maîtresse, qu'il ne pouvait montrer à aucun peintre, prit le seul parti qui lui restait, d'en faire par écrit la description la plus étendue

et la plus exacte ; il commença par déterminer la juste proportion de la tête entière ; il passa ensuite aux dimensions du front, des yeux, du nez, de la bouche, du menton, du cou ; puis il revint sur chacune de ces parties, et il n'épargna rien pour que son discours gravât dans l'esprit du peintre la véritable image qu'il avait sous les yeux ; il n'oublia ni les couleurs, ni les formes, ni rien de ce qui appartient au caractère : plus il compara son discours avec le visage de sa maîtresse, plus il le trouva ressemblant ; il crut, surtout, que plus il chargerait sa description de petits détails, moins il laisserait de liberté au peintre ; il n'oublia rien de ce qu'il pensa devoir captiver le pinceau. Lorsque sa description lui parût achevée, il en fit cent copies, qu'il envoya à cent peintres, leur enjoignant à chacun d'exécuter exactement sur la toile ce qu'ils liraient sur son papier. Les peintres travaillent ; et au bout d'un certain temps, notre amant reçoit cent portraits, qui tous ressemblent rigoureusement à sa description, et dont aucun ne ressemble à un autre, ni à sa maîtresse. L'application de cet apologue au cas dont il s'agit n'est pas difficile ; on me dispensera de la faire en détail. Je dirai seulement que, quelque scrupuleux qu'un auteur puisse être dans la description des mouvements de l'organe, lorsqu'il produit différents sons, il y aura toujours une latitude, légère en elle-même, infinie par rapport aux divisions réelles

dont elle est susceptible, et aux variétés sensibles, mais inappréciables, qui résulteront de ces divisions. On n'en peut pas toutefois inférer, ni que ces descriptions soient entièrement inutiles, parce qu'elles ne donneront jamais qu'une prononciation approchée; ni que l'euphonie, cette loi à laquelle une langue ancienne a dû toute son harmonie, n'ait une action constante, dont l'effet ne tende du moins autant à nous en rapprocher qu'à nous en éloigner. Deux propositions que j'avais à établir.

Je ne dirai qu'un mot de la ponctuation. Il y a peu de différence entre l'art de bien lire, et celui de bien ponctuer. Les repos de la voix dans le discours, et les signes de la ponctuation dans l'écriture, se correspondent toujours, indiquent également la liaison ou la disjonction des idées, et suppléent à une infinité d'expressions. Il ne sera donc pas inutile d'en déterminer le nombre selon les règles de la logique, et d'en fixer la valeur par des exemples.

Il ne reste plus qu'à déterminer l'accent et la quantité. Ce que nous avons d'accent, plus oratoire que syllabique, est inappréciable; et l'on peut réduire notre quantité à des longues, à des brèves, et à des moins brèves; en quoi elle paraît admettre moins de variété que celle des Anciens, qui distinguaient jusqu'à quatre sortes de brèves, sinon dans la versification, au moins dans la prose, qui l'emporte évidemment sur la poésie pour la variété

de ses nombres. Ainsi, ils disaient que dans ὁδὸς, ῥόδος, τρόπος, σθρόφος, les premières qui sont brèves, n'en avaient pas moins une quantité sensiblement inégale. Mais c'est encore ici le cas où l'on peut s'en rapporter à l'organe exercé, du soin de réparer ces négligences.

Voici donc les conditions praticables et nécessaires, pour que la langue, sans laquelle les connaissances ne se transmettent point, se fixe, autant qu'il est possible de la fixer par sa nature, et qu'il est important de la fixer pour l'objet principal d'un dictionnaire universel et raisonné. Il faut un alphabet raisonné, accompagné de l'exposition rigoureuse des mouvements de l'organe et de la modification de l'air dans la production des sons attachés à chaque caractère élémentaire, et à chaque combinaison syllabique de ces caractères : écrire d'abord le mot selon l'alphabet usuel; l'écrire ensuite selon l'alphabet raisonné, chaque syllabe séparée et chargée de sa quantité; ajouter le mot grec ou latin qui rend le mot français, quand il est radical seulement, avec la citation de l'endroit où ce mot grec ou latin est employé dans l'auteur ancien; et s'il a différents sens, et que, parmi ces sens, il devienne quelquefois radical, le fixer autant de fois par le radical correspondant dans la langue morte; en un mot, le définir quand il n'est pas radical; car cela est toujours possible; et le synonyme grec ou latin devient alors superflu.

On voit combien ce travail est long, difficile, épineux. Quel usage il faut avoir de deux ou trois langues, afin de comparer les idées simples représentées par des signes différents qui aient entre eux un rapport d'identité; ou, ce qui est plus délicat encore, les collections d'idées représentées par des signes qui doivent avoir le même rapport; et, dans les cas fréquents où l'on ne peut obtenir l'identité de rapport, combien de finesse et de goût pour distinguer, entre les signes, ceux dont les acceptions sont les plus voisines; et entre les idées accessoires, celles qu'il faut conserver ou sacrifier! Mais il ne faut pas se laisser décourager. L'Académie de la Crusca a levé une partie de ces difficultés, dans son célèbre Vocabulaire. L'Académie Française, rassemblant dans son sein l'universalité des connaissances, des poètes, des orateurs, des mathématiciens, des physiciens, des naturalistes, des gens du monde, des philosophes, des militaires; et étant bien déterminée à n'écouter, dans ses élections, que le besoin qu'elle aura d'un talent plutôt que d'un autre, pour la perfection de son travail; il serait incroyable qu'elle ne suivît pas ce plan général, et que son ouvrage ne devînt pas d'une utilité essentielle à ceux qui s'occuperont à perfectionner la faible esquisse que nous publions.

Elle n'aura pas oublié, sans doute, de désigner nos gallicismes, ou les différents cas dans lesquels

il arrive à notre langue de s'écarter des lois de la grammaire générale raisonnée ; car un idiotisme, ou un écart de cette nature, c'est la même chose. D'où l'on voit encore qu'en tout il y a une mesure invariable et commune, au défaut de laquelle on ne connaît rien, on ne peut rien apprécier, ni rien définir ; que la grammaire générale raisonnée est ici cette mesure ; et que, sans cette grammaire, un dictionnaire de langue manque de fondement, puisqu'il n'y a rien de fixe à quoi on puisse rapporter les cas embarrassants qui se présentent ; rien qui puisse indiquer en quoi consiste la difficulté ; rien qui désigne le parti qu'il faut prendre ; rien qui donne la raison de préférence entre plusieurs solutions opposées ; rien qui interprète l'usage, qui le combatte ou le justifie, comme cela se peut souvent. Car ce serait un préjugé que de croire que, la langue étant la base du commerce parmi les hommes, des défauts importants puissent y subsister long-temps, sans être aperçus et corrigés par ceux qui ont l'esprit juste, et le cœur droit. Il est donc vraisemblable que les exceptions à la loi générale qui resteront, seront plutôt des abréviations, des énergies, des euphonies, et autres agréments légers, que des vices considérables. On parle sans cesse, on écrit sans cesse, on combine les idées et les signes, en une infinité de manières différentes ; on rapporte toutes ces combinaisons au joug de la syntaxe universelle ;

on les y assujétit tôt ou tard, pour peu qu'il y ait d'inconvénient à les en affranchir; et lorsque cet asservissement n'a pas lieu, c'est qu'on y trouve un avantage qu'il est quelquefois difficile, mais qu'il serait toujours impossible de développer sans la grammaire raisonnée, l'analogie et l'étymologie, que j'appellerai les ailes de l'art de parler, comme on a dit de la chronologie et de la géographie, que ce sont les yeux de l'histoire.

Nous ne finirons pas nos observations sur la langue, sans avoir parlé des synonymes. On les multiplierait à l'infini, si on ne commençait par chercher quelque loi qui en fixât le nombre. Il y a dans toutes les langues des expressions qui ne diffèrent que par des nuances très-délicates. Ces nuances n'échappent ni à l'orateur ni au poète, qui connaissent leur langue; mais ils les négligent à tout moment : l'un, contraint par la difficulté de son art; l'autre, entraîné par l'harmonie du sien. C'est de cette considération, qu'on peut déduire la loi générale dont on a besoin. Il ne faudra traiter comme synonymes que les termes que la poésie prend pour tels, afin de remédier à la confusion qui s'introduirait dans la langue, par l'indulgence que l'on a pour la rigueur des lois de la versification. Il ne faudra traiter comme synonymes, que les termes que l'art oratoire substitue indistinctement les uns aux autres, afin de remédier à la confusion qui s'introduirait dans la langue par le

charme de l'harmonie oratoire, qui tantôt préfère et tantôt sacrifie le mot propre; abandonnant le jugement du bon sens et de la raison, pour se soumettre à celui de l'oreille; abandon qui paraît d'abord l'extravagance la plus manifeste, et la plus contraire à l'exactitude et à la vérité; mais qui devient, quand on y réfléchit, le fondement de la finesse, du bon goût, de la mélodie du style, de son unité, et des autres qualités de l'élocution, qui seules assurent l'immortalité aux productions littéraires. Le sacrifice du mot propre ne se faisant jamais que dans les occasions où l'esprit n'en est pas trop écarté par l'expression mélodieuse, alors l'entendement le supplée; le discours se rectifie, la période demeure harmonieuse; je vois la chose comme elle est; je vois, de plus, le caractère de l'auteur; le prix qu'il a attaché lui-même aux objets dont il m'entretient; la passion qui l'anime: le spectacle se complique, se multiplie, et en même proportion, l'enchantement s'accroît dans mon esprit; l'oreille est contente, et la vérité n'est point offensée. Lorsque ces avantages ne pourront se réunir, l'écrivain le plus harmonieux, s'il a de la justesse et du goût, ne se résoudra jamais à abandonner le mot propre pour son synonyme. Il en fortifiera ou affaiblira la mélodie à l'aide d'un correctif; il variera les temps, ou il donnera le change à l'oreille par quelque autre finesse. Indépendamment de l'harmonie, il faut encore laisser

le mot propre pour un autre, toutes les fois que le premier réveille des idées petites, basses, obscènes, ou rappelle des sensations désagréables. Mais dans les autres circonstances, ne serait-il pas plus à propos, dira-t-on, de laisser au lecteur le soin de suppléer le mot harmonieux, que celui de suppléer le mot propre? Non, quand il serait aussi facile à l'oreille, le mot propre étant donné, d'entendre le mot harmonieux, qu'à l'esprit, le mot harmonieux étant donné, de trouver le mot propre. Il faut, pour que l'effet de la musique soit produit, que la musique soit entendue : elle ne se suppose point; elle n'est rien, si l'oreille n'en est pas réellement affectée.

On recueillera toutes les expressions que nos grands poètes et nos meilleurs orateurs auront employées et pourront employer indistinctement. C'est surtout la postérité qu'il faut avoir en vue. C'est encore une mesure invariable. Il est inutile de nuancer les mots qu'on ne sera point tenté de confondre quand la langue sera morte. Au-delà de cette limite, l'art de faire des synonymes devient un travail aussi étendu que puéril. Je voudrais qu'on eût deux autres attentions dans la distinction des mots synonymes. L'une, de ne pas marquer seulement les idées qui différencient, mais celles encore qui sont communes. M. l'abbé Girard ne s'est asservi qu'à la première partie de cette loi; cependant celle qu'il a négligée n'est ni moins

essentielle, ni moins difficile à remplir. L'autre, de choisir ses exemples, de manière qu'en expliquant la diversité des acceptions, on exposât en même temps les usages de la nation, ses coutumes, son caractère, ses vices, ses vertus, ses principales transactions, etc.; et que la mémoire de ses grands hommes, de ses malheurs et de ses prospérités, y fût rappelée. Il n'en coûtera pas plus de rendre un synonyme utile, sensé, instructif et vertueux, que de le faire contraire à l'honnêteté, ou vide de sens.

Ajoutons à ces observations un moyen simple et raisonnable d'abréger la nomenclature, et d'éviter les redites. L'Académie Française l'avait pratiqué dans la première édition de son Dictionnaire; et je ne pense pas qu'elle y eût renoncé en faveur des lecteurs bornés, si elle eût considéré combien il était facile de les secourir. Ce moyen d'abréger la nomenclature, c'est de ne pas distribuer en plusieurs articles séparés ce qui doit naturellement être renfermé sous un seul. Faut-il qu'un Dictionnaire contienne autant de fois un mot qu'il y a de différences dans les vues de l'esprit? L'ouvrage devient infini, et ce sera nécessairement un chaos de répétitions. Je ne ferais donc de *précipitable*, *précipiter*, *précipitant*, *précipitation*, *précipité*, *précipice*, et de toute autre expression semblable, qu'un article auquel je renverrais dans tous les endroits où l'ordre alphabétique m'offrirait des expressions

liées par une même idée générale et commune. Quant aux différences, le substantif désigne ou la chose, ou la personne, ou l'action, ou la sensation, ou la qualité, ou le temps, ou le lieu; le participe, l'action considérée, ou comme possible, ou comme présente, ou comme passée; l'infinitif, l'action relativement à un agent, à un lieu et à un temps quelconque indéterminé. Multiplier les définitions selon toutes ces faces, ce n'est pas définir les termes; c'est revenir sur les mêmes notions à chaque face nouvelle qu'un terme présente. N'est-il pas évident que ce qui convient à une expression considérée une fois sous ces points de vue différents, convient à toutes celles qui admettront dans la langue la même variété? Je remarquerai que, pour la perfection d'un idiome, il serait à souhaiter que les termes y eussent toute la variété dont ils sont susceptibles; je dis *dont ils sont susceptibles*, parce qu'il y a des verbes, tels que les neutres, qui excluent certaines nuances; ainsi *aller* ne peut avoir l'adjectif *allable*. Mais combien d'autres dont il n'en est pas ainsi, et dont le produit est limité sans raison, malgré le besoin journalier et les embarras d'une disette qui se fait particulièrement sentir aux écrivains exacts et laconiques! Nous disons *accusateur*, *accuser*, *accusation*, *accusant*, *accusé*; et nous ne disons pas *accusable*, quoique *inexcusable* soit d'usage. Combien d'adjectifs qui ne se meuvent point vers le substantif, et de

substantifs qui ne se meuvent point vers l'adjectif! Voilà une source féconde où il reste encore à notre langue bien des richesses à puiser. Il serait bon de remarquer à chaque expression les nuances qui lui manquent, afin qu'on osât les suppléer de notre temps, ou de crainte que trompé dans la suite par l'analogie, on ne les regardât comme des manières de dire, en usage dans le bon siècle.

Voilà ce que j'avais à exposer sur la langue. Plus cet objet avait été négligé dans notre ouvrage, plus il était important relativement au but d'une *Encyclopédie*; plus il convenait d'en traiter ici avec étendue, ne fût-ce, comme nous l'avons dit, que pour indiquer les moyens de réparer la faute que nous avons commise. Je n'ai point parlé de la syntaxe ni des autres parties du rudiment français; celui qui s'en est chargé n'a rien laissé à desirer là-dessus; et notre Dictionnaire est complet de ce côté.

Mais après avoir traité de la langue, ou du moyen de transmettre les connaissances, cherchons le meilleur enchaînement qu'on puisse leur donner.

Il y a d'abord un ordre général; celui qui distingue ce Dictionnaire de tout autre ouvrage, où les matières sont pareillement soumises à l'ordre alphabétique, l'ordre qui l'a fait appeler *Encyclopédie*. Nous ne dirons qu'une chose de cet enchaînement considéré par rapport à toute la matière

encyclopédique; c'est qu'il n'est pas possible à l'architecte du génie le plus fécond d'introduire autant de variété dans la construction d'un grand édifice, dans la décoration de ses façades, dans la combinaison de ses ordres, en un mot, dans toutes les parties de sa distribution, que l'ordre encyclopédique en admet. Il peut être formé, soit en rapportant nos différentes connaissances aux diverses facultés de notre ame (c'est ce système que nous avons suivi), soit en les rapportant aux êtres qu'elles ont pour objet; et cet objet est ou de pure curiosité, ou de luxe, ou de nécessité. On peut diviser la science générale, ou en science des choses et en science des signes, ou en science des concrets, ou en science des abstraits. Les deux causes les plus générales, l'art et la nature, donnent aussi une belle et grande distribution. On en rencontrera d'autres dans la distinction ou du physique et du moral; de l'existant, et du possible; du matériel, et du spirituel; du réel, et de l'intelligible. Tout ce que nous savons ne découle-t-il pas de l'usage de nos sens et de celui de notre raison? n'est-il pas ou naturel, ou révélé? ne sont-ce pas ou des mots, ou des choses, ou des faits? Il est donc impossible de bannir l'arbitraire de cette grande distribution première. L'univers ne nous offre que des êtres particuliers, infinis en nombre, et sans presque aucune division fixe et déterminée; il n'y en a aucun qu'on puisse appe-

ler ou le premier ou le dernier; tout s'y enchaîne et s'y succède par des nuances insensibles; et à travers cette uniforme immensité d'objets, s'il en paraît quelques-uns qui, comme des pointes de rochers, semblent percer la surface et la dominer, ils ne doivent cette prérogative qu'à des systèmes particuliers, qu'à des conventions vagues, qu'à certains événements étrangers, et non à l'arrangement physique des êtres, et à l'intention de la nature. [1]

En général, la description d'une machine peut être entamée par quelque partie que ce soit. Plus la machine sera grande et compliquée, plus il y aura de liaisons entre ses parties; moins on connaîtra ces liaisons, plus on aura de différents plans de description. Que sera-ce donc si la machine est infinie en tout sens; s'il est question de l'univers réel et de l'univers intelligible, ou d'un ouvrage qui soit comme l'empreinte de tous les deux? L'univers, soit réel, soit intelligible, a une infinité de points de vue sous lesquels il peut être représenté, et le nombre des systèmes possibles de la connaissance humaine est aussi grand que celui de ces points de vue. Le seul d'où l'arbitraire serait exclu, c'est, comme nous l'avons dit dans notre *Prospectus*, le système qui existait de toute éternité dans la volonté de Dieu; et celui où l'on descendrait de ce premier Être éternel à tous les

[1] Voyez le Prospectus, au commencement du tome premier.

êtres qui dans les temps émanèrent de son sein, ressemblerait à l'hypothèse astronomique dans laquelle le philosophe se transporte en idée au centre du soleil, pour y calculer les phénomènes des corps célestes qui l'environnent; ordonnance qui a de la simplicité et de la grandeur, mais à laquelle on pourrait reprocher un défaut important dans un ouvrage composé par des philosophes, et adressé à tous les hommes et à tous les temps; le défaut d'être lié trop étroitement à notre théologie, science sublime, utile sans doute par les connaissances que le chrétien en reçoit, mais plus utile encore par les sacrifices qu'elle en exige et les récompenses qu'elle lui promet (1).

Quant à ce système général d'où l'arbitraire serait exclu, et que nous n'aurons jamais, peut-être ne nous serait-il pas fort avantageux de l'avoir; car quelle différence y aurait-il entre la lecture d'un ouvrage où tous les ressorts de l'univers seraient développés, et l'étude même de l'univers? presque aucune : nous ne serions toujours capables d'entendre qu'une certaine portion de ce grand livre; et pour peu que l'impatience et la curiosité qui nous dominent et interrompent si communément le cours de nos observations, jetassent de désordre dans nos lectures, nos connaissances de-

(1) Voyez au commencement de l'article GRECS (PHILOSOPHIE DES), la note de Naigeon qui suit ces mots : *comme s'il y en avait de faux*. ÉDIT^s.

viendraient aussi isolées qu'elles le sont; perdant la chaîne des inductions, et cessant d'apercevoir les liaisons antérieures et subséquentes, nous aurions bientôt les mêmes vides et les mêmes incertitudes. Nous nous occupons maintenant à remplir ces vides, en contemplant la nature; nous nous occuperions à les remplir, en méditant un volume immense qui, n'étant pas plus parfait à nos yeux que l'univers, ne serait pas moins exposé à la témérité de nos doutes et de nos objections.

Puisque la perfection absolue d'un plan universel ne remédierait point à la faiblesse de notre entendement, attachons-nous à ce qui convient à notre condition d'homme, et contentons-nous de remonter à quelque notion très-générale. Plus le point de vue d'où nous considérons les objets sera élevé, plus il nous découvrira d'étendue, et plus l'ordre que nous suivrons sera instructif et grand. Il faut par conséquent qu'il soit simple, parce qu'il y a rarement de la grandeur sans simplicité; qu'il soit clair et facile, que ce ne soit point un labyrinthe tortueux où l'on s'égare, et où l'on n'aperçoive rien au-delà du point où l'on est; mais une grande et vaste avenue qui s'étende au loin, et sur la longueur de laquelle on en rencontre d'autres également bien distribuées, qui conduisent aux objets solitaires et écartés, par le chemin le plus facile et le plus court.

Une considération surtout qu'il ne faut point

perdre de vue, c'est que si l'on bannit l'homme ou l'être pensant et contemplateur de dessus la surface de la terre, ce spectacle, pathétique et sublime de la nature, n'est plus qu'une scène triste et muette; l'univers se tait, le silence et la nuit s'en emparent. Tout se change en une vaste solitude où les phénomènes inobservés se passent d'une manière obscure et sourde. C'est la présence de l'homme qui rend l'existence des êtres intéressante : et que peut-on se proposer de mieux dans l'histoire de ces êtres, que de se soumettre à cette considération? Pourquoi n'introduirons-nous pas l'homme dans notre ouvrage, comme il est placé dans l'univers? Pourquoi n'en ferons-nous pas un centre commun? Est-il, dans l'espace infini, quelque point d'où nous puissions, avec plus d'avantage, faire partir les lignes immenses que nous nous proposons d'étendre à tous les autres points? Quelle vive et douce réaction n'en résultera-t-il pas des êtres vers l'homme, de l'homme vers les êtres?

Voilà ce qui nous a déterminés à chercher dans les facultés principales de l'homme, la division générale à laquelle nous avons subordonné notre travail. Qu'on suive telle autre voie qu'on aimera mieux, pourvu qu'on ne substitue pas à l'homme un être muet, insensible et froid. L'homme est le terme unique d'où il faut partir, et auquel il faut tout ramener, si l'on veut plaire, intéresser, tou-

cher, jusque dans les considérations les plus arides et les détails les plus secs. Abstraction faite de mon existence et du bonheur de mes semblables, que m'importe le reste de la nature?

Un second ordre, non moins essentiel que le précédent, est celui qui déterminera l'étendue relative des différentes parties de l'ouvrage. J'avoue qu'il se présente ici une de ces difficultés qu'il est impossible de surmonter quand on commence, et qu'il est difficile de surmonter à quelque édition qu'on parvienne. Comment établir une juste proportion entre les différentes parties d'un si grand tout? Quand ce tout serait l'ouvrage d'un seul homme, la tâche ne serait pas facile; qu'est-ce donc que cette tâche, lorsque le tout est l'ouvrage d'une société nombreuse? En comparant un Dictionnaire universel et raisonné de la connaissance humaine à une statue colossale, on n'en est pas plus avancé, puisqu'on ne sait ni comment déterminer la hauteur absolue du colosse, ni par quelles sciences, ni par quels arts ses membres différents doivent être représentés. Quelle est la matière qui servira de module? sera-ce la plus noble, la plus utile, la plus importante, ou la plus étendue? préférera-t-on la morale aux mathématiques, les mathématiques à la théologie, la théologie à la jurisprudence, la jurisprudence à l'histoire naturelle? etc. Si l'on s'en tient à certaines expressions génériques que personne n'en-

tend de la même manière, quoique tout le monde s'en serve sans contradiction, parce que jamais on ne s'explique; et si l'on demande à chacun, ou des éléments, ou un traité complet et général, on ne tardera pas à s'apercevoir combien cette mesure nominâle est vague et indéterminée. Et celui qui aura cru prendre, avec ses différents collègues, des précautions telles, que les matériaux qui lui seront remis cadreront à peu près avec son plan, est un homme qui n'a nulle idée de son objet, ni des collègues qu'il s'associe! Chacun a sa manière de sentir et de voir. Je me souviens qu'un artiste, à qui je croyais avoir exposé assez exactement ce qu'il avait à faire pour son art, m'apporta, d'après mon discours, à ce qu'il prétendait, sur la manière de tapisser en papier, qui demandait à peu près un feuillet d'écriture, et une demi-planche de dessin, dix à douze planches énormément chargées de figures, et trois cahiers épais, *in-folio*, d'un caractère fort menu, à fournir un à deux volumes *in*-12. Un autre, au contraire, à qui j'avais prescrit exactement les mêmes règles qu'au premier, m'apporta, sur une des manufactures les plus étendues par la diversité des ouvrages qu'on y fabrique, des matières qu'on y emploie, des machines dont on se sert, et des manœuvres qu'on y pratique, un petit catalogue de mots sans définition, sans explication, sans figures, m'assurant bien fermement que son art ne contenait rien de

plus : il supposait que le reste, ou n'était point ignoré, ou ne pouvait s'écrire. Nous avions espéré d'un de nos amateurs les plus vantés, l'article COMPOSITION EN PEINTURE. (M. Watelet ne nous avait point encore offert ses secours.) Nous reçûmes de l'amateur deux lignes de définition sans exactitude, sans style et sans idées, avec l'humiliant aveu qu'il n'en savait pas davantage; et je fus obligé de faire l'article COMPOSITION EN PEINTURE[1], moi qui ne suis ni amateur ni peintre; ces phénomènes ne m'étonnèrent point. Je vis avec aussi peu de surprise la même diversité entre les travaux des savants et des gens de lettres. La preuve en subsiste en cent endroits de cet ouvrage. Ici nous sommes boursouflés, et d'un volume exorbitant; là, maigres, petits, mesquins, secs et décharnés. Dans un endroit, nous ressemblons à des squelettes; dans un autre, nous avons un air hydropique : nous sommes alternativement nains et géants, colosses et pygmées; droits, bien faits et proportionnés, bossus, boiteux et contrefaits. Ajoutez à toutes ces bizarreries celles d'un discours tantôt abstrait, obscur ou recherché, plus souvent négligé, traînant et lâche, et vous comparerez l'ouvrage entier au monstre de l'*Art poétique*, ou même à quelque chose de plus hideux. Mais ces défauts sont inséparables d'une première tentative, et il m'est évidemment démontré qu'il

[1] Voyez cet article, tome XIV, page 411. ÉDIT^s.

n'appartient qu'au temps et aux siècles à venir de les réparer. Si nos neveux s'occupent de l'*Encyclopédie* sans interruption, ils pourront conduire l'ordonnance de ses matériaux à quelque degré de perfection. Mais, au défaut d'une mesure commune et constante, il n'y a point de milieu; il faut d'abord admettre, sans exception, tout ce qu'une science comprend; abandonner chaque matière à elle-même, et ne lui prescrire d'autres limites que celles de son objet. Chaque chose étant alors dans l'*Encyclopédie* ce qu'elle est en soi, elle y aura sa vraie proportion, surtout lorsque le temps aura pressé les connaissances, et réduit chaque sujet à sa juste étendue. S'il arrivait, après un grand nombre d'éditions successivement perfectionnées, que quelque matière importante restât dans le même état, comme il pourrait aisément arriver parmi nous à la minéralogie et à la métallurgie, ce ne sera plus la faute de l'ouvrage, mais celle du genre humain en général, ou de la nation en particulier, dont les vues ne se seront pas encore tournées sur ces objets.

J'ai fait souvent une observation, c'est que l'émulation qui s'allume nécessairement entre des collègues, produit des dissertatious au lieu d'articles. Tout l'art des renvois ne peut alors remédier à la diffusion; et au lieu de lire un article d'*Encyclopédie*, on se trouve embarqué dans un Mémoire académique. Ce défaut diminuera à me-

sure que les éditions se multiplieront; les connaissances se rapprocheront nécessairement; le ton emphatique et oratoire s'affaiblira; quelques découvertes, devenues plus communes et moins intéressantes, occuperont moins d'espace; il n'y aura plus que les matières nouvelles, les découvertes du jour, qui seront enflées. C'est une sorte de condescendance qu'on aura dans tous les temps pour l'objet, pour l'auteur, pour le public, etc. Le moment passé, cet article subira la circoncision comme les autres. Mais, en général, les inventions et les idées nouvelles introduisant une disproportion nécessaire; et la première édition étant celle de toutes qui contient le plus de choses, sinon récemment inventées, du moins aussi peu connues que si elles avaient ce caractère, il est évident, et par cette raison et par celles qui précèdent, que c'est l'édition où il doit régner le plus de désordre; mais qui, en revanche, montrera à travers ses irrégularités, un air original qui passera difficilement dans les éditions suivantes.

Pourquoi l'ordre encyclopédique est-il si parfait et si régulier dans l'auteur anglais (1)? c'est que, se bornant à compiler nos dictionnaires, et à analyser un petit nombre d'ouvrages, n'inventant rien, s'en tenant rigoureusement aux choses connues, tout lui étant également intéressant ou indifférent,

(1) Chambers. *Cyclopædia, or the Dictionary of Arts and Sciences.* London, 1728, 2 vol. in-fol. Édit[s].

n'ayant ni d'acception pour aucune matière, ni de moment favorable ou défavorable pour travailler, excepté celui de la migraine ou du *spleen;* c'était un laboureur qui traçait son sillon superficiel, mais égal et droit. Il n'en est pas ainsi de notre ouvrage : on se pique, on veut avoir des morceaux d'appareil; c'est même peut-être en ce moment ma vanité. L'exemple de l'un en entraîne un autre. Les éditeurs se plaignent, mais inutilement. On se prévaut de leurs propres fautes contre eux-mêmes, et tout se porte à l'excès. Les articles de Chambers sont assez régulièrement distribués; mais ils sont vides : les nôtres sont pleins, mais irréguliers. Si Chambers eût rempli les siens, je ne doute point que son ordonnance n'en eût souffert.

Un troisième ordre est celui qui expose la distribution particulière à chaque partie. Ce sera le premier morceau qu'on exigera d'un collègue. Cet ordre ne me paraît pas entièrement arbitraire; il n'en est pas d'une science ainsi que de l'univers. L'univers est l'ouvrage infini d'un Dieu; une science est un ouvrage fini de l'entendement humain. Il y a des premiers principes, des notions générales, des axiomes donnés. Voilà les racines de l'arbre : il faut que cet arbre se ramifie le plus qu'il sera possible; qu'il parte de l'objet général comme d'un tronc; qu'il s'élève d'abord aux grandes branches ou premières divisions; qu'il passe de ces maîtresses branches à de moindres rameaux, et ainsi

de suite, jusqu'à ce qu'il se soit étendu jusqu'aux termes particuliers, qui seront comme les feuilles et la chevelure de l'arbre. Et pourquoi ce détail serait-il impossible? chaque mot n'a-t-il pas sa place? ou, s'il est permis de s'exprimer ainsi, son pédicule et son insertion? Tous ces arbres particuliers seront soigneusement recueillis; et, pour présenter les mêmes idées sous une image plus exacte, l'ordre encyclopédique général sera comme une mappemonde où l'on ne rencontrera que les grandes régions; les ordres particuliers, comme des cartes particulières de royaumes, de provinces, de contrées; le dictionnaire, comme l'histoire géographique et détaillée de tous les lieux, la topographie générale et raisonnée de ce que nous connaissons dans le monde intelligible et dans le monde visible; et les renvois serviront d'itinéraires dans ces deux mondes, dont le visible peut être regardé comme l'ancien, et l'intelligible comme le nouveau.

Il y a un quatrième ordre, moins général qu'aucun des précédents : c'est celui qui distribue convenablement plusieurs articles différents compris sous une même dénomination. Il paraît ici nécessaire de s'assujétir à la génération des idées, à l'analogie des matières, à leur enchaînement naturel; de passer du simple au figuré, etc. Il y a des termes solitaires qui sont propres à une seule science, et qui ne doivent donner aucune sollici-

tude. Quant à ceux dont l'acception varie, et qui appartiennent à plusieurs sciences et à plusieurs arts, il faut en former un petit système, dont l'objet principal soit d'adoucir et de pallier, autant qu'on pourra, la bizarrerie des disparates. Il faut en composer le tout le moins irrégulier et le moins décousu, et se laisser conduire tantôt par les rapports, quand il y en a de marqués; tantôt par l'importance des matières; et au défaut des rapports, par des tours originaux qui se présenteront d'autant plus fréquemment aux éditeurs, qu'ils auront plus de génie, d'imagination et de connaissances. Il y a des matières qui ne se séparent point, telles que l'histoire sacrée et l'histoire profane; la théologie et la mythologie; l'histoire naturelle, la physique, la chimie et quelques arts, etc. La science étymologique, la connaissance historique des êtres et des noms, fourniront aussi un grand nombre de vues différentes, qu'on pourra toujours suivre, sans crainte d'être embarrassé, obscur ou ridicule.

Au milieu de ces différents articles de même dénomination à distribuer, l'éditeur se comportera comme s'il en était l'auteur; il suivra l'ordre qu'il eût suivi, s'il eût eu à considérer le mot sous toutes ses acceptions. Il n'y a point ici de loi générale à prescrire; on en connaîtrait une, que le moindre inconvénient qu'il y aurait à la suivre, ce serait l'ennui de l'uniformité. L'ordre encyclopé-

dique général jetterait de temps en temps dans des arrangements bizarres; l'ordre alphabétique donnerait à tout moment des contrastes burlesques; un article de théologie se trouverait relégué tout au travers des arts mécaniques. Ce qu'on observera communément et sans inconvénient, c'est de débuter par l'acception simple et grammaticale; de tracer, sous l'acception grammaticale, un petit tableau en raccourci de l'article en entier; d'y présenter en exemples autant de phrases différentes qu'il y a d'acceptions différentes; d'ordonner ces phrases entre elles comme les différentes acceptions du mot doivent être ordonnées dans le reste de l'article; à chaque phrase ou exemple, de renvoyer à l'acception particulière dont il s'agit. Alors on verra presque toujours la logique succéder à la grammaire; la métaphysique, à la logique; la théologie, à la métaphysique; la morale, à la théologie; la jurisprudence, à la morale, etc. Malgré la diversité des acceptions, chaque article, traité de cette manière, formera un ensemble; et, malgré cette unité commune à tous les articles, il n'y aura ni trop d'uniformité, ni monotonie. J'insiste sur la liberté et la variété de cette distribution, parce qu'elle est en même temps commode, utile et raisonnable. Il en est de la formation d'une *Encyclopédie*, ainsi que de la fondation d'une grande ville; il n'en faudrait pas construire toutes les maisons sur un même modèle, quand

on aurait trouvé un modèle général, beau en lui-même, et convenable à tout emplacement. L'uniformité des édifices, entraînant l'uniformité des voies publiques, répandrait sur la ville entière un aspect triste et fatigant. Ceux qui marchent ne résistent point à l'ennui d'un long mur ou même d'une longue forêt qui les a d'abord enchantés.

Un bon esprit (et il faut supposer au moins cette qualité dans un éditeur) saura mettre chaque chose à sa place : et il n'y a pas à craindre qu'il ait dans les idées assez peu d'ordre, ou dans l'esprit assez peu de goût, pour entremêler, sans nécessité, des acceptions disparates; mais il y aurait aussi de l'injustice à l'accuser d'une bizarrerie, qui ne serait que la suite nécessaire de la diversité des matières, des imperfections de la langue, et de l'abus des métaphores, qui transporte un même mot de la boutique d'un artisan sur les bancs de la Sorbonne, et qui rassemble les choses les plus hétérogènes sous une commune dénomination.

Mais quel que soit l'objet dont on traite, il faut exposer le genre auquel il appartient; sa différence spécifique ou la qualité qui le distingue, s'il y en a une; où plutôt l'assemblage de celles qui le constituent (car il résulte de cet assemblage une différence nécessaire, sans quoi deux ou plusieurs êtres physiques étant absolument les mêmes au jugement de tous nos sens, nous ne les distinguerions pas); ses causes, quand on les connaît;

ce qu'on sait de ses effets; ses qualités actives et passives; son objet, sa fin, ses usages, les singularités qu'on y remarque; sa génération, son accroissement, ses vicissitudes, ses dimensions, son dépérissement, etc. D'où il s'ensuit qu'un même objet, considéré sous tant de faces, doit souvent appartenir à plusieurs sciences, et qu'un mot, pris sous une seule acception, fournira plusieurs articles différents. S'il s'agit, par exemple, de quelque substance minérale, c'est communément le grammairien ou le naturaliste qui s'en empare le premier : il la transmet au physicien; celui-ci, au chimiste; le chimiste, au pharmacien; le pharmacien, au médecin, au cuisinier, au peintre, au teinturier, etc.

D'où naît un cinquième ordre, qui sera d'autant plus facile à instituer, que les collègues se seront renfermés plus rigoureusement dans les bornes de leurs parties, et qu'ils auront bien saisi le point de vue sous lequel ils avaient à considérer la chose individuelle dont il s'agit. Une énumération méthodique et raisonnée des qualités déterminera ce cinquième et dernier ordre, qui sera aussi susceptible d'une grande variété. La suite des procédés par lesquels on fait passer une substance, selon l'usage auquel on la destine, suggérera la place que chaque notion doit occuper. Au reste, je pense qu'il faut laisser les collègues s'expliquer séparément. Le travail des éditeurs serait infini, s'ils

avaient à fondre tous leurs articles en un seul : il convient, d'ailleurs, de réserver à chacun l'honneur de son travail; et au lecteur, la commodité de ne consulter que l'endroit d'un article dont il a besoin.

J'exige seulement de la méthode, quelle qu'elle soit. Je ne voudrais pas qu'il y eût un seul article capital, sans division et sans sous-division; c'est l'ordre qui soulage la mémoire. Mais il est difficile qu'un auteur prenne cette attention pour le lecteur, qu'elle ne tourne à son propre avantage. Ce n'est qu'en méditant profondément sa matière, qu'on trouve une distribution générale. C'est presque toujours la dernière idée importante qu'on rencontre; c'est une pensée unique qui se développe, qui s'étend et qui se ramifie, en se nourrissant de toutes les autres qui s'en rapprochent comme d'elles-mêmes. Celles qui se refusent à cette espèce d'attraction, ou sont trop éloignées de sa sphère, ou elles ont quelqu'autre défaut plus considérable; et dans l'un et l'autre cas, il est à propos de les rejeter. D'ailleurs, un dictionnaire est fait pour être consulté; et le point essentiel, c'est que le lecteur remporte nettement dans sa mémoire le résultat de sa lecture. Une marche à laquelle il faudrait s'assujétir quelquefois, parce qu'elle représente assez bien la méthode d'invention, c'est de partir des phénomènes individuels et particuliers, pour s'élever à des connaissances plus étendues et

moins spécifiques ; de celles-ci à de plus générales encore, jusqu'à ce qu'on arrivât à la science des axiomes, ou de ces propositions que leur simplicité, leur universalité, leur évidence, rendent indémontrables. Car, en quelque matière que ce soit, on n'a parcouru tout l'espace qu'on avait à parcourir, que quand on est arrivé à un principe qu'on ne peut ni prouver, ni définir, ni éclaircir, ni obscurcir, ni nier, sans perdre une partie du jour dont on était éclairé, et faire un pas vers des ténèbres qui finiraient par devenir très-profondes, si on ne mettait aucune borne à l'argumentation.

Si je pense qu'il y a un point au-delà duquel il est dangereux de porter l'argumentation, je pense aussi qu'il ne faut s'arrêter que quand on est bien sûr de l'avoir atteint. Toute science, tout art a sa métaphysique : cette partie est toujours abstraite, élevée et difficile ; cependant, ce doit être la principale d'un Dictionnaire philosophique ; et l'on peut dire que tant qu'il y reste à défricher, il y a des phénomènes inexplicables, et réciproquement. Alors l'homme de lettres, le savant et l'artiste marchent dans les ténèbres ; s'ils font quelques progrès, ils en sont redevables au hasard ; ils arrivent comme un voyageur égaré qui suit la bonne voie sans le savoir. Il est donc de la dernière importance de bien exposer la métaphysique des choses, ou leurs raisons premières et générales ; le reste en deviendra plus lumineux et plus assuré

dans l'esprit. Tous ces prétendus mystères tant reprochés à quelques sciences, et tant allégués par d'autres, pour pallier les leurs, discutés métaphysiquement, s'évanouissent comme les fantômes de la nuit à l'approche du jour. L'art, éclairé dès le premier pas, s'avancera sûrement, rapidement, et toujours par la voie la plus courte. Il faut donc s'attacher à donner les raisons des choses, quand il y en a; à assigner les causes, quand on les connaît; à indiquer les effets, lorsqu'ils sont certains; à résoudre les nœuds par une application directe des principes, à démontrer les vérités, à dévoiler les erreurs, à décréditer adroitement les préjugés, à apprendre aux hommes à douter et à attendre, à dissiper l'ignorance, à apprécier la valeur des connaissances humaines, à distinguer le vrai du faux, le vrai du vraisemblable, le vraisemblable du merveilleux et de l'incroyable, les phénomènes communs des phénomènes extraordinaires, les faits certains des douteux, ceux-ci des faits absurdes et contraires à l'ordre de la nature, à connaître le cours général des événements, et à prendre chaque chose pour ce qu'elle est, et par conséquent à inspirer le goût de la science, l'horreur du mensonge et du vice, et l'amour de la vertu; car tout ce qui n'a pas le bonheur et la vertu pour fin dernière, n'est rien.

Je ne peux souffrir qu'on s'appuie de l'autorité

des auteurs dans les questions de raisonnement. Et qu'importe à la vérité que nous cherchons, le nom d'un homme qui n'est pas infaillible? Point de vers surtout; ils ont l'air si faibles et si mesquins au travers d'une discussion philosophique : il faut renvoyer ces ornements légers aux articles de littérature ; c'est là que je peux les approuver, pourvu qu'ils y soient placés par le goût, qu'ils y servent d'exemple, et qu'ils fassent sortir avec force le défaut qu'on reprend, ou qu'ils donnent de l'éclat à la beauté qu'on recommande.

Dans les traités scientifiques, c'est l'enchaînement des idées ou des phénomènes qui dirige la marche à mesure qu'on avance; la matière se développe, soit en se généralisant, soit en se particularisant, selon la méthode qu'on a préférée. Il en sera de même par rapport à la forme générale d'un article particulier d'*Encyclopédie*, avec cette différence que le Dictionnaire ou la coordination des articles aura des avantages qu'on ne pourra guère se procurer dans un traité scientifique, qu'aux dépens de quelque qualité; et de ces avantages, elle en sera redevable aux *renvois*, partie de l'ordre encyclopédique la plus importante.

Je distingue deux sortes de renvois; les uns de choses, et les autres de mots. Les renvois de choses éclaircissent l'objet, indiquent ses liaisons prochaines avec ceux qui le touchent immédiatement, et ses liaisons éloignées avec d'autres qu'on en

croirait isolées, rappellent les notions communes et les principes analogues; fortifient les conséquences; entrelacent la branche au tronc, et donnent au tout cette unité si favorable à l'établissement de la vérité et à la persuasion. Mais, quand il le faudra, ils produiront aussi un effet tout contraire; ils opposeront les notions; ils feront contraster les principes; ils attaqueront, ébranleront, renverseront secrètement quelques opinions ridicules qu'on n'oserait insulter ouvertement. Si l'auteur est impartial, ils auront toujours la double fonction de confirmer et de réfuter, de troubler et de concilier.

Il y aurait un grand art et un avantage infini dans ces derniers renvois. L'ouvrage entier en recevrait une force interne et une utilité secrète, dont les effets sourds seraient nécessairement sensibles avec le temps. Toutes les fois, par exemple, qu'un préjugé national mériterait du respect, il faudrait, à son article particulier, l'exposer respectueusement, et avec tout son cortége de vraisemblance et de séduction; mais renverser l'édifice de fange, dissiper un vain amas de poussière, en renvoyant aux articles où des principes solides servent de base aux vérités opposées. Cette manière de détromper les hommes opère très promptement sur les bons esprits; et elle opère infailliblement et sans aucune fâcheuse conséquence, secrètement et sans éclat sur tous les esprits. C'est

l'art de déduire tacitement les conséquences les plus fortes. Si ces renvois de confirmation et de réfutation sont prévus de loin, et préparés avec adresse, ils donneront à une *Encyclopédie* le caractère que doit avoir un bon Dictionnaire; ce caractère est de changer la façon commune de penser. L'ouvrage qui produira ce grand effet général aura des défauts d'exécution, j'y consens; mais le plan et le fond en seront excellents. L'ouvrage qui n'opérera rien de pareil sera mauvais : quelque bien qu'on en puisse dire d'ailleurs, l'éloge passera, et l'ouvrage tombera dans l'oubli.

Les renvois de mots sont très-utiles. Chaque science, chaque art a sa langue : où en serait-on, si toutes les fois qu'on emploie un terme d'art, il fallait, en faveur de la clarté, en répéter la définition? Combien de redites! et peut-on douter que tant de digressions et de parenthèses, tant de longueurs ne rendissent obscur? Il est aussi commun d'être diffus et obscur, que obscur et serré; et si l'un est quelquefois fatigant, l'autre est toujours ennuyeux. Il faut seulement, lorsqu'on fait usage de ces mots, et qu'on ne les explique pas, avoir l'attention la plus scrupuleuse de renvoyer aux endroits où il en est question, et auxquels on ne serait conduit que par l'analogie, espèce de fil, qui n'est pas entre les mains de tout le monde. Dans un Dictionnaire universel des sciences et des

arts, on peut être contraint, en plusieurs circonstances, à supposer du jugement, de l'esprit, de la pénétration; mais il n'y en a aucune où l'on ait dû supposer des connaissances. Qu'un homme peu intelligent se plaigne, s'il le veut, ou de l'ingratitude de la nature, ou de la difficulté de la matière, mais non de l'auteur, s'il ne lui manque rien pour entendre, ni du côté des choses, ni du côté des mots.

Il y a une troisième sorte de renvois à laquelle il ne faut ni s'abandonner ni se refuser entièrement: ce sont ceux qui, en rapprochant dans les sciences certains rapports, dans des substances naturelles des qualités analogues, dans les arts des manœuvres semblables, conduiraient ou à de nouvelles vérités spéculatives, ou à la perfection des arts connus, ou à l'invention de nouveaux arts, ou à la restitution d'anciens arts perdus : ces renvois sont l'ouvrage de l'homme de génie. Heureux celui qui est en état de les apercevoir; il a cet esprit de combinaison, cet instinct que j'ai défini dans quelques-unes de mes *Pensées sur l'interprétation de la nature*. Mais il vaut encore mieux risquer des conjectures chimériques, que d'en laisser perdre d'utiles. C'est ce qui m'enhardit à proposer celles qui suivent.

Ne pourrait-on pas soupçonner sur l'inclinaison et la déclinaison de l'aiguille aimantée, que son extrémité décrit d'un mouvement composé une

petite ellipse semblable à celle que décrit l'extrémité de l'axe de la terre?

Sur les cas très-rares où la nature nous offre des phénomènes solitaires qui soient permanents, tels que l'anneau de Saturne, ne pourrait-on pas faire rentrer celui-ci dans la loi générale et commune, en considérant cet anneau, non comme un corps continu, mais comme un certain nombre de satellites mus dans un même plan, avec une vitesse capable de perpétuer sur nos yeux une sensation non interrompue d'ombre ou de lumière? C'est à mon collègue M. D'Alembert à apprécier ces conjectures.

Ou pour en venir à des objets plus voisins de nous, et d'une utilité plus certaine, pourquoi n'exécuterait-on pas des figures de plantes, d'oiseaux, d'animaux et d'hommes, en un mot des tableaux, sur le métier des ouvriers en soie, où l'on exécute déjà des fleurs et des feuilles si parfaitement nuancées?

Quelle impossibilité y aurait-il à remplir, sur les mêmes métiers, les fonds de ces tapisseries en laine qu'on fait à l'aiguille, et à ne laisser que les endroits du dessin à nuancer vides et prêts à être achevés à la main, soit en laine, soit en soie? ce qui donnerait, pour la célérité de l'exécution de ces sortes d'ouvrages au métier, celle qu'on a dans la machine à bas pour la façon des mailles. J'invite les artistes à méditer là-dessus.

Ne pourrait-on pas étendre le petit art d'imprimer en caractères percés, à l'impression ou à la copie de la musique? On aurait du papier réglé; les portées de ce papier seraient aussi tracées sur les petites lames des caractères. A l'aide de ces traits et des jours même des caractères, on les rangerait facilement sur les portées. Les barres qui séparent les mesures, celles qui lient les notes, et tous les autres signes de la musique, seraient au nombre des caractères. On donnerait aux lames des largeurs qui seraient entre elles comme les valeurs des notes; conséquemment les notes occuperaient, sur une portée, des espaces proportionnés à leurs valeurs, et les mesures se correspondraient rigoureusement les unes aux autres sur différentes portées, sans la moindre attention de la part du musicien. Cela fait, on aurait un châssis qui contiendrait chaque portée qu'on appliquerait successivement sur autant de papiers différents qu'on voudrait, ce qui donnerait autant de copies d'un même morceau. La seule peine qu'il faudrait prendre, ce serait de hausser et baisser, avec un petit instrument, les petites lames mobiles les unes entre les autres, dans les endroits où elles ne correspondraient pas aussi exactement qu'il le faut, soit aux lignes, soit aux entre-lignes. J'abandonne le jugement de cette idée à mon ami M. Rousseau.

Enfin, une dernière sorte de renvois qui peut être ou de mot ou de chose, ce sont ceux que j'ap-

pellerais volontiers satiriques ou épigrammatiques; tel est, par exemple, celui qui se trouve dans un de nos articles, où, à la suite d'un éloge pompeux, on lit : *voyez* CAPUCHON (1). Le mot burlesque *capuchon*, et ce qu'on trouve à l'article CAPUCHON, pourrait faire soupçonner que l'éloge pompeux n'est qu'une ironie, et qu'il faut lire l'article avec précaution, et en peser exactement tous les termes.

Je ne voudrais pas supprimer entièrement ces renvois, parce qu'ils ont quelquefois leur utilité. On peut les diriger secrètement contre certains ridicules, comme les renvois philosophiques contre certains préjugés. C'est quelquefois un moyen délicat et léger de repousser une injure, sans presque se mettre sur la défensive, et d'arracher le masque à de graves personnages,

Qui Curios simulant, et Bacchanalia vivunt. (2)

Mais je n'en aime pas la fréquence; celui même que j'ai cité ne me plaît pas. De fréquentes allusions de cette nature couvriraient de ténèbres un ouvrage. La postérité, qui ignore de petites circonstances qui ne méritaient pas de lui être transmises, ne sent plus la finesse de l'à-propos, et regarde ces mots qui nous égaient comme des puérilités. Au lieu de composer un Dictionnaire sérieux et philosophique, on tombe dans la pasquinade. Tout bien considéré, j'aimerais mieux qu'on

(1) C'est l'article CORDELIERS; voyez ce mot. ÉDITS.

(2) JUVENAL. Sat. II, v. 3. ÉDITS.

dît la vérité sans détour; et que, si par malheur ou par hasard, on avait affaire à des hommes perdus de réputation, sans connaissances, sans mœurs, et dont le nom fût presque devenu un terme déshonnête, on s'abstînt de les nommer, ou par pudeur, ou par charité, ou qu'on tombât sur eux sans ménagement, qu'on leur fît la honte la plus ignominieuse de leurs vices; qu'on les rappelât à leur état et à leurs devoirs par des traits sanglants; et qu'on les poursuivît avec l'amertume de Perse et le fiel de Juvénal ou de Buchanan (1).

Je sais qu'on dit des ouvrages où les auteurs se sont abandonnés à toute leur indignation : Cela est horrible! on ne traite point les gens avec cette dureté-là! ce sont des injures grossières qui ne peuvent se lire, et autres semblables discours qu'on a tenus dans tous les temps, et de tous les ouvrages où le ridicule et la méchanceté ont été peints avec le plus de force, et que nous lisons aujourd'hui avec le plus de plaisir. Expliquons cette contradiction de nos jugements. Au moment où ces redoutables productions furent publiées, tous les méchants alarmés craignirent pour eux : plus un homme était vicieux, plus il se plaignait hautement. Il objectait au satirique, l'âge, le rang, la dignité de la personne, et une infinité de ces petites considérations passagères qui s'affaiblissent de jour en jour, et qui disparaissent

(1) Satirique anglais du XVI[e] siècle. ÉDIT[s].

avant la fin du siècle. Croit-on qu'au temps où Juvénal abandonnait Messaline aux porte-faix de Rome, et où Perse prenait un bas valet et le transformait en un grave personnage, en un magistrat respectable, les gens de robe d'un côté, et toutes les femmes galantes de l'autre, ne se récrièrent pas, ne dirent pas de ces traits, qu'ils étaient d'une indécence horrible et punissable? Si l'on n'en croit rien, on se trompe. Mais les circonstances momentanées s'oublient; la postérité ne voit plus que la folie, le ridicule, le vice et la méchanceté couverts d'ignominie; et elle s'en réjouit comme d'un acte de justice. Celui qui blâme le vice légèrement ne me paraît pas assez ami de la vertu. On est d'autant plus indigné de l'injustice, qu'on est plus éloigné de la commettre; et c'est une faiblesse répréhensible, que celle qui nous empêche de montrer pour la méchanceté, la bassesse, l'envie, la duplicité, cette haine vigoureuse et profonde que tout honnête homme doit ressentir.

Quelle que soit la nature des renvois, on ne pourra trop les multiplier. Il vaudrait mieux qu'il y en eût de superflus que d'omis. Un des effets les plus immédiats, et des avantages les plus importants de la multiplicité des renvois, ce sera premièrement de perfectionner la nomenclature. Un article essentiel a rapport à tant d'articles différents, qu'il serait comme impossible que quelqu'un des travailleurs n'y eût pas renvoyé. D'où

il s'ensuit qu'il ne peut être oublié; car tel mot, qui n'est qu'accessoire dans une matière, est le mot important dans une autre. Mais il en sera des choses ainsi que des mots. L'un fait mention d'un phénomène, et renvoie à l'article particulier de ce phénomène; l'autre d'une qualité, et renvoie à l'article de la substance; celui-ci d'un système, celui-là d'un procédé, et chacun fait son renvoi à l'endroit convenable, non sur ce qu'il contient, car il ne lui a point été communiqué, mais sur ce qu'il présume y devoir être contenu, pour éclaircir et compléter l'article qu'il travaille. Ainsi, à tout moment, la grammaire renverra à la dialectique, la dialectique à la métaphysique, la métaphysique à la théologie, la théologie à la jurisprudence, la jurisprudence à l'histoire, l'histoire à la géographie et à la chronologie, la chronologie à l'astronomie, l'astronomie à la géométrie, la géométrie à l'algèbre, l'algèbre à l'arithmétique, etc. Une précaution de la dernière conséquence, c'est de n'avoir pas assez bonne opinion de son collègue, pour croire qu'il n'aura rien omis. Il y a tant d'autres raisons que la mauvaise foi, soit pour passer un article, soit pour n'y pas traiter tout ce qui est de son objet, qu'on ne peut être trop scrupuleux à y renvoyer.

Ce sera secondement d'éviter les répétitions. Toutes les sciences empiètent les unes sur les autres : ce sont des rameaux continus et partant d'un

même tronc. Celui qui compose un ouvrage n'entre pas dans son sujet d'une manière abrupte, ne s'y renferme pas en rigueur, n'en sort pas brusquement : il est contraint d'anticiper sur un terrain voisin du sien d'un côté ; ses conséquences le portent souvent dans un autre terrain contigu du côté opposé ; et combien d'autres excursions nécessaires dans le corps de l'ouvrage ? Quelle est la fin des avant-propos, des introductions, des préfaces, des exordes, des épisodes, des digressions, des conclusions ? Si l'on séparait scrupuleusement d'un livre ce qui est hors du sujet qu'on y traite, on le réduirait presque toujours au quart de son volume. Que fait l'enchaînement encyclopédique? cette circonscription sévère. Il marque si exactement les limites d'une matière, qu'il ne reste, dans un article, que ce qui lui est essentiel. Une seule idée neuve engendre des volumes sous la plume d'un écrivain ; ces volumes se réduisent à quelques lignes, sous la plume d'un encyclopédiste. On y est asservi, sans s'en apercevoir, à ce que la méthode des géomètres a de plus serré et de plus précis. On marche rapidement. Une page présente toujours autre chose que celle qui la devance ou la suit. Le besoin d'une proposition, d'un fait, d'un aphorisme, d'un phénomène, d'un système, n'exige qu'une citation en *Encyclopédie*, non plus qu'en géométrie. Le géomètre renvoie d'un théorème ou d'un problème à un autre;

et l'encyclopédiste, d'un article à un autre. Et c'est ainsi que deux genres d'ouvrages, qui paraissent d'une nature très-différente, parviennent, par un même moyen, à former un ensemble très-serré, très-lié et très-continu. Ce que je dis est d'une telle exactitude, que la méthode, selon laquelle les mathématiques sont traitées dans notre Dictionnaire, est la même qu'on a suivie pour les autres matières. Il n'y a, sous ce point de vue, aucune différence entre un article d'algèbre et un article de théologie.

Par le moyen de l'ordre encyclopédique, de l'universalité des connaissances et de la fréquence des renvois, les rapports augmentent, les liaisons se portent en tout sens, la force de la démonstration s'accroît, la nomenclature se complète, les connaissances se rapprochent et se fortifient; on aperçoit, ou la continuité, ou les vides de notre système; ses côtés faibles, ses endroits forts; et d'un coup d'œil, quels sont les objets auxquels il importe de travailler pour sa propre gloire, et pour la plus grande utilité du genre humain. Si notre Dictionnaire est bon, combien il produira d'ouvrages meilleurs!

Mais comment un éditeur vérifiera-t-il jamais ces renvois, s'il n'a pas tout son manuscrit sous les yeux? Cette condition me paraît d'une telle importance, que je prononcerai de celui qui fait imprimer la première feuille d'une *Encyclopédie*,

sans avoir prélu vingt fois sa copie, qu'il ne sent pas l'étendue de sa fonction; qu'il est indigne de diriger une si haute entreprise; ou qu'enchaîné, comme nous l'avons été, par des événements qu'on ne peut prévoir, il s'est trouvé inopinément engagé dans ce labyrinthe, et contraint par honneur d'en sortir le moins mal qu'il pourrait.

Un éditeur ne donnera jamais au tout un certain degré de perfection, s'il n'en possède les parties que successivement. Il serait plus difficile de juger ainsi de l'ensemble d'un Dictionnaire universel, que de l'ordonnance générale d'un morceau d'architecture, dont on ne verrait les différents ordres que séparés, et les uns après les autres. Comment n'omettra-t-il pas des renvois? comment ne lui en échappera-t-il pas d'inutiles, de faux, de ridicules? Un auteur renvoie en preuve, du moins c'est son dessein; et il se trouve qu'il a renvoyé en objection. L'article qu'un autre aura cité, ou n'existera point du tout, ou ne renfermera rien d'analogue à la matière dont il s'agit. Un autre inconvénient, c'est qu'il ne manque quelque portion du manuscrit, que parce que l'auteur la compose à mesure que l'ouvrage s'imprime; d'où il arrivera, qu'abusant des renvois pour consulter son loisir, ou pour écouter sa paresse, la matière sera mal distribuée, les premiers volumes en seront vidès, les derniers surchargés, et l'ordre naturel entièrement perverti. Mais il y a pis à crain-

dre, c'est que ce travailleur, à la fin accablé sous une multitude prodigieuse d'articles renvoyés d'une lettre à une autre, ne les estropie, ou même ne les fasse point du tout, et ne les remette à une autre édition. Il balancera d'autant moins à prendre ce dernier parti, qu'alors la fortune de l'ouvrage sera faite ou ne se fera point. Mais dans quel étrange embarras ne tombera-t-on pas, s'il arrive que le collègue, qui ne marche dans son travail qu'avec l'impression, meure ou soit surpris d'une longue maladie! L'expérience nous a malheureusement appris à redouter ces événements, quoique le public ne s'en soit point encore aperçu.

Si l'éditeur a tout son manuscrit sous ses mains, il prendra une partie, il la suivra dans toutes ses ramifications. Ou elle contiendra tout ce qui est de son objet, ou elle sera incomplète; si elle est incomplète, il est bien difficile qu'il ne soit pas instruit des omissions, par les renvois qui se feront des autres parties à celle qu'il examine, comme les renvois de celle-ci à d'autres lui indiqueront ce qui sera dans ces dernières, ou ce qu'il y faudra suppléer. Si un mot était tellement isolé, qu'il n'en fût mention dans aucune partie, soit en discours, soit en renvoi, j'ose assurer qu'il pourrait être omis presque sans conséquence. Mais pense-t-on qu'il y en ait beaucoup de cette nature, même parmi les choses individuelles et particulières? Il

faudrait que celle dont il s'agit n'eût aucune place remarquable dans les sciences, aucune espèce utile, aucun usage dans les arts. Le marronnier d'Inde, cet arbre si fécond en fruits inutiles, n'est pas même dans ce cas. Il n'y a rien d'existant dans la nature ou dans l'entendement, rien de pratiqué ou d'employé dans les ateliers, qui ne tienne par un grand nombre de fils au système général de la connaissance humaine. Si, au contraire, la chose omise était importante, pour que l'omission n'en fût ni aperçue ni réparée, il faudrait supposer au moins une seconde omission, qui en entraînerait au moins une troisième, et ainsi de suite, jusqu'à un être solitaire, isolé, et placé sur les dernières limites du système. Il y aurait un ordre entier d'êtres ou de notions supprimé, ce qui est métaphysiquement impossible. S'il reste sur la ligne un de ces êtres ou une de ces notions, on sera conduit de là, tant en descendant qu'en montant, à la restitution d'une autre; et ainsi de suite, jusqu'à ce que tout l'intervalle vide soit rempli, la chaîne complète, et l'ordre encyclopédique continu.

En détaillant ainsi comment une véritable *Encyclopédie* doit être faite, nous établissons des règles bien sévères, pour examiner et juger celle que nous publions. Quelque usage qu'on fasse de ces règles, ou pour ou contre nous, elles prouveront du moins que personne n'était plus en état, que les auteurs, de critiquer leur ouvrage. Reste

à savoir si nos ennemis, après avoir donné jusqu'à présent d'assez fortes preuves d'ignorance, ne se résoudront pas à en donner de lâcheté, en nous attaquant avec des armes que nous n'aurons pas craint de leur mettre à la main.

La prélecture réïtérée du manuscrit complet obvierait à trois sortes de suppléments : de choses, de mots, et de renvois. Combien de termes, tantôt définis, tantôt seulement énoncés dans le courant d'un article, et qui rentreraient dans l'ordre alphabétique? Combien de connaissances annoncées dans un endroit, où on ne les chercherait pas inutilement? combien de principes qui restent isolés, et qu'on aurait rapprochés par un mot de réclame? Les renvois sont dans un article, comme ces pierres d'attente qu'on voit inégalement séparées les unes des autres, et saillantes sur les extrémités verticales d'un long mur, ou sur la convexité d'une voûte; et dont les intervalles annoncent ailleurs de pareils intervalles et de pareilles pierres d'attente.

J'insiste d'autant plus fortement sur la nécessité de posséder toute la copie, que les omissions sont, à mon avis, les plus grands défauts d'un Dictionnaire. Il vaut encore mieux qu'un article soit mal fait, que de n'être point fait. Rien ne chagrine tant un lecteur, que de ne pas trouver le mot qu'il cherche. En voici un exemple frappant, que je rapporte d'autant plus librement, que je dois en partager le reproche. Un honnête homme

achète un ouvrage auquel j'ai travaillé (1) : il était tourmenté par des crampes ; et il n'eut rien de plus pressé que de lire l'article *Crampe* : il trouve ce mot, mais avec un renvoi à *Convulsion ;* il recourt à *Convulsion*, d'où il est renvoyé à *Muscle*, d'où il est renvoyé à *Spasme*, où il ne trouve rien sur la *Crampe*. Voilà, je l'avoue, une faute bien ridicule ; et je ne doute point que nous ne l'ayons commise vingt fois dans l'*Encyclopédie*. Mais nous sommes en droit d'exiger un peu d'indulgence. L'ouvrage auquel nous travaillons n'est point de notre choix ; nous n'avons point ordonné les premiers matériaux qu'on nous a remis ; et on nous les a, pour ainsi dire, jetés dans une confusion bien capable de rebuter quiconque aurait eu ou moins d'honnêteté ou moins de courage. Nos collègues nous sont témoins des peines que nous avons prises et que nous prenons encore : personne ne sait comme eux ce qu'il nous en a coûté et ce qu'il nous en coûte, pour répandre sur l'ouvrage toute la perfection d'une première tentative : et nous nous sommes proposé, sinon d'obvier, du moins de satisfaire aux reproches que nous aurons encourus, en relisant notre Dictionnaire, quand nous l'aurons achevé, dans le dessein de compléter la nomenclature, la matière et les renvois.

Il n'y a rien de minutieux dans l'exécution d'un

(1) Le *Dictionnaire universel de Médecine*, traduit de l'anglais, en société avec Eidous et Toussaint. *Paris*, 1746. Édit[s].

grand ouvrage : la négligence la plus légère a des suites importantes ; le manuscrit m'en fournit un exemple : rempli de noms personnels, de termes d'arts, de caractères, de chiffres, de lettres, de citations, de renvois, etc., l'édition fourmillera de fautes, s'il n'est pas de la dernière exactitude. Je voudrais donc qu'on invitât les encyclopédistes à écrire en lettres majuscules les mots sur lesquels il serait facile de se méprendre. On éviterait par ce moyen presque toutes les fautes d'impression ; les articles seraient corrects ; les auteurs n'auraient point à se plaindre ; et le lecteur ne serait jamais perplexe. Quoique nous n'ayons pas eu l'avantage de posséder un manuscrit tel que nous l'aurions pu desirer, cependant il y a peu d'ouvrages imprimés avec plus d'exactitude et plus d'élégance que le nôtre. Les soins et l'habileté du typographe l'ont emporté sur le désordre et les imperfections de la copie ; et nous n'offenserons aucun de nos collègues, en assurant que dans le grand nombre de ceux qui ont eu quelque part à l'*Encyclopédie*, il n'y a personne qui ait mieux satisfait à ses engagements que l'imprimeur. Sous cet aspect qui a frappé et qui frappera dans tous les temps les gens de goût et les bibliomanes, les éditions subséquentes égaleront difficilement la première.

Nous croyons sentir tous les avantages d'une entreprise telle que celle dont nous nous occupons. Nous croyons n'avoir eu que trop d'occasions de

connaître combien il était difficile de sortir avec quelque succès d'une première tentative, et combien les talents d'un seul homme, quel qu'il fût, étaient au-dessous de ce projet. Nous avions là-dessus, long-temps avant que d'avoir commencé, une partie des lumières, et toute la défiance qu'une longue méditation pouvait inspirer. L'expérience n'a point affaibli ces dispositions; nous avons vu, à mesure que nous travaillions, la matière s'étendre; la nomenclature s'obscurcir; des substances ramenées sous une multitude de noms différents; les instruments, les machines et les manœuvres, se multiplier sans mesure, et les détours nombreux d'un labyrinthe inextricable se compliquer de plus en plus. Nous avons vu combien il en coûtait pour s'assurer que les mêmes choses étaient les mêmes; et combien, pour s'assurer que d'autres qui paraissaient très-différentes, n'étaient pas différentes. Nous avons vu que cette forme alphabétique, qui nous ménageait à chaque instant des repos, qui répandait tant de variété dans le travail, et qui, sous ces points de vue, paraissait si avantageuse à suivre dans un long ouvrage, avait ses difficultés qu'il fallait surmonter à chaque instant. Nous avons vu qu'elle exposait à donner aux articles capitaux une étendue immense, si l'on y faisait entrer tout ce qu'on pouvait assez naturellement espérer d'y trouver; ou à les rendre secs et appauvris, si, à l'aide des renvois, on les élaguait,

et si l'on en excluait beaucoup d'objets qu'il n'était pas impossible d'en séparer. Nous avons vu combien il était important et difficile de garder un juste milieu. Nous avons vu combien il échappait de choses inexactes et fausses; combien on en omettait de vraies. Nous avons vu qu'il n'y avait qu'un travail de plusieurs siècles qui pût introduire entre tant de matériaux rassemblés, la forme véritable qui leur convenait; donner à chaque partie son étendue, réduire chaque article à une juste longueur; supprimer ce qu'il y a de mauvais, suppléer ce qui manque de bon, et finir un ouvrage qui remplît le dessein qu'on avait formé quand on l'entreprit. Mais nous avons vu que, de toutes les difficultés, une des plus considérables, c'était de le produire une fois, quelque informe qu'il fût, et qu'on ne nous ravirait pas l'honneur d'avoir surmonté cet obstacle. Nous avons vu que l'*Encyclopédie* ne pouvait être que la tentative d'un siècle philosophe; que ce siècle était arrivé; que la renommée, en portant à l'immortalité les noms de ceux qui l'achèveraient, peut-être ne dédaignerait pas de se charger des nôtres, et nous nous sommes sentis ranimés par cette idée si consolante et si douce, qu'on s'entretiendrait aussi de nous, lorsque nous ne serions plus; par ce murmure si voluptueux, qui nous faisait entendre, dans la bouche de quelques-uns de nos contemporains, ce que diraient de nous des hommes à l'in-

struction et au bonheur desquels nous nous immolions, que nous estimions et que nous aimions, quoiqu'ils ne fussent pas encore. Nous avons senti se développer en nous ce germe d'émulation qui envie au trépas la meilleure partie de nous-mêmes, et ravit au néant les seuls moments de notre existence dont nous soyons réellement flattés. En effet, l'homme se montre à ses contemporains, et se voit tel qu'il est, composé bizarre de qualités sublimes et de faiblesses honteuses. Mais les faiblesses suivent la dépouille mortelle dans le tombeau, et disparaissent avec elle; la même terre les couvre, il ne reste que les qualités éternisées dans les monuments qu'il s'est élevés à lui-même, ou qu'il doit à la vénération et à la reconnaissance publiques; honneurs dont la conscience de son propre mérite lui donne une jouissance anticipée; jouissance aussi pure, aussi forte, aussi réelle qu'aucune autre jouissance, et dans laquelle il ne peut y avoir d'imaginaire que les titres sur lesquels on fonde ses prétentions. Les nôtres sont déposés dans cet ouvrage; la postérité les jugera.

J'ai dit qu'il n'appartenait qu'à un siècle philosophe de tenter une *Encyclopédie*; et je l'ai dit, parce que cet ouvrage demande partout plus de hardiesse dans l'esprit, qu'on n'en a communément dans les siècles pusillanimes du goût. Il faut tout examiner, tout remuer sans exception et sans ménagement; oser voir, ainsi que nous commençons

à nous en convaincre, qu'il en est presque des genres de littérature ainsi que de la compilation générale des lois, et de la première formation des villes, que c'est à un hasard singulier, à une circonstance bizarre, quelquefois à un essor du génie, qu'ils ont dû leur naissance; que ceux qui sont venus après les premiers inventeurs, n'ont été pour la plupart que leurs esclaves; que des productions qu'on devait regarder comme le premier degré, prises aveuglément pour le dernier terme, au lieu d'avancer un art à sa perfection, n'ont servi qu'à le retarder, en réduisant les autres hommes à la condition servile d'imitateurs; qu'aussitôt qu'un nom fut donné à une composition d'un caractère particulier, il fallut modeler rigoureusement sur cette esquisse toutes celles qui se firent; que s'il parut de temps en temps un homme d'un génie hardi et original, qui, fatigué du joug reçu, osa le secouer, s'éloigner de la route commune, et enfanter quelque ouvrage auquel le nom donné et les lois prescrites ne furent point exactement applicables, il tomba dans l'oubli, et y resta très-long-temps. Il faut fouler aux pieds toutes ces vieilles puérilités, renverser les barrières que la raison n'aura point posées, rendre aux sciences et aux arts une liberté qui leur est si précieuse, et dire aux admirateurs de l'antiquité : appelez *le Marchand de Londres* (1) comme il vous

(1) *Le Marchand de Londres, ou l'Histoire de Georges Barnwell*, tra-

plaira, pourvu que vous conveniez que cette pièce étincelle de beautés sublimes. Il fallait un temps raisonneur, où l'on ne cherchât plus les règles dans les auteurs, mais dans la nature, et où l'on sentît le faux et le vrai de tant de poétiques arbitraires : je prends le terme de *poétique* dans son acception la plus générale, pour un système de règles données, selon lesquelles, en quelque genre que ce soit, on prétend qu'il faut travailler pour réussir.

Mais ce siècle s'est fait attendre si long-temps, que j'ai pensé quelquefois qu'il serait heureux pour un peuple, qu'il ne se rencontrât point chez lui un homme extraordinaire, sous lequel un art naissant fît ses premiers progrès trop grands et trop rapides, et qui en interrompît le mouvement insensible et naturel. Les ouvrages de cet homme seront nécessairement des composés monstrueux, parce que le génie et le bon goût sont deux qualités très-différentes. La nature donne l'un en un moment, l'autre est le produit des siècles. Ces monstres deviendront des modèles nationaux ; ils décideront le goût d'un peuple. Les bons esprits qui succéderont trouveront en leur faveur une prévention qu'ils n'oseront heurter ; et la notion du beau s'obscurcira, comme il arriverait à celle du bien de s'obscurcir chez des barbares, qui auraient pris

gédie en prose de Lillo ; voyez ce qu'en rapporte Diderot, tome IV, page 128. ÉDIT^s.

une vénération excessive pour quelque chef d'un caractère équivoque, qui se serait rendu recommandable par des services importants et des vices heureux. Dans le moral, il n'y a que Dieu qui doive servir de modèle à l'homme; dans les arts, que la nature. Si les sciences et les arts s'avancent par des degrés insensibles, un homme ne différera pas assez d'un autre pour lui en imposer, fonder un genre adopté, et donner un goût à la nation; conséquemment la nature et la raison conserveront leurs droits. Elles les avaient perdus; elles sont sur le point de les recouvrer; et l'on va voir combien il nous importait de connaître et de saisir ce moment.

Tandis que les siècles s'écoulent, la masse des ouvrages s'accroît sans cesse, et l'on prévoit un moment où il serait presque aussi difficile de s'instruire dans une bibliothèque, que dans l'univers; et presque aussi court de chercher une vérité subsistante dans la nature, qu'égaré dans une multitude immense de volumes; il faudrait alors se livrer par nécessité à un travail qu'on aurait négligé d'entreprendre, parce qu'on n'en aurait pas senti le besoin.

Si l'on se représente la face de la littérature dans les temps où l'impression n'était pas encore, on verra un petit nombre d'hommes de génie occupés à composer; et un peuple innombrable de manouvriers occupés à transcrire. Si l'on anticipe sur les

siècles à venir, et qu'on se représente la face de la littérature, lorsque l'impression, qui ne se repose point, aura rempli de volumes d'immenses bâtiments, on la trouvera partagée derechef en deux classes d'hommes; les uns liront peu et s'abandonnneront à des recherches qui seront nouvelles ou qu'ils prendront pour telles (car si nous ignorons déjà une partie de ce qui est contenu dans tant de volumes publiés en toutes sortes de langues, nous saurons bien moins encore ce que renfermeront ces volumes augmentés d'un nombre d'autres cent fois, mille fois plus grand); les autres, manouvriers incapables de rien produire, s'occuperont à feuilleter jour et nuit ces volumes, et à en séparer ce qu'ils jugeront digne d'être recueilli et conservé. Cette prédiction ne commence-t-elle pas à s'accomplir? et plusieurs de nos littérateurs ne sont-ils pas déjà employés à réduire tous nos grands livres à de petits, où l'on trouve encore beaucoup de superflu? Supposons, maintenant, leurs analyses bien faites, et distribuées sous la forme alphabétique en un nombre de volumes ordonnés par des hommes intelligents, et l'on aura les matériaux d'une *Encyclopédie*.

Nous avons donc entrepris aujourd'hui, pour le bien des lettres, et par intérêt pour le genre humain, un ouvrage auquel nos neveux auraient été forcés de se livrer, mais dans des circonstances beaucoup moins favorables, lorsque la sura-

bondance des livres leur en aurait rendu l'exécution très-pénible.

Qu'il me soit permis, avant que d'entrer plus avant dans l'examen de la matière encyclopédique, de jeter un coup d'œil sur ces auteurs qui occupent déjà tant de rayons dans nos bibliothèques, qui gagnent du terrain tous les jours, et qui, dans un siècle ou deux, rempliront seuls des édifices. C'est, ce me semble, une idée bien mortifiante pour ces volumineux écrivains, que de tant de papiers qu'ils ont couverts d'écriture, il n'y aura pas une ligne à extraire pour le Dictionnaire universel de la connaissance humaine. S'ils ne se soutiennent par l'excellence du coloris, qualité particulière aux hommes de génie, je demande ce qu'ils deviendront.

Mais il est naturel que ces réflexions qui nous échappent sur le sort de tant d'autres, nous fassent rentrer en nous-mêmes, et considérer le sort qui nous attend. J'examine notre travail sans partialité; je vois qu'il n'y a peut-être aucune sorte de faute que nous n'ayons commise; et je suis forcé d'avouer que d'une *Encyclopédie* telle que la nôtre, il en entrerait à peine les deux tiers dans une véritable *Encyclopédie*. C'est beaucoup, surtout si l'on convient qu'en jetant les premiers fondements d'un pareil ouvrage, l'on a été forcé de prendre pour base un mauvais auteur, quel qu'il fût, Chambers, Alstedius, ou un autre. Il n'y a

presque aucun de nos collègues qu'on eût déterminé à travailler, si on lui eût proposé de composer à neuf toute sa partie ; tous auraient été effrayés, et l'*Encyclopédie* ne se serait point faite. Mais en présentant à chacun un rouleau de papier, qu'il ne s'agissait que de revoir, corriger, augmenter, le travail de création, qui est toujours celui qu'on redoute, disparaissait, et l'on se laissait engager par la considération la plus chimérique ; car ces lambeaux décousus se sont trouvés si incomplets, si mal composés, si mal traduits, si pleins d'omissions, d'erreurs et d'inexactitudes, si contraires aux idées de nos collègues, que la plupart les ont rejetés. Que n'ont-ils eu tous le même courage! Le seul avantage qu'en aient retiré les premiers, c'est de connaître d'un coup d'œil la nomenclature de leur partie, qu'ils auraient pu trouver du moins aussi complète dans des tables de différents ouvrages, ou dans quelque Dictionnaire de langue.

Ce frivole avantage a coûté bien cher. Que de temps perdu à traduire de mauvaises choses! que de dépenses pour se procurer un plagiat continuel! combien de fautes et de reproches qu'on se serait épargnés avec une simple nomenclature! Mais eût-elle suffi pour déterminer nos collègues? D'ailleurs, cette partie même ne pouvait guère se perfectionner que par l'exécution. A mesure qu'on exécute un morceau, la nomenclature se déve-

loppe, les termes à définir se présentent en foule; il vient une infinité d'idées à renvoyer sous différents chefs; ce qu'on ne fait pas est du moins indiqué par un renvoi, comme étant du partage d'un autre : en un mot, ce que chacun fournit et se demande réciproquement, voilà la source d'où découlent les mots.

D'où l'on voit : 1°. qu'on ne pouvait, à une première édition, employer un trop grand nombre de collègues; mais que, si notre travail n'est pas tout à fait inutile, un petit nombre d'hommes bien choisis suffirait à l'exécution d'une seconde. Il faudrait les préposer à différents travailleurs subalternes auxquels ils feraient honneur des secours qu'ils en auraient reçus, mais dont ils seraient obligés d'adopter l'ouvrage, afin qu'ils ne pussent se dispenser d'y mettre la dernière main; que leur propre réputation se trouvât engagée, et qu'on pût les accuser directement ou de négligence ou d'incapacité. Un travailleur qui ose demander que son nom ne soit point mis à la fin d'un de ses articles, avoue qu'il le trouve mal fait, ou du moins indigne de lui. Je crois que, selon ce nouvel arrangement, il ne serait pas impossible qu'un seul homme se chargeât de l'anatomie, de la médecine, de la chirurgie, de la matière médicale, et d'une portion de la pharmacie; un autre, de la chimie, de la partie restante de la pharmacie, et de ce qu'il y a de chimique dans des arts, tels

que la métallurgie, la teinture, une partie de l'orfèvrerie, une partie de la chaudronnerie, de la plomberie, de la préparation des couleurs de toute espèce, métalliques ou autres, etc. Un seul homme, bien instruit de quelque art en fer, embrasserait les métiers de cloutier, de coutelier, de serrurier, de taillandier, etc. Un autre, versé dans la bijouterie, se chargerait des arts du bijoutier, du diamantaire, du lapidaire, du metteur en œuvre. Je donnerais toujours la préférence à un homme qui aurait écrit avec succès sur la matière dont il se chargerait. Quant à celui qui préparerait actuellement un ouvrage sur cette matière, je ne l'accepterais pour collègue que s'il était déjà mon ami, que l'honnêteté de son caractère me fût bien connue, et que je ne pusse, sans lui faire l'injure la plus grande, le soupçonner d'un dessein secret de sacrifier notre ouvrage au sien.

2°. Que la première édition d'une *Encyclopédie* ne peut être qu'une compilation très-informe et très-incomplète.

Mais, dira-t-on, comment, avec tous ces défauts, vous est-il arrivé d'obtenir un succès qu'aucune production aussi considérable n'a jamais eu? A cela je réponds que notre *Encyclopédie* a presque sur tout autre ouvrage, je ne dis pas de la même étendue, mais quel qu'il soit, composé par une société ou par un seul homme, l'avantage de contenir une infinité de choses nouvelles, et qu'on

chercherait inutilement ailleurs. C'est la suite naturelle de l'heureux choix de ceux qui s'y sont consacrés.

Il ne s'est point encore fait et il ne se fera de long-temps une collection aussi considérable et aussi belle de machines. Nous avons environ mille planches. On est bien déterminé à ne rien épargner sur la gravure. Malgré le nombre prodigieux de figures qui les remplissent, nous avons eu l'attention de n'en admettre presque aucune qui ne représentât une machine subsistante et travaillant dans la société. Qu'on compare nos volumes avec le recueil si vanté de Ramelli (1), le théâtre des machines de Lupold (2), ou même les volumes des machines approuvées par l'Académie des Sciences, et l'on jugera si, de tous ces volumes fondus ensemble, il était possible d'en tirer vingt planches dignes d'entrer dans une collection telle que nous avons eu le courage de la concevoir et le bonheur de l'exécuter. Il n'y a rien ici ni de superflu, ni de suranné, ni d'idéal; tout y est en action et vivant. Mais indépendamment de ce mérite, et quelque différence qu'il puisse et qu'il doive nécessairement y avoir entre cette première édition et les suivantes, n'est-ce rien que d'avoir dé-

(1) *Le diverse ed artificiose machine del Agostino Ramelli.* Parigi, 1588. Édit.

(2) Lupold ou Leupold (Jacques) a publié, *Theatrum machinarum*, 7 vol. in-fol. *Leipsick*, 1724-27. Édit.

buté ? Entre une infinité de difficultés qui se présenteront d'elles-mêmes à l'esprit, qu'on pèse seulement celle d'avoir rassemblé un assez grand nombre de collègues, qui, sans se connaître, semblent tous concourir d'amitié à la production d'un ouvrage commun. Des gens de lettres ont fait, pour leurs semblables et leurs égaux, ce qu'on n'eût point obtenu d'eux par aucune autre considération. C'est là le motif auquel nous devons nos premiers collègues, et c'est à la même cause que nous devons ceux que nous nous associons tous les jours. Il règne entre eux tous une émulation, des égards, une concorde qu'on aurait peine à imaginer. On ne s'en tient pas à fournir les secours qu'on a promis, on se fait encore des sacrifices mutuels, chose bien plus difficile! De là tant d'articles qui partent de mains étrangères, sans qu'aucun de ceux qui s'étaient chargés des sciences auxquelles ils appartenaient, en aient jamais été offensés. C'est qu'il ne s'agit point ici d'un intérêt particulier; c'est qu'il ne règne entre nous aucune petite jalousie personnelle; et que la perfection de l'ouvrage et l'utilité du genre humain ont fait naître le sentiment général dont on est animé.

Nous avons joui d'un avantage rare et précieux, qu'il ne faudrait pas négliger dans le projet d'une seconde édition. Les hommes de lettres de la plus grande réputation, les artistes de la première force, n'ont pas dédaigné de nous en-

voyer quelques morceaux dans leur genre. Nous devons *Éloquence, Élégance, Esprit, etc.*, à M. de Voltaire. M. de Montesquieu nous a laissé en mourant des fragments sur l'article *Goût*; M. de La Tour nous a promis ses idées sur *la Peinture*; M. Cochin fils ne nous refuserait pas l'article *Gravure*, si ses occupations lui laissaient le temps d'écrire.

Il ne serait pas inutile d'établir des correspondances dans les lieux principaux du monde lettré; et je ne doute point qu'on n'y réussît. On s'instruira des usages, des coutumes, des productions, des travaux, des machines, etc. si on ne néglige personne, et si l'on a pour tous ce degré de considération que l'on doit à l'homme désintéressé qui veut se rendre utile.

Ce serait un oubli inexcusable que de ne se pas procurer la grande *Encyclopédie allemande*; le recueil des règlements sur les arts et métiers de Londres et des autres pays; les ouvrages appelés en anglais *the Mysteries*; le fameux règlement des Piémontais sur leurs manufactures; des registres des douanes; plusieurs inventaires de maisons de grands seigneurs et de bourgeois; tous les traités sur les arts en général et en particulier; les règlements du commerce; les statuts des communautés; tous les recueils des Académies; surtout la collection académique dont le discours préliminaire et les premiers volumes viennent de paraître. Cet ou-

vrage ne peut manquer d'être excellent, à en juger par les sources où l'on se propose de puiser, et par l'étendue des connaissances, la fécondité des idées, et la fermeté de jugement et du goût de l'homme qui dirige cette grande entreprise. Le plus grand bonheur qui pût arriver à ceux qui nous succéderont un jour dans l'*Encyclopédie*, et qui se chargeront des éditions suivantes, c'est que le Dictionnaire de l'Académie Française, tel que je le conçois, et qu'il est conçu par les meilleurs esprits de cette illustre compagnie, ait été publié; que l'histoire naturelle ait paru tout entière, et que la collection académique soit achevée. Combien de travaux épargnés!

Entre les livres dont il est encore essentiel de se pourvoir, il faut compter les catalogues des grandes bibliothèques; c'est là qu'on apprend à connaître les sources où l'on doit puiser : il serait même à souhaiter que l'éditeur fût en correspondance avec les bibliothécaires. S'il est nécessaire de consulter les bons ouvrages, il n'est pas inutile de parcourir les mauvais. Un bon livre fournit un ou plusieurs articles excellents; un mauvais livre aide à faire mieux. Votre tâche est remplie dans celui-ci : l'autre l'abrège. D'ailleurs, faute d'une grande connaissance de la bibliographie, on est exposé sans cesse à composer médiocrement, avec beaucoup de peine, de temps et de dépense, ce que d'autres ont supérieurement exécuté. On se tourmente

pour découvrir des choses connues. Observons que, excepté la matière des arts, il n'y a proprement du ressort d'un Dictionnaire, que ce qui est déjà publié; et que par conséquent il est d'autant plus à souhaiter que chacun connaisse les grands livres composés dans sa partie, et que l'éditeur soit muni des catalogues les plus complets et les plus étendus.

La citation exacte des sources serait d'une grande utilité : il faudrait s'en imposer la loi. Ce serait rendre un service important à ceux qui se destinent à l'étude particulière d'une science ou d'un art, que de leur donner la connaissance des bons auteurs, des meilleures éditions, et de l'ordre qu'ils doivent suivre dans leurs lectures. L'*Encyclopédie* s'en est quelquefois acquitée; elle aurait dû n'y manquer jamais.

Il faut analyser scrupuleusement et fidèlement tout ouvrage auquel le temps a assuré une réputation constante. Je dis le temps, parce qu'il y a bien de la différence entre une *Encyclopédie* et une collection de journaux. Une *Encyclopédie* est une exposition rapide et désintéressée des découvertes des hommes dans tous les lieux, dans tous les genres et dans tous les siècles, sans aucun jugement des personnes; au lieu que les journaux ne sont qu'une histoire momentanée des ouvrages et des auteurs. On y rend compte indistinctement des efforts heureux et malheureux, c'est-à-dire

que, pour un feuillet qui mérite de l'attention, on traite au long d'une infinité de volumes qui tombent dans l'oubli avant que le dernier journal de l'année ait paru. Combien ces ouvrages périodiques seraient abrégés, si on laissait seulement un an d'intervalle entre la publication d'un livre, et le compte qu'on en rendrait ou qu'on n'en rendrait pas! tel ouvrage, dont on a parlé fort au long dans le journal, n'y serait pas même nommé. Mais que devient l'extrait quand le livre est oublié? Un Dictionnaire universel et raisonné est destiné à l'instruction générale et permanente de l'espèce humaine; les écrits périodiques, à la satisfaction momentanée de la curiosité de quelques oisifs. Ils sont peu lus des gens de lettres.

Il faut particulièrement extraire des auteurs les systèmes, les idées singulières, les observations, les expériences, les vues, les maximes et les faits.

Mais il y a des ouvrages si importants, si bien médités, si précis, en petit nombre à la vérité, qu'une *Encyclopédie* doit les engloutir en entier. Ce sont ceux où l'objet général est traité d'une manière méthodique et profonde, tels que l'*Essai sur l'entendement humain* (1), quoique trop diffus; *les Considérations sur les mœurs* (2), quoique trop serrées; *les Institutions astronomiques* (3),

(1) De Locke, traduit par Coste. *Amsterdam*, 1729, in-4°. Édit^{r}.

(2) Par Duclos; la première édition a paru en 1750. Édit^{r}.

(3) Ouvrage de Le Monnier (Pierre-Charles). *Paris*, 1746, in-4°

bien qu'elles ne soient pas assez élémentaires, etc.

Il faut distribuer les observations, les faits, les expériences, etc. aux endroits qui leur sont propres.

Il faut savoir dépecer artistement un ouvrage, en ménager les distributions, en présenter le plan, en faire une analyse qui forme le corps d'un article, dont les renvois indiqueront le reste de l'objet. Il ne s'agit pas de briser les jointures, mais de les relâcher; de rompre les parties, mais de les désassembler, et d'en conserver scrupuleusement ce que les artistes appellent les *repères*.

Il importe quelquefois de faire mention des choses absurdes; mais il faut que ce soit légèrement et en passant, seulement pour l'histoire de l'esprit humain, qui se dévoile mieux dans certains travers singuliers, que dans l'action la plus raisonnable. Ces travers sont, pour les moralistes, ce qu'est la dissection d'un monstre pour l'historien de la nature : elle lui sert plus que l'étude de cent individus qui se ressemblent. Il y a des mots qui peignent plus fortement et plus complétement que tout un discours. Un homme à qui on ne pouvait reprocher aucune mauvaise action, disait un mal infini de la nature humaine. Quelqu'un lui demanda : Mais où avez-vous vu l'homme si hideux? *en moi*, répondit-il. Voilà un méchant

et in-8°, fig. Ce livre a été long-temps le seul bon ouvrage élémentaire d'astronomie. ÉDIT[s].

qui n'avait jamais fait de mal; puisse-t-il mourir bientôt! Un autre disait d'un ancien ami : Un tel est un très-honnête homme; il est pauvre, mais cela ne m'empêche pas d'en faire un cas singulier; il y a quarante ans que je suis son ami, et il ne m'a jamais demandé un sou. Ah! Molière, où étiez-vous? ce trait ne vous eût pas échappé; et votre *Avare* n'en offrirait aucun ni plus vrai, ni plus énergique.

Comme il est au moins aussi important de rendre les hommes meilleurs, que de les rendre moins ignorants, je ne serais pas fâché qu'on recueillît tous les traits frappants des vertus morales. Il faudrait qu'ils fussent bien constatés : on les distribuerait chacun à leurs articles, qu'ils vivifieraient. Pourquoi serait-on si attentif à conserver l'histoire des pensées des hommes, et négligerait-on l'histoire de leurs actions? celle-ci n'est-elle pas la plus utile? n'est-ce pas celle qui fait le plus d'honneur au genre humain? Je ne veux pas qu'on rappelle les mauvaises actions, il serait à souhaiter qu'elles n'eussent jamais été. L'homme n'a pas besoin de mauvais exemples, ni la nature humaine d'être plus décriée. Il ne faudrait faire mention des actions déshonnêtes, que quand elles auraient été suivies, non de la perte de la vie et des biens qui ne sont que trop souvent les suites funestes de la pratique de la vertu, mais que quand elles auraient rendu le méchant malheureux et

méprisé au milieu des récompenses les plus éclatantes de ses forfaits. Les traits qu'il faudrait surtout recueillir, ce seraient ceux où le caractère de l'honnêteté est joint à celui d'une grande pénétration, ou d'une fermeté héroïque. Le trait de M. Pelisson ne serait sûrement pas oublié. Il se porte accusateur de son maître et de son bienfaiteur : on le conduit à la Bastille : on le confronte avec son accusé, qu'il charge de quelque malversation chimérique. L'accusé lui en demande la preuve. La preuve? lui répond Pelisson; eh! monsieur, elle ne se peut tirer que de vos papiers, et vous savez bien qu'ils sont tous brûlés : en effet, ils l'étaient. Pelisson les avait brûlés lui-même; mais il fallait en instruire le prisonnier; et il ne balança pas de recourir à un expédient, sûr à la vérité, puisque tout le monde y fut trompé; mais qui exposait sa liberté, peut-être sa vie, et qui, s'il eût été ignoré, comme il pouvait l'être, attachait à son nom une infamie éternelle, dont la honte pouvait rejaillir sur la république des lettres, où Pelisson occupait un rang distingué. M. Godinot de Reims, supporte pendant quarante ans l'indignation publique, qu'il encourait par une excessive parcimonie, dont il tirait les sommes immenses qu'il destinait à des monuments de la plus grande utilité. Associons-lui un prélat respectable par ses qualités apostoliques, ses dignités, sa naissance, la noble simplicité de ses mœurs, et la solidité de ses vertus. Dans une

grande calamité, ce prélat, après avoir soulagé par d'abondantes distributions gratuites en argent et en grains, la partie de son troupeau qui laissait voir toute son indigence, songe à secourir celle qui cachait sa misère, en qui la honte étouffait la plainte, et qui n'en était que plus malheureuse, contre l'oppression de ces hommes de sang, dont l'ame nage dans la joie au milieu du gémissement général; et il fait porter sur la place des grains qu'on y distribua à un prix fort au-dessous de celui qu'ils avaient coûté. L'esprit de parti, qui abhorre tout acte vertueux qui n'est pas de quelqu'un des siens, traite sa charité de monopole; et un scélérat obscur, inscrit cette atroce calomnie parmi celles dont il remplit depuis si long-temps ses feuilles hebdomadaires. Cependant il survient de nouvelles calamités; le zèle inaltérable de ce rare pasteur continue de s'exercer, et il se trouve enfin un honnête homme qui élève la voix, qui dit la vérité, qui rend hommage à la vertu, et qui s'écrie, transporté d'admiration, quel courage! quelle patience héroïque! qu'il est consolant, pour le genre humain, que la méchanceté ne soit pas capable de ces efforts! Voilà les traits qu'il faut recueillir; et qui est-ce qui les lirait sans sentir son cœur s'échauffer? Si l'on publiait un recueil qui contînt beaucoup de ces grandes et belles actions, qui est-ce qui se résoudrait à mourir sans y avoir fourni la matière d'une ligne? Croit-on qu'il y eût quelque

ouvrage d'un plus grand pathétique ? Il me semble, quant à moi, qu'il y aurait peu de pages dans celui-ci, qu'un homme né avec une ame honnête et sensible n'arrosât de ses larmes.

Il faudrait singulièrement se garantir de l'adulation. Quant aux éloges mérités, il y aurait bien de l'injustice à ne les accorder qu'à la cendre insensible et froide de ceux qui ne peuvent plus les entendre : l'équité qui doit les dispenser, le cédera-t-elle à la modestie qui les refuse ? L'éloge est un encouragement à la vertu; c'est un pacte public que vous faites contracter à l'homme vertueux. Si ses belles actions étaient gravées sur une colonne, perdrait-il un moment de vue ce monument imposant ? ne serait-il pas un des appuis les plus forts qu'on pût prêter à la faiblesse humaine ? il faudrait que l'homme se déterminât à briser lui-même sa statue. L'éloge d'un honnête homme est la plus digne et la plus douce récompense d'un autre honnête homme : après l'éloge de sa conscience, le plus flatteur est celui d'un homme de bien. O Rousseau ! mon cher et digne ami, je n'ai jamais eu la force de me refuser à ta louange : j'en ai senti croître mon goût pour la vérité, et mon amour pour la vertu. Pourquoi tant d'oraisons funèbres, et si peu de panégyriques des vivants ? Croit-on que Trajan n'eût pas craint de démentir son panégyriste ? Si on le croit, on ne connaît pas toute l'autorité de la considération générale. Après les

bonnes actions qu'on a faites, l'aiguillon le plus vif, pour en multiplier le nombre, c'est la notoriété des premières; c'est cette notoriété qui donne à l'homme un caractère public, auquel il lui est difficile de renoncer. Ce secret innocent n'est-il pas même un des plus importants de l'éducation vertueuse? Mettez votre fils dans l'occasion de pratiquer la vertu; faites-lui de ses bonnes actions un caractère domestique; attachez à son nom quelque épithète qui les lui rappelle; accordez-lui de la considération : s'il franchit jamais cette barrière, j'ose assurer que le fond de son ame est mauvais; que votre enfant est mal né, et que vous n'en ferez jamais qu'un méchant; avec cette différence qu'il se fût précipité dans le vice tête baissée, et qu'arrêté par le contraste qu'il remarquera entre les dénominations honorables qu'on lui a accordées et celles qu'il va encourir, il se laissera glisser vers le mal, mais par une pente qui ne sera pas assez insensible, pour que des parents attentifs ne s'aperçoivent point de la dégradation successive de son caractère.

Je hais cent fois plus les satires dans un ouvrage, que les éloges ne m'y plaisent : les personnalités sont odieuses en tout genre d'écrire; on est sûr d'amuser le commun des hommes, quand on s'étudie à repaître sa méchanceté. Le ton de la satire est le plus mauvais de tous pour un Dictionnaire; et l'ouvrage le plus impertinent et le plus ennuyeux

qu'on pût concevoir, ce serait un Dictionnaire satirique : c'est le seul qui nous manque! Il faut absolument bannir, d'un grand livre, ces à-propos légers, ces allusions fines, ces embellissements délicats qui feraient la fortune d'une historiette : les traits qu'il faut expliquer deviennent fades, ou ne tardent pas à devenir inintelligibles. Ce serait une chose bien ridicule, que le besoin d'un commentaire dans un ouvrage dont les différentes parties seraient destinées à s'interpréter réciproquement. Toute cette légèreté n'est qu'une mousse, qui tombe peu à peu ; bientôt la partie volatile s'en est évaporée, et il ne reste plus qu'un vase insipide. Tel est aussi le sort de la plupart de ces étincelles qui partent du choc de la conversation : la sensation agréable, mais passagère, qu'elles excitent, naît des rapports qu'elles ont au moment, aux circonstances, aux personnes, à l'événement du jour; rapports qui passent promptement. Les traits qui ne se remarquent point, parce que l'éclat n'en est pas le mérite principal, pleins de substance, et portant en eux le caractère de la simplicité jointe à un grand sens, sont les seuls qui se soutiendraient au grand jour : pour sentir la frivolité des autres, il n'y a qu'à les écrire. Si l'on me montrait un auteur qui eût composé ses mélanges, d'après des conversations, je serais presque sûr qu'il aurait recueilli tout ce qu'il fallait négliger, et négligé tout ce qu'il importait de recueillir.

Gardons-nous bien de commettre avec ceux que nous consulterons la même faute que cet écrivain commettrait avec les personnes qu'il fréquenterait. Il en est des grands ouvrages, ainsi que des grands édifices ; ils ne comportent que des ornements rares et grands. Ces ornements doivent être répandus avec économie et discernement ; ou ils nuiront à la simplicité, en multipliant les rapports ; à la grandeur, en divisant les parties, et en obscurcissant l'ensemble ; et à l'intérêt, en partageant l'attention, qui, sans ce défaut qui la distrait et la disperse, se rassemblerait tout entière sur les masses principales.

Si je proscris les satires, il n'en est pas ainsi ni des portraits, ni des réflexions. Les vertus s'enchaînent les unes aux autres ; et les vices se tiennent, pour ainsi dire, par la main. Il n'y a pas une vertu, pas un vice, qui n'ait son cortége : c'est une sorte d'association nécessaire. Imaginer un caractère, c'est trouver, d'après une passion dominante donnée, bonne ou mauvaise, les passions subordonnées qui l'accompagnent, les sentiments, les discours et les actions qu'elle suggère, et la sorte de teinte ou d'énergie, que tout le système intellectuel et moral en reçoit : d'où l'on voit que les peintures idéales, conçues d'après les relations et l'influence réciproque des vertus et des vices, ne peuvent jamais devenir chimériques ; que ce sont elles qui donnent la vraisemblance aux repré-

sentations dramatiques, et à tous les ouvrages de mœurs; et qu'il se rencontrera éternellement, dans la société, des individus qui auront le bonheur et le malheur de leur ressembler. C'est ainsi qu'il arrive à un siècle très-éloigné d'élever des statues hideuses ou respectables, au bas desquelles la postérité écrit successivement différents noms : elle écrit Montesquieu (1), où l'on avait gravé Platon; Desfontaines, où on lisait auparavant Érostrate ou Zoïle : avec cette différence affligeante, qu'on ne manquera jamais de noms de plus en plus déshonorés pour remplacer celui d'Érostrate ou de Zoïle; au lieu qu'on n'ose espérer de la succession des siècles, qu'elle nous en offre quelques-uns de plus en plus illustres pour succéder à Montesquieu, et pour être le troisième ou le quatrième depuis Platon. Nous ne pouvons élever un trop grand nombre de ces statues dans notre ouvrage : elles devraient être en bronze dans nos places publiques et dans nos jardins, et nous inviter à la vertu sur ces piédestaux, où l'on a exposé à nos yeux, et aux regards de nos enfants, les débauches des dieux du paganisme.

Après avoir traité de la matière *encyclopédique*, en général, on desirerait sans doute que nous entrassions dans l'examen de chacune de ses parties

(1) Montesquieu est mort en 1755, année de la publication du cinquième volume de l'*Encyclopédie*, dans lequel cet article a paru; on y trouve aussi son *Éloge* par D'Alembert. ÉDIT[s].

en particulier : mais c'est au public, et non pas à nous qu'il appartient de juger du travail de nos collègues et du nôtre.

Nous répondrons seulement à ceux qui auraient voulu qu'on supprimât la théologie : que c'est une science ; que cette science est très-étendue et très-curieuse ; et qu'on aurait pu la rendre plus intéressante que la mythologie, qu'ils auraient regrettée, si nous l'eussions omise.

A ceux qui excluent de notre Dictionnaire la géographie : que les noms, la longitude et la latitude des étoiles qu'ils y admettent, n'ont pas plus de droit d'y rester que les noms, la longitude et la latitude des villes qu'ils en rejettent.

A ceux qui l'auraient desirée moins sèche : qu'il était nécessaire de s'en tenir à la seule connaissance géographique des villes, qui fût scientifique ; à la seule qui nous suffirait pour construire de bonnes cartes des temps anciens, si nous l'avions, et qui suffira à la postérité pour construire de bonnes cartes de nos temps, si nous la lui transmettons ; et que le reste étant entièrement historique, est hors de notre objet.

A ceux qui y ont regardé avec dégoût certains traits historiques, la cuisine, les modes, etc. qu'ils ont oublié combien ces matières ont engendré d'ouvrages d'érudition ; que le plus succinct de nos articles en ce genre épargnera peut-être à nos descendants des années de recherches et des volumes

de dissertations ; qu'en supposant les savants à venir, infiniment plus réservés que ceux du siècle passé, il est encore à présumer qu'ils ne dédaigneront pas d'écrire quelques pages pour expliquer ce que c'est qu'un *falbala* ou qu'un *pompon* ; qu'un écrit sur nos modes, qu'on traiterait aujourd'hui d'ouvrage frivole, serait regardé dans deux mille ans comme un ouvrage savant et profond, sur les habits français ; ouvrage très-instructif pour les littérateurs, les peintres et les sculpteurs ; quant à notre cuisine, qu'on ne peut lui disputer d'être une branche importante de la chimie.

A ceux qui se sont plaints que notre botanique n'était ni assez complète, ni assez intéressante : que ces reproches sont sans aucun fondement ; qu'il était impossible de s'étendre au-delà des genres, sans compiler des *in-folio* ; qu'on n'a omis aucune des plantes usuelles ; qu'on les a décrites ; qu'on en a donné l'analyse chimique, les propriétés, soit comme remèdes, soit comme aliments ; que la seule chose qu'on aurait pu ajouter, qui fût scientifique, et qui n'aurait pas occupé un espace bien considérable, c'eût été d'indiquer à l'article du genre, combien on comptait d'espèces, et combien de variétés ; et quant à la partie des arbres, qui est si importante, qu'elle a dans l'*Encyclopédie*, à commencer au troisième volume, toute l'étendue qu'on lui peut desirer.

A ceux qui sont mécontents de la partie des

arts, et à ceux qui en sont satisfaits : qu'ils ont raison les uns et les autres, parce qu'il y a des choses, dans cette matière immense, qui sont on ne peut pas plus mal faites, et d'autres qu'il serait peut-être difficile de mieux faire.

Mais comme les arts ont été l'objet principal de mon travail, je vais m'expliquer librement, et sur les défauts dans lesquels je suis tombé, et sur les précautions qu'il y aurait à prendre pour les corriger.

Celui qui se chargera de la matière des arts, ne s'acquittera point de son travail d'une manière satisfaisante pour les autres et pour lui-même, s'il n'a profondément étudié l'histoire naturelle, et surtout la minéralogie; s'il n'est excellent mécanicien; s'il n'est très-versé dans la physique rationnelle et expérimentale, et s'il n'a fait plusieurs cours de chimie.

Naturaliste, il connaîtra, d'un coup d'œil, les substances que les artistes emploient, et dont ils font communément tant de mystère.

Chimiste, il possédera les propriétés de ces substances, les raisons d'une infinité d'opérations lui seront connues; il éventera les secrets, les artistes ne lui en imposeront point; il discernera sur-le-champ l'absurdité de leurs mensonges, il saisira l'esprit d'une manœuvre : les tours de mains ne lui échapperont point; il distinguera sans peine un mouvement indifférent, d'une précaution essen-

tielle; tout ce qu'il écrira de la matière des arts sera clair, certain, lumineux, et les conjectures sur les moyens de perfectionner ceux qu'on a, de retrouver des arts perdus, et d'en inventer de nouveaux, se présenteront en foule à son esprit.

La physique lui rendra raison d'une infinité de phénomènes, dont les ouvriers demeurent étonnés toute leur vie.

Avec de la mécanique et de la géométrie, il parviendra sans peine au calcul vrai et réel des forces : il ne lui restera que l'expérience à acquérir, pour tempérer la rigueur des suppositions mathématiques; qualité qui distingue, surtout dans la construction des machines délicates, le grand artiste de l'ouvrier commun à qui on ne donnera jamais une juste idée de ce tempérament, s'il ne l'a point acquise, et en qui on ne la rectifiera jamais, s'il s'en est fait de fausses notions.

Muni de ces connaissances, il commencera par introduire quelque ordre dans son travail, en rapportant les arts aux substances naturelles : ce qui est toujours possible; car l'histoire des arts n'est que l'*histoire de la nature employée*. (1)

Il tracera ensuite, pour chaque artiste, un canevas à remplir; il leur imposera de traiter de la matière dont ils se servent, des lieux d'où ils la tirent, du prix qu'elle leur coûte, etc. des instru-

(1) Voyez l'*Arbre encyclopédique*, au commencement du tome XIII, page 28. ÉDIT.

ments, des différents ouvrages, et de toutes les manœuvres.

Il comparera les mémoires des artistes avec son canevas; il conférera avec eux; il leur fera suppléer de vive voix ce qu'ils auront omis, et éclaircir ce qu'ils auront mal expliqué.

Quelque mauvais que ces mémoires puissent être, quand ils auront été faits de bonne foi, ils contiendront toujours une infinité de choses que l'homme le plus intelligent n'apercevra pas, ne soupçonnera point, et ne pourra demander. Il y en desirera d'autres, à la vérité; mais ce seront celles que les artistes ne cèdent à personne; car j'ai éprouvé que ceux qui s'occupent sans cesse d'un objet, avaient un penchant égal à croire que tout le monde savait ce dont ils ne faisaient point un secret, et que ce dont ils faisaient un secret n'était connu de personne; en sorte qu'ils étaient toujours tentés de prendre celui qui les questionnait, ou pour un génie transcendant, ou pour un imbécile.

Tandis que les artistes seront à l'ouvrage, il s'occupera à rectifier les articles que nous lui aurons transmis, et qu'il trouvera dans notre Dictionnaire. Il ne tardera pas à s'apercevoir que, malgré tous les soins que nous nous sommes donnés, il s'y est glissé des bévues grossières, et qu'il y a des articles entiers qui n'ont pas l'ombre du sens commun; mais il apprendra, par son expérience,

à nous savoir gré des choses qui seront bien, et à nous pardonner celles qui seront mal. C'est surtout quand il aura parcouru pendant quelque temps les ateliers, l'argent à la main, et qu'on lui aura fait payer bien chèrement les faussetés les plus ridicules, qu'il connaîtra quelle espèce de gens ce sont que les artistes, surtout à Paris, où la crainte des impôts les tient perpétuellement en méfiance, et où ils regardent tout homme qui les interroge avec quelque curiosité, comme un émissaire des fermiers-généraux, ou comme un ouvrier qui veut ouvrir boutique. Il m'a semblé qu'on éviterait ces inconvénients, en cherchant dans la province toutes les connaissances sur les arts qu'on y pourrait recueillir : on y est connu ; on s'adresse à des gens qui n'ont point de soupçon ; l'argent y est plus rare, et le temps moins cher. D'où il me paraît évident qu'on s'instruirait plus facilement et à moins de frais, et qu'on aurait des instructions plus sûres.

Il faudrait indiquer l'origine d'un art, et en suivre pied à pied les progrès, quand ils ne seraient pas ignorés ; ou substituer la conjecture et l'histoire hypothétique à l'histoire réelle. On peut assurer qu'ici le roman serait souvent plus instructif que la vérité.

Mais il n'en est pas de l'origine et des progrès d'un art, ainsi que de l'origine et des progrès d'une science. Les savants s'entretiennent ; ils écri-

vent; ils font valoir leurs découvertes; ils contredisent; ils sont contredits. Ces contestations manifestent les faits et constatent les dates. Les artistes, au contraire, vivent ignorés, obscurs, isolés; ils font tout pour leur intérêt; ils ne font presque rien pour leur gloire. Il y a des inventions qui restent des siècles entiers renfermées dans une famille; elles passent des pères aux enfants, se perfectionnent ou dégénèrent sans qu'on sache précisément ni à qui, ni à quel temps il faut en rapporter la découverte. Les pas insensibles par lesquels un art s'avance à la perfection confondent aussi les dates. L'un recueille le chanvre, un autre le fait baigner, un troisième le tille : c'est d'abord une corde grossière, puis un fil, ensuite une toile : mais il s'écoule un siècle entre chacun de ces progrès. Celui qui porterait une production depuis son état naturel jusqu'à son emploi le plus parfait serait difficilement ignoré. Comment serait-il possible qu'un peuple se trouvât tout à coup vêtu d'une étoffe nouvelle, et ne demandât pas à qui il en est redevable? Mais ces cas n'arrivent point, ou n'arrivent que rarement.

Communément le hasard suggère les premières tentatives; elles sont infructueuses et restent ignorées : un autre les reprend; il a un commencement de succès, mais dont on ne parle point; un troisième marche sur les pas du second; un quatrième, sur les pas du troisième, et ainsi de suite

jusqu'à ce que le dernier produit des expériences soit excellent; et ce produit est le seul qui fasse sensation. Il arrive encore qu'à peine une idée est-elle éclose dans un atelier qu'elle en sort et se répand. On travaille en plusieurs endroits à la fois : chacun manœuvre de son côté ; et la même invention, revendiquée en même temps par plusieurs, n'appartient proprement à personne, ou n'est attribuée qu'à celui qu'elle enrichit. Si l'on tient l'invention de l'étranger, la jalousie nationale tait le nom de l'inventeur, et ce nom reste inconnu.

Il serait à souhaiter que le gouvernement autorisât à entrer dans les manufactures, à voir travailler, à interroger les ouvriers, et à dessiner les instruments, les machines, et même le local.

Il y a des circonstances où les artistes sont tellement impénétrables, que le moyen le plus court, ce serait d'entrer soi-même en apprentissage, ou d'y mettre quelqu'un de confiance.

Il y a peu de secrets qu'on ne parvînt à connaître par cette voie : il faudrait divulguer tous ces secrets, sans aucune exception.

Je sais que ce sentiment n'est pas celui de tout le monde : il y a des têtes étroites, des ames mal nées, indifférentes sur le sort du genre humain, et tellement concentrées dans leur petite société, qu'elles ne voient rien au-delà de son intérêt. Ces hommes veulent qu'on les appelle bons citoyens, et j'y consens, pourvu qu'ils me permettent de les

appeler *méchants hommes*. On dirait, à les entendre, qu'une *Encyclopédie* bien faite, qu'une histoire générale des arts, ne devrait être qu'un grand manuscrit soigneusement renfermé dans la bibliothèque du monarque, et inaccessible à d'autres yeux que les siens; un livre de l'État, et non du peuple. A quoi bon divulguer les connaissances de la nation, ses transactions secrètes, ses inventions, son industrie, ses ressources, ses mystères, sa lumière, ses arts, et toute sa sagesse! ne sont-ce pas là les choses auxquelles elle doit une partie de sa supériorité sur les nations rivales et circonvoisines? Voilà ce qu'ils disent; et voici ce qu'ils pourraient encore ajouter. Ne serait-il pas à souhaiter qu'au lieu d'éclairer l'étranger, nous pussions répandre sur lui des ténèbres, et plonger dans la barbarie le reste de la terre, afin de dominer plus sûrement? Ils ne font pas attention qu'ils n'occupent qu'un point sur ce globe, et qu'ils n'y dureront qu'un moment; que c'est à ce point et à cet instant qu'ils sacrifient le bonheur des siècles à venir et de l'espèce entière. Ils savent mieux que personne que la durée moyennne d'un empire n'est pas de deux mille ans, et que, dans moins de temps peut-être, le nom *Français*, ce nom qui durera éternellement dans l'histoire, serait inutilement cherché sur la surface de la terre. Ces considérations n'étendent point leurs vues; il semble que le mot *humanité* soit pour eux un mot vide de

sens. Encore s'ils étaient conséquents! mais dans un autre moment ils se déchaîneront contre l'impénétrabilité des sanctuaires de l'Égypte; ils déploreront la perte des connaissances anciennes; ils accuseront la négligence ou le silence des auteurs qui se sont tus, ou qui ont parlé si mal d'une infinité d'objets importants; et ils ne s'apercevront pas qu'ils exigent des hommes d'autrefois, ce dont ils font un crime à ceux d'aujourd'hui, et qu'ils blâment les autres d'avoir été ce qu'ils se font honneur d'être.

Ces *bons citoyens* sont les plus dangereux ennemis que nous ayons eus. En général, il faut profiter des critiques, sans y répondre, quand elles sont bonnes; les négliger, quand elles sont mauvaises. N'est-ce pas une perspective bien agréable pour ceux qui s'opiniâtrent à noircir du papier contre nous, que, si l'*Encyclopédie* conserve dans dix ans la réputation dont elle jouit, il ne sera plus question de leurs écrits, et qu'il en sera bien moins question encore, si elle est ignorée!

J'ai entendu dire à M. de Fontenelle, que son appartement ne contiendrait pas tous les ouvrages qu'on avait publiés contre lui. Qui est-ce qui en connaît un seul? *L'Esprit des Lois* et l'*Histoire naturelle* (1) ne font que de paraître, et les critiques qu'on en a faites sont entièrement ignorées.

(1) *L'Esprit des Lois* de Montesquieu a paru en 1748, 2 vol. in4°, et l'*Histoire naturelle*, par Buffon et Daubenton, de 1749-67, en 15 vol. in-4°, de l'*Imprim. royale*. ÉDIT.

Nous avons déjà remarqué que, parmi ceux qui se sont érigés en censeurs de l'*Encyclopédie*, il n'y en a presque pas un qui eût les talents nécessaires pour l'enrichir d'un bon article. Je ne croirais pas exagérer, quand j'ajouterais que c'est un livre dont la très-grande partie serait à étudier pour eux. L'esprit philosophique est celui dans lequel on l'a composé; et il s'en faut beaucoup que la plupart de ceux qui nous jugent soient à cet égard seulement au niveau de leur siècle. J'en appelle à leurs ouvrages. C'est par cette raison qu'ils ne dureront pas, et que nous osons présumer que notre Dictionnaire sera plus lu et plus estimé dans quelques années qu'il ne l'est encore aujourd'hui. Il ne nous serait pas difficile de citer d'autres auteurs qui ont eu, et qui auront le même sort. Les uns (comme nous l'avons déjà dit plus haut), élevés aux cieux, parce qu'ils avaient composé pour la multitude, qu'ils s'étaient assujétis aux idées courantes, et qu'ils s'étaient mis à la portée du commun des lecteurs, ont perdu de leur réputation à mesure que l'esprit humain a fait des progrès, et ont fini par être oubliés. D'autres, au contraire, trop forts pour le temps où ils ont paru, ont été peu lus, peu entendus, point goûtés, et sont demeurés obscurs longtemps, jusqu'au moment où le siècle qu'ils avaient dévancé fût écoulé, et qu'un autre siècle dont ils étaient avant qu'il fût arrivé, les atteignit et rendit enfin justice à leur mérite.

Je crois avoir appris à mes concitoyens à estimer et à lire le chancelier Bacon; on a plus feuilleté ce profond auteur, depuis cinq ou six ans, qu'il ne l'avait jamais été. Nous sommes cependant encore bien loin de sentir l'importance de ses ouvrages; les esprits ne sont pas assez avancés; il y a trop peu de personnes en état de s'élever à la hauteur de ses méditations; et peut-être le nombre n'en deviendra-t-il jamais guère plus grand. Qui sait si le *Novum organum*, les *Cogitata et Visa*, le livre *De augmento scientiarum*, ne sont pas trop au-dessus de la portée moyenne de l'esprit humain, pour devenir, dans aucun siècle, une lecture facile et commune? C'est au temps à éclaircir ce doute.

Mais ces considérations sur l'esprit et la matière d'un Dictionnaire encyclopédique nous conduisent naturellement à parler du style qui est propre à ce genre d'ouvrage.

Le laconisme n'est pas le ton d'un Dictionnaire; il donne plus à deviner qu'il ne le faut pour le commun des lecteurs. Je voudrais qu'on ne laissât à penser que ce qui pourrait être perdu, sans qu'on en fût moins instruit sur le fond. L'effet de la diversité, outre qu'il est inévitable, ne me paraît point ici déplaisant. Chaque travailleur, chaque science, chaque art, chaque article, chaque sujet a sa langue et son style. Quel inconvénient y a-t-il à le lui conserver? S'il fallait que l'éditeur fît reconnaître

sa main partout, l'ouvrage en serait beaucoup retardé, et n'en serait pas meilleur. Quelque instruit qu'un éditeur pût être, il s'exposerait souvent à commettre une erreur de choses, dans l'intention de rectifier une faute de langue.

Je renfermerais le caractère général du style d'une *Encyclopédie*, en deux mots, *communia, proprie; propria, communiter*. En se conformant à cette règle, les choses communes seraient toujours élégantes, et les choses propres et particulières, toujours claires.

Il faut considérer un Dictionnaire universel des sciences et des arts, comme une campagne immense couverte de montagnes, de plaines, de rochers, d'eaux, de forêts, d'animaux, et de tous les objets qui font la variété d'un grand paysage. La lumière du ciel les éclaire tous; mais ils en sont tous frappés diversement. Les uns s'avancent par leur nature et leur exposition jusque sur le devant de la scène, d'autres sont distribués sur une infinité de plans intermédiaires; il y en a qui se perdent dans le lointain; tous se font valoir réciproquement.

Si la trace la plus légère d'affectation est insupportable dans un petit ouvrage, que serait-ce, au jugement des gens de lettres, qu'un grand ouvrage où ce défaut dominerait? Je suis sûr que l'excellence de la matière ne contrebalancerait pas ce vice de style, et qu'il serait peu lu. Les ouvrages des deux plus grands hommes que la nature

ait produits, l'un philosophe et l'autre poète, seraient infiniment plus parfaits et plus estimés, si ces hommes rares n'avaient été doués, dans un degré très-extraordinaire, de deux talents qui me semblent contradictoires, le génie et le bel esprit. Les traits les plus brillants et les comparaisons les plus ingénieuses y déparent à tout moment les idées les plus sublimes. La nature les aurait traités beaucoup plus favorablement, si, leur ayant accordé le génie, elle leur eût refusé le bel esprit. Le goût solide et vrai, le sublime en quelque genre que ce soit, le pathétique, les grands effets de la crainte, de la commisération et de la terreur, les sentiments nobles et relevés, les grandes idées, rejettent le tour épigrammatique et le contraste des expressions.

Si toutefois il y a quelque ouvrage qui comporte de la variété dans le style, c'est une *Encyclopédie*: mais comme j'ai desiré que les objets les plus indifférents y fussent toujours secrètement rapportés à l'homme, y prissent un tour moral, respirassent la décence, la dignité, la sensibilité, l'élévation de l'ame, en un mot, qu'on y discernât partout le souffle de l'honnêteté; je voudrais aussi que le ton répondît à ces vues, et qu'il en reçût quelque austérité, même dans les endroits où les couleurs les plus brillantes et les plus gaies n'auraient pas été déplacées. C'est manquer son but que d'amuser et de plaire, quand on peut instruire et toucher.

Quant à la pureté de la diction, on a droit de l'exiger dans tout ouvrage. Je ne sais d'où vient l'indulgence injurieuse qu'on a pour les grands livres, et surtout pour les Dictionnaires. Il semble qu'on ait permis à l'*in-folio* d'être écrit pesamment, négligemment, sans génie, sans goût et sans finesse. Croit-on qu'il soit impossible d'introduire ces qualités dans un ouvrage de longue haleine? ou serait-ce que la plupart des ouvrages de longue haleine qui ont paru jusqu'à présent, ayant communément ces défauts, on les a regardés comme un apanage du format?

Cependant on s'apercevra, en y regardant de près, que s'il y a quelque ouvrage où il soit facile de mettre du style, c'est un Dictionnaire. Tout y est coupé par articles; et les morceaux les plus étendus le sont moins qu'un discours oratoire.

Mais voici ce que c'est. Il est rare que ceux qui écrivent supérieurement veuillent et puissent continuer long-temps une tâche si pénible; d'ailleurs, dans les ouvrages de société où la gloire du succès est partagée, et où le travail d'un homme est confondu avec le travail de plusieurs, on se désigne à soi-même un associé pour émule; on compare son travail avec le sien; on rougirait d'être au-dessous, on se soucie peu d'être au-dessus; on n'emploie qu'une partie de ses forces; l'on espère que ce qu'on aura négligé disparaîtra dans l'immensité des volumes.

C'est ainsi que l'intérêt s'affaiblit dans chacun, à mesure que le nombre des associés augmente, et que l'ouvrage d'un seul se distinguant d'autant moins qu'il a plus de collégues, le livre se trouve, en général, d'une médiocrité d'autant plus grande qu'on y a employé plus de mains.

Cependant le temps lève le voile; chacun est jugé selon son mérite. On distingue le travailleur négligent du travailleur honnête, ou qui a rempli son devoir. Ce que quelques-uns ont fait, montre ce qu'on était en droit d'exiger de tous; et le public nomme ceux dont il est mécontent, et regrette qu'ils aient si mal répondu à l'importance de l'entreprise, et au choix dont on les avait honorés.

Je m'explique là-dessus, avec d'autant plus de liberté, que personne ne sera plus exposé que moi à cette espèce de censure; et que, quelque critique qu'on fasse de notre travail, soit en général, soit en particulier, il n'en restera pas moins pour constant, qu'il serait très-difficile de former une seconde société de gens de lettres et d'artistes, aussi nombreuse, et mieux composée que celle qui concourt à la composition de ce Dictionnaire. S'il était facile de trouver mieux que moi, pour auteur et pour éditeur, il faudra que l'on convienne qu'il était, sous ces deux aspects, infiniment plus facile encore de rencontrer moins bien que M. D'Alembert. Combien je gagnerais à cette espèce d'énumération, où les hommes se compen-

seraient les uns par les autres ! Ajoutons à cela, qu'il y a des parties pour lesquelles on ne choisit point, et que cet inconvénient sera de toutes les éditions. Quelque honoraire qu'on proposât à un homme, il n'acquitterait jamais le temps qu'on lui demanderait. Il faut qu'un artiste veille dans son atelier. Il faut qu'un homme public soit à ses fonctions. Celui-ci est malheureusement trop occupé; et l'homme de cabinet n'est malheureusement pas assez instruit. On se tire de là comme on peut.

Mais s'il est facile à un Dictionnaire d'être bien écrit, il n'est guère d'ouvrages auxquels il soit plus essentiel de l'être. Plus une route doit être longue, plus il serait à souhaiter qu'elle fût agréable. Au reste, nous avons quelque raison de croire que nous ne sommes pas restés de ce côté sans succès. Il y a des personnes qui ont lu l'*Encyclopédie*, d'un bout à l'autre; et si l'on en excepte le Dictionnaire de Bayle, qui perd tous les jours un peu de cette prérogative, il n'y a guère que le nôtre qui en ait joui, et qui en jouisse. Nous souhaitons qu'il la conserve peu, parce que nous aimons plus les progrès de l'esprit humain que la durée de nos productions; et que nous aurions réussi bien au-delà de nos espérances, si nous avions rendu les connaissances si populaires, qu'il fallût au commun des hommes un ouvrage plus fort que l'*Encyclopédie*, pour les attacher et les instruire.

Il serait à souhaiter, quand il s'agit de style,

qu'on pût imiter Pétrone, qui a donné, en même temps, l'exemple et le précepte, lorsque ayant à peindre les qualités d'un beau discours, il a dit : *Grandis, et, ut ita dicam, pudica oratio neque maculosa est neque turgida, sed naturali pulchritudine exsurgit* (1). La description est la chose même.

Il faut se garantir singulièrement de l'obscurité, et se ressouvenir, à chaque ligne, qu'un Dictionnaire est fait pour tout le monde, et que la répétition des mots qui offenserait dans un ouvrage léger, devient un caractère de simplicité, qui ne déplaira jamais dans un grand ouvrage.

Qu'il n'y ait jamais rien de vague dans l'expression. Il serait mal, dans un livre philosophique, d'employer les termes les plus usités, lorsqu'ils n'emportent avec eux aucune idée fixe, distincte et déterminée; et il y a de ces termes, et en très-grand nombre. Si l'on pouvait en donner des définitions, selon la nature qui ne change point, et non selon les conventions et les préjugés des hommes, qui changent continuellement, ces définitions deviendraient des germes de découvertes. Observons encore ici le besoin continuel que nous avons d'un modèle invariable et constant, auquel nos définitions et nos descriptions se rapportent, tel que la nature de l'homme, des animaux, ou des autres êtres subsistants. Le reste n'est rien; et

(1) SATYR. *In Proœm.* ÉDIT.

celui qui ne sait pas écarter certaines notions particulières, locales et passagères, est gêné dans son travail, et sans cesse exposé à dire, contre le témoignage de sa conscience et la pente de son esprit, des choses inexactes pour le moment, et fausses, ou du moins obscures et hasardées pour l'avenir.

Les ouvrages des génies les plus intrépides et les plus élevés, des plus grands philosophes de l'antiquité, sont un peu défigurés par ce défaut. Il s'en manque beaucoup que ceux de nos jours en soient exempts. L'intolérance, le manque de la double doctrine, le défaut d'une langue hiéroglyphique et sacrée, perpétueront à jamais ces contradictions, et continueront de tacher nos plus belles productions. On ne sait souvent ce qu'un homme a pensé sur les matières les plus importantes. Il s'enveloppe dans des ténèbres affectées; ses contemporains même ignorent ses sentiments, et l'on ne doit pas s'attendre que l'*Encyclopédie* soit exempte de ce défaut.

Plus les matières seront abstraites, plus il faudra s'efforcer de les mettre à la portée de tous les lecteurs.

Un éditeur, qui aura de l'expérience et qui sera maître de lui-même, se placera dans la classe moyenne des esprits. Si la nature l'avait élevé au rang des premiers génies, et qu'il n'en descendît jamais, conversant sans cesse avec les hommes de la plus grande pénétration, il lui arriverait de con-

sidérer les objets d'un point de vue où la multitude ne peut atteindre : trop au-dessus d'elle, l'ouvrage deviendrait obscur pour trop de monde. Mais s'il se trouvait malheureusement, ou s'il avait la complaisance de s'abaisser fort au-dessous, les matières traitées comme pour des imbéciles deviendraient longues et fastidieuses. Il considérera donc le monde comme son école, et le genre humain comme son pupille; et il dictera des leçons qui ne fassent pas perdre aux bons esprits un temps précieux, et qui ne rebutent point la foule des esprits ordinaires. Il y a deux classes d'hommes, à peu près également étroites, qu'il faut également négliger : ce sont les génies transcendants, et les imbéciles, qui n'ont besoin de maîtres ni les uns ni les autres.

Mais s'il n'est pas facile de saisir la portée commune des esprits, il l'est beaucoup moins encore à l'homme de génie de s'y fixer. Le génie tend naturellement à s'élever; il cherche la région des nues; s'il s'oublie un moment, il est emporté d'un vol rapide ; et bientôt les yeux ordinaires cessent de l'apercevoir et de le suivre.

Si chaque encyclopédiste s'était bien acquitté de son travail, l'attention principale d'un éditeur se réduirait à circonscrire rigoureusement les différents objets, à renfermer les parties en elles-mêmes, et à supprimer des redites, ce qui est toujours plus facile que de remplir des omissions :

les redites s'aperçoivent et se corrigent d'un trait de plume; les omissions se dérobent, et ne se suppléent pas sans travail. Le grand inconvénient, c'est que quand elles se montrent, c'est si brusquement, que l'éditeur se trouvant pressé entre une matière qui demande du temps, et la vitesse de l'impression qui n'en accorde point, il faut que l'ouvrage soit estropié, ou l'ordre perverti; l'ouvrage estropié, si l'on remplit sa tâche selon le temps; l'ordre perverti, si on la renvoie à quelqu'endroit écarté du Dictionnaire.

Où est l'homme assez versé dans toutes les matières, pour en écrire sur-le-champ, comme s'il s'en était long-temps occupé? Où est l'éditeur qui aura les principes d'un auteur assez présents, ou des notions assez conformes aux siennes, pour ne tomber dans aucune contradiction?

N'est-ce pas même un travail presque au-dessus de ses forces, que d'avoir à remarquer les contradictions qui se trouveront nécessairement entre les principes et les idées de ses associés? S'il n'est pas de sa fonction de les lever quand elles sont réelles, il le doit au moins quand elles ne sont qu'apparentes; et dans le premier cas, peut-il être dispensé de les indiquer, de les faire sortir, d'en marquer la source, de montrer la route commune que deux auteurs ont suivie, et le point de division où ils ont commencé à se séparer; de balancer leurs raisons; de proposer des observations et des

expériences pour et contre; de désigner le côté de la vérité, ou celui de la vraisemblance? Il ne mettra l'ouvrage à couvert du reproche, qu'en observant expressément que ce n'est pas le Dictionnaire qui se contredit, mais les sciences et les arts qui ne sont pas d'accord. S'il allait plus loin, s'il résolvait les difficultés, il serait homme de génie : mais peut-on exiger d'un éditeur, qu'il soit homme de génie? Et ne serait-ce pas une folie, que de demander qu'il fût un génie universel?

Une attention que je recommanderai à l'éditeur qui nous succédera, et pour le bien de l'ouvrage, et pour la sûreté de sa personne, c'est d'envoyer aux censeurs les feuilles imprimées, et non le manuscrit. Avec cette précaution, les articles ne seront ni perdus, ni dérangés, ni supprimés; et le paraphe du censeur, mis au bas de la feuille imprimée, sera le garant le plus sûr qu'on n'a ni ajouté, ni altéré, ni retranché, et que l'ouvrage est resté dans l'état où il a jugé à propos qu'il s'imprimât.

Mais le nom et la fonction du censeur me rappellent une question importante. On a demandé s'il ne vaudrait pas mieux qu'une *Encyclopédie* fût permise tacitement, qu'expressément approuvée : ceux qui soutenaient l'affirmative disaient : « Alors les auteurs jouiraient de toute la liberté « nécessaire pour en faire un excellent ouvrage. « Combien on y traiterait de sujets importants !

« Les beaux articles que le droit public fourni-
« rait ! Combien d'autres qu'on pourrait impri-
« mer à deux colonnes, dont l'une établirait le
« pour, et l'autre le contre ! L'historique serait
« exposé sans partialité, le bien loué hautement,
« le mal blâmé sans réserve, les vérités assu-
« rées, les doutes proposés, les préjugés dé-
« truits, et l'usage des renvois politiques fort
« restreint. »

Leurs antagonistes répondaient simplement : « Qu'il valait mieux sacrifier un peu de liberté, « que de s'exposer à tomber dans la licence ; et « d'ailleurs, ajoutaient-ils, telle est la constitu-« tion des choses qui nous environnent, que, si « un homme extraordinaire s'était proposé un ou-« vrage aussi étendu que le nôtre, et qu'il lui eût « été donné, par l'Être suprême, de connaître en « tout la vérité, il faudrait encore, pour sa sécu-« rité, qu'il lui fût assigné un point inaccessible « dans les airs, d'où ses feuilles tombassent sur la « terre. »

Puisqu'il est donc si à propos de subir la censure littéraire, on ne peut avoir un censeur trop intelligent : il faudra qu'il sache se prêter au caractère général de l'ouvrage ; voir sans intérêt ni pusillanimité ; n'avoir de respect que pour ce qui est vraiment respectable ; distinguer le ton qui convient à chaque personne et à chaque sujet ; ne s'effaroucher ni des propos cyniques de Diogène,

ni des termes techniques de Winslow, ni des syllogisme d'Anaxagoras; ne pas exiger qu'on réfute, qu'on affaiblisse ou qu'on supprime, ce qu'on ne raconte qu'historiquement; sentir la différence d'un ouvrage immense et d'un *in-douze*; et aimer assez la vérité, la vertu, le progrès des connaissances humaines et l'honneur de la nation, pour n'avoir en vue que ces grands objets.

Voilà le censeur que je voudrais. Quant à l'homme que je desirerais pour auteur, il serait ferme, instruit, honnête, véridique, d'aucun pays, d'aucune secte, d'aucun état; racontant les choses du moment où il vit, comme s'il en était à mille ans, et celles de l'endroit qu'il habite, comme s'il en était à deux mille lieues. Mais à un si digne collègue, qui faudrait-il pour éditeur? un homme doué d'un grand sens, célèbre par l'étendue de ses connaissances, l'élévation de ses sentiments et de ses idées, et son amour pour le travail; un homme aimé et respecté par son caractère domestique et public; jamais enthousiaste, à moins que ce ne fût de la vérité, de la vertu et de l'humanité.

Il ne faut pas imaginer que le concours de tant d'heureuses circonstances ne laissât aucune imperfection dans l'*Encyclopédie* : il y aura toujours des défauts dans un ouvrage de cette étendue. On les réparera d'abord par des suppléments, à mesure qu'ils se découvriront; mais il viendra

nécessairement un temps, où le public demandera lui-même une refonte générale : et comme on ne peut savoir à quelles mains ce travail important sera confié, il reste incertain si la nouvelle édition sera inférieure ou préférable à la précédente. Il n'est pas rare de voir des ouvrages considérables, revus, corrigés, augmentés par des maladroits, dégénérer à chaque réimpression, et tomber enfin dans le mépris. Nous en pourrions citer un exemple récent, si nous ne craignions de nous abandonner au ressentiment, en croyant céder à l'intérêt de la vérité.

L'*Encyclopédie* peut aisément s'améliorer; elle peut aussi aisément se détériorer; mais le danger auquel il faudra principalement obvier, et que nous aurons prévu, c'est que le soin des éditions subséquentes ne soit pas abandonné au despotisme d'une société, d'une compagnie, quelle qu'elle puisse être. Nous avons annoncé, et nous en attestons nos contemporains et la postérité, que le moindre inconvénient qui pût en arriver, ce serait qu'on supprimât des choses essentielles; qu'on multipliât à l'infini le nombre et le volume de celles qu'il faudrait supprimer; que l'esprit de corps, qui est ordinairement petit, jaloux, concentré, infectât la masse de l'ouvrage; que les arts fussent négligés; qu'une matière d'un intérêt passager étouffât les autres, et que l'*Encyclopédie* subît le sort de tant d'ouvrages de controverse. Lorsque

les catholiques et les protestants, las de disputes et rassasiés d'injures, prirent le parti du silence et du repos, on vit en un instant une foule de livres vantés, disparaître et tomber dans l'oubli, comme on voit tomber au fond d'un vaisseau le sédiment d'une fermentation qui s'apaise.

Voilà les premières idées qui se sont offertes à mon esprit sur le projet d'un Dictionnaire universel et raisonné de la connaissance humaine; sur sa possibilité, sa fin, ses matériaux, l'ordonnance générale et particulière de ces matériaux, le style, la méthode, les renvois, la nomenclature, le manuscrit, les auteurs, les censeurs, les éditeurs et le typographe.

Si l'on pèse l'importance de ces objets, on s'apercevra facilement qu'il n'y en a aucun qui ne fournît la matière d'un discours fort étendu; que j'ai laissé plus de choses à dire que je n'en ai dites; et que peut-être la prolixité et l'adulation ne seront pas au nombre des défauts qu'on pourra me reprocher (1).

ENFANCE DE JÉSUS-CHRIST (Filles de l'). (*Hist. ecclés.*) Congrégation dont le but était l'institution de jeunes filles, et le secours des malades. On n'y recevait point de veuves; on n'épousait la maison qu'après deux ans d'essai; on ne

(1) Cet article, le *Prospectus de l'Encyclopédie*, le *Système figuré des connaissances humaines*, les deux lettres au R. P. Berthier jésuite, et l'article Art, font partie du tome III des *OEuvres de Diderot*, publiées par Naigeon, 15 vol. in-8° et in-12. Édit[s].

renonçait point aux biens de famille en s'attachant à l'institut : il n'y avait que les nobles qui pussent être supérieures. Quant aux autres emplois, les roturières y pouvaient prétendre; il y en avait cependant plusieurs d'abaissées à la condition de suivantes, de femmes de chambre et de servantes. Cette communauté bizarre commença à Toulouse en 1657. Ce fut un chanoine de cette ville qui lui donna dans la suite des règlements qui ne réparèrent rien; on y observa au contraire d'en bannir les mots de *dortoir*, de *chauffoir*, de *réfectoire*, et autres qui sentent le monastère. On ne s'appelait point *sœurs*. Les *filles de l'enfance de Jésus* prenaient des laquais, des cochers; mais il fallait que ceux-ci fussent mariés, et que les autres n'eussent point servi de filles dans le monde. Elles ne pouvaient choisir un régulier pour confesseur. Le chanoine de Toulouse soutenant contre toute remontrance la sagesse profonde de ses règlements, et n'en voulant pas démordre, le roi Louis XIV cassa l'institut et renvoya les *filles de l'enfance de Jésus-Christ* chez leurs parents. Elles avaient alors cinq ou six établissements, tant en Provence qu'en Languedoc.

ENFANTS. (*Hist. anc.*) Ils étaient ou légitimes, ou naturels et illégitimes. Les légitimes étaient nés d'un ou de plusieurs mariages; les illégitimes étaient ou d'une concubine, ou d'une fille publique, ou d'une fille ou d'une veuve galante,

ou d'une femme mariée à un autre, et adultérins, ou d'une proche parente, et incestueux.

Les Juifs desiraient une nombreuse famille; la stérilité était en opprobre. On disait d'un homme qui n'avait point d'*enfants* : *Non est ædificator, sed dissipator*. On mettait le nouveau-né à terre, le père le levait, il était défendu d'en céler la naissance; on le lavait, on l'enveloppait dans des langes. Si c'était un garçon, le huitième jour il était circoncis. On faisait un grand repas le jour qu'on le sevrait. Lorsque son esprit commençait à se développer, on lui parlait de la loi; à cinq ans, il entrait dans les écoles publiques : on le conduisait à douze ans aux fêtes de Jérusalem; on l'accoutumait au jeûne; on lui donnait un talent. A treize ans, on l'assujétissait à la loi; il devenait ensuite majeur. Les filles apprenaient le ménage de leur mère, elles ne sortaient jamais seules; elles étaient toujours voilées; elles n'étaient point obligées à s'instruire de la loi. Les *enfants* étaient tenus sous une obéissance sévère. S'ils s'échappaient jusqu'à maudire leurs parents, ils étaient lapidés. L'*enfant* qui perdait son père pendant la minorité, était mis en tutelle : lorsqu'il était devenu majeur, il était tenu d'observer les six cent treize préceptes de Moïse. Le père déclarait sa majorité en présence de dix témoins; alors il devenait son maître; mais il ne pouvait contracter juridiquement avant l'âge de vingt ans. Tout le bien

du père passait à ses *enfants* mâles. Les filles étaient dotées par leurs frères, pour qui c'était un si grand devoir qu'ils se privaient quelquefois du nécessaire; la dot était communément de la dixième partie du bien paternel. Au défaut d'*enfants* mâles, les filles étaient héritières; on comptait les hermaphrodites au nombre des filles. Un père réduit à la dernière indigence pouvait vendre sa fille, si elle était mineure, et qu'il y eût apparence de mariage entre elle et l'acheteur ou le fils de l'acheteur : alors l'acheteur ne l'abaissait à aucun service bas et vil; ce n'était point une esclave, elle vivait libre, et on lui faisait des dons convenables.

Chez les Grecs, un *enfant* était légitime et mis au nombre des citoyens, lorsqu'il était né d'une citoyenne, excepté chez les Athéniens, où le père et la mère devaient être citoyens et légitimes. On pouvait céler la naissance des filles, mais non celle des garçons. A Lacédémone, on présentait les *enfants* aux anciens et aux magistrats, qui faisaient jeter dans l'Apothète ceux en qui ils remarquaient quelque défaut de conformation. Il était défendu, sous peine de mort, chez les Thébains, de céler un *enfant*. S'il arrivait qu'un père fût trop pauvre pour nourrir son *enfant*, il le portait au magistrat qui le faisait élever, et dont il devenait l'esclave ou le domestique. Cependant la loi enjoignait à tous indistinctement de se marier; elle punissait à

Sparte, et ceux qui gardaient trop long-temps le célibat, et ceux qui le gardaient toujours. On honorait ceux qui avaient beaucoup d'*enfants*. Les mères nourrissaient, à moins qu'elles ne devinssent enceintes avant le temps de sevrer; alors on prenait deux nourrices. Lorsqu'un *enfant* mâle était né dans une maison, on mettait à la porte une couronne d'olivier; on y attachait de la laine, si c'était une fille. A Athènes, aussitôt que l'*enfant* était né, on l'allait déclarer au magistrat, et il était inscrit sur des registres destinés à cet usage; le huitième jour, on le promenait autour des foyers; le dixième, on le nommait et l'on régalait les conviés à cette cérémonie; lorsqu'il avançait en âge, on l'appliquait à quelque chose d'utile. On resserrait les filles; on les assujétissait à une diète austère, on leur donnait des corps très-étroits, pour leur faire une taille mince et légère: on leur apprenait à filer et à chanter. Les garçons avaient des pédagogues qui leur montraient les beaux-arts, la morale, la musique, les exercices des armes, la danse, le dessin, la peinture, etc. Il y avait un âge avant lequel ils ne pouvaient se marier; il leur fallait alors le consentement de leurs parents, ils en étaient les héritiers *ab intestat*.

Les Romains accordaient au père trente jours pour déclarer la naissance de son *enfant;* on l'annonçait de la province par des messagers. Dans les commencementson n'inscrivait sur les registres

publics que les *enfants* des familles distinguées. L'usage de faire un présent au temple de Junon Lucine était très-ancien; on le trouve institué sous Servius Tullius. Les bonnes mères élevaient elles-mêmes leurs filles : on confiait les garçons à des pédagogues qui les conduisaient aux écoles et les ramenaient à la maison; ils passaient des écoles dans les gymnases, où ils se trouvaient dès le lever du soleil, pour s'exercer à la course, à la lutte, etc. Ils mangeaient à la table de leurs parents; ils étaient seulement assis et non couchés; ils se baignaient séparément. Il était honorable pour un père d'avoir beaucoup d'*enfants* : celui qui en avait trois vivants dans Rome, ou quatre vivants dans l'enceinte de l'Italie, ou cinq dans les provinces, était dispensé de tutelle. Il fallait le consentement des parents pour se marier; et les *enfants* n'en étaient dispensés que dans certains cas. Ils pouvaient être déshérités. Les centumvirs furent chargés d'examiner les causes d'exhérédation; et ces affaires étaient portées devant les préteurs, qui les décidaient. L'exhérédation ne dispensait point l'*enfant* de porter le deuil. Si la conduite d'un *enfant* était mauvaise, le père était en droit ou de le chasser de sa maison, ou de l'enfermer dans ses terres, ou de le vendre, ou de le tuer; ce qui toutefois ne pouvait pas avoir lieu d'une manière despotique.

Chez les Germains, à peine l'*enfant* était-il né, qu'on le portait à la rivière la plus voisine; on le

lavait dans l'eau froide; la mère le nourrissait; quand on le sevrait, ce qui se faisait assez tard, on l'accoutumait à une diète dure èt simple; on le laissait en toute saison aller nu parmi les bestiaux; il n'était aucunement distingué des domestiques, ni par conséquent eux de lui; on ne l'en séparait que quand il commençait à avancer en âge; l'éducation continuait toujours d'être austère; on le nourrissait de fruits crus, de fromage mou, d'animaux fraîchement tués, etc. on l'exerçait à sauter nu parmi des épées et des javelots. Pendant tout le temps qu'il avait passé à garder les troupeaux, une chemise de lin était tout son vêtement, et du pain bis toute sa nourriture. Ces mœurs durèrent long-temps. Charlemagne faisait monter ses *enfants* à cheval, ses fils chassaient et ses filles filaient. On attendait qu'ils eussent le tempérament formé et l'esprit mûr avant que de les marier. Il était honteux d'avoir eu commerce avec une femme avant l'âge de vingt ans. On ne peut s'empêcher de trouver dans la comparaison de ces mœurs et des nôtres, la différence de la constitution des hommes de ces temps et des hommes d'aujourd'hui. Les Germains étaient forts, infatigables, vaillants, robustes, chasseurs, guerriers, etc. De toutes ces qualités il ne nous reste que celles qui se soutiennent par le point d'honneur et l'esprit national. Les autres, auxquelles on exhorterait inutilement, telles que la force du

corps, sont presque entièrement perdues; et elles iront toujours en s'affaiblissant, à moins que les mœurs ne changent, ce qui n'est pas à présumer.

ENFONCER. v. act. (*Gram.*) C'est déplacer dans un corps d'une forme donnée, une certaine portion de sa surface, de manière que les parties de cette portion soient, après le déplacement, plus voisines d'un point quelconque pris au-dedans du corps, qu'elles ne l'étaient auparavant. La différence qu'il y a entre *enfoncer* et *creuser*, c'est que pour *enfoncer*, il ne s'agit pas d'enlever au corps quelques-unes de ses parties, au lieu qu'il faut lui en enlever pour le creuser. D'ailleurs l'action d'*enfoncer* suppose de la part du corps plus de résistance que l'action de creuser; on *enfonce* une porte, on *creuse* un fossé.

ÉPAULIES, m. pl. C'est ainsi que les Grecs appelaient le lendemain des nôces. Ce jour les parents et les conviés faisaient des présents aux nouveaux mariés. On l'appelait *épaulie*, de ce que l'épouse n'habitait la maison de son époux que de ce jour. On donnait le même nom aux présents, surtout aux meubles que le mari recevait de son beau-père. Ces présents se transportaient publiquement et en cérémonie; un jeune homme vêtu de blanc, et portant à la main un flambeau allumé, précédait la marche.

ÉPHÉMÉRIES, s. f. pl. (*Hist. anc.*) Les prêtres des Juifs étaient distribués en *éphéméries* : il

y en avait huit, quatre des descendants d'Éléazar, quatre de ceux d'Ithamar. Cette division était celle de Moïse, selon quelques auteurs; d'autres prétendent qu'il en avait institué seize, auxquelles David en avait ajouté huit. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y avait sous ce roi vingt-quatre *éphémé-ries* de prêtres; seize de la postérité d'Éléazar, huit de celle d'Ithamar : chaque *éphémérie* vaquait au service divin pendant une semaine. L'*éphémérie* était sous-divisée en six familles ou maisons qui avaient chacune leur jour et leur rang, excepté le jour du sabbat qui occupait l'*éphémérie* entière. Un prêtre, pendant sa semaine de service, ne pouvait coucher avec sa femme, boire du vin ou se faire raser, etc; la famille ou maison de service ne buvait point de vin, pas même pendant la nuit. Comme les prêtres étaient répandus dans toute la contrée, ceux dont la semaine approchait se mettaient en chemin pour Jérusalem; ils se faisaient raser en arrivant; ils se baignaient ensuite : ceux qui demeuraient trop loin restaient chez eux, ou ils s'occupaient à lire l'écriture dans les synagogues, à prier, à jeûner : leur absence ne causait aucun trouble dans le service divin, parce qu'une *éphémérie* était souvent de plus de cinq mille hommes; d'où l'on voit que sous David le temple était desservi par cent vingt mille hommes et davantage. Ceux qui se rendaient à Jérusalem entraient dans le temple le soir que leur service commen-

çait : lorsque l'holocauste du soir était offert, et que tout était disposé pour le service du lendemain, l'*éphémérie* en exercice sortait et faisait place à la suivante. Tout le corps des lévites était aussi divisé en *éphémérie*s, et l'*éphémérie* en familles ou maisons : ces *éphémérie*s faisaient le service divin dans le même ordre que les prêtres, et dans les grandes solennités, les six maisons des lévites étaient occupées ainsi que celles des prêtres.

ÉPICURÉISME ou ÉPICURISME, s. m. (*Hist. de la Philosophie.*) La secte éléatique donna naissance à la secte *épicurienne*. Jamais philosophie ne fut moins entendue et plus calomniée que celle d'*Épicure*. On accusa ce philosophe d'athéisme, quoiqu'il admît l'existence des dieux, qu'il fréquentât les temples, et qu'il n'eût aucune répugnance à se prosterner aux pieds des autels. On le regarda comme l'apologiste de la débauche, lui dont la vie était une pratique continuelle de toutes les vertus, et surtout de la tempérance. Le préjugé fut si général, qu'il faut avouer, à la honte des stoïciens qui mirent tout en œuvre pour le répandre, que les *Épicuriens* ont été de très-honnêtes gens qui ont eu la plus mauvaise réputation. Mais afin qu'on puisse porter un jugement éclairé de la doctrine d'*Épicure*, nous introduirons ce philosophe même, entouré de ses disciples, et leur dictant ses leçons à l'ombre des arbres qu'il avait plantés. C'est donc lui qui va parler dans le

reste de cet article; et nous espérons de l'équité du lecteur, qu'il voudra bien s'en souvenir. La seule chose que nous nous permettrons, c'est de jeter entre ses principes quelques-unes des conséquences les plus immédiates qu'on en peut déduire.

De la philosophie en général. L'homme est né pour penser et pour agir, et la philosophie est faite pour régler l'entendement et la volonté de l'homme : tout ce qui s'écarte de ce but est frivole. Le bonheur s'acquiert par l'exercice de la raison, la pratique de la vertu, et l'usage modéré des plaisirs; ce qui suppose la santé du corps et de l'ame. Si la plus importante des connaissances est de ce qu'il faut éviter et faire, le jeune homme ne peut se livrer trop tôt à l'étude de la philosophie, et le vieillard y renoncer trop tard. Je distingue entre mes disciples trois sortes de caractères : il y a des hommes, tels que moi, qu'aucun obstacle ne rebute, et qui s'avancent seuls et d'un mouvement qui leur est propre, vers la vérité, la vertu et la félicité; des hommes, tels que Métrodore, qui ont besoin d'un exemple qui les encourage; et d'autres, tels qu'Hermaque, à qui il faut faire une espèce de violence. Je les aime et les estime tous. Oh, mes amis! y a-t-il quelque chose de plus ancien que la vérité? La vérité n'était-elle pas avant tous les philosophes? Le philosophe méprisera donc toute autorité et marchera droit à la vérité, écartant tous les fantômes vains qui se présente-

ront sur sa route, et l'ironie de Socrate et la volupté d'*Épicure*. Pourquoi le peuple reste-t-il plongé dans l'erreur? c'est qu'il prend des noms pour des preuves. Faites-vous des principes; qu'ils soient en petit nombre, mais féconds en conséquences. Ne négligeons pas l'étude de la nature, mais appliquons-nous particulièrement à la science des mœurs. De quoi nous servirait la connaissance approfondie des êtres qui sont hors de nous, si nous pouvions, sans cette connaissance, dissiper la crainte, obvier à la douleur, et satisfaire à nos besoins? L'usage de la dialectique poussé à l'excès, dégénère dans l'art de semer d'épines toutes les sciences : je hais cet art. La véritable logique peut se réduire à peu de règles. Il n'y a dans la nature que les choses et nos idées; et conséquemment il n'y a que deux sortes de vérités, les unes d'existence, les autres d'induction. Les vérités d'existence appartiennent aux sens; celles d'induction, à la raison. La précipitation est la source principale de nos erreurs. Je ne me lasserai donc point de vous dire, *attendez*. Sans l'usage convenable des sens, il n'y a point d'idées ou de prénotions; et sans prénotions, il n'y a ni opinion ni doute. Loin de pouvoir travailler à la recherche de la vérité, on n'est pas même en état de se faire des signes. Multipliez donc les prénotions par un usage assidu de vos sens; étudiez la valeur précise des signes que les autres ont institués, et déter-

minez soigneusement la valeur de ceux que vous instituerez. Si vous vous résolvez à parler, préférez les expressions les plus simples et les plus communes, ou craignez de n'être point entendus, et de perdre le temps à vous interpréter vous-mêmes. Quand vous écouterez, appliquez-vous à sentir toute la force des mots. C'est par un exercice habituel de ces principes que vous parviendrez à discerner sans effort le vrai, le faux, l'obscur et l'ambigu. Mais ce n'est pas assez que vous sachiez mettre de la vérité dans vos raisonnements, il faut encore que vous sachiez mettre de la sagesse dans vos actions. En général, quand la volupté n'entraînera aucune peine à sa suite, ne balancez pas à l'embrasser; si la peine qu'elle entraînera est moindre qu'elle, embrassez-la encore : embrassez même la peine dont vous vous promettrez un grand plaisir. Vous ne calculerez mal, que quand vous vous abandonnerez à une volupté qui vous causera une trop grande peine, ou qui vous privera d'un plus grand plaisir.

De la physiologie en général. Quel but nous proposerons-nous dans l'étude de la physiologie, si ce n'est de connaître les causes générales des phénomènes, afin que délivrés de toutes vaines terreurs, nous nous abandonnions sans remords à nos appétits raisonnables; et qu'après avoir joui de la vie, nous la quittions sans regret? Il ne s'est rien fait de rien. L'univers a toujours été et sera

toujours. Il n'existe que la matière et le vide; car on ne conçoit aucun être mitoyen. Joignez à la notion du vide l'impénétrabilité, la figure et la pesanteur, et vous aurez l'idée de la matière. Séparez de l'idée de matière les mêmes qualités, et vous aurez la notion du vide. La nature considérée, abstraction faite de la matière, donne le vide; le vide occupé donne la notion du lieu; le lieu traversé donne l'idée de région. Qu'entendrons-nous par l'espace, sinon le vide considéré comme étendu? La nécessité du vide est démontrée par elle-même; car sans vide, où les corps existeraient-ils? où se mouveraient-ils? Mais qu'est-ce que le vide? est-ce une qualité? est-ce une chose? Ce n'est point une qualité. Mais si c'est une chose, c'est donc une chose corporelle? il n'en faut pas douter. Cette chose uniforme, homogène, immense, éternelle, traverse tous les corps sans les altérer, les détermine, marque leurs limites, et les y contient. L'univers est l'agrégat de la matière et du vide. La matière est infinie, le vide est infini: car si le vide était infini et la matière finie, rien ne retiendrait les corps et ne bornerait leurs écarts: les percussions et les répercussions cesseraient; et l'univers, loin de former un tout, ne serait dans quelque instant de la durée qui suivra, qu'un amas de corps isolés, et perdus dans l'immensité de l'espace. Si au contraire la matière était infinie et le vide fini, il y aurait des corps qui ne

seraient pas dans l'espace, ce qui est absurde. Nous n'appliquerons donc à l'univers aucune de ces expressions par lesquelles nous distinguons des dimensions et nous déterminons des points dans les corps finis. L'univers est immobile, parce qu'il n'y a point d'espace au-delà. Il est immuable, parce qu'il n'est susceptible ni d'accroissement ni de diminution. Il est éternel, puisqu'il n'a point commencé, et qu'il ne finira point. Cependant les êtres s'y meuvent, des lois s'y exécutent, des phénomènes s'y succèdent. Entre ces phénomènes les uns se produisent, d'autres durent, et d'autres passent; mais ces vicissitudes sont relatives aux parties et non au tout. La seule conséquence qu'on puisse tirer des générations et des destructions, c'est qu'il y a des éléments dont les êtres sont engendrés, et dans lesquels ils se résolvent. On ne conçoit ni formation ni résolution, sans l'idée de composition, et l'on n'a point l'idée de composition, sans admettre des particules simples, primitives et constituantes. Ce sont ces particules que nous appelerons *atomes*. L'atome ne peut ni se diviser, ni se simplifier, ni se résoudre; il est essentiellement inaltérable et fini : d'où il s'ensuit que dans un composé fini, quel qu'il soit, il n'y a aucune sorte d'infini ni en grandeur, ni en étendue, ni en nombre. Homogènes, eu égard à leur solidité et à leur inaltérabilité, les atomes ont des qualités spécifiques qui les différencient. Ces quali-

tés sont la grandeur, la figure, la pesanteur, et toutes celles qui en émanent, telles que le poli et l'anguleux. Il ne faut pas mettre au nombre de ces dernières, le chaud, le froid, et d'autres semblables; ce serait confondre des qualités immuables avec des effets momentanés. Quoique nous assignions à l'atome toutes les dimensions du corps sensible, il est cependant plus petit qu'aucune portion de matière imaginable : il échappe à nos sens, dont la portée est la mesure de l'imaginable, soit en petitesse, soit en grandeur. C'est par la différence des atomes que s'expliqueront la plupart des phénomènes relatifs aux sensations et aux passions. La diversité de figure étant une suite nécessaire de la diversité de grandeur, il ne serait pas impossible que dans tout cet univers il n'y eût pas un composé parfaitement égal à un autre. Quoiqu'il y ait des atomes, les uns anguleux, les autres crochus, leurs pointes ne s'émoussent point, leurs angles ne se brisent jamais. Je leur attribue la pesanteur comme une qualité essentielle, parce que se mouvant actuellement, ou tendant à se mouvoir, ce ne peut être qu'en conséquence d'une force intrinsèque, qu'on ne peut ni concevoir ni appeler autrement que *pondération*. L'atome a deux mouvements principaux; un mouvement de chute ou de pondération qui l'emporte ou qui l'emporterait sans le concours d'aucune action étrangère, et le choc ou le mouvement de ré-

flexion qu'il reçoit à la rencontre d'un autre. Cette dernière espèce de mouvement est variée selon l'infinie diversité des masses et des directions. La première étant une énergie intrinsèque de la matière, c'est elle qu'il faut regarder comme la conservatrice du mouvement dans la nature, et la cause éternelle des compositions. La direction générale des atomes emportés par le mouvement de pondération n'est point parallèle, elle est un peu convergente; c'est à cette convergence qu'il faut rapporter les chocs, les cohérences, les compositions d'atomes, la formation des corps, l'ordre de l'univers avec tous ses phénomènes. Mais d'où naît cette convergence? de la diversité originelle des atomes, tant en masse qu'en figure, et qu'en force pondérante. Telle est la vitesse d'un atome et la non résistance du vide, que si l'atome n'était arrêté par aucun obstacle, il parcourrait le plus grand espace intelligible dans le temps le plus petit. En effet, qu'est-ce qui le retarderait? Qu'est-ce que le vide eu égard au mouvement? Aussitôt que les atomes combinés ont formé un composé, ils ont dans ce composé, et le composé a dans l'espace différents mouvements, différentes actions, tant intrinsèques qu'extrinsèques, tant au loin que dans le lieu. Ce qu'on appelle communément *des éléments*, sont des composés d'atomes; on peut regarder ces composés comme des principes, mais non premiers. L'atome est la cause

première par qui tout est, et la matière première dont tout est. Il est actif essentiellement et par lui-même. Cette activité descend de l'atome à l'élément, de l'élément au composé, et varie selon toutes les compositions possibles. Mais toute activité produit ou le mouvement local, ou la tendance. Voilà le principe universel des destructions et des régénérations. Les vicissitudes des composés ne sont que des modes du mouvement, et des suites de l'activité essentielle des atomes qui les constituent. Combien de fois n'a-t-on pas attribué à des causes imaginaires, les effets de cette activité qui peut, selon les occurrences, porter les portions d'un être à des distances immenses, ou se terminer à des ébranlements, à des translations imperceptibles? C'est elle qui change le doux en acide, le mou en dur, etc. Et même, qu'est-ce que le destin, sinon l'universalité des causes ou des activités propres de l'atome, considéré ou solitairement, ou en composition avec d'autres atomes? Les qualités essentielles connues des atomes ne sont pas en grand nombre; elles suffisent cependant pour l'infinie variété des qualités des composés. De la séparation des atomes plus ou moins grande, naissent le dense, le rare, l'opaque, le transparent: c'est de là qu'il faut déduire encore la fluidité, la liquidité, la dureté, la mollesse, le volume, etc. D'où ferons-nous dépendre la figure, sinon des parties composantes; et le poids, sinon de la force

intrinsèque de pondération? cependant à parler avec exactitude, il n'y a rien qui soit absolument pesant ou léger. Il faut porter le même jugement du froid et du chaud. Mais qu'est-ce que le temps? C'est dans la nature une suite d'événements; et dans notre entendement, une notion qui est la source de mille erreurs. Il faut porter le même jugement de l'espace. Dans la nature, sans corps point d'espace; sans événements successifs, point de temps. Le mouvement et le repos sont des états dont la notion est inséparable en nous de celles de l'espace et du temps. Il n'y aura de productions nouvelles dans la nature, qu'autant que la composition diverse des atomes en admettra. L'atome increé et inaltérable est le principe de toute génération et de toute corruption. Il suit de son activité essentielle et intrinsèque, qu'il n'y a nul composé qui soit éternel : cependant il ne serait pas absolument impossible qu'après notre dissolution, il ne se fît une combinaison générale de toute la matière, qui restituât à l'univers le même aspect qu'il a, ou du moins une combinaison partielle des éléments qui nous constituent, en conséquence de laquelle nous ressusciterions; mais ce serait sans mémoire du passé. La mémoire s'éteint au moment de la destruction. Le monde n'est qu'une petite portion de l'univers dont la faiblesse de nos sens a fixé les limites; car l'univers est illimité. Considéré relativement à ses parties et à leur ordre

réciproque, le monde est un; il n'a point d'ame: ce n'est donc point un dieu; sa formation n'exige aucune cause intelligente et suprême. Pourquoi recourir à de pareilles causes dans la philosophie, lorsque tout a pu s'engendrer et peut s'expliquer par le mouvement, la matière, et le vide? Le monde est l'effet du hasard, et non l'exécution d'un dessein. Les atomes se sont mus de toute éternité. Considérés dans l'agitation générale d'où les êtres devaient éclore dans le temps; c'est ce que nous avons nommé *le chaos;* considérés après que les natures furent écloses, et l'ordre introduit dans cette portion de l'espace, tel que nous l'y voyons, c'est ce que nous avons appelé *le monde*: ce serait un préjugé que de concevoir autrement l'origine de la terre, de la mer, et des cieux. La combinaison des atomes forma d'abord les semences générales; ces semences se développèrent, et tous les animaux, sans en excepter l'homme, furent produits seuls, isolés. Quand les semences furent épuisées, la terre cessa d'en produire, et les espèces se perpétuèrent par différentes voies de génération. Gardons-nous bien de rapporter à nous les transactions de la nature; les choses se sont faites, sans qu'il y eût d'autre cause que l'enchaînement universel des êtres matériels qui travaillât, soit à notre bonheur, soit à notre malheur. Laissons là aussi les génies et les démons; s'ils étaient, beaucoup de choses, ou ne seraient pas,

ou seraient autrement. Ceux qui ont imaginé ces natures n'étaient point philosophes, et ceux qui les ont vues n'étaient que des visionnaires. Mais si le monde a commencé, pourquoi ne prendrait-il pas une fin? n'est-ce pas un tout composé? n'est-ce pas un composé fini? l'atome n'a-t-il pas conservé son activité dans ce grand composé, ainsi que dans sa portion la plus petite? cette activité n'y est-elle pas également un principe d'altération et de destruction? Ce qui révolte notre imagination, ce sont les fausses mesures que nous nous sommes faites de l'étendue et du temps; nous rapportons tout au point de l'espace que nous occupons, et au court instant de notre durée. Mais pour juger de notre monde, il faut le comparer à l'immensité de l'univers, et à l'éternité des temps: alors ce globe eût-il mille fois plus d'étendue, rentrera dans la loi générale, et nous le verrons soumis à tous les accidents de la molécule. Il n'y a d'immuable, d'inaltérable, d'éternel, que l'atome; les mondes passeront; l'atome restera tel qu'il est. La pluralité des mondes n'a rien qui répugne. Il peut y avoir des mondes semblables au nôtre: il peut y en avoir de différents. Il faut les considérer comme de grands tourbillons appuyés les uns contre les autres, qui en resserrent entre eux de plus petits, et qui remplissent ensemble le vide infini. Au milieu du mouvement général qui produisit le nôtre, cet amas d'atomes que nous appelons *terre*,

occupa le centre ; d'autres amas allèrent former le ciel et les astres qui l'éclairent. Ne nous en laissons pas imposer sur la chute des graves : les graves n'ont point de centre commun ; ils tombent parallèlement. Concluons-en l'absurdité des antipodes. La terre n'est point un corps sphérique ; c'est un grand disque que l'atmosphère tient suspendu dans l'espace : la terre n'a point d'ame ; ce n'est donc point une divinité. C'est à des exhalaisons souterraines, à des chocs subits, à la rencontre de certains éléments opposés, à l'action du feu, qu'il faut attribuer ses tremblements. Si les fleuves n'augmentent point les mers, c'est que relativement à ces volumes d'eaux, à leurs immenses réservoirs, et à la quantité de vapeurs que le soleil élève de leur surface, les fleuves ne sont que de faibles écoulements. Les eaux de la mer se répandent dans toute la masse terrestre, l'arrosent, se rencontrent, se rassemblent, et viennent se précipiter derechef dans les bassins d'où elles s'étaient extravasées : c'est dans cette circulation qu'elles sont dépouillées de leur amertume. Les inondations du Nil sont occasionées par des vents étésiens qui soulèvent la mer aux embouchures de ce fleuve, y accumulent des digues de sable, et le font refluer sur lui-même. Les montagnes sont aussi anciennes que la terre. Les plantes ont de commun avec les animaux, qu'elles naissent, se nourrissent, s'accroissent, dépérissent et meu-

rent, mais ce n'est point une ame qui les vivifie; tout s'exécute dans ces êtres par le mouvement et l'interposition. Dans les animaux, chaque organe élabore une portion de semence et la transmet à un réservoir commun : de là cette analogie propre aux molécules séminales, qui les sépare, les distribue, les dispose chacune à former une partie semblable à celle qui l'a préparée, et toutes, à engendrer un animal semblable. Aucune intelligence ne préside à ce mécanisme. Tout s'exécutant comme si elle n'existait point, pourquoi donc en supposerions-nous l'action? Les yeux n'ont point été faits pour voir ni les pieds pour marcher; mais l'animal a eu des pieds et il a marché, des yeux et il a vu. L'ame humaine est corporelle; ceux qui assurent le contraire ne s'entendent pas et parlent sans avoir d'idées. Si elle était incorporelle comme ils le prétendent, elle ne pourrait ni agir ni souffrir; son hétérogénéité rendrait impossible son action sur le corps. Recourir à quelque principe immatériel, afin d'expliquer cette action, ce n'est pas résoudre la difficulté, c'est seulement la transporter à un autre objet. S'il y avait dans la nature quelque être qui pût changer les natures, la vérité ne serait plus qu'un vain nom : or, pour qu'un être immatériel fût un instrument applicable à un corps, il faudrait changer la nature de l'un ou de l'autre. Gardons-nous cependant de confondre l'ame avec le reste de la

substance animale. L'ame est un composé d'atomes si unis, si légers, si mobiles, qu'elle peut se séparer du corps sans qu'il perde sensiblement de son poids. Ce réseau, malgré son extrême subtilité, a plusieurs qualités distinctes; il est aérien, igné, mobile et sensible. Répandu dans tout le corps, il est la cause des passions, des actions, des mouvements, des facultés, des pensées, et de toutes les autres fonctions, soit spirituelles, soit animales; c'est lui qui sent, mais il tient cette puissance du corps. Au moment où l'ame se sépare du corps, la sensibilité s'évanouit, parce que c'était le résultat de leur union. Les sens ne sont qu'un toucher diversifié; il s'écoule sans cesse des corps mêmes, des simulacres qui leur sont semblables, et qui viennent frapper nos sens. Les sens sont communs à l'homme et à tous les animaux. La raison peut s'exercer, même quand les sens se reposent. J'entends par l'*esprit*, la portion de l'ame la plus déliée. L'esprit est diffus dans toute la substance de l'ame, comme l'ame est diffuse dans toute la substance du corps; il lui est uni; il ne forme qu'un être avec elle; il produit ses actes dans des instants presque indivisibles; il a son siége dans le cœur: en effet c'est de là qu'émanent la joie, la tristesse, la force, la pusillanimité, etc. L'ame pense, comme l'œil voit, par des simulacres ou des idoles; elle est affectée de deux sentiments généraux, la peine et le plaisir. Troublez l'état

naturel des parties du corps, et vous produirez la douleur; restituez les parties du corps dans leur état naturel, et vous ferez éclore le plaisir. Si ces parties au lieu d'osciller pouvaient demeurer en repos, ou nous cesserions de sentir, ou, fixés dans un état de paix inaltérable, nous éprouverions peut-être la plus voluptueuse de toutes les situations. De la peine et du plaisir, naissent le desir et l'aversion. L'ame en général s'épanouit et s'ouvre au plaisir; elle se flétrit et se resserre à la peine. Vivre, c'est éprouver ces mouvements alternatifs. Les passions varient selon la combinaison des atomes qui composent le tissu de l'ame. Les idoles viennent frapper le sens; le sens éveille l'imagination; l'imagination excite l'ame, et l'ame fait mouvoir le corps. Si le corps tombe d'affaiblissement ou de fatigue, l'ame accablée ou distraite succombe au sommeil. L'état où elle est obsédée de simulacres errants qui la tourmentent ou qui l'amusent involontairement, est ce que nous appelerons l'*insomnie* ou le *rêve*, selon le degré de conscience qui lui reste de son état. La mort n'est que la cessation de la sensibilité. Le corps dissous, l'ame est dissoute; ses facultés sont anéanties; elle ne pense plus; elle ne se ressouvient point; elle ne souffre ni n'agit. La dissolution n'est pas une annihilation; c'est seulement une séparation de particules élémentaires. L'ame n'était pas avant la formation du corps, pourquoi serait-elle après sa destruction?

Comme il n'y a plus de sens après la mort, l'ame n'est capable ni de peine, ni de plaisir. Loin de nous donc la fable des enfers et de l'élysée, et tous ces récits mensongers dont la superstition effraie les méchants qu'elle ne trouve pas assez punis par leurs crimes mêmes, ou repaît les bons qui ne se trouvent pas assez récompensés par leur propre vertu. Concluons, nous, que l'étude de la nature n'est point superflue, puisqu'elle conduit l'homme à des connaissances qui assurent la paix dans son ame, qui affranchissent son esprit de toutes vaines terreurs, qui l'élèvent au niveau des dieux, et qui le ramènent aux seuls vrais motifs qu'il ait de remplir ses devoirs. Les astres sont des amas de feu. Je compare le soleil à un corps spongieux, dont les cavités immenses sont pénétrées d'une matière ignée, qui s'en élance en tout sens. Les corps célestes n'ont point d'ame : ce ne sont donc point des dieux. Parmi ces corps, il y en a de fixes et d'errants : on appelle ces derniers *planètes*. Quoiqu'ils nous semblent tous sphériques, ils peuvent être ou des cylindres, ou des cônes, ou des disques, ou des portions quelconques de sphère; toutes ces figures et beaucoup d'autres ne répugnent point avec les phénomènes. Leurs mouvements s'exécutent, ou en conséquence d'une révolution générale du ciel qui les emporte, ou d'une translation qui leur est propre et dans laquelle ils traversent la vaste étendue des cieux qui leur est

perméable. Le soleil se lève et se couche, en montant sur l'horizon et descendant au-dessous, ou en s'allumant à l'orient et s'éteignant à l'occident, consumé et reproduit journellement. Cet astre est le foyer de notre monde : c'est de là que toute la chaleur se répand; il ne faut que quelques étincelles de ce feu pour embraser toute notre atmosphère. La lune et les planètes peuvent briller ou de leur lumière propre, ou d'une lumière empruntée du soleil; et les éclipses avoir pour cause, ou l'extinction momentanée du corps éclipsé, ou l'interposition d'un corps qui l'éclipse. S'il arrive à une planète de traverser des régions pleines de matières contraires au feu et à la lumière, ne s'éteindra-t-elle pas? ne sera-t-elle pas éclipsée? Les nuées sont ou des masses d'un air condensé par l'action des vents, ou des amas d'atomes qui se sont accumulés peu à peu, ou des vapeurs élevées de la terre et des mers. Les vents sont ou des courants d'atomes dans l'atmosphère, ou peut-être des souffles impétueux qui s'échappent de la terre et des eaux, ou même une portion d'air mise en mouvement par l'action du soleil. Si des molécules ignées se réunissent, forment une masse, et sont pressées dans une nuée, elle feront effort en tout sens pour s'en échapper, et la nuée ne s'entr'ouvrira point sans éclair et sans tonnerre. Quand les eaux suspendues dans l'atmosphère seront rares et éparses, elle retomberont en pluie sur la terre,

ou par leur propre poids, ou par l'agitation des vents. Le même phénomène aura lieu quand elles formeront des masses épaisses, si la chaleur vient à les raréfier, ou les vents à les disperser. Elles se mettent en gouttes, en se rencontrant dans leur chute : ces gouttes, glacées ou par le froid ou par le vent, forment de la grêle. Le même phénomène aura lieu, si quelque chaleur subite vient à résoudre un nuage glacé. Lorsque le soleil se trouve dans une opposition particulière avec un nuage qu'il frappe de ses rayons, il forme l'arc-en-ciel. Les couleurs de l'arc-en-ciel sont un effet de cette opposition, et de l'air humide qui les produit toutes, ou qui n'en produit qu'une qui se diversifie selon la région qu'elle traverse, et la manière dont elle s'y meut. Lorsque la terre a été trempée de longues pluies, et échauffée par des chaleurs violentes, les vapeurs qui s'en élèvent infectent l'air et répandent la mort au loin, etc.

De la Théologie. Après avoir posé pour principe qu'il n'y a dans la nature que de la matière et du vide, que penserons-nous des dieux ? abandonnerons-nous notre philosophie pour nous asservir à des opinions populaires, ou dirons-nous que les dieux sont des êtres corporels? Puisque ce sont des dieux, ils sont heureux ; ils jouissent d'eux-mêmes en paix ; rien de ce qui se passe ici-bas ne les affecte et ne les trouble ; et il est suffisamment démontré par les phénomènes du

monde physique et du monde moral, qu'ils n'ont eu aucune part à la production des êtres, et qu'ils n'en prennent aucune à leur conservation. C'est la nature même qui a mis la notion de leur existence dans notre ame. Quel est le peuple si barbare, qui n'ait quelque notion anticipée des dieux? nous opposerons-nous au consentement général des hommes? élèverons-nous notre voix contre la voix de la nature? La nature ne ment point; l'existence des dieux se prouverait même par nos préjugés. Tant de phénomènes, qui ne leur ont été attribués que parce que la nature de ces êtres et la cause des phénomènes étaient ignorées; tant d'autres erreurs ne sont-elles pas autant de garants de la croyance générale? Si un homme a été frappé dans le sommeil par quelque grand simulacre, et qu'il en ait conservé la mémoire à son réveil, il a conclu que cette idole avait nécessairement son modèle errant dans la nature; les voix qu'il peut avoir entendues ne lui ont pas permis de douter que ce modèle ne fût d'une nature intelligente; et la constance de l'apparition en différents temps et sous une même forme, qu'il ne fût immortel; mais l'être qui est immortel est inaltérable, et l'être qui est inaltérable est parfaitement heureux, puisqu'il n'agit sur rien, ni rien sur lui. L'existence des dieux a donc été et sera donc à jamais une existence stérile, et par la raison même qu'elle ne peut être

altérée ; car il faut que le principe d'activité, qui est la source de toute destruction et de toute reproduction, soit anéanti dans ces êtres. Nous n'en avons donc rien à espérer ni à craindre. Qu'est-ce donc que la divination? qu'est-ce que les prodiges? qu'est-ce que les religions? S'il était dû quelque culte aux dieux, ce serait d'une admiration qu'on ne peut refuser à tout ce qui nous offre l'image séduisante de la perfection et du bonheur. Nous sommes portés à croire les dieux de forme humaine; c'est celle que toutes les nations leur ont attribuée; c'est la seule sous laquelle la raison soit exercée, et la vertu pratiquée. Si leur substance était incorporelle, ils n'auraient ni sens, ni perception, ni plaisir, ni peine. Leur corps toutefois n'est pas tel que le nôtre; c'est seulement une combinaison semblable d'atomes plus subtils; c'est la même organisation, mais ce sont des organes infiniment plus parfaits; c'est une nature particulière si déliée, si ténue, qu'aucune cause ne peut ni l'atteindre, ni l'altérer, ni s'y unir, ni la diviser, et qu'elle ne peut avoir aucune action. Nous ignorons les lieux que les dieux habitent: ce monde n'est pas digne d'eux sans doute; ils pourraient bien s'être réfugiés dans les intervalles vides que laissent entre eux les mondes contigus.

De la Morale. Le bonheur est la fin de la vie: c'est l'aveu secret du cœur humain; c'est le terme évident des actions mêmes qui en éloignent. Ce-

lui qui se tue regarde la mort comme un bien. Il ne s'agit pas de réformer la nature, mais de diriger sa pente générale. Ce qui peut arriver de mal à l'homme, c'est de voir le bonheur où il n'est pas, ou de le voir où il est en effet, mais de se tromper sur les moyens de l'obtenir. Quel sera donc le premier pas de notre philosophie morale, si ce n'est de rechercher en quoi consiste le vrai bonheur? Que cette étude importante soit notre occupation actuelle. Puisque nous voulons être heureux dès ce moment, ne remettons pas à demain à savoir ce que c'est que le bonheur. L'insensé se propose toujours de vivre, et il ne vit jamais. Il n'est donné qu'aux immortels d'être souverainement heureux. Une folie dont nous avons d'abord à nous garantir, c'est d'oublier que nous ne sommes que des hommes. Puisque nous désespérons d'être jamais aussi parfaits que les dieux que nous nous sommes proposés pour modèles, résolvons-nous à n'être point aussi heureux. Parce que mon œil ne perce pas l'immensité des espaces, dédaignerai-je de l'ouvrir sur les objets qui m'environnent? Ces objets deviendront une source intarissable de volupté, si je sais en jouir ou les négliger. La peine est toujours un mal, la volupté toujours un bien; mais il n'est point de volupté pure. Les fleurs croissent à nos pieds, et il faut au moins se pencher pour les cueillir. Cependant, ô volupté! c'est pour toi seule que nous

faisons tout ce que nous faisons ; ce n'est jamais toi que nous évitons, mais la peine qui ne t'accompagne que trop souvent. Tu échauffes notre froide raison ; c'est de ton énergie que naissent la fermeté de l'ame et la force de la volonté ; c'est toi qui nous meus, qui nous transportes, et lorsque nous ramassons des roses pour en former un lit à la jeune beauté qui nous a charmés, et lorsque, bravant la fureur des tyrans, nous entrons, tête baissée et les yeux fermés, dans les taureaux ardents qu'elle a préparés. La volupté prend toutes sortes de formes. Il est donc important de bien connaître le prix des objets sous lesquels elle peut se présenter à nous, afin que nous ne soyons point incertains quand il nous convient de l'accueillir ou de la repousser, de vivre ou de mourir. Après la santé de l'ame, il n'y a rien de plus précieux que la santé du corps. Si la santé du corps se fait sentir particulièrement en quelques membres, elle n'est pas générale. Si l'ame se porte avec excès à la pratique d'une vertu, elle n'est pas entièrement vertueuse. Le musicien ne se contente pas de tempérer quelques-unes des cordes de sa lyre, il serait à souhaiter, pour le concert de la société, que nous l'imitassions, et que nous ne permissions pas, soit à nos vertus, soit à nos passions, d'être ou trop lâches ou trop tendues, et de rendre un son ou trop sourd ou trop aigu. Si nous faisons quelque cas de nos semblables,

nous trouverons du plaisir à remplir nos devoirs, parce que c'est un moyen sûr d'en être considérés. Nous ne mépriserons point les plaisirs des sens; mais nous ne nous ferons point l'injure à nous-mêmes de comparer l'honnête avec le sensuel. Comment celui qui se sera trompé dans le choix d'un état sera-t-il heureux? comment se choisir un état sans se connaître? et comment se contenter dans son état, si l'on confond les besoins de la nature, les appétits de la passion, et les écarts de la fantaisie? Il faut avoir un but présent à l'esprit, si l'on ne veut pas agir à l'aventure. Il n'est pas toujours impossible de s'emparer de l'avenir. Tout doit tendre à la pratique de la vertu, à la conservation de la liberté et de la vie, et au mépris de la mort. Tant que nous sommes, la mort n'est rien, et ce n'est rien encore quand nous ne sommes plus. On ne redoute les dieux, que parce qu'on les fait semblables aux hommes. Qu'est-ce que l'impie, sinon celui qui adore les dieux du peuple? Si la véritable piété consistait à se prosterner devant toute pierre taillée, il n'y aurait rien de plus commun; mais comme elle consiste à juger sainement de la nature des dieux, c'est une vertu rare. Ce qu'on appelle *le droit naturel*, n'est que le symbole d'une utilité générale. L'utilité générale et le consentement commun doivent être les deux grandes règles de nos actions. Il n'y a jamais de certitude que le crime

reste ignoré : celui qui le commet est donc un insensé qui joue un jeu où il y a plus à perdre qu'à gagner. L'amitié est un des plus grands biens de la vie, et la décence une des plus grandes vertus de la société. Soyez décents, parce que vous n'êtes point des animaux, et que vous vivez dans des villes et non dans le fond des forêts, etc.

Voilà les points fondamentaux de la doctrine d'*Épicure*, le seul d'entre tous les philosophes anciens, qui ait su concilier sa morale avec ce qu'il pouvait prendre pour le vrai bonheur de l'homme, et ses préceptes avec les appetits et les besoins de la nature : aussi a-t-il eu et aura-t-il, dans tous les temps, un grand nombre de disciples. On se fait stoïcien, mais on naît *épicurien*.

Épicure était Athénien, du bourg de Gargette et de la tribu d'Égée. Son père s'appelait *Néoclès*, et sa mère *Chérestrata* : leurs ancêtres n'avaient pas été sans distinction ; mais l'indigence avait avili leurs descendants. Néoclès n'ayant pour tout bien qu'un petit champ qui ne fournissait pas à sa subsistance, il se fit maître d'école ; la bonne vieille Chérestrata, tenant son fils par la main, allait dans les maisons faire des lustrations, chasser les spectres, lever les incantations ; c'était *Épicure* qui lui avait enseigné les formules d'expiation, et toutes les sottises de cette espèce de superstition.

Épicure naquit la troisième année de la cent

neuvième olympiade, le septième jour du mois de Gamélion. Il eut trois frères, Néoclès, Charidème et Aristobule : Plutarque les cite comme des modèles de la tendresse fraternelle la plus rare. *Épicure* demeura à Théos jusqu'à l'âge de dix-huit ans : il se rendit alors dans Athènes avec la petite provision de connaissances qu'il avait faite dans l'école de son père; mais son séjour n'y fut pas long. Alexandre meurt; Perdiccas désole l'Attique, et *Épicure* est contraint d'errer d'Athènes à Colophone, à Mytilène, et à Lampsaque. Les troubles populaires interrompirent ses études, mais n'empêchèrent point ses progrès. Les hommes de génie, tels qu'*Épicure*, perdent peu de temps; leur activité se jette sur tout; ils observent et s'instruisent sans qu'ils s'en aperçoivent; et ces lumières, acquises presque sans effort, sont d'autant plus estimables, qu'elles sont relatives à des objets plus généraux. Tandis que le naturaliste a l'œil appliqué à l'extrémité de l'instrument qui lui grossit un objet particulier, il ne jouit pas du spectacle général de la nature qui l'environne. Il en est ainsi du philosophe, il ne rentre sur la scène du monde qu'au sortir de son cabinet; et c'est là qu'il recueille ces germes de connaissances qui demeurent long-temps ignorés dans le fond de son ame, parce que ce n'est point à une méditation profonde et déterminée, mais à des coups d'œil accidentels qu'il les doit : germes pré-

cieux qui se développent tôt ou tard pour le bonheur du genre humain.

Épicure avait trente-sept ans lorsqu'il reparut dans Athènes : il fut disciple du platonicien Pamphile, dont il méprisa souverainement les visions : il ne put souffrir les sophismes perpétuels de Pyrrhon : il sortit de l'école du pythagoricien Nausiphanès, mécontent des nombres et de la métempsycose. Il connaissait trop bien la nature de l'homme et sa force pour s'accommoder de la sévérité du stoïcisme. Il s'occupa à feuilleter les ouvrages d'Anaxagore, d'Archélaüs, de Métrodore et de Démocrite ; il s'attacha particulièrement à la philosophie de ce dernier, et il en fit les fondements de la sienne.

Les platoniciens occupaient l'Académie, les péripatéticiens le Lycée, les cyniques le Cynosarge, les stoïciens le Portique ; *Épicure* établit son école dans un jardin délicieux dont il acheta le terrain, et qu'il fit planter pour cet usage. Ce fut lui qui apprit aux Athéniens à transporter dans l'enceinte de leur ville le spectacle de la campagne. Il était âgé de quarante-quatre ans lorsque Athènes, assiégée par Démétrius, fut désolée par la famine : *Épicure*, résolu de vivre ou de mourir avec ses amis, leur distribuait tous les jours des fèves qu'il partageait au compte avec eux. On se rendait dans ses jardins de toutes les contrées de la Grèce, de l'Égypte et de l'Asie : on y était attiré par ses lu-

mières et par ses vertus, mais surtout par la conformité de ses principes avec les sentiments de la nature. Tous les philosophes de son temps semblaient avoir conspiré contre les plaisirs des sens et contre la volupté : *Épicure* en prit la défense, et la jeunesse athénienne, trompée par le mot de *volupté*, accourut pour l'entendre. Il ménagea la faiblesse de ses auditeurs; il mit autant d'art à les retenir, qu'il en avait employé à les attirer; il ne leur développa ses principes que peu à peu. Les leçons se donnaient à table ou à la promenade; c'était ou à l'ombre des bois ou sur la mollesse des lits qu'il leur inspirait l'enthousiasme de la vertu, la tempérance, la frugalité, l'amour du bien public, la fermeté de l'ame, le goût raisonnable du plaisir et le mépris de la vie. Son école, obscure dans les commencements, finit par être une des plus éclatantes et des plus nombreuses.

Épicure vécut dans le célibat : les inquiétudes qui suivent le mariage lui parurent incompatibles avec l'exercice assidu de la philosophie; il voulait d'ailleurs que la femme du philosophe fût sage, riche et belle. Il s'occupa à étudier, à écrire et à enseigner : il avait composé plus de trois cents traités différents; il ne nous en reste aucun. Il ne faisait pas assez de cas de cette élégance à laquelle les Athéniens étaient si sensibles; il se contentait d'être vrai, clair et profond. Il fut chéri des grands, admiré de ses rivaux et adoré de ses dis-

ciples : il reçut daus ses jardins plusieurs femmes célèbres, Léontium, maîtresse de Métrodore; Thémiste, femme de Léontius; Philénide, une des plus honnêtes femmes d'Athènes; Nécidie, Érotie, Hédie, Marmarie, Bodie, Phédrie, etc. Ses concitoyens, les hommes du monde les plus enclins à la médisance, et de la superstition la plus ombrageuse, ne l'ont accusé ni de débauche, ni d'impiété.

Les stoïciens féroces l'accablèrent d'injures; il leur abandonna sa personne, défendit ses dogmes avec force, et s'occupa à démontrer la vanité de leur système. Il ruina sa santé à force de travailler: dans les derniers temps de sa vie il ne pouvait ni supporter un vêtement, ni descendre de son lit, ni souffrir la lumière, ni voir le feu. Il urinait le sang; sa vessie se fermait peu à peu par les accroissements d'une pierre : cependant il écrivait à un de ses amis que le spectacle de sa vie passée suspendait ses douleurs.

Lorsqu'il sentit approcher sa fin, il fit appeler ses disciples; il leur légua ses jardins; il assura l'état de plusieurs enfants sans fortune, dont il s'était rendu le tuteur; il affranchit ses esclaves; il ordonna ses funérailles, et mourut âgé de soixante-douze ans, la seconde année de la cent vingt-septième olympiade. Il fut universellement regretté : la république lui ordonna un monument; et un certain Théotime, convaincu d'avoir com-

posé sous son nom des lettres infâmes, adressées à quelques-unes des femmes qui fréquentaient ses jardins, fut condamné à perdre la vie.

La *philosophie épicurienne* fut professée sans interruption, depuis son institution jusqu'au temps d'Auguste; elle fit dans Rome les plus grands progrès. La secte y fut composée de la plupart des gens de lettres et des hommes d'État; Lucrèce chanta l'*épicuréisme*, Celse le professa sous Adrien, Pline le naturaliste sous Tibère : les noms de Lucien et de Diogène Laërce sont encore célèbres parmi les *Épicuriens*.

L'*épicuréisme* eut, à la décadence de l'empire romain, le sort de toutes les connaissances; il ne sortit d'un oubli de plus de mille ans qu'au commencement du dix-septième siècle : le discrédit des formes plastiques remit les atomes en honneur. Magnène, de Luxeu en Bourgogne, publia son *Democritus reviviscens*, ouvrage médiocre, où l'auteur prend à tout moment ses rêveries pour les sentiments de Démocrite et d'*Épicure*. A Magnène succéda Pierre Gassendi, un des hommes qui font le plus d'honneur à la philosophie et à la nation. Il naquit dans le mois de janvier de l'année 1592, à Chantersier, petit village de Provence, à une lieue de Digne, où il fit ses humanités. Il avait les mœurs douces, le jugement sain, et des connaissances profondes : il était versé dans l'astronomie, la philosophie ancienne et moderne, la métaphy-

sique, les langues, l'histoire, les antiquités; son érudition fut presque universelle. On a pu dire de lui que jamais philosophe n'avait été meilleur humaniste, ni humaniste si bon philosophe : ses écrits ne sont pas sans agrément; il est clair dans ses raisonnements, et juste dans ses idées. Il fut parmi nous le restaurateur de la *philosophie d'Épicure* : sa vie fut pleine de troubles; sans cesse il attaqua et fut attaqué : mais il ne fut pas moins attentif dans ses disputes, soit avec Fludd, soit avec mylord Herbert, soit avec Descartes, à mettre l'honnêteté que la raison de son côté.

Gassendi eut pour disciples ou pour sectateurs, plusieurs hommes qui se sont immortalisés, Chapelle, Molière, Bernier, l'abbé de Chaulieu, M. le grand-prieur de Vendôme, le marquis de La Fare, le chevalier de Bouillon, le maréchal de Catinat, et plusieurs autres hommes extraordinaires, qui, par un contraste de qualités agréables et sublimes, réunissaient en eux l'héroïsme avec la mollesse, le goût de la vertu avec celui du plaisir, les qualités politiques avec les talents littéraires, et qui ont formé parmi nous différentes écoles d'*épicuréisme* morales dont nous allons parler.

La plus ancienne et la première de ces écoles où l'on ait pratiqué et professé la morale d'*Epicure*, était rue des Tournelles, dans la maison de Ninon Lenclos; c'est là que cette femme extraordinaire rassemblait tout ce que la cour et la ville

avaient d'hommes polis, éclairés et voluptueux : on y vit madame Scarron ; la comtesse de la Suze, célèbre par ses élégies ; la comtesse d'Olonne, si vantée par sa rare beauté et le nombre de ses amants ; Saint-Évremont, qui professa depuis l'*épicuréisme* à Londres, où il eut pour disciples le fameux comte de Grammont, le poète Waller, et madame de Mazarin ; la duchesse de Bouillon Mancini, qui fut depuis de l'école du Temple ; des Yvetaux (*voyez* ARCADIENS, p. 317.), M. de Gourville, madame de La Fayette, M. le duc de La Rochefoucauld, et plusieurs autres, qui avaient formé à l'hôtel de Rambouillet une école de platonisme, qu'ils abandonnèrent pour aller augmenter la société et écouter les leçons de l'*épicurienne*.

Après ces premiers *épicuriens*, Bernier, Chapelle et Molière, disciples de Gassendi, transférèrent l'école d'*Épicure*, de la rue des Tournelles à Auteuil : Bachaumont ; le baron de Blot, dont les chansons sont si rares et si recherchées, et Desbarreaux qui fut le maître de madame Deshoulières dans l'art de la poésie et de la volupté, ont principalement illustré l'école d'Auteuil.

L'école de Neuilly succéda à celle d'Auteuil : elle fut tenue, pendant le peu de temps qu'elle dura, par Chapelle et MM. Sonnings ; mais à peine fut-elle instituée, qu'elle se fondit dans l'école d'Anet et du Temple.

Que de noms célèbres nous sont offerts dans

cette dernière! Chapelle et son disciple Chaulieu, M. de Vendôme, madame de Bouillon, le chevalier de Bouillon, le marquis de La Fare, Rousseau, MM. Sonnings, l'abbé Courtin, Campistron, Palaprat, le baron de Breteuil, père de l'illustre marquise du Châtelet; le président de Mesmes, le président Ferrand, le marquis de Dangeau, le duc de Nevers, M. de Catinat, le comte de Fiesque, le duc de Foix ou de Randan, M. de Périgny, Renier, convive aimable, qui chantait et s'accompagnait du luth; M. de Lasseré, le duc de La Feuillade, etc. Cette école est la même que celle de Saint-Maur ou de madame la duchesse.

L'école de Sceaux rassembla tout ce qui restait de ces sectateurs du luxe, de l'élégance, de la politesse, de la philosophie, des vertus, des lettres et de la volupté, et elle eut encore le cardinal de Polignac qui la fréquentait plus par goût pour les disciples d'*Épicure*, que pour la doctrine de leur maître; Hamilton, Saint-Aulaire, l'abbé Genest, Malésieu, La Motte, M. de Fontenelle, M. de Voltaire, plusieurs académiciens, et quelques femmes illustres par leur esprit; d'où l'on voit qu'en quelque lieu et en quelque temps que ce soit, la secte *épicurienne* n'a jamais eu plus d'éclat qu'en France, et surtout pendant le siècle dernier. Voy. *Brucker*, *Gassendi*, *Lucrèce*, *etc.* [1]

[1] Il serait à souhaiter que Diderot, pour l'intérêt même de sa gloire, eût cité exactement toutes les sources où il a puisé son ex-

ÉPREUVE, Essai, Expérience. (*Gram.*) Termes relatifs à la manière dont nous acquérons la connaissance des objets. Nous nous assurons par l'*épreuve*,

posé de la philosophie d'*Épicure*. A l'aide de ces passages rejetés, ou seulement indiqués au bas des pages, on verrait d'un coup d'œil ce qui appartient exclusivement à la doctrine de cet ancien philosophe, et les résultats que Diderot a déduits de cette doctrine, et qu'il a intercalés parmi les principes mêmes qui en ont été l'objet. C'est particulièrement sur le précis qu'il a donné de la morale d'*Épicure*, qu'il aurait été nécessaire de rapporter les textes originaux, afin que chacun pût être juge dans une question qui a donné lieu à des opinions très-diverses, et que les préjugés religieux, quel qu'en soit l'objet, n'ont pas peu contribué à obscurcir, comme ils embrouillent toutes celles dans lesquelles on n'en fait pas une entière abstraction.

Pour réparer en quelque sorte cette omission de Diderot, et mettre sous les yeux du lecteur les pièces instructives d'un procès que les philosophes ont jugé il y a long-temps, mais sur lequel les érudits, en général * très-superstitieux, ne prononcent pas tous en faveur d'*Épicure*, nous avons joint par forme de supplément à l'article Épicuréisme, réimprimé dans l'*Encyclopédie méthodique* **, ce que l'abbé Batteux a écrit sur la morale d'*Épicure*. Ce supplément nécessaire, peut-être même indispensable dans le Dictionnaire dont il fait aujourd'hui partie, serait ici très-déplacé. C'est Diderot, surtout, qu'on veut lire, et non les recueils plus ou moins exacts de l'abbé Batteux. Nous dirons seulement en général que cet érudit, dont le style dur, sec et froid ne tempère jamais l'austérité des matières qu'il traite, promet dans son livre un examen impartial : mais

* Ceci me fait souvenir d'un mot très-fin de D'Alembert : « Je sais bien, « disait ce philosophe, pourquoi tous les érudits sont dévots, c'est que la « *Bible* est un vieux livre. »

Il semble, en effet (et les ouvrages de l'abbé Batteux en offriraient plus d'un exemple), que la devise commune de tous ces gens hérissés de doctes fadaises, soit : point de philosophie, comme celle de tous les théologiens est : point de raison, ce qui exprime la même pensée en d'autres termes.

** Voyez le *Dictionnaire de la Philosophie ancienne et moderne*, tome II, pag. 336 et suiv.

si la chose a la qualité que nous lui croyons; par l'*essai*, quelles sont les qualités; par l'*expérience*, si elle est. Vous apprendrez par *expérience* que les

à l'art perfide avec lequel il envenime la plupart des maximes d'*Épicure*, aux conséquences odieuses et fausses qu'il en tire, au silence affecté qu'il garde sur celles même qu'il aurait pu louer sans se commettre avec la tourbe sacerdotale, aux vues étranges qu'il prête à ce philosophe, à la manière ridicule dont il le fait raisonner dans certaines circonstances, aux différents traits lancés contre la philosophie et les philosophes modernes qu'il aurait beaucoup mieux fait d'étudier, il est facile de reconnaître un juge prévenu, qui a déjà pris son parti sur le fond de la question, et dont l'esprit imprégné, pour ainsi dire, d'une forte dose de superstition, corrompt les meilleures choses, comme la liqueur la plus pure s'aigrit dans un vase qui n'est pas net*.

Au reste, il n'est pas inutile d'avertir, parce que personne, ce me semble, ne l'a remarqué, que l'ouvrage de l'abbé Batteux, contre la physique et la morale d'*Épicure*, n'est qu'une réfutation indirecte de l'exposé que Diderot a fait de l'une et de l'autre, et surtout de l'esprit dans lequel cet excellent article est conçu et rédigé. L'abbé Batteux n'estimait guère que les connaissances qu'il avait acquises, et ne trouvait même presque rien d'utile au-delà du terme où il s'était arrêté dans ses études. C'est, pour l'observer ici en passant, un travers fort commun, surtout parmi ces savants que Montesquieu tourne si finement en ridicule dans une de ses *Lettres persanes***. Il voyait depuis long-temps le règne de l'érudition pencher vers son déclin, et celui de la philosophie expérimentale et rationnelle s'avancer rapidement et donner à tous les esprits une forte impulsion. Le succès brillant des articles ÉCLECTISME, ÉPICURÉISME, etc., l'impression vive et profonde qu'ils avaient faite sur les gens de lettres les plus instruits et du goût le plus délicat, c'est-à-dire sur cette partie du public dont la critique ou l'éloge détermine et entraîne tôt ou tard l'opinion générale, semblait décider la question en faveur

* *Sincerum est nisi vas, quodcunque infundis, acescit.*
HORAT. Epist. II, lib. I, v. 54.

** Voyez la cent quarante-deuxième, de l'édition d'Amsterdam, 1760.

hommes ne vous manquent jamais dans certaines circonstances. Si vous faites l'*essai* d'une recette sur des animaux, vous pourrez ensuite l'employer

des ouvrages pensés et écrits avec une certaine hardiesse. L'abbé Batteux le sentit, et ce changement remarquable dans les idées lui parut même très-préjudiciable à la religion. Ce n'était pas sans doute la chute de cette vieille idole, que les uns encensent par ignorance, les autres par habitude, qui le touchait le plus, quoiqu'il affectât partout un saint zèle pour cette cause : mais il ne se dissimulait pas que ses concitoyens, une fois tournés vers les matières de raisonnement, les seules qui puissent conduire à de grands résultats, occupés alternativement d'observations, d'expériences et de calculs, ne prendraient désormais qu'un faible intérêt aux recherches de pure érudition, et que tout son savoir, apprécié dès lors à sa juste valeur, pourrait peut-être lui mériter un jour le titre d'écrivain utile et laborieux, mais jamais celui d'homme célèbre.

L'aversion secrète de l'abbé Batteux pour la philosophie et les philosophes modernes avait encore une autre cause : son amour-propre avait été grièvement blessé du coup que la *Lettre sur les Sourds* * avait porté à son *Traité des beaux-arts réduits à un même principe*. Tous ceux qui savent juger des choses avaient observé l'intervalle immense que cette Lettre avait laissé entre le philosophe et le littérateur : celui-ci ne l'ignorait pas, et sa haine en était irritée :

Urit enim fulgore suo, qui prægravat artes
Infra se positas (1).

Tous ces motifs réunis déterminèrent notre professeur à se couvrir du manteau de la religion, et à décrier ce qu'il appelait la *nouvelle philosophie*. Il n'osa cependant ni nommer, ni désigner un seul de ceux qui professaient ces nouvelles opinions ; mais voulant, pour me servir de l'expression énergique et pittoresque de Montaigne, *donner* à Diderot *une nazarde sur le nez d'Épicure*, il fit tous ses efforts

* Voyez ce que j'ai dit à ce sujet dans les *Mémoires historiques et philosophiques sur la vie et les ouvrages de Diderot ;* voyez aussi l'article de ce philosophe, page 178, col. 2 du tome II du *Dictionnaire de la Philosophie ancienne et moderne*.

(1) Q. HORAT. *Epist.* Lib. II ; *Epist.* I, vers 14 et 15. ÉDIT.

plus sûrement sur l'espèce humaine. Si vous voulez conserver vos amis, ne les mettez point à des *épreuves* trop fortes. L'*expérience* est relative à l'existence, l'*essai* à l'usage, l'*épreuve* aux attributs. On dit d'un homme qu'il est *expérimenté* dans un art, quand il y a long-temps qu'il le pratique; qu'une arme a été *éprouvée*, lorsqu'on lui a fait subir certaines charges de poudre prescrites; qu'on a *essayé* un habit, lorsqu'on l'a mis une première fois pour juger s'il fait bien.

pour prouver que cette philosophie corpusculaire, que le savant encyclopédiste avait présentée sous un aspect très-imposant, n'étant au fond qu'un système complet d'athéisme, la morale, dont *Épicure* avait parlé d'ailleurs si dignement et donné de si belles leçons, ne pouvait plus avoir de base dans ses principes, et n'était à peu près qu'un mot vide de sens.

Il serait facile de démontrer, si c'en était ici le lieu, que cette conséquence absurde ne peut se déduire en bonne logique, ni de l'hypothèse d'*Épicure*, ni de celle de Spinosa. Un examen réfléchi de ces matières prouve au contraire que les lois, les bons exemples et les exhortations sont d'autant plus utiles qu'ils ont *nécessairement* leur effet. J'ai fait voir ailleurs * que le système de la nécessité, qui paraît si dangereux aux théologiens, et à ceux qui ne font pas un meilleur usage de leur raison, ne l'est point, et ne change rien au bon ordre de la société. Les choses qui corrompent les hommes seront toujours à supprimer; les choses qui les améliorent seront toujours à multiplier et à fortifier. C'est une dispute de gens oisifs qui ne mérite pas la moindre animadversion de la part du législateur. Seulement notre système de la nécessité assure à toute cause bonne ou conforme à l'ordre établi, son bon effet; à toute cause mauvaise ou contraire à l'ordre établi, son mauvais effet; et en nous prêchant l'indulgence et la commisération pour ceux qui sont malheureuse-

* Voyez dans le *Dictionnaire de la Philosophie ancienne et moderne*, l'article Fatalisme et Fatalité des stoïciens.

ÉTHIOPIENS (Philosophie des), subst. m. pl. (*Hist. de la Philos.*) Les *Éthiopiens* ont été les voisins des Égyptiens, et l'histoire de la philosophie des uns n'est pas moins incertaine que l'histoire de la philosophie des autres. Il ne nous est resté aucun monument digne de foi sur l'état des sciences et des arts dans ces contrées. Tout ce qu'on nous raconte de l'Éthiopie paraît avoir été

ment nés, nous empêche d'être si vains de ne pas leur ressembler : c'est un bonheur qui n'a dépendu de nous en aucune façon.

Ceux qui aiment sincèrement la vérité et qui la cherchent sans préjugés, sans passions, peuvent au moins conclure de ce que nous venons de dire du livre de l'abbé Batteux, du motif qui le lui a fait écrire et du but qu'il s'y est proposé, qu'il faut le lire avec beaucoup de précaution. Comme ce n'était ni un penseur profond, ni même un sophiste subtil, les piéges où il conduit le lecteur ne sont pas difficiles à voir; mais il est bon que ceux auxquels ses raisonnements pourraient faire illusion, sachent, en général, qu'il n'en est presque aucun qu'on puisse admettre sans restriction, et qui ne soit par quelque côté, ou vague et insignifiant, ou faux, ou absurde.

Au reste, comme il faut être juste en tout, et que rien ne dispense de ce devoir, le premier et le plus sacré dans l'ordre social, nous dirons ici qu'on peut appliquer à ce livre de l'abbé Batteux ce qu'un ancien poète latin disait du sien :

Sunt bona, sunt quædam mediocria, sunt mala plura (1).

Il y a quelques bonnes choses, il y en a de médiocres, et beaucoup de mauvaises. Nous rangerons parmi les premières, plusieurs citations et quelques remarques qui peuvent servir de supplément et de preuves à certains paragraphes de l'article Épicuréisme ; c'est ce qui nous a déterminés à joindre dans l'*Encyclopédie méthodique* le travail de l'abbé Batteux à celui de Diderot : ces deux analyses sont d'ailleurs entre elles comme leurs auteurs; ce qui suffit pour déterminer la mesure de l'espace qu'ils ont parcouru, et le terme où ils sont arrivés. N.

(1) Martial. *Epig.* lxxiii, *ad Avitum*, v. 1. Édit[r].

imaginé par ceux qui, jaloux de mettre Apollonius de Tyane en parallèle avec Jésus-Christ, ont écrit la vie du premier d'après cette vue.

Si l'on compare les vies de la plupart des législateurs, on les trouvera calquées à peu près sur un même modèle; et une règle de critique qui serait assez sûre, ce serait d'examiner scrupuleusement ce qu'elles auraient chacune de particulier, avant que de l'admettre comme vrai, et de rejeter comme faux tout ce qu'on y remarquerait de commun. Il y a une forte présomption que ce qu'on attribue de merveilleux à tant de personnages différents, n'est vrai d'aucun.

Les *Éthiopiens* se prétendaient plus anciens que les Égyptiens, parce que leur contrée avait été plus fortement frappée des rayons du soleil qui donne la vie à tous les êtres.

D'où l'on voit que ces peuples n'étaient pas éloignés de regarder les animaux comme des développements de la terre mise en fermentation par la chaleur du soleil, et de conjecturer en conséquence que les espèces avaient subi une infinité de transformations diverses avant que de parvenir sous la forme où nous les voyons; que dans leur première origine les animaux naquirent isolés; qu'ils purent être ensuite mâles tout à la fois et femelles, comme on en voit encore quelques-uns; et que la séparation des sexes n'est peut-être qu'un accident, et la nécessité de l'accouplement qu'une

voie de génération analogue à notre organisation actuelle.

Quelles qu'aient été les prétentions des *Éthiopiens* sur leur origine, on ne peut les regarder que comme une colonie d'Égyptiens; ils ont eu, comme ceux-ci, l'usage de la circoncision et des embaumements, les mêmes vêtements, les mêmes coutumes civiles et religieuses; les mêmes dieux, Hammon, Pan, Hercule, Isis; les mêmes formes d'idoles, le même hiéroglyphe, les mêmes principes, la distinction du bien et du mal moral, l'immortalité de l'ame et les métempsycoses, le même clergé, le sceptre en forme de soc, etc.; en un mot si les *Éthiopiens* n'ont pas reçu leur sagesse des Égyptiens, il faut qu'ils leur aient transmis la leur : ce qui est sans aucune vraisemblance; car la philosophie des Égyptiens n'a point un air d'emprunt; elle tient à des circonstances inaltérables, c'est une production du sol; elle est liée avec les phénomènes du climat par une infinité de rapports. Ce serait en Éthiopie, *proles sine matre creata :* on en rencontre les causes en Égypte; et si nous étions mieux instruits, nous verrions toujours que tout ce qui est, est comme il doit être, et qu'il n'y a rien d'indépendant, ni dans les extravagances des hommes, ni dans leurs vertus.

Les *Éthiopiens* s'avouaient autant inférieurs aux Indiens, qu'ils se prétendaient supérieurs aux Égyptiens; ce qui me prouve, contre le sentiment

de quelques auteurs, qu'ils devaient tout à ceux-ci et rien aux autres. Leurs gymnosophistes, car ils en ont eu, habitaient une petite colline voisine du Nil; ils étaient habillés dans toutes les saisons à peu près comme les Athéniens au printemps. Il y avait peu d'arbres dans leur contrée; on y remarquait seulement un petit bois où ils s'assemblaient pour délibérer sur le bonheur général de l'Éthiopie. Ils regardaient le Nil comme le plus puissant des dieux : c'était, selon eux, une divinité *terre et eau*. Ils n'avaient point d'habitations; ils vivaient sous le ciel; leur autorité était grande; c'était à eux qu'on s'adressait pour l'expiation des crimes. Ils traitaient les homicides avec la dernière sévérité. Ils avaient un ancien pour chef. Ils se formaient des disciples, etc.

On attribue aux *Éthiopiens* l'invention de l'astronomie et de l'astrologie; et il est certain que la sérénité continuelle de leur ciel, la tranquillité de leur vie, et la température toujours égale de leur climat, ont dû les porter naturellement à ce genre d'études.

Les phases différentes de la lune sont, à ce qu'on dit, les premiers phénomènes célestes dont ils furent frappés; et en effet les inconstances de cet astre me semblent plus propres à incliner les hommes à la méditation que le spectacle constant du soleil, toujours le même sous un ciel toujours serein. Quoique nous ayons l'expérience journa-

lière de la vicissitude des êtres qui nous environnent, il semble que nous nous attendions à les trouver constamment tels que nous les avons vus une première fois; et quand le contraire est arrivé, nous le remarquons avec un mouvement de surprise : or l'observation et l'étonnement sont les premiers pas de l'esprit vers la recherche des causes. Les *Éthiopiens* rencontrèrent celle des phases de la lune; ils assurèrent que cet astre ne brille que d'une lumière empruntée. Les révolutions et même les irrégularités des autres corps célestes ne leur échappèrent pas; ils formèrent des conjectures sur la nature de ces êtres; ils en firent des causes physiques générales; ils leur attribuèrent différents effets, et ce fut ainsi que l'astrologie naquit parmi eux de la connaissance astronomique.

Ceux qui ont écrit de l'Éthiopie prétendent que ces lumières et ces préjugés passèrent de cette contrée dans l'Égypte, et qu'ils ne tardèrent pas à pénétrer dans la Libye : quoi qu'il en soit, le peuple par qui les Libyens furent instruits ne peut être que de l'ancienneté la plus reculée. Atlas était de Libye. L'existence de cet astronome se perd dans la nuit des temps; les uns le font contemporain de Moïse; d'autres le confondent avec Énoch; si l'on suit un troisième sentiment, qui explique fort bien la fable du Ciel porté sur les épaules d'Atlas, ce personnage n'en sera que plus

vieux encore; car ces derniers en font une montagne.

La philosophie morale des *Éthiopiens* (1) se réduisait à quelques points, qu'ils enveloppaient des voiles de l'énigme et du symbole : « Il faut, disaient-ils, adorer les dieux, ne faire de mal à « personne, s'exercer à la fermeté, et mépriser la « mort; la vérité n'a rien de commun ni avec la « terreur des arts magiques, ni avec l'appareil « imposant des miracles et du prodige : la tempérance est la base de la vertu; l'excès dépouille « l'homme de sa dignité; il n'y a que les biens « acquis avec peine dont on jouisse avec plaisir; « le faste et l'orgueil sont des marques de petitesse; il n'y a que vanité dans les visions et « dans les songes, etc. »

Nous ne pouvons dissimuler que le sophiste, qui fait honneur de cette doctrine aux *Éthiopiens*, ne paraisse s'être proposé secrètement de rabaisser un peu la vanité puérile de ses concitoyens qui renfermaient dans leur petite contrée toute la sagesse de l'univers.

Au reste, en faisant des *Éthiopiens* l'objet de ses éloges, il avait très-bien choisi. Dès le temps d'Homère ces peuples étaient connus et respectés

(1) On lit *Égyptiens* dans l'*Encyclopédie*, les deux éditions de Naigeon (*Opinions des anciens philosophes*), le *Dictionnaire encyclopédique*, édition de M. Belin; cependant cette faute est corrigée par un *errata* qui se trouve au mot Éthiopiens, dans le tome II du *Supplément de l'Encyclopédie* in-fol. Édit[s].

des Grecs pour l'innocence et la simplicité de leurs mœurs. Les dieux mêmes, selon leur poète, se plaisaient à demeurer au milieu d'eux.

Ζεὺς.... μετ' ἀμύμονας Αἰθιοπῆας....
Ἔϐη.... θεοὶ δ' ἅμα πάντες....

Jupiter s'en était allé chez les peuples innocents de l'Éthiopie, et avec lui tous les dieux (1).

ÉTONNEMENT, s. m. (*Morale.*) C'est la plus forte impression que puisse exciter dans l'ame un événement imprévu. Selon la nature de l'événement, l'*étonnement* dégénère en surprise, ou est accompagné de joie, de crainte, d'admiration, de désespoir.

Il se dit aussi au physique de quelque commotion intestine, ainsi que dans cet exemple : *j'eus la tête étonnée de ce coup ;* et dans celui-ci : *cette pièce est étonnée*, où il signifie *une action du feu* assez forte pour déterminer un corps à perdre la couleur qu'il a, et à commencer de prendre celle qu'on se proposait de lui donner.

ÉTOUFFER, v. act. (*Gram.*) Il se dit au simple et au figuré. Au simple, c'est supprimer la communication avec l'air libre; ainsi l'on dit *étouffer le feu dans un fourneau : j'étouffe dans cet endroit.* Au figuré, *il faut étouffer cette affaire*, c'est-à-dire empêcher qu'elle n'ait des suites en transpirant.

(1) HOMÈRE, *Iliade*, chant 1er, vers 423, 424. ÉDIT.

ÉTOURDI, adj. (*Morale.*) Celui qui agit sans considérer les suites de son action; ainsi l'*étourdi* est souvent exposé à tenir des discours inconsidérés.

Il se dit aussi au physique, de la perte momentanée de la réflexion, par quelque coup reçu à la tête : *il tomba étourdi de ce coup*. On le transporte par métaphore à une impression subitement faite, qui ôte pour un moment à l'ame l'usage de ses facultés : *il fut étourdi de cette nouvelle, de ce discours*.

ÉTROIT, adj. (*Gram.*) terme relatif à la dimension d'un corps; c'est le corrélatif de *large*. Si cette dimension considérée dans un objet, relativement à ce qu'elle est dans un autre que nous prenons pour mesure, ne nous paraît pas assez grande, nous disons qu'il est *étroit*. Quelquefois c'est l'usage que nous-mêmes faisons de la chose, qui nous la fait dire large ou *étroite* : nous sommes alors un des termes de la comparaison. *Large* est le corrélatif d'*étroit*. Les termes *large* et *étroit* ne présentant rien d'absolu, non plus qu'une infinité de termes semblables, ce qui est large pour l'un, est *étroit* pour l'autre, et réciproquement. *Étroit* s'emploie au moral et au physique, et l'on dit *un canal étroit* et *un esprit étroit*.

F.

FACE. (*Astrol. jud. et divinat.*) C'est la troisième partie de chaque signe du zodiaque, que les astrologues ont regardé comme composé de trente degrés. Ils ont divisé ces trente degrés en trois. Les dix premiers degrés composent la première *face*; les dix suivants, la seconde; et les dix autres, la troisième *face*. Ils ont ensuite rapporté ces *faces* aux planètes, et ils ont dit que Vénus correspondait dans telle circonstance à la troisième *face* du Taureau, c'est-à-dire qu'elle était dans les dix derniers degrés de ce signe. On voit bien que toutes ces idées sont arbitraires, et que si l'astrologie fonde ses prédictions sur ces divisions, il ne faut que les connaître un peu pour être désabusés. Quand on conviendrait qu'en conséquence de la liaison, qui est nécessairement entre tous les êtres de l'univers, il ne serait pas impossible qu'un effet relatif au bonheur ou au malheur de l'homme, dût absolument coexister avec quelque phénomène céleste, en sorte que l'un étant donné, l'autre résultât ou suivît toujours infailliblement; peut-on jamais avoir un assez grand nombre d'observations pour fonder en pareil cas quelque certitude? Ce qui doit ajouter beaucoup de force à cette considération, c'est que toute la durée de nos observations en ce genre ne sera jamais qu'un point, relativement à

la durée du monde, antérieure et postérieure à ces observations. Celui qui craindrait, lorsque le soleil descend sous l'horizon, que la nuit qui approche ne fût sans fin, serait regardé comme un fou : cependant je voudrais bien que l'on entreprît de déterminer le nombre des expériences suffisant pour ériger un événement en loi uniforme et invariable de l'univers, lorsqu'on n'a de la constance de l'événement aucune démonstration tirée de la nature du mécanisme, et qu'il ne reste, pour s'en assurer, que des observations réitérées.

FACHEUX, adj. (*Gram.*) terme qui est du grand nombre de ceux par lesquels nous désignons ce qui nuit à notre bien-être : nous l'appliquons aux personnes et aux choses. Si l'on fait à un commerçant quelque banqueroute considérable au moment où il est pressé par des créanciers, la banqueroute est un événement *fâcheux ;* la conjoncture où il se trouve est *fâcheuse*, ses créanciers sont des gens *fâcheux*. On voit par les *fâcheux* de Molière, qu'un *fâcheux* est un importun qui survient dans un moment intéressant, occupé, où la présence même d'un ami est de trop, et où celle d'un indifférent embarrasse et peut donner de l'humeur, quand elle dure.

FAGOT. (*Hist. mod.*) L'usage du *fagot* a subsisté en Angleterre autant de temps que la religion romaine. S'il arrivait à quelque hérétique d'abjurer son erreur et de rentrer dans le sein du catholi-

cisme, il lui était imposé de notifier à tout le monde sa conversion par une marque qu'il portait attachée à la manche de son habit, jusqu'à ce qu'il eût satisfait à une espèce de pénitence publique assez singulière : c'était de promener un *fagot* sur son épaule, dans quelques-unes des grandes solennités de l'Église. Celui qui avait pris le *fagot* sur sa manche, et qui le quittait, était regardé comme un relaps et comme un apostat.

FAIBLE, s. m. (*Morale.*) Il y a la même différence entre les *faibles* et les *faiblesses* qu'entre la cause et l'effet : les *faibles* sont la cause, les *faiblesses* sont l'effet. On entend par *faible* un penchant quelconque : le goût du plaisir est le *faible* des jeunes gens ; le desir de plaire, celui des femmes ; l'intérêt, celui des vieillards; l'amour de la louange, celui de tout le genre humain. Il est des *faibles* qui viennent de l'esprit, il en est qui viennent du cœur. Moins un peuple est éclairé, plus il est susceptible des *faibles* qui viennent de l'esprit. Dans les temps de barbarie, l'amour du merveilleux, la crainte des sorciers, la foi aux présages, aux diseurs de bonne aventure, etc. étaient des *faibles* fort communs. Plus une nation est polie, plus elle est susceptible des *faibles* qui viennent du cœur, 1°. parce que faire des fautes sans le savoir, ce n'est pas être *faible*, c'est être ignorant ; 2°. parce que, à mesure que l'esprit acquiert plus de lumières, le cœur acquiert plus de sensibilité. Les

femmes sont plus susceptibles des *faibles* de l'esprit, parce que leur éducation est plus négligée, et qu'on leur laisse plus de préjugés; elles sont aussi plus susceptibles des *faibles* du cœur, parce que leur ame est plus sensible. La dureté et l'insensibilité sont les excès contraires aux *faibles* du cœur, comme l'esprit fort est l'excès opposé aux *faibles* de l'esprit. Il y a encore cette différence entre les *faibles* et la *faiblesse*, qu'un *faible* est un penchant qui peut être indifférent, au lieu que la *faiblesse* est toujours répréhensible.

FAIM, Appétit. (*Gram. Syn.*) L'un et l'autre désignent une sensation qui nous porte à manger. Mais la *faim* n'a rapport qu'au besoin, soit qu'il naisse d'une longue abstinence, soit qu'il naisse de voracité naturelle, ou de quelque autre cause. L'*appétit* a plus de rapport au goût et au plaisir qu'on se promet des aliments qu'on va prendre. La *faim* presse plus que l'*appétit*; elle est plus vorace; tout mets l'apaise. L'*appétit* plus patient est plus délicat; certain mets le réveille. Lorsque le peuple meurt de *faim*, ce n'est jamais la faute de la providence; c'est toujours celle de l'administration. Il est également dangereux pour la santé de souffrir de la *faim*, et de tout accorder à son *appétit*. La *faim* ne se dit que des aliments; l'*appétit* a quelquefois une acception plus étendue; et la morale s'en sert pour désigner en général la pente de l'ame vers un objet qu'elle s'est représenté comme un

bien, quoiqu'il n'arrive que trop souvent que ce soit un grand mal.

FAIT, s. m. Voilà un de ces termes qu'il est difficile de définir : dire qu'il s'emploie dans toutes les circonstances connues où une chose en général a passé de l'état de possiblité à l'état d'existence, ce n'est pas se rendre plus clair.

On peut distribuer les *faits* en trois classes : les actes de la divinité ; les phénomènes de la nature, et les actions des hommes. Les premiers appartiennent à la théologie, les seconds à la philosophie, et les autres à l'histoire proprement dite. Tous sont également sujets à la critique.

On considérerait encore les *faits* sous deux points de vue très-généraux ; ou les *faits* sont naturels, ou ils sont surnaturels ; ou nous en avons été les témoins oculaires, ou ils nous ont été transmis par la tradition, par l'histoire et tous ses monuments.

Lorsqu'un *fait* s'est passé sous nos yeux, et que nous avons pris toutes les précautions possibles pour ne pas nous tromper nous-mêmes, et pour n'être point trompés par les autres, nous avons toute la certitude que la nature du *fait* peut comporter. Mais cette persuasion a sa latitude ; ses degrés et sa force correspondent à toute la variété des circonstances du *fait*, et des qualités personnelles du témoin oculaire. La certitude alors, fort grande en elle-même, l'est cependant d'autant

plus que l'homme est plus crédule, et le *fait* plus simple et plus ordinaire ; ou d'autant moins que l'homme est plus circonspect, et le *fait* plus extraordinaire et plus compliqué. En un mot, qu'est-ce qui dispose les hommes à croire, sinon leur organisation et leurs lumières ? d'où tireront-ils la certitude d'avoir pris toutes les précautions nécessaires contre eux-mêmes et contre les autres, si ce n'est de la nature du fait ?

Les précautions à prendre contre les autres sont infinies en nombre, comme les *faits* dont nous avons à juger : celles qui nous concernent personnellement se réduisent à se méfier de ses lumières naturelles et acquises, de ses passions, de ses préjugés et de ses sens.

Si le *fait* nous est transmis par l'histoire ou par la tradition, nous n'avons qu'une règle pour en juger ; l'application peut en être difficile, mais la règle est sûre ; l'expérience des siècles passés, et la nôtre. S'en tenir à son coup d'œil, ce serait s'exposer souvent à l'erreur ; car combien de *faits* qui sont vrais, quoique nous soyons naturellement disposés à les regarder comme faux ! et combien d'autres qui sont faux, quoiqu'à ne consulter que le cours ordinaire des événements, nous ayons le penchant le plus fort à les prendre pour vrais !

Pour éviter l'erreur, nous nous représenterons l'histoire de tous les temps et la tradition chez tous les peuples, sous l'emblème de vieillards qui ont

été exceptés de la loi générale qui a borné notre vie à un petit nombre d'années, et que nous allons interroger sur des transactions dont nous ne pouvons connaître la vérité que par eux. Quelque respect que nous ayons pour leurs récits, nous nous garderons bien d'oublier que ces vieillards sont des hommes, et que nous ne saurons jamais de leurs lumières et de leur véracité, que ce que d'autres hommes nous en diront ou nous en ont dit, et ce que nous en éprouverons nous-mêmes. Nous rassemblerons scrupuleusement tout ce qui déposera pour ou contre leur témoignage ; nous examinerons les *faits* avec impartialité, et dans toute la variété de leurs circonstances, et nous chercherons dans le plus grand espace que nous puissions embrasser sur la terre que les hommes ont habitée, et dans toute la durée qui nous est connue, combien il est arrivé de fois que nos vieillards interrogés en des cas semblables, ont dit la vérité ; et combien de fois il est arrivé qu'ils ont menti. Ce rapport sera l'expression de notre certitude ou de notre incertitude.

Ce principe est incontestable. Nous arrivons dans ce monde, nous y trouvons des témoins oculaires, des écrits et des monuments ; mais qu'est-ce qui nous apprend la valeur de ces témoignages, sinon notre propre expérience ?

D'où il s'ensuit que, puisqu'il n'y a pas deux hommes sur la terre qui se ressemblent, soit par

l'organisation, soit par les lumières, soit par l'expérience, il n'y a pas deux hommes sur lesquels ces symboles fassent exactement la même impression; qu'il y a même des individus entre lesquels la différence est infinie : les uns nient ce que d'autres croient presque aussi fermement que leur propre existence ; entre ces derniers il y en a qui admettent, sous certaines dénominations, ce qu'ils rejettent opiniâtrément sous d'autres noms; et dans tous ces jugements contradictoires, ce n'est point la diversité des preuves qui fait toute la différence des opinions, les preuves et les objections étant les mêmes, à de très-petites circonstances près.

Une autre conséquence qui n'est pas moins importante que la précédente, c'est qu'il y a des ordres de *faits* dont la vraisemblance va toujours en diminuant, et d'autres ordres de *faits* dont la vraisemblance va toujours en augmentant. Il y avait, quand nous commençâmes à interroger les vieillards, cent mille à présumer contre un, qu'ils nous en imposaient en certaines circonstances, et nous disaient la vérité en d'autres. Par les expériences que nous avons faites, nous avons trouvé que le rapport variait d'une manière de plus en plus défavorable à leur témoignage dans le premier cas, et de plus en plus favorable à leur témoignage dans le second; et en examinant la nature des choses, nous ne voyons rien dans l'avenir qui doive renverser les expériences, en sorte que

celles de nos neveux attestent le contraire des nôtres : ainsi, il y aura des points sur lesquels nos vieillards radoteront plus que jamais, et d'autres sur lesquels ils conserveront tout leur jugement, et ces points seront toujours les mêmes.

Nous connaissons donc sur quelques *faits*, tout ce que notre raison et notre condition peuvent nous permettre de savoir, et nous devons dès aujourd'hui rejeter ces *faits* comme des mensonges, ou les admettre comme des vérités, même au péril de notre vie, lorsqu'ils seront d'un ordre assez relevé pour mériter ce sacrifice.

Mais qui nous apprendra à discerner ces sublimes vérités pour lesquelles il est heureux de mourir? la foi.

FANTAISIE. (*Morale.*) C'est une passion d'un moment, qui n'a sa source que dans l'imagination : elle promet à ceux qu'elle occupe, non un grand bien, mais une jouissance agréable : elle s'exagère moins le mérite que l'agrément de son objet; elle en desire moins la possession que l'usage; elle est contre l'ennui la ressource d'un instant : elle suspend les passions sans les détruire; elle se mêle aux penchants d'habitude, et ne fait qu'en distraire. Quelquefois elle est l'effet de la passion même; c'est une bulle d'eau qui s'élève sur la surface d'un liquide, et qui retourne s'y confondre; c'est une volonté d'enfant, et qui nous ramène pendant sa courte durée, à l'imbécillité du premier âge.

Les hommes qui ont plus d'imagination que de bon sens sont esclaves de mille *fantaisies ;* elles naissent du désœuvrement, dans un état où la fortune a donné plus qu'il ne faut à la nature, où les desirs ont été satisfaits aussitôt que conçus : elles tyrannisent les hommes indécis sur le genre d'occupations, de devoirs, d'amusements, qui convient à leur état et à leur caractère : elles tyrannisent surtout les ames faibles, qui sentent par imitation. Il y a des *fantaisies* de mode, qui pendant quelque temps sont les *fantaisies* de tout un peuple ; j'en ai vu de ce genre, d'extravagantes, d'utiles, de frivoles, d'héroïques, etc. Je vois le patriotisme et l'humanité devenir dans beaucoup de têtes des *fantaisies* assez vives, et qui peut-être se répandraient, sans la crainte du ridicule.

La *fantaisie* suspend la passion par une volonté d'un moment, et le caprice interrompt le caractère. Dans la *fantaisie* on néglige les objets de ses passions et ses principes, et dans le caprice on les change. Les hommes sensibles et légers ont des *fantaisies*, les esprits de travers sont fertiles en caprices.

FANTOME, s. m. (*Gram.*) Nous donnons le nom de *fantôme* à toutes les images qui nous font imaginer hors de nous des êtres corporels qui n'y sont point. Ces images peuvent être occasionées par des causes physiques extérieures, de la lumière, des ombres diversement modifiées, qui affectent nos yeux, et qui leur offrent des figures qui sont

réelles : alors notre erreur ne consiste pas à voir une figure hors de nous, car en effet il y en a une, mais à prendre cette figure pour l'objet corporel qu'elle représente. Des objets, des bruits, des circonstances particulières, des mouvements de passion, peuvent aussi mettre notre imagination et nos organes en mouvement; et ces organes mus, agités, sans qu'il y ait aucun objet présent, mais précisément comme s'ils avaient été affectés par la présence de quelque objet, nous le montrent, sans qu'il y ait seulement de figure hors de nous. Quelquefois les organes se meuvent et s'agitent d'eux-mêmes, comme il nous arrive dans le sommeil; alors nous voyons passer au dedans de nous une scène composée d'objets plus ou moins décousus, plus ou moins liés, selon qu'il y a plus ou moins d'irrégularité ou d'analogie entre les mouvements des organes de nos sensations. Voilà l'origine de nos songes. *Voyez* SENSATIONS. On a appliqué le mot de *fantôme* à toutes les idées fausses qui nous impriment de la frayeur, du respect, etc. qui nous tourmentent, et qui font le malheur de notre vie; c'est la mauvaise éducation qui produit ces *fantômes*, c'est l'expérience et la philosophie qui les dissipent.

FASCINUS, s. m. Divinité adorée chez les Romains (1). Ils en suspendaient l'image au cou de leurs petits enfants, pour les garantir du maléfice

(1) Giraldi a prouvé que *Fascinus* était le même que Priape. Voyez son *Syntagma de diis gentium*. Leyde, 1696. ÉDIT.

qu'ils appelaient *fascinum*. Ce dieu, suspendu au cou des petits enfants, était représenté singulièrement, sous la forme du membre viril. Le don de l'amulette préservative était accompagné de quelques cérémonies. Une de ces cérémonies, c'était de cracher trois fois sur le giron de l'enfant. Quoique le symbole du dieu *Fascinus* ne fût pas fort honnête, c'étaient cependant les vestales qui lui sacrifiaient. On en attachait encore la figure aux chars des triomphateurs.

FASTE. (*Morale.*) C'est l'affectation de répandre, par des marques extérieures, l'idée de son mérite, de sa puissance et de sa grandeur, etc. Il entrait du *faste* dans la vertu des stoïciens. Il y en a presque toujours dans les actions éclatantes. C'est le *faste* qui élève quelquefois jusqu'à l'héroïsme des hommes à qui il en coûterait d'être honnêtes. C'est le *faste* qui rend la générosité moins rare que l'équité; et de belles actions, plus faciles que l'habitude d'une vertu commune. Il entre du *faste* dans la dévotion, quand elle inspire plus de zèle que de mœurs, et moins l'attachement à ses devoirs comme homme et comme citoyen, que le goût des pratiques extraordinaires.

On se sert plus communément du mot *faste*, pour exprimer cet appareil de magnificence; ce luxe d'apparence et non de commodité, par lequel les grands prétendent annoncer leur rang au reste des hommes. Ils ont presque tous du *faste* dans

les manières : c'est un des signes par lesquels ils font reconnaître leur état. Dans les pays où ils ont part au gouvernement, ils ont de la morgue et du dédain : dans les pays où ils ont moins de crédit que de prétentions, ils ont une politesse qui a son *faste*, et par laquelle ils cherchent à plaire sans commettre leur rang.

On demande si dans ce siècle éclairé il est encore utile que les hommes qui commandent aux nations annoncent la grandeur et la puissance des nations par des dépenses excessives, et par le luxe le plus fastueux? Les peuples de l'Europe sont assez instruits de leurs forces mutuelles pour distinguer chez leurs voisins un vain luxe, d'une véritable opulence. Une nation aurait plus de respect pour des chefs qui l'enrichiraient, que pour des chefs qui voudraient la faire passer pour riche. Des provinces peuplées, des armées disciplinées, des finances en bon ordre, imposeraient plus aux étrangers et aux citoyens, que la magnificence de la cour. Le seul *faste* qui convienne à de grands peuples, ce sont les monuments, les grands ouvrages, et ces prodiges de l'art qui font admirer le génie autant qu'ils ajoutent à l'idée de la puissance.

FERMETÉ et CONSTANCE. (*Gram. Synon.*) La *fermeté* est le courage de suivre ses desseins et sa raison; et la *constance* est une persévérance dans ses goûts. L'homme *ferme* résiste à la séduction, aux forces étrangères, à lui-même : l'homme *con-*

stant n'est point ému par de nouveaux objets, et il suit le même penchant qui l'entraîne toujours également. On peut être *constant* en condamnant soi-même sa constance; celui-là seul est *ferme*, que la crainte des disgraces, de la douleur et de la mort même, l'espérance de la gloire, de la fortune ou des plaisirs, ne peuvent écarter du parti qu'il a jugé le plus raisonnable et le plus honnête. Dans les difficultés et les obstacles, l'homme *ferme* est soutenu par son courage, et conduit par sa raison; il va toujours au même but : l'homme *constant* est conduit par son cœur; il a toujours les mêmes besoins. On peut être *constant* avec une ame pusillanime, un esprit borné : mais la *fermeté* ne peut être que dans un caractère plein de force, d'élévation et de raison. La *légèreté* et la *facilité* sont opposées à la *constance;* la *fragilité* et la *faiblesse* sont opposées à la *fermeté*.

FÉROCE, adj. Épithète que l'homme a inventée pour désigner dans quelques animaux qui partagent la terre avec lui, une disposition naturelle à l'attaquer, et que tous les animaux lui rendraient à juste titre, s'ils avaient une langue; car quel animal dans la nature est plus *féroce* que l'homme? L'homme a transporté cette dénomination à l'homme qui porte contre ses semblables la même violence et la même cruauté que l'espèce humaine entière exerce sur tous les êtres sensibles et vivants. Mais si l'homme est un animal *féroce* qui s'immole

les animaux, quelle bête est-ce que le tyran qui dévore les hommes? Il y a, ce me semble, *entre la férocité* et la *cruauté* cette différence que, la cruauté étant d'un être qui raisonne, elle est particulière à l'homme; au lieu que la *férocité* étant d'un être qui sent, elle peut être commune à l'homme et à l'animal.

FIGUIER DE NAVIUS, (*Hist. Anc.*) *figuier* que Tarquin le vieux fit planter à Rome dans le comice, où l'augure Accius Navius avait coupé en deux une pierre à aiguiser avec un rasoir. Il y avait un préjugé populaire, que le destin de Rome était attaché à cet arbre, et que la ville durerait autant que le *figuier*.

Il y en a qui confondent le *ficus Navii*, ou *figuier* d'Accius Navius, avec le *ficus ruminalis*, ou *figuier ruminal;* mais celui-ci est l'arbre sous lequel on découvrit la louve qui allaitait Rémus et Romulus. Cet arbre fut sacré; il dura très-longtemps, et l'on prit sa chute à mauvais augure (1).

FIN, s. f. (*Gram.*) Terme relatif à *commencement;* le commencement est des parties d'une chose celle qui est ou qu'on regarde comme la première; et la *fin*, celle qui est ou qu'on regarde comme la dernière. Ainsi on dit la *fin d'un voyage*, la *fin d'un ouvrage*, la *fin de la vie*, la *fin d'une passion* : cette passion tire à sa *fin*, cet ouvrage

(1) Voyez l'*Essai sur les règnes de Claude et de Néron*, tome 1er, page 264; des *OEuvres de Diderot*, tome XI. ÉDIT.

tire à sa *fin*. Une ouvrière dirait en devidant un peloton de fil, ou en travaillant, *je touche à la fin de mon fil;* si elle en séparait une petite portion, *voilà un bout de fil;* si elle considérait ce fil comme un continu, *je le tiens par le bout;* si elle n'avait égard qu'au bout qu'elle tient, et qu'il fût sur le point de lui échapper des doigts, tant la partie qu'elle en tiendrait encore serait petite, *je n'en tiens plus que l'extrémité.*

FIN. (*Morale.*) C'est la dernière des raisons que nous avons d'agir, ou celle que nous regardons comme telle; ainsi l'on demande à un homme, à quelle *fin* avez-vous fait cette démarche? quelle *fin* vous proposiez-vous dans cette occasion? Pressez un homme de motifs en motifs, et vous trouverez que son bonheur particulier est toujours la *fin* dernière de toutes ses actions réfléchies.

FLÉCHIR, v. neut. (*Gram.*) Il se dit dans les arts, de tout corps qui, trop faible pour l'effort qu'il a à soutenir, cède en quelque point à cet effort; ainsi on dit, *cette barre de fer a fléchi, cette poutre a fléchi.* On a transporté cette acception du physique au moral. On a supposé que le ressentiment d'une injure donnait à l'ame de l'inflexibilité; et on a dit qu'on avait *fléchi* un homme offensé, quand on lui avait fait oublier son ressentiment, ou renoncer à la vengeance. *Fléchir* était neutre au physique; il est devenu actif au moral.

FLORE, (*Myth.*) une des nymphes des îles For-

tunées, que les Grecs appelaient *Chloris*. Le Zéphire l'aima, la ravit, et en fit son épouse. Elle était alors dans sa première jeunesse; Zéphire l'y fixa, empêcha le temps de couler pour elle, et la fit jouir d'un printemps éternel. Les Sabins l'adorèrent. Le collègue de Romulus lui éleva des autels au milieu de Rome naissante. Les Phocéens lui consacrèrent un temple à Marseille. Praxitèle avait fait sa statue, cet homme qui reçut l'immortalité de son art, et qui la donna à tant de divinités païennes. Une courtisane appelée *Larentia*, d'autres disent *Flore*, mérita sous ce dernier nom des autels et des fêtes chez le peuple romain, qu'elle avait institué l'héritier des richesses immenses qu'elle avait amassées du commerce de sa beauté. Les jeux de l'ancienne *Flore* étaient innocents; ceux de la *Flore* nouvelle tinrent du caractère de la personne en l'honneur de laquelle on les célébrait, et furent pleins de dissolution. Caton, qui y assista une fois, ne crut pas qu'il convînt à la dignité de son caractère, et à la sévérité de ses mœurs, d'en soutenir le spectacle jusqu'à la fin; ce qui donna lieu à cette épigramme :

Nosses jocosæ dulcæ cum sacrum Floræ,
Festosque lusus, et licentiam vulgi,
Cur in theatrum, Cato severe, venisti?
An ideo tantum veneras, ut exires? (1)

On prit la dépense des jeux floraux d'abord sur les biens de la courtisane, ensuite sur les amendes

(1) MART. Epig. Lib. 1, Epig. 1, *ad Catonem*. ÉDIT^s.

et confiscations dont on punissait le péculat. Le temple de l'ancienne *Flore* était situé en face du Capitole : elle était couronnée de fleurs, et tenait dans sa main gauche une corne qui en versait en abondance. Cicéron la met au nombre des mères déesses.

FOIRIAO ou Foqueux, (*Hist. mod.*) nom d'une secte de la religion des Japonais, ainsi appelée d'un livre de leur doctrine qui porte ce nom. L'auteur de la secte fut un homme saint appelé *Xaca*, qui persuada à ces peuples que les cinq mots inintelligibles, *nama*, *mio*, *foren*, *qui*, *quio*, contenaient un mystère profond, avaient des vertus singulières, et qu'il suffisait de les prononcer et d'y croire, pour être sauvé. C'est en vain que nos missionnaires leur prêchèrent que ce dogme renversait toute la morale, encourageait les hommes au crime, et qu'il n'y avait rien qu'on ne fût tenté de faire, quand on croyait pouvoir tout expier à si peu de frais; d'ailleurs, que ces mots étaient vides de sens; que ne rappelant aucune idée, ou ne rappelant que des idées qu'il leur était défendu d'avoir sous peine d'hérésie, on faisait dépendre leur salut éternel du caprice des dieux; et qu'il vaudrait autant qu'ils eussent attaché leur sort à venir à la croyance d'une proposition conçue dans une langue tout-à-fait étrangère. Ils répondirent qu'ils n'avaient garde de s'ériger en scrutateurs de la volonté des dieux; que Xaca était un

homme saint; et que leur ayant promis un bonheur infiniment au-dessus de ce que l'homme pouvait jamais mériter par lui-même, il était juste qu'il en exigeât toutes les sortes de sacrifices dont il était capable : qu'après avoir immolé les passions de leur cœur, il ne leur restait plus que de faire un holocauste des lumières de leur esprit; que Xaca en avait donné l'exemple au monde; qu'ils avaient embrassé sa loi avec une pleine confiance dans la vérité de ses promesses, et qu'ils mourraient mille fois plutôt que de renoncer au *nama, mio, foren, qui, quio.* Xaca est représenté avec trois têtes : il s'appelle aussi *fotage* ou *le seigneur.*

FONDATION. (*Politique et Droit naturel.*) Les mots *fonder, fondement, fondation,* s'appliquent à tout établissement durable et permanent, par une métaphore bien naturelle, puisque le nom même d'*établissement* est appuyé précisément sur la même métaphore. Dans ce sens on dit, *la fondation d'un empire, d'une république.* Mais nous ne parlerons point dans cet article de ces grands objets : ce que nous pourrions en dire, tient aux principes primitifs du droit politique, à la première institution des gouvernements parmi les hommes. On dit aussi *fonder une secte.* Voy. SECTE. Enfin on dit *fonder une académie, un collége, un hôpital, un couvent, des messes, des prix à distribuer, des jeux publics, etc. Fonder* dans ce sens, c'est assigner un fonds ou une somme d'ar-

gent, pour être employée à perpétuité à remplir l'objet que le fondateur s'est proposé, soit que cet objet regarde le culte divin ou l'utilité publique, soit qu'il se borne à satisfaire la vanité du fondateur, motif souvent l'unique véritable, lors même que les deux autres lui servent de voile.

Les formalités nécessaires pour transporter à des personnes chargées de remplir les intentions du fondateur, la propriété ou l'usage des fonds que celui-ci y a destinés; les précautions à prendre pour assurer l'exécution perpétuelle de l'engagement contracté par ces personnes; les dédommagements dus à ceux que ce transport de propriété peut intéresser, comme, par exemple, au suzerain privé pour jamais des droits qu'il percevait sur le fonds donné à chaque mutation de propriétaire; les bornes que la politique a sagement voulu mettre à l'excessive multiplication de ces libéralités indiscrètes; enfin, différentes circonstances essentielles ou accessoires aux *fondations*, ont donné lieu à différentes lois dont le détail n'appartient point à cet article. Notre but n'est dans celui-ci que d'examiner l'utilité des *fondations* en général par rapport au bien public, ou plutôt d'en montrer les inconvénients : puissent les considérations suivantes concourir avec l'esprit philosophique du siècle, à dégoûter des *fondations* nouvelles, et à détruire un reste de respect superstitieux pour les anciennes!

1°. Un fondateur est un homme qui veut éterniser l'effet de ses volontés : or, quand on lui supposerait toujours les intentions les plus pures, combien n'a-t-on pas de raisons de se défier de ses lumières ? combien n'est-il pas aisé de faire le mal en voulant faire le bien ? Prévoir avec certitude si un établissement produira l'effet qu'on s'en est promis, et n'en aura pas un tout contraire ; démêler à travers l'illusion d'un bien prochain et apparent les maux réels qu'un long enchaînement de causes ignorées amènera à sa suite ; connaître les véritables plaies de la société, remonter à leurs causes ; distinguer les remèdes des palliatifs ; se défendre enfin des prestiges de la séduction ; porter un regard sévère et tranquille sur un projet au milieu de cette atmosphère de gloire, dont les éloges d'un public aveugle et notre propre enthousiasme nous le montrent environné, ce serait l'effort du plus profond génie, et peut-être la politique n'est-elle pas encore assez avancée de nos jours pour y réussir. Souvent on présentera à quelques particuliers des secours contre un mal dont la cause est générale ; et quelquefois le remède même qu'on voudra opposer à l'effet, augmentera l'influence de la cause. Nous avons un exemple frappant de cette espèce de maladresse, dans quelques maisons destinées à servir d'asyle aux femmes repenties. Il faut faire preuve de débauche pour y entrer. Je sais bien que cette précaution a dû

être imaginée pour empêcher que la *fondation* ne soit détournée à d'autres objets : mais cela seul ne prouve-t-il pas que ce n'était pas par de pareils établissements étrangers aux véritables causes du libertinage qu'il fallait le combattre ? Ce que je dis du libertinage, est vrai de la pauvreté. Le pauvre a des droits incontestables sur l'abondance du riche ; l'humanité, la religion nous font également un devoir de soulager nos semblables dans le malheur : c'est pour accomplir ces devoirs indispensables, que tant d'établissements de charité ont été élevés dans le monde chrétien pour soulager des besoins de toute espèce ; que des pauvres sans nombre sont rassemblés dans des hôpitaux, nourris à la porte des couvents par des distributions journalières. Qu'est-il arrivé ? c'est que précisément dans les pays où ces ressources gratuites sont les plus abondantes, comme en Espagne et dans quelques parties de l'Italie, la misère est plus commune et plus générale qu'ailleurs. La raison en est bien simple, et mille voyageurs l'ont remarquée. Faire vivre gratuitement un grand nombre d'hommes, c'est soudoyer l'oisiveté et tous les désordres qui en sont la suite ; c'est rendre la condition du fainéant préférable à celle de l'homme qui travaille ; c'est par conséquent diminuer pour l'État la somme du travail et des productions de la terre, dont une partie devient nécessairement inculte : de là les disettes fréquen-

tes, l'augmentation de la misère, et la dépopulation qui en est la suite; la race des citoyens industrieux est remplacée par une populace vile, composée de mendiants vagabonds et livrés à toutes sortes de crimes. Pour sentir l'abus de ces aumônes mal dirigées, qu'on suppose un État si bien administré, qu'il ne s'y trouve aucun pauvre (chose possible sans doute, pour tout État qui a des colonies à peupler); l'établissement d'un secours gratuit, pour un certain nombre d'hommes, y créerait tout aussitôt des pauvres, c'est-à-dire, donnerait à autant d'hommes un intérêt de le devenir, en abandonnant leurs occupations : d'où résulteraient un vide dans le travail et la richesse de l'État, une augmentation du poids des charges publiques sur la tête de l'homme industrieux, et tous les désordres que nous remarquons dans la constitution présente des sociétés. C'est ainsi que les vertus les plus pures peuvent tromper ceux qui se livrent sans précaution à tout ce qu'elles leur inspirent : mais si des desseins pieux et respectables démentent toutes les espérances qu'on en avait conçues, que faudra-t-il penser de toutes ces *fondations* qui n'ont eu de motif et d'objet véritable que la satisfaction d'une vanité frivole, et qui sont sans doute les plus nombreux? Je ne craindrai point de dire que si on comparait les avantages et les inconvénients de toutes les *fondations* qui existent aujourd'hui en Europe, il n'y

en aurait peut-être pas une qui soutînt l'examen d'une politique éclairée.

2°. Mais de quelque utilité que puisse être une *fondation*, elle porte dans elle-même un vice irrémédiable, et qu'elle tient de sa nature, l'impossibilité d'en maintenir l'exécution. Les fondateurs s'abusent bien grossièrement, s'ils imaginent que leur zèle se communiquera de siècle en siècle aux personnes chargées d'en perpétuer les effets. Quand elles en auraient été animées quelque temps, il n'est point de corps qui n'ait à la longue perdu l'esprit de sa première origine. Il n'est point de sentiment qui ne s'amortisse par l'habitude même et la familiarité avec les objets qui l'excitent. Quels mouvements confus d'horreur, de tristesse, d'attendrissement sur l'humanité, de pitié pour les malheureux qui souffrent, n'éprouve pas tout homme qui entre pour la première fois dans une salle d'hôpital ! Eh bien, qu'il ouvre les yeux et qu'il voie : dans ce lieu même, au milieu de toutes les misères humaines rassemblées, les ministres destinés à les secourir se promènent d'un air inattentif et distrait ; ils vont machinalement et sans intérêt distribuer de malade en malade des aliments et des remèdes prescrits quelquefois avec une négligence meurtrière ; leur ame se prête à des conversations indifférentes, et peut-être aux idées les plus gaies et les plus folles ; la vanité, l'envie, la haine, toutes les passions règnent là

comme ailleurs, s'occupent de leur objet, le poursuivent; et les gémissements, les cris aigus de la douleur ne les détournent pas davantage, que le murmure d'un ruisseau n'interromprait une conversation animée. On a peine à le concevoir; mais on a vu le même lit être à la fois le lit de la mort et le lit de la débauche. *Voyez* HÔPITAL. Tels sont les effets de l'habitude par rapport aux objets les plus capables d'émouvoir le cœur humain. Voilà pourquoi aucun enthousiasme ne se soutient; et comment sans enthousiasme les ministres de la *fondation* la rempliront-ils toujours avec la même exactitude? Quel intérêt balancera en eux la paresse, ce poids attaché à la nature humaine, qui tend sans cesse à nous retenir dans l'inaction? Les précautions même que le fondateur a prises pour leur assurer un revenu constant, les dispensent de le mériter. Fondera-t-il des surveillants, des inspecteurs, pour faire exécuter les conditions de la *fondation?* Il en sera de ces inspecteurs comme de tous ceux qu'on établit pour maintenir quelque règle que ce soit. Si l'obstacle qui s'oppose à l'exécution de la règle vient de la paresse, la même paresse les empêchera d'y veiller; si c'est un intérêt pécuniaire, ils pourront aisément en partager le profit. Les surveillants eux-mêmes auraient donc besoin d'être surveillés, et où s'arrêterait cette progression ridicule? Il est vrai qu'on a obligé les chanoines à être assidus aux offices,

en réduisant presque tout leur revenu à des distributions manuelles; mais ce moyen ne peut obliger qu'à une assistance purement corporelle: et de quelle utilité peut-il être pour tous les autres objets bien plus importants des *fondations?* Aussi presque toutes les *fondations* anciennes ont-elles dégénéré de leur institution primitive : alors le même esprit qui avait fait naître les premières, en a fait établir de nouvelles sur le même plan, ou sur un plan différent; lesquelles, après avoir dégénéré à leur tour, sont aussi remplacées de la même manière. Les mesures sont ordinairement si bien prises par les fondateurs, pour mettre leurs établissements à l'abri des innovations extérieures, qu'on trouve ordinairement plus aisé, et sans doute aussi plus honorable, de fonder de nouveaux établissements que de réformer les anciens; mais par ces doubles et triples emplois, le nombre des bouches inutiles dans la société, et la somme des fonds tirés de la circulation générale, s'augmentent continuellement.

Certaines *fondations* cessent encore d'être exécutées par une raison différente, et par le seul laps du temps : ce sont les *fondations* faites en argent et en rentes. On sait que toute espèce de rente a perdu à la longue presque toute sa valeur, par deux principes. Le premier est l'augmentation graduelle et successive de la valeur numéraire du marc d'argent, qui fait que celui qui recevait dans

l'origine une livre valant douze onces d'argent, ne reçoit plus aujourd'hui, en vertu du même titre, qu'une de nos livres, qui ne vaut pas la soixante-treizième partie de ces douze onces. Le second principe est l'accroissement de la masse d'argent, qui fait qu'on ne peut aujourd'hui se procurer qu'avec trois onces d'argent, ce qu'on avait pour une once seule avant que l'Amérique fût découverte. Il n'y aurait pas grand inconvénient à cela, si ces *fondations* étaient entièrement anéanties; mais le corps de la *fondation* n'en subsiste pas moins, seulement les conditions n'en sont plus remplies : par exemple, si les revenus d'un hôpital souffrent cette diminution, on supprimera les lits des malades, et l'on se contentera de pourvoir à l'entretien des chapelains.

3°. Je veux supposer qu'une *fondation* ait eu dans son origine une utilité incontestable; qu'on ait pris des précautions suffisantes pour empêcher que la paresse et la négligence ne la fassent dégénérer; que la nature des fonds les mette à l'abri des révolutions du temps sur les richesses publiques; l'immutabilité que les fondateurs ont cherché à lui donner est encore un inconvénient considérable, parce que le temps amène de nouvelles révolutions, qui font disparaître l'utilité dont elle pouvait être dans son origine, et qui peuvent même la rendre nuisible. La société n'a pas toujours les mêmes besoins; la nature et la distribu-

tion des propriétés, la division entre les différents ordres du peuple, les opinions, les mœurs, les occupations générales de la nation ou de ses différentes portions, le climat même, les maladies, et les autres accidents de la vie humaine, éprouvent une variation continuelle : de nouveaux besoins naissent ; d'autres cessent de se faire sentir ; la proportion de ceux qui demeurent change de jour en jour dans la société, et avec eux disparaît ou diminue l'utilité des *fondations* destinées à y subvenir. Les guerres de Palestine ont donné lieu à des *fondations* sans nombre, dont l'utilité a cessé avec ces guerres. Sans parler des ordres de religieux militaires, l'Europe est encore couverte de maladreries, quoique depuis long-temps l'on n'y connaisse plus la lèpre. La plupart de ces établissements survivent long-temps à leur utilité : premièrement, parce qu'il y a toujours des hommes qui en profitent, et qui sont intéressés à les maintenir : secondement, parce que lors même qu'on est bien convaincu de leur inutilité, on est très-long-temps à prendre le parti de les détruire, à se décider soit sur les mesures et les formalités nécessaires pour abattre ces grands édifices affermis depuis tant de siècles, et qui souvent tiennent à d'autres bâtiments qu'on craint d'ébranler, soit sur l'usage ou le partage qu'on fera de leurs débris : troisièmement, parce qu'on est très-long-temps à se convaincre de leur inutilité ; en sorte qu'ils ont quel-

quefois le temps de devenir nuisibles avant qu'on ait soupçonné qu'il sont inutiles.

Il y a tout à présumer qu'une *fondation*, quelque utile qu'elle paraisse, deviendra un jour au moins inutile, peut-être nuisible, et le sera longtemps : n'en est-ce pas assez pour arrêter tout fondateur qui se propose un autre but que celui de satisfaire sa vanité?

4°. Je n'ai rien dit encore du luxe, des édifices, et du faste qui environne les grandes *fondations* : ce serait quelquefois évaluer bien favorablement leur utilité, que de l'estimer la centième partie de la dépense.

5°. Malheur à moi si mon objet pouvait être, en présentant ces considérations, de concentrer l'homme dans son seul intérêt; de le rendre insensible au malheur et au bien-être de ses semblables; d'éteindre en lui l'esprit de citoyen, et de substituer une prudence oisive et basse à la noble passion d'être utile aux hommes! Je veux que l'humanité, que la passion du bien public, procurent aux hommes les mêmes biens que la vanité des fondateurs, mais plus sûrement, plus complétement, à moins de frais, et sans le mélange des inconvénients dont je me suis plaint. Parmi les différents besoins de la société qu'on voudrait remplir par la voie des établissements durables ou des *fondations*, distinguons-en deux sortes : les uns appartiennent à la société entière,

et ne sont que le résultat des intérêts de chacune de ses parties en particulier : tels sont les besoins généraux de l'humanité, la nourriture pour tous les hommes ; les bonnes mœurs et l'éducation des enfants pour toutes les familles, et cet intérêt est plus ou moins pressant pour les différents besoins; car un homme sent plus vivement le besoin de nourriture, que l'intérêt qu'il a de donner à ses enfants une bonne éducation. Il ne faut pas beaucoup de réflexion pour se convaincre que cette première espèce de besoins de la société n'est point de nature à être remplie par des *fondations*, ni par aucun autre moyen gratuit ; et qu'à cet égard le bien général doit être le résultat des efforts de chaque particulier pour son propre intérêt. Tout homme sain doit se procurer sa subsistance par son travail, parce que, s'il était nourri sans travailler, il le serait aux dépens de ceux qui travaillent. Ce que l'État doit à chacun de ses membres, c'est la destruction des obstacles qui les gêneraient dans leur industrie, ou qui les troubleraient dans la jouissance des produits qui en sont la récompense. Si ces obstacles subsistent, les bienfaits particuliers ne diminueront point la pauvreté générale, parce que la cause restera tout entière. De même toutes les familles doivent l'éducation aux enfants qui y naissent : elles y sont toutes intéressées immédiatement ; et ce n'est que des efforts de chacune en particulier, que peut

naître la perfection générale de l'éducation. Si vous vous amusez à fonder des maîtres et des bourses dans des colléges, l'utilité ne s'en fera sentir qu'à un petit nombre d'hommes favorisés au hasard, et qui peut-être n'auront point les talents nécessaires pour en profiter : ce ne sera, pour toute la nation, qu'une goutte d'eau répandue sur une vaste mer; et vous aurez fait à très-grands frais de très-petites choses. Et puis faut-il accoutumer les hommes à tout demander, à tout recevoir, à ne rien devoir à eux-mêmes? Cette espèce de mendicité qui s'étend dans toutes les conditions dégrade un peuple, et substitue, à toutes les passions hautes, un caractère de bassesse et d'intrigue. Les hommes sont-ils puissamment intéressés au bien que vous voulez leur procurer? laissez-les faire : voilà le grand, l'unique principe. Vous paraissent-ils s'y porter avec moins d'ardeur que vous ne desireriez? augmentez leur intérêt. Vous voulez perfectionner l'éducation, proposez des prix à l'émulation des pères et des enfants; mais que ces prix soient offerts à quiconque peut les mériter, du moins dans chaque ordre de citoyens; que les emplois et les places en tout genre deviennent la récompense du mérite, et la perspective assurée du travail; et vous verrez l'émulation s'allumer à la fois dans le sein de toutes les familles : bientôt votre nation s'élèvera au-dessus d'elle-même, vous aurez éclairé son esprit; vous lui aurez

donné des mœurs, vous aurez fait de grandes choses ; et il ne vous en aura pas tant coûté que pour fonder un collége.

L'autre classe de besoins publics auxquels on a voulu subvenir par des *fondations*, comprend ceux qu'on peut regarder comme accidentels ; qui, bornés à certains lieux et à certains temps, entrent moins immédiatement dans le système de l'administration générale, et peuvent demander des secours particuliers. Il s'agira de remédier aux maux d'une disette, d'une épidémie ; de pourvoir à l'entretien de quelques vieillards, de quelques orphelins, à la conservation des enfants exposés ; de faire ou d'entretenir des travaux utiles à la commodité ou à la salubrité d'une ville ; de perfectionner l'agriculture ou quelques arts languissants dans un canton ; de récompenser des services rendus par un citoyen à la ville dont il est membre ; d'y attirer des hommes célèbres par leurs talents, etc. Or il s'en faut beaucoup que la voie des établissements publics et des *fondations* soit la meilleure pour procurer aux hommes tous ces biens dans la plus grande étendue possible. L'emploi libre des revenus d'une communauté, ou la contribution de tous ses membres dans les cas où le besoin serait pressant et général ; une association libre et des souscriptions volontaires de quelques citoyens généreux, dans les cas où l'intérêt sera moins prochain et moins universellement senti ; voilà de

quoi remplir parfaitement toute sorte de vues vraiment utiles; et cette méthode aura sur celle des *fondations* cet avantage inestimable, qu'elle n'est sujette à aucun abus important. Comme la contribution de chacun est entièrement volontaire, il est impossible que les fonds soient détournés de leur destination; s'ils l'étaient, la source en tarirait aussitôt : il n'y a point d'argent perdu en frais inutiles, en luxe et en bâtiments. C'est une société du même genre que celles qui se font dans le commerce, avec cette différence qu'elle n'a pour objet que le bien public; et comme les fonds ne sont employés que sous les yeux des actionnaires, ils sont à portée de veiller à ce qu'ils soient employés de la manière la plus avantageuse. Les ressources ne sont point éternelles pour des besoins passagers : le secours n'est jamais appliqué qu'à la partie de la société qui souffre, à la branche du commerce qui languit. Le besoin cesse-t-il ? la libéralité cesse; et son cours se tourne vers d'autres besoins. Il n'y a jamais de doubles ni de triples emplois, parce que l'utilité actuelle reconnue est toujours ce qui détermine la générosité des bienfaiteurs publics : enfin cette méthode ne retire aucun fond de la circulation générale; les terres ne sont point irrévocablement possédées par des mains paresseuses; et leurs productions, sous la main d'un propriétaire actif, n'ont de bornes que celles de leur propre fécondité. Qu'on ne dise

point que ce sont là des idées chimériques : l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande sont remplies de pareilles sociétés, et en ressentent depuis plusieurs années les heureux effets. Ce qui a lieu en Angleterre peut avoir lieu en France ; et quoi qu'on en dise, les Anglais n'ont pas le droit exclusif d'être citoyens. Nous avons même déjà dans quelques provinces des exemples de ces associations qui en prouvent la possibilité. Je citerai en particulier la ville de Bayeux, dont les habitants se sont cottisés librement pour bannir entièrement de leur ville la mendicité ; et y ont réussi, en fournissant du travail à tous les mendiants valides, et des aumônes à ceux qui ne le sont pas. Ce bel exemple mérite d'être proposé à l'émulation de toutes nos villes : rien ne sera si aisé, quand on le voudra bien, que de tourner vers des objets d'une utilité générale et certaine, l'émulation et le goût d'une nation aussi sensible à l'honneur que la nôtre, et aussi facile à se plier à toutes les impressions que le gouvernement voudra et saura lui donner.

6°. Ces réflexions doivent faire applaudir aux sages restrictions que le roi a mises par son édit de 1749 à la liberté de faire des *fondations* nouvelles. Ajoutons qu'elles ne doivent laisser aucun doute sur le droit incontestable qu'ont le gouvernement dans l'ordre civil ; le gouvernement et l'Église dans l'ordre de la religion, de disposer des *fondations* anciennes, d'en diriger les fonds à

de nouveaux objets, ou mieux encore de les supprimer tout-à-fait. L'utilité publique est la loi suprême, et ne doit être balancée ni par un respect superstitieux pour ce qu'on appelle *l'intention des fondateurs*, comme si des particuliers ignorants et bornés avaient eu le droit d'enchaîner à leurs volontés capricieuses les générations qui n'étaient point encore; ni par la crainte de blesser les droits prétendus de certains corps, comme si les corps particuliers avaient quelques droits vis-à-vis l'État. Les citoyens ont des droits, et des droits sacrés pour le corps même de la société; ils existent indépendamment d'elle; ils en sont les éléments nécessaires; et ils n'y entrent que pour se mettre, avec tous leurs droits, sous la protection de ces mêmes lois auxquelles ils sacrifient leur liberté. Mais les corps particuliers n'existent point par eux-mêmes ni pour eux; ils ont été formés pour la société, et ils doivent cesser d'être au moment qu'ils cessent d'être utiles. Concluons qu'aucun ouvrage des hommes n'est fait pour l'immortalité; puisque les *fondations*, toujours multipliées par la vanité, absorberaient à la longue tous les fonds et toutes les propriétés particulières, il faut bien qu'on puisse à la fin les détruire. Si tous les hommes qui ont vécu avaient eu un tombeau, il aurait bien fallu pour trouver des terres à cultiver, renverser ces monuments stériles, et remuer les cendres des morts pour nourrir les vivants.

FORDICIDIES, s. f. (*Myth.*) Fêtes que les Romains célébraient le quinzième d'avril, et dans lesquelles ils immolaient à la terre des vaches pleines. *Fordicidie* vient de *forda*, vache pleine, et de *cædo*, je tue; et *forda* de φόρας, φοραδός. Chaque curie immolait sa vache. Ce qui n'est pas inutile à remarquer, c'est que ces sacrifices furent institués par Numa, dans un temps de stérilité commune aux campagnes et aux bestiaux. *Il y* a de l'apparence que le législateur songea à affaiblir une de ces calamités par l'autre, et qu'il fit tuer les vaches pleines, parce que la terre n'avait pas fourni de quoi les nourrir et leurs veaux : mais la calamité passa, et le sacrifice des vaches pleines se perpétua. Voilà l'inconvénient des cérémonies superstitieuses, toujours dictées par quelque utilité générale, et respectables sous ce point de vue; elles deviennent onéreuses pendant une longue suite de siècles à des peuples qu'elles n'ont soulagés qu'un moment. Si l'intervention de la Divinité est un moyen presque sûr de plier l'homme grossier à quelque usage favorable ou contraire à ses intérêts actuels, à sa passion présente, en revanche c'est un pli dont il ne revient plus quand il l'a pris; il en a ressenti une utilité passagère, et il y persiste moitié par crainte, moitié par reconnaissance : plus alors le législateur a montré de sagesse dans le moment, plus le mal qu'il a fait pour la suite est grand. D'où je conclus qu'on ne

peut être trop circonspect, quand on ordonne aux hommes quelque chose de la part des dieux (1).

FORFAIT, s. m. (*Gram. et Syn.*) On distingue les mauvaises actions des hommes relativement au degré de leur méchanceté. Ainsi *faute*, *crime*, *forfait*, désignent tous une mauvaise action : mais la *faute* est moins grave que le *crime*; le *crime*, moins grave que le *forfait*; le *crime* est la plus grande des *fautes*; le *forfait* le plus grand des *crimes*. La *faute* est de l'homme, le crime du méchant, le *forfait* du scélérat. Les lois n'ont presque point décerné de peines contre les *fautes*; elles en ont attaché à chaque *crime* : elles sont quelquefois dans le cas d'en inventer, pour punir le *forfait*. La *faute*, le *crime*, le *forfait*, sont des péchés plus ou moins

(1) Dans les *Lettres sur l'Encyclopédie*, publiées en 1764, par l'abbé de Saas, chanoine de l'église métropolitaine de Rouen, on trouve, *Lettre VIIe, sur le VIIe volume de l'Encyclopédie*, page 157, une note critique, pleine d'aigreur et de fiel, dirigée contre les encyclopédistes en général, et contre Diderot en particulier; cependant on y relève deux fautes de l'auteur de cet article : Diderot avait écrit *Fordicides* au lieu de *Fordicidies*, et avait dit que c'était le 5e d'avril que les Romains immolaient des vaches pleines, tandis que c'était le 15e de ce mois, comme on le voit par l'ancien calendrier des Romains et ces vers d'Ovide :

Tertia post Veneris cum lux surrexerit Idus ;
Pontifices forda sacra litate bove.
Fastor. Lib. IV, v. 629, 630.

Diderot a rectifié son article dans le tome III du *Supplément à l'Encyclopédie*; ainsi, il a fait droit aux observations du critique en ce qu'elles avaient de juste, et a dédaigné les injures du prêtre en n'y répondant point. ÉDIT.

atroces. Dans une mauvaise action, il y a l'offense faite à l'homme, et l'offense commise envers Dieu: la première se désigne par les mots de *faute*, *crime* et *forfait*; la seconde, en général, par le mot de *péché*. Le prêtre donne l'absolution au pécheur, et le juge fait pendre le coupable. La médisance est une *faute;* le vol et la calomnie sont des *crimes;* le meurtre est un *forfait*. Il y a des *fautes* plus ou moins graves; des *crimes* plus ou moins grands; des *forfaits* plus ou moins atroces. Si le méchant qui attenterait à la vie de son père commettrait un horrible *forfait*, quel nom donnerons-nous à celui qui assassinerait le père du peuple?

FORMALISTES, s. m. pl. (*Gram. et Morale.*) On donne ce nom à des hommes minutieux dans leurs procédés, qui connaissent toutes les petites lois de la bienséance de la société, qui y sont sévèrement assujétis, et qui ne permettent jamais aux autres de s'en écarter. Le *formaliste* sait exactement le temps que vous pouvez laisser entre la visite qu'il vous a faite et celle que vous avez à lui rendre; il vous attend tel jour, à telle heure : si vous y manquez, il se croit négligé, et il s'offense. Il ne faut qu'un homme comme celui-là pour embarrasser, contraindre et refroidir toute une compagnie. Il est toujours sur le qui-vive, et il y tient les autres; il a tant de petits jougs qu'il porte avec une espèce de soumission religieuse, que j'ai de la peine à comprendre qu'il ait la moindre notion

des grandes qualités sociales. Il n'y a rien qui répugne tant aux ames simples et droites que les *formalités ;* comme elles se rendent à elles-mêmes un témoignage de la bienveillance qu'elles portent à tous les hommes, elles ne se tourmentent guère à montrer ce sentiment qui leur est habituel, ni à le démêler dans les autres. Les *formalités*, en quelque genre que ce soit, donnent, ce me semble, un air de méfiance et à celui qui les observe et à celui qui les exige.

FORMEL, adj. (*Gram.*) Qui est revêtu de toutes les formes nécessaires; c'est en ce sens qu'on dit un démenti *formel :* qui ordonne ou qui défend une action de la manière la plus exacte et la plus précise; c'est en ce sens qu'on dit *la loi est formelle :* qui n'a de rapport qu'à la forme ou à la qualité ; c'est en ce sens qu'on dit que l'objet *formel* de la logique, c'est la conduite de l'esprit dans la recherche de la vérité, etc. Les théologiens distinguent encore le *formel* et le matériel des actions; ainsi ils assurent qu'on n'est point auteur d'un péché où l'on n'a mis que le matériel, mais non le *formel;* d'où l'on voit que le *formel* d'une action en est la malice. De *formel*, on a fait l'adverbe *formellement*, qui a toutes les acceptions de l'adjectif.

FORTUIT, adj. (*Gram.*) Terme assez commun dans la langue, et tout-à-fait vide de sens dans la nature. Nous disons d'un événement qu'il est *fortuit*, lorsque la cause nous en est inconnue; que

sa liaison avec ceux qui le précèdent, l'accompagnent ou le suivent, nous échappe, en un mot lorsqu'il est au-dessus de nos connaissances et indépendant de notre volonté. L'homme peut être heureux ou malheureux par des cas *fortuits*; mais ils ne le rendent point digne d'éloge ou de blâme, de châtiment ou de récompense. Celui qui refléchira profondément à l'enchaînement des événements, verra avec une sorte d'effroi combien la vie est *fortuite*, et il se familiarisera avec l'idée de la mort, le seul événement qui puisse nous soustraire à la servitude générale des êtres.

FORTUNE. (*Inscript. Médailles, Poésie.*) Les médailles, les inscriptions, et les autres monuments publics des Grecs et des Romains, étaient remplis du nom de cette déesse.

On la peignait tantôt en habit de femme avec un bandeau sur les yeux, et les pieds sur une roue; tantôt portant sur la tête un des pôles du monde, et tenant en main la corne d'Amalthée. Souvent on voyait Plutus entre ses bras; ailleurs elle a un soleil et un croissant sur la tête. D'autres fois on la représentait ayant sur le bras gauche deux cornes d'abondance avec un gouvernail de la main droite. Quelquefois, au lieu de gouvernail, elle avait un pied sur une proue de navire, ou dans une main une roue, et dans l'autre le manche d'un timon qui porte à terre. C'est de cette manière qu'elle paraît en habit de femme sur plusieurs médailles, qui ont

pour inscription *Fortuna Aug. Fortuna Redux, etc.*

Les différentes épithètes de la *Fortune* se trouvent également sur diverses médailles; par exemple, *Fortune* féminine, *Fortuna muliebris*; dans une médaille de Faustine, on a représenté une déesse assise montrant un globe, qui est devant ses pieds avec une verge géométrique. La *Fortune* surnommée permanente, *manens*, se trouve sur un revers d'une médaille de l'empereur Commode, retenant un cheval par les rênes.

Mais c'est dans M. Spanheim qu'il faut voir la *Fortune* représentée avec tous les attributs des divinités, comme un véritable *signum Panthœum*. Au bas de sa statue, on lit cette inscription remarquable : *Fortun. omnium gent. et deor. Junia Avilia Tuch. D. D.* Elle porte pour diadème les tours de Cybèle sur des proues de navire avec la lyre d'Apollon, et le croissant ou la lune autour du cou. Sur les deux côtés sont les ailes de cette déesse, et sur l'épaule droite le carquois de Diane rempli de flèches. La ceinture de Vénus tombe sur la poitrine, et sur le côté gauche; l'aigle de Jupiter se montre sur la même poitrine; au côté droit est Bacchus avec un masque en sa qualité de dieu de la tragédie. Dans la main gauche est la corne de Cérès, pleine de fruits, et le serpent d'Esculape entortille tout le bras du même côté. Enfin la *Fortune* tient dans la main droite le gouvernail au-dessus du globe, qui sont tous deux, comme on

le sait, les symboles ordinaires de cette déesse.

Les auteurs grecs et latins l'ont célébrée à l'envi, et se sont distingués à peindre son empire et sa puissance. Pline lui-même décide qu'elle fait tout ici bas, *Fortunam solam in tota ratione mortalium, utramque paginam facere.* Tous les événements sont de son ressort, assurent les poètes. Elle réunit tous les hommes au pied de ses autels, les heureux par la crainte, et les malheureux par l'espérance. Ses caprices sont même redoutables aux gens de bien, dit Publius Syrus :

Legem nocens veretur, Fortunam innocens.

A plus forte raison la *Fortune* devait-elle être une grande déesse pour un épicurien tel qu'était Horace : aussi lui rend-il souvent des hommages, comme dans l'Ode

Parcus deorum cultor[1]. . . . .

et il les réitère d'une manière plus éclatante dans l'Ode

O Diva, gratum quæ regis Antium[2].

« Déesse, s'écrie-t-il, qui tenez sous votre empire l'agréable ville d'Antium, qui pouvez transporter un homme tout à coup du fond de la bassesse au faîte de la grandeur, et changer en une pompe funèbre les plus superbes triomphes. Le négociant qui affronte les mers périlleuses, réclame le pouvoir absolu que vous avez sur les flots. Les Daces intraitables, les Scythes vagabonds, les villes, les nations, les belliqueux Latins, les mères des rois

[1] *Lyric.* Lib. I, od. XXXIV, v. I. [2] *Id. ibid.* od. XXXV, v. I.

barbares, ces rois eux-mêmes sous la pourpre, redoutent vos capricieux revers..... Devant vous marche l'inexorable Nécessité, qui vous assujétit tout. Ses impitoyables mains portent les instruments de la sévérité, pour faire exécuter vos arrêts. L'Espérance vient à votre suite, et la Fidélité vous accompagne. L'une et l'autre s'attachent à vous lors même que, quittant vos belles parures, vous abanbonnez le palais des grands. »

Voulez-vous voir parmi les Grecs, comme Pindare sait l'invoquer, vanter son pouvoir et ses desseins impénétrables, dans ses Olympiques : « Conservatrice des états, dit-il, fille de Jupiter, *Fortune*, je vous invoque ; c'est vous qui sur mer « guidez le cours des vaisseaux, qui sur terre présidez dans les combats et dans les conseils. A « votre gré, les espérances des hommes, tantôt « élevées et tantôt rampantes, roulent sans cesse, « et passent rapidement de chimères en chimères. « Aucun mortel n'a jamais découvert vos démarches. Des ténèbres impénétrables cachent le sort « que vous préparez ; et les événements que vous « méditez tournent toujours au rebours de nos « opinions, etc. »[1]

Il était difficile que des morceaux de poésie semblables à ceux que nous avons cités de Pindare et d'Horace, morceaux que les Grecs, les Romains chantaient avec enthousiasme, n'entretinssent dans

[1] PIND. *Olymp.* od. XII.

les esprits une vénération singulière pour la *Fortune*, indépendamment des temples sans nombre, des médailles, des statues, des inscriptions publiques perpétuellement renouvelées en l'honneur de cette déesse. Aussi, comme tout publiait sa grandeur et sa puissance, tous les peuples encensaient avidement ses autels pour se la rendre favorable. Les seuls Lacédémoniens l'invoquaient rarement, et ce n'était encore qu'en approchant la main de sa statue, en gens qui cherchaient ses faveurs avec assez d'indifférence, qui se défiaient, avec raison, de son instabilité, et qui tâchaient, à tout événement, de se consoler de ses outrages, et de se mettre à l'abri de ses revers.

S'ils n'étaient pas toujours heureux,
Ils savaient au moins être sages.

FOSSOYEURS, s. m. pl. (*Hist. eccl.*) Ce sont aujourd'hui les mêmes hommes qu'on appelait autrefois dans l'Église *des fossaires*. On leur donne le nom de *corbeaux*, parce qu'ils suivent les cadavres et qu'ils en tirent leur subsistance. Les Quakers qui attachent à la sépulture des morts des idées de piété, ne cèdent point cet emploi à des mercenaires; ils ferment les yeux à leurs parents, à leurs amis; ils les ensevelissent et les déposent eux-mêmes dans le sein de la mère commune.

FOURNIR, v. act. (*Gram.*) C'est donner, mais dans une quantité relative à quelque emploi de la chose donnée; par exemple, il m'a *fourni* de

l'argent pour mon voyage. Il est quelquefois un synonyme d'*achever*, mais avec l'idée accessoire de perfection. Il a *fourni* sa carrière. Il s'emploie d'une façon neutre, quand on dit ce marchand, cette boutique, ce magasin sont bien *fournis*; alors il a l'acception générale de contenir, et les acceptions particulières de contenir abondance de chaque chose et variété de plusieurs. *Fournir* se prend en plusieurs autres sens, comme en escrime, où l'on dit *fournir une botte* : en morale ou logique, avoir une mémoire qui *fournit à tout* : en jurisprudence, *fournir d'exceptions* : en manége, *fournir son air*.

FRAGILITÉ. (*Morale.*) C'est une disposition à céder aux penchants de la nature, malgré les lumières de la raison. Il y a si loin de ce que nous naissons à ce que nous voulons devenir; l'homme tel qu'il est, est si différent de l'homme qu'on veut faire; la raison universelle et l'intérêt de l'espèce gênent si fort les penchants des individus; les lumières reçues contrarient si souvent l'instinct; il est si rare qu'on se rappelle toujours à propos ces devoirs qu'on respecterait; il est si rare qu'on se rappelle à propos ce plan de conduite dont on va s'écarter, cette suite de la vie qu'on va démentir; le prix de la sagesse que montre la réflexion est vu de si loin; le prix de l'égarement que peint le sentiment est vu de si près; il est si facile d'oublier pour le plaisir, et les devoirs, et

la raison, et le bonheur même, que la *fragilité* est du plus au moins le caractère de tous les hommes. On appelle *fragiles*, les malheureux entraînés plus fréquemment que les autres, au-delà de leurs principes par leur tempérament et par leurs goûts.

Une des causes de la *fragilité* parmi les hommes, est l'opposition de l'état qu'ils ont dans la société où ils vivent, avec leur caractère. Le hasard et les convenances de fortune les destinent à une place; et la nature leur en marquait une autre. Ajoutez à cette cause de la *fragilité* les vicissitudes de l'âge, de la santé, des passions, de l'humeur, auxquelles la raison ne se prête peut-être pas toujours assez; on est soumis à certaines lois qui nous convenaient dans un temps, et ne font que nous désespérer dans un autre.

Quoique nous nous connaissions une secrète disposition à nous dérober fréquemment à toute espèce de joug: quoique très sûrs que le regret de nous être écartés de ce que nous appelons *nos devoirs*, nous poursuivra long-temps; nous nous laissons surcharger de lois inutiles, qu'on ajoute aux lois nécessaires à la société; nous nous forgeons des chaînes qu'il est presque impossible de porter. On sème parmi nous les occasions des petites fautes et des grands remords.

L'homme fragile diffère de l'homme faible en ce que le premier cède à son cœur, à ses pen-

chants; et l'homme faible à des impulsions étrangères. La *fragilité* suppose des passions vives, et la faiblesse suppose l'inaction et le vide de l'ame. L'homme fragile pèche contre ses principes, et l'homme faible les abandonne; il n'a que des opinions. L'homme fragile est incertain de ce qu'il fera, et l'homme faible de ce qu'il veut. Il n'y a rien à dire à la faiblesse, on ne la change pas; mais la philosophie n'abandonne pas l'homme fragile; elle lui prépare des secours, et lui ménage l'indulgence des autres; elle l'éclaire, elle le conduit, elle le soutient, elle lui pardonne.

FRAICHEUR, s. f. (*Gram.*) Ce mot se dit de la sensation que nous éprouvons, de l'endroit où nous l'éprouvons, et de la cause qui nous la fait éprouver. Ce que l'on cherche dans les chaleurs accablantes de l'année, et ce que l'on sent avec tant de plaisir à l'ombre des arbres, dans le voisinage des eaux, à l'abri des ardeurs du soleil, à l'impression légère d'un air doucement agité, au fond des forêts, sous un antre, dans une grotte, c'est de la *fraîcheur*. Virgile a renfermé dans deux vers tout ce que deux êtres peuvent éprouver à la fois de sensations délicieuses : celles de la tendresse et de la volupté, de la *fraîcheur* et du silence, du secret et de la durée:

Hic gelidi fontes : hic mollia prata, Lycori;
Hic nemus : hic ipso tecum consumerer ævo *.

Quelle peinture!

* VIRGIL. *Bucol.* Eglog. x, v. 42. ÉDIT^s.

FRÊLE, adj. Ce qui, par sa consistance élastique, molle et déliée, est facile à ployer, courber, rompre : ainsi la tige d'une plante est *frêle*, la branche de l'osier est *frêle*. Il y a donc entre *fragile* et *frêle* cette petite nuance, que le terme *fragile* emporte la faiblesse du tout et la raideur des parties, et *frêle* pareillement la faiblesse du tout, mais la mollesse des parties : on ne dirait pas aussi bien du verre, qu'il est *frêle*, que l'on dit qu'il est *fragile*; ni d'un roseau, qu'il est *fragile*, aussi bien qu'il est *frêle*. On ne dit point d'une feuille de papier ni d'un taffetas, que ce sont des corps *frêles* ou *fragiles*, parce qu'ils n'ont ni raideur ni élasticité, et qu'on les plie comme on veut, sans les rompre.

FREYA, *ou* FRIGGA. (*Hist. anc.* ou *Mythol.*) C'était une des principales divinités des anciens Saxons, l'épouse de Wodan, et la conservatrice de la liberté publique. Elle était représentée sous la forme d'une femme nue, couronnée de myrte, une flamme allumée sur le sein, un globe dans la main droite, trois pommes d'or dans sa gauche, et les Grâces à la suite sur un char attelé de cygnes : c'est ainsi qu'on l'a trouvée à Magdebourg, où Drusus Néron introduisit son culte. On prétend que c'est de *Freya* que vient le *Freytag* des Allemands, le *dies Veneris* des Latins, notre vendredi : d'où l'on a conclu que la *Freya* des Germains était aussi la Vénus des Latins. Mais com-

ment arrive-t-il que des peuples tels que les Germains, les Latins, les Syriens, les Grecs, aient, antérieurement à toute liaison connue par l'histoire, adoré des dieux communs? Ces vestiges de ressemblance dans les mœurs, les idiomes, les opinions, les préjugés, les superstitions des peuples, doivent déterminer les savants à étudier l'histoire des siècles anciens, d'après ces monuments, les seuls que le temps ne peut entièrement abolir.

FRIVOLITÉ, s. f. (*Morale.*) Elle est dans les objets, elle est dans les hommes. Les objets sont *frivoles*, quand ils n'ont pas nécessairement rapport au bonheur et à la perfection de notre être. Les hommes sont *frivoles*, quand ils s'occupent sérieusement des objets *frivoles*, ou quand ils traitent légèrement les objets sérieux. On est *frivole*, parce qu'on n'a pas assez d'étendue et de justesse dans l'esprit pour mesurer le prix des choses, du temps et de son existence. On est *frivole* par vanité, lorsqu'on veut plaire dans le monde, où on est emporté par l'exemple et par l'usage; lorsqu'on adopte par faiblesse les goûts et les idées du grand nombre; lorsqu'en imitant et en répétant, on croit sentir et penser. On est *frivole*, lorsqu'on est sans passions et sans vertus : alors, pour se délivrer de l'ennui de chaque jour, on se livre chaque jour à quelque amusement qui cesse bientôt d'en être un; on se recherche sur les fantaisies; on est avide de nouveaux objets, autour desquels l'es-

prit vole sans méditer, sans s'éclairer; le cœur reste vide au milieu des spectacles, de la philosophie, des maîtresses, des affaires, des beaux-arts, des magots, des soupers, des amusements, des faux devoirs, des dissertations, des bons mots, et quelquefois des belles actions. Si la *frivolité* pouvait exister long-temps avec de vrais talents et l'amour des vertus, elle détruirait l'un et l'autre; l'homme honnête et sensé se trouverait précipité dans l'ineptie et dans la dépravation. Il y aura toujours pour tous les hommes un remède contre la *frivolité;* l'étude de leurs devoirs comme hommes et comme citoyens.

FUGITIF, (*Gram.*) qui s'enfuit, qui s'échappe; il se prend adjectivement dans cette phrase, *des circonstances fugitives ;* substantivement dans celle-ci, *un fugitif.* Il se dit aujourd'hui de tout homme qui s'est éloigné de sa patrie, où il n'était pas en sûreté, pour quelque cause que ce fût; il se disait anciennement d'un esclave qui s'enfuyait. Si les fugitivains le ramenaient, son maître était autorisé par la loi, ou à le faire marquer d'un fer rouge, ou à l'enfermer dans la prison publique, ou à le condamner au moulin, ou à lui couper les muscles des jambes, ou même à lui ôter la vie. Si l'on vendait un esclave, et qu'il fût sujet à s'enfuir, il paraît par un endroit d'Horace, qu'on était obligé d'en avertir.

FUGITIVES (Pièces); *Littérat.* On appelle

pièces fugitives, tous ces petits ouvrages sérieux ou légers qui s'échappent de la plume et du portefeuille d'un auteur, en différentes circonstances de sa vie, dont le public jouit d'abord en manuscrit, qui se perdent quelquefois, ou qui, recueillis tantôt par l'avarice, tantôt par le bon goût, font ou l'honneur ou la honte de celui qui les a composés. Rien ne peint si bien et la vie et le caractère d'un auteur, que ses *pièces fugitives* : c'est là que se montre l'homme triste ou gai, pesant ou léger, tendre ou sévère, sage ou libertin, méchant ou bon, heureux ou malheureux. On y voit quelquefois toutes ces nuances se succéder, tant les circonstances qui nous inspirent sont diverses.

FULGURITE, *fulguritum*. (*Hist. anc.*) C'est ainsi que les Latins appelaient les lieux ou les objets frappés de la foudre, *quasi fulgure ictum*. Ils étaient sacrés par accident : on ne pouvait plus les employer à des usages profanes. On y élevait un autel sur lequel on sacrifiait des brebis de deux ans, ce qui faisait encore appeler le lieu frappé de la foudre, du nom de *bidental*. Les Grecs plaçaient sur cet autel une urne ouverte dans laquelle ils renfermaient les restes des choses que la foudre avait noircies ou brûlées; coutume que les Romains adoptèrent : les augures étaient chargés de cette fonction. Quant à la purification des arbres foudroyés, elle était commise à des hommes particuliers, connus sous le nom de *strufertarii*. On

ne brûlait point à l'ordinaire les corps de ceux qui avaient péri par la foudre. La loi de Numa ordonnait qu'ils fussent enterrés sur le lieu même de l'accident : fouler aux pieds leur sépulture, était sinon un crime, du moins un acte irréligieux pour lequel il y avait des expiations et lustrations prescrites.

FUNESTE, adj. (*Gram.*) qui porte malheur; comme on voit dans ces exemples, une guerre *funeste*, un conseil *funeste*; il signifie aussi *qui menace d'un malheur*, ou *qui l'annonce*, ainsi que dans cette phrase, *il a quelque chose de funeste dans le regard*. On appelle *jours funestes* ceux qui sont marqués de quelques grands malheurs; les hommes redoutent le retour de ces jours comme s'ils devaient ramener avec eux les mêmes malheurs. Mais s'ils connaissaient mieux l'histoire du monde, ils ne trouveraient peut-être pas dans tout le cours d'une année, un seul moment qui ne fût marqué par plusieurs grands accidents, et ils s'accorderaient à ne regarder aucun jour ou à regarder tous les jours comme *funestes*.

FUREUR, s. f. (*Gram. et Morale.*) Il se dit au singulier des passions violentes : c'en est le degré extrême; *il aime à la fureur*. Mais il est propre à la colère. Au pluriel, l'acception du terme change un peu. Il paraît marquer plutôt les effets de la passion que son degré; exemple, *les fureurs de la jalousie*, *les fureurs d'Oreste*. On dit, par

métaphore, que *la mer entre en fureur;* c'est lorsqu'on voit ses eaux s'agiter, se gonfler, et qu'on les entend mugir au loin. Quand on dit *la fureur des vents,* on les regarde comme des êtres animés et violents. Il y a une *fureur* particulière qu'on appelle *fureur poétique;* c'est l'enthousiasme. Il semble que l'artiste devrait concevoir cette *fureur* avec d'autant plus de force et de facilité, que son génie est moins contraint par les règles. Cela supposé, l'homme de génie qui converse, deviendrait plus aisément enthousiaste que l'orateur qui écrit, et celui-ci plus aisément encore que le poète qui compose. Le musicien qui tient un instrument, et qui le fait résonner sous ses doigts, serait plus voisin de cette espèce d'ivresse, que le peintre qui est devant une toile muette. Mais l'enthousiasme n'appartient pas également à tous ces genres, et c'est la raison pour laquelle la chose n'est pas comme on croirait d'abord qu'elle doit être. Il est plus essentiel au musicien d'être enthousiaste, qu'au poète, au poète qu'au peintre, au peintre qu'à l'orateur, et à l'orateur qu'à l'homme qui converse. L'homme qui converse ne doit pas être froid, mais il doit être tranquille.

FUTILE, adj. (*Gram.*) qui n'est d'aucune importance. Il se dit des choses et des personnes. Un raisonnement est *futile,* lorsqu'il est fondé sur des faits minutieux, ou sur des suppositions vagues. Un objet est *futile* lorsqu'il ne vaut pas le moindre

des soins qu'on pourrait prendre, ou pour l'acquérir, ou pour le conserver. C'est dans le même sens qu'on dit d'un homme qu'*il est futile*. Une *futilité*, c'est une chose de nulle valeur. *Voyez* l'article suivant.

FUTILE. (*Antiq.*) Vase à large orifice et à fond très-étroit, dont on faisait usage dans le culte de Vesta. Comme c'était une faute que de placer à terre l'eau qui y était destinée, on termina en pointe les vases qui devaient la contenir : d'où l'on voit l'origine de l'adjectif *futilis*. *Homme futile*, c'est-à-dire homme qui ne peut rien retenir, qui a la bouche large et peu de fond, et qu'il ne faut point quitter, si l'on ne veut pas qu'il répande ce qu'on lui a confié. Le *futile* fut aussi une coupe que portaient à leurs mains les vierges qui entouraient le flamen dans ses fonctions sacerdotales, les femmes qui étaient au service des vestales, et les jeunes enfants qui assistaient le flamen à l'autel, et qu'on appelait *camilles*. Les Romains allaient chercher à la fontaine de Juturne, l'eau dont ils remplissaient les *futiles*. Cette eau guérissait les malades qui en buvaient, ainsi que l'assure Varron, auteur grave.

FUTURITION, s. f. (*Terme de théologie.*) Il se dit d'un effet dont on considère l'événement à venir, relativement à la prescience de Dieu, qui voyait en lui-même ou dans les choses cet événement avant qu'il fût. Cette *futurition* a fait dire bien des

sottises. Les uns ont prétendu que Dieu voyait les actions libres des hommes, avant que d'avoir formé aucun décret sur leur *futurition* : d'autres ont prétendu le contraire; et voilà les questions importantes qui ont allumé entre les chrétiens la fureur de la haine, et toutes les suites sanglantes de cette fureur.

G.

GAILLARD, adj. Ce mot diffère beaucoup de *gai*. Il présente l'idée de la gaîté jointe à celle de la bouffonnerie, ou même de la duplicité dans la personne, de la licence dans la chose; *c'est un gaillard, ce conte est un peu gaillard* : il se dit aussi quelquefois de cette espèce d'*hilarité* ou de galanterie libertine qu'inspire la pointe du vin : *il était assez gaillard sur la fin du repas*. Il est peu d'usage; et les occasions où il puisse être employé avec goût sont rares. On dit très-bien *il a le propos gai*, et familièrement *il avait le propos gaillard*. Un propos *gaillard* est toujours gai; un propos gai n'est pas toujours *gaillard*. On peut avoir à une grille de religieuses le propos gai : si le propos *gaillard* s'y trouvait, il y serait déplacé.

GALANTERIE, s. f. (*Morale.*) On peut considérer ce mot sous deux acceptions générales; 1°. C'est dans les hommes une attention marquée à dire aux femmes, d'une manière fine et délicate, des choses qui leur plaisent, et qui leur donnent

bonne opinion d'elles et de nous. Cet art qui pourrait les rendre meilleures et les consoler, ne sert que trop souvent à les corrompre.

On dit que tous les hommes de la cour sont polis; en supposant que cela soit vrai, il ne l'est pas que tous soient galants.

L'usage du monde peut donner la politesse commune; mais la nature donne seule ce caractère séduisant et dangereux, qui rend un homme galant, ou qui le dispose à le devenir.

On a prétendu que la *galanterie* était le léger, le délicat, le perpétuel mensonge de l'amour. Mais peut-être l'amour ne dure-t-il que par les secours que la *galanterie* lui prête : serait-ce parce qu'elle n'a plus lieu entre les époux, que l'amour cesse ?

L'amour malheureux exclut la *galanterie*; les idées qu'elle inspire demandent de la liberté d'esprit; et c'est le bonheur qui la donne.

Les hommes véritablement galants sont devenus rares; ils semblent avoir été remplacés par une espèce d'hommes avantageux, qui ne mettant que de l'affectation dans ce qu'ils font, parce qu'ils n'ont point de grâces, et que du jargon dans ce qu'ils disent, parce qu'ils n'ont point d'esprit, ont substitué l'ennui de la fadeur aux charmes de la *galanterie*.

Chez les sauvages, qui n'ont point de gouvernement réglé, et qui vivent presque sans être vê-

tus, l'amour n'est qu'un besoin. Dans un État où tout est esclave, il n'y a point de *galanterie*, parce que les hommes y sont sans liberté et les femmes sans empire. Chez un peuple libre, on trouvera de grandes vertus, mais une politesse rude et grossière : un courtisan de la cour d'Auguste serait un homme bien singulier pour une de nos cours modernes. Dans un gouvernement où un seul est chargé des affaires de tous, le citoyen oisif placé dans une situation qu'il ne saurait changer, pensera du moins à la rendre supportable; et de cette nécessité commune naîtra une société plus étendue; les femmes y auront plus de liberté; les hommes se feront une habitude de leur plaire; et l'on verra se former peu à peu un art qui sera l'art de la *galanterie* : alors la *galanterie* répandra une teinte générale sur les mœurs de la nation et sur ses productions en tout genre; elles y perdront de la grandeur et de la force, mais elles y gagneront de la douceur, et je ne sais quel agrément original que les autres peuples tâcheront d'imiter, et qui leur donnera un air gauche et ridicule.

Il y a des hommes dont les mœurs ont tenu toujours plus à des systèmes particuliers qu'à la conduite générale; ce sont les philosophes : on leur a reproché de n'être pas galants; et il faut avouer qu'il était difficile que la *galanterie* s'alliât chez eux avec l'idée sévère qu'ils ont de la vérité.

Cependant le philosophe a quelquefois cet avan-

tage sur l'homme du monde, que s'il lui échappe un mot qui soit vraiment galant, le contraste du mot avec le caractère de la personne, le fait sortir et le rend d'autant plus flatteur.

2°. La *galanterie*, considérée comme un vice du cœur, n'est que le libertinage auquel on a donné un nom honnête. En général, les peuples ne manquent guère de masquer les vices communs par des dénominations honnêtes.

GEHENNE, s. f. (*Théolog.*) Terme de l'Écriture qui a fort exercé les critiques; il vient de l'hébreu *gehinnon*, c'est-à-dire *la vallée de Hinnon* : cette vallée était dans le voisinage de Jérusalem, et il y avait un lieu appelé *tophet*, où des Juifs allaient sacrifier à Moloch leurs enfants, qu'on faisait passer par le feu. Pour jeter de l'horreur sur ce lieu et sur cette superstition, le roi Josias en fit un cloaque où l'on portait les immondices de la ville et les cadavres auxquels on n'accordait point de sépulture; et pour consumer l'amas de ces matières infectes, on y entretenait un feu continuel. Ainsi en rapportant au mot *gehenne* toutes ces idées, il signifierait une *caverne* remplie de matières viles et méprisables, consumées par un feu qui ne s'éteint point, et, par une métaphore assez légère, on l'aurait employé à désigner le lieu où les damnés seront détenus.

GÉNIE. (*Philosophie et littér.*) L'étendue de l'esprit, la force de l'imagination, et l'activité de

l'ame, voilà le *génie*. De la manière dont on reçoit ses idées dépend celle dont on se les rappelle. L'homme jeté dans l'univers reçoit avec des sensations plus ou moins vives, les idées de tous les êtres. La plupart des hommes n'éprouvent de sensations vives que par l'impression des objets qui ont un rapport immédiat à leurs besoins, à leur goût, etc. Tout ce qui est étranger à leurs passions, tout ce qui est sans analogie à leur manière d'exister, ou n'est point aperçu par eux, ou n'en est vu qu'un instant sans être senti, et pour être à jamais oublié.

L'homme de *génie* est celui dont l'ame plus étendue frappée par les sensations de tous les êtres, intéressée à tout ce qui est dans la nature, ne reçoit pas une idée qu'elle n'éveille un sentiment; tout l'anime et tout s'y conserve.

Lorsque l'ame a été affectée par l'objet même, elle l'est encore par le souvenir; mais dans l'homme de *génie*, l'imagination va plus loin : il se rappelle des idées avec un sentiment plus vif qu'il ne les a reçues, parce qu'à ces idées mille autres se lient, plus propres à faire naître le sentiment.

Le *génie* entouré des objets dont il s'occupe ne se souvient pas, il voit; il ne se borne pas à voir, il est ému : dans le silence et l'obscurité du cabinet, il jouit de cette campagne riante et féconde; il est glacé par le sifflement des vents; il est brûlé par le soleil, il est effrayé des tempêtes. L'ame se plaît

souvent dans ces affections momentanées; elles lui donnent un plaisir qui lui est précieux; elle se livre à tout ce qui peut l'augmenter; elle voudrait par des couleurs vraies, par des traits ineffaçables, donner un corps aux fantômes qui sont son ouvrage, qui la transportent ou qui l'amusent.

Veut-elle peindre quelques-uns de ces objets qui viennent l'agiter, tantôt les êtres se dépouillent de leurs imperfections; il ne se place dans ses tableaux que le sublime, l'agréable; alors le *génie* peint en beau: tantôt elle ne voit dans les événements les plus tragiques que les circonstances les plus terribles; et le *génie* répand dans ce moment les couleurs les plus sombres, les expressions énergiques de la plainte et de la douleur; il anime la matière, il colore la pensée: dans la chaleur de l'enthousiasme, il ne dispose ni de la nature ni de la suite de ses idées; il est transporté dans la situation des personnages qu'il fait agir; il a pris leur caractère: s'il éprouve dans le plus haut degré les passions héroïques, telles que la confiance d'une grande ame que le sentiment de ses forces élève au-dessus de tout danger, telles que l'amour de la patrie porté jusqu'à l'oubli de soi-même, il produit le sublime, le *moi* de Médée, le *qu'il mourût* du vieil Horace, le *je suis consul de Rome* de Brutus: transporté par d'autres passions, il fait dire à Hermione, *qui te l'a dit?* à Orosmane, *j'étais aimé;* à Thieste, *je reconnais mon frère.*

Cette force de l'enthousiasme inspire le mot propre quand il a de l'énergie ; souvent elle le fait sacrifier à des figures hardies ; elle inspire l'harmonie imitative, les images de toute espèce, les signes les plus sensibles, et les sons imitateurs, comme les mots qui caractérisent.

L'imagination prend des formes différentes ; elle les emprunte des différentes qualités qui forment le caractère de l'ame. Quelques passions, la diversité des circonstances, certaines qualités de l'esprit, donnent un tour particulier à l'imagination ; elle ne se rappelle pas avec sentiment toutes ses idées, parce qu'il n'y a pas toujours des rapports entre elle et les êtres.

Le *génie* n'est pas toujours *génie* ; quelquefois il est plus aimable que sublime ; il sent et peint moins dans les objets le beau que le gracieux ; il éprouve et fait moins éprouver des transports qu'une douce émotion.

Quelquefois dans l'homme de *génie* l'imagination est gaie ; elle s'occupe des légères imperfections des hommes, des fautes et des folies ordinaires ; le contraire de l'ordre n'est pour elle que ridicule, mais d'une manière si nouvelle, qu'il semble que ce soit le coup d'œil de l'homme de *génie* qui ait mis dans l'objet le ridicule qu'il ne fait qu'y découvrir : l'imagination gaie d'un *génie* étendu agrandit le champ du ridicule ; et tandis que le vulgaire le voit et le sent dans ce qui choque les usages

établis, le *génie* le découvre et le sent dans ce qui blesse l'ordre universel.

Le goût est souvent séparé du *génie*. Le *génie* est un pur don de la nature; ce qu'il produit est l'ouvrage d'un moment; le goût est l'ouvrage de l'étude et du temps; il tient à la connaissance d'une multitude de règles ou établies ou supposées; il fait produire des beautés qui ne sont que de convention. Pour qu'une chose soit belle selon les règles du goût, il faut qu'elle soit élégante, finie, travaillée sans le paraître: pour être de *génie*, il faut quelquefois qu'elle soit négligée; qu'elle ait l'air irrégulier, escarpé, sauvage. Le sublime et le *génie* brillent dans Shakspeare comme des éclairs dans une longue nuit, et Racine est toujours beau: Homère est plein de *génie*, et Virgile d'élégance.

Les règles et les lois du goût donneraient des entraves au *génie*; il les brise pour voler au sublime, au pathétique, au grand. L'amour de ce beau éternel qui caractérise la nature; la passion de conformer ses tableaux à je ne sais quel modèle qu'il a créé, et d'après lequel il a les idées et les sentiments du beau, sont le goût de l'homme de *génie*. Le besoin d'exprimer les passions qui l'agitent, est continuellement gêné par la grammaire et par l'usage: souvent l'idiome dans lequel il écrit se refuse à l'expression d'une image qui serait sublime dans un autre idiome. Homère ne pouvait trouver dans un seul dialecte les expressions nécessaires à

son *génie*; Milton viole à chaque instant les règles de sa langue, et va chercher des expressions énergiques dans trois ou quatre idiomes différents. Enfin la force et l'abondance, je ne sais quelle rudesse, l'irrégularité, le sublime, le pathétique, voilà dans les arts le caractère du *génie*; il ne touche pas faiblement, il ne plaît pas sans étonner, il étonne encore par ses fautes.

Dans la philosophie, où il faut peut-être toujours une attention scrupuleuse, une timidité, une habitude de réflexion, qui ne s'accordent guère avec la chaleur de l'imagination, et moins encore avec la confiance que donne le *génie*, sa marche est distinguée comme dans les arts; il y répand fréquemment de brillantes erreurs; il y a quelquefois de grands succès. Il faut, dans la philosophie, chercher le vrai avec ardeur, et l'espérer avec patience. Il faut des hommes qui puissent disposer de l'ordre et de la suite de leurs idées, en suivre la chaîne pour conclure, ou l'interrompre pour douter : il faut de la recherche, de la discussion, de la lenteur; et on n'a ces qualités ni dans le tumulte des passions, ni avec les fougues de l'imagination. Elles sont le partage de l'esprit étendu, maître de lui-même, qui ne reçoit point une perception sans la comparer avec une perception; qui cherche ce que divers objets ont de commun, et ce qui les distingue entre eux; qui, pour rapprocher des idées éloignées, fait parcourir pas à

pas un long intervalle; qui, pour saisir les liaisons singulières, délicates, fugitives de quelques idées voisines, ou leur opposition et leur contraste, sait tirer un objet particulier de la foule des objets de même espèce ou d'espèce différente; poser le microscope sur un point imperceptible, et ne croit avoir bien vu qu'après avoir regardé long-temps. Ce sont ces hommes qui vont, d'observations en observations, à de justes conséquences, et ne trouvent que des analogies naturelles : la curiosité est leur mobile, l'amour du vrai est leur passion; le desir de le découvrir est en eux une volonté permanente qui les anime sans les échauffer, et qui conduit leur marche que l'expérience doit assurer.

Le *génie* est frappé de tout, et dès qu'il n'est point livré à ses pensées et subjugué par l'enthousiasme, il étudie, pour ainsi dire, sans s'en apercevoir; il est forcé, par les impressions que les objets font sur lui, à s'enrichir sans cesse de connaissances qui ne lui ont rien coûté; il jette sur la nature des coups d'œil généraux et perce ses abîmes. Il recueille dans son sein des germes qui y entrent imperceptiblement, et qui produisent dans le temps des effets si surprenants, qu'il est lui-même tenté de se croire inspiré : il a pourtant le goût de l'observation; mais il observe rapidement un grand espace, une multitude d'êtres.

Le mouvement, qui est son état naturel, est

quelquefois si doux, qu'à peine il l'aperçoit; mais le plus souvent ce mouvement excite des tempêtes, et le *génie* est plutôt emporté par un torrent d'idées, qu'il ne suit librement de tranquilles réflexions. Dans l'homme que l'imagination domine, les idées se lient par les circonstances et par le sentiment : il ne voit souvent des idées abstraites que dans leur rapport avec les idées sensibles. Il donne aux abstractions une existence indépendante de l'esprit qui les a faites; il réalise ses fantômes, son enthousiasme augmente au spectacle de ses créations, c'est-à-dire de ses nouvelles combinaisons, seules créations de l'homme; emporté par la foule de ses pensées, livré à la facilité de les combiner, forcé de produire, il trouve mille preuves spécieuses, et ne peut s'assurer d'une seule; il construit des édifices hardis que la raison n'oserait habiter, et qui lui plaisent par leurs proportions et non par leur solidité; il admire ses systèmes comme il admirerait le plan d'un poème; et il les adopte comme beaux, en croyant les aimer comme vrais.

Le vrai ou le faux, dans les productions philosophiques, ne sont point les caractères distinctifs du *génie*.

Il y a bien peu d'erreurs dans Locke, et trop peu de vérités dans mylord Shaftesbury : le premier cependant n'est qu'un esprit étendu, pénétrant, et juste; et le second est un *génie* du pre-

mier ordre. Locke a vu ; Shaftesbury a créé, construit, édifié : nous devons à Locke de grandes vérités froidement aperçues, méthodiquement suivies, sèchement annoncées ; et à Shaftesbury des systèmes brillants souvent peu fondés, pleins pourtant de vérités sublimes ; et dans ses moments d'erreur, il plaît et persuade encore par les charmes de son éloquence.

Le *génie* hâte cependant les progrès de la philosophie par les découvertes les plus heureuses et les moins attendues : il s'élève d'un vol d'aigle vers une vérité lumineuse, source de mille vérités auxquelles parviendra dans la suite en rampant la foule timide des sages observateurs. Mais à côté de cette vérité lumineuse, il placera les ouvrages de son imagination : incapable de marcher dans la carrière, et de parcourir successivement les intervalles, il part d'un point et s'élance vers le but ; il tire un principe fécond des ténèbres ; il est rare qu'il suive la chaîne des conséquences ; il est *primo-sautier*, pour me servir de l'expression de Montaigne. Il imagine plus qu'il n'a vu ; il produit plus qu'il ne découvre ; il entraîne plus qu'il ne conduit : il anima les Platon, les Descartes, les Mallebranche, les Bacon, les Leibnitz ; et selon le plus ou le moins que l'imagination domina dans ces grands hommes, il fit éclore des systèmes brillants, ou découvrir de grandes vérités.

Dans les sciences immenses et non encore ap-

profondies du gouvernement, le *génie* a son caractère et ses effets aussi faciles à reconnaître que dans les arts et dans la philosophie : mais je doute que le *génie*, qui a si souvent pénétré de quelle manière les hommes dans certains temps devaient être conduits, soit lui-même propre à les conduire. Certaines qualités de l'esprit, comme certaines qualités du cœur, tiennent à d'autres, en excluent d'autres. Tout dans les plus grands hommes annonce des inconvénients ou des bornes.

Le sang-froid, cette qualité si nécessaire à ceux qui gouvernent, sans lequel on ferait rarement une application juste des moyens aux circonstances, sans lequel on serait sujet aux inconséquences, sans lequel on manquerait de la présence d'esprit; le sang-froid qui soumet l'activité de l'ame à la raison, et qui préserve, dans tous les événements, de la crainte, de l'ivresse, de la précipitation, n'est-il pas une qualité qui ne peut exister dans les hommes que l'imagination maîtrise? cette qualité n'est-elle pas absolument opposée au *génie?* Il a sa source dans une extrême sensibilité, qui le rend susceptibile d'une foule d'impressions nouvelles par lesquelles il peut être détourné du dessein principal, contraint de manquer au secret, de sortir des lois de la raison, et de perdre, par l'inégalité de la conduite, l'ascendant qu'il aurait pris par la supériorité des lumières. Les hommes de *génie* forcés de sentir,

décidés par leurs goûts, par leurs répugnances, distraits par mille objets, devinant trop, prevoyant peu, portant à l'excès leurs desirs, leurs espérances, ajoutant ou retranchant sans cesse à la réalité des êtres, me paraissent plus faits pour renverser ou pour fonder les États, que pour les maintenir, et pour rétablir l'ordre, que pour le suivre.

Le *génie* dans les affaires n'est pas plus captivé par les circonstances, par les lois et par les usages, qu'il ne l'est dans les beaux-arts par les règles du goût, et dans la philosophie par la méthode. Il y a des moments où il sauve sa patrie qu'il perdrait dans la suite, s'il y conservait du pouvoir. Les systèmes sont plus dangereux en politique qu'en philosophie : l'imagination qui égare le philosophe ne lui fait faire que des erreurs; l'imagination qui égare l'homme d'État lui fait faire des fautes et le malheur des hommes.

Qu'à la guerre donc et dans le conseil le *génie*, semblable à la Divinité, parcourre d'un coup d'œil la multitude des possibles, voie le mieux et l'exécute; mais qu'il ne manie pas long-temps les affaires où il faut attention, combinaison, persévérance : qu'Alexandre et Condé soient maîtres des événements, et paraissent inspirés le jour d'une bataille, dans ces instants où manque le temps de délibérer, et où il faut que la première des pensées soit la meilleure; qu'ils décident dans

ces moments où il faut voir d'un coup d'œil les rapports d'une position et d'un mouvement avec ses forces, celles de son ennemi, et le but qu'on se propose : mais que Turenne et Marlborough leur soient préférés quand il faudra diriger les opérations d'une campagne entière.

Dans les arts, dans les sciences, dans les affaires, le *génie* semble changer la nature des choses; son caractère se répand sur tout ce qu'il touche, et ses lumières s'élançant au-delà du passé et du présent, éclairent l'avenir : il devance son siècle qui ne peut le suivre; il laisse loin de lui l'esprit qui le critique avec raison, mais qui, dans sa marche égale, ne sort jamais de l'uniformité de la nature. Il est mieux senti que connu par l'homme qui veut le définir : ce serait à lui-même à parler de lui; et cet article, que je n'aurais pas dû faire, devrait être l'ouvrage d'un de ces hommes extraordinaires[1] qui honore ce siècle, et qui, pour connaître le *génie* n'aurait eu qu'à regarder en lui-même.

GLORIEUX, adj. pris subst. (*Morale.*) C'est un caractère triste; c'est le masque de la grandeur, l'étiquette des hommes nouveaux, la ressource des hommes dégénérés, et le sceau de l'incapacité. La sottise en a fait le supplément du mérite. On suppose souvent ce caractère où il n'est pas. Ceux dans qui il est croient presque toujours

[1] M. de Voltaire, par exemple.

le voir dans les autres, et la bassesse qui rampe aux pieds de la faveur distingue rarement de l'orgueil qui méprise la fierté qui repousse le mépris. On confond aussi quelquefois la timidité avec la hauteur : elles ont, en effet, dans quelques situations, les mêmes apparences. Mais l'homme timide qui s'éloigne n'attend qu'un mot honnête pour se rapprocher, et le *glorieux* n'est occupé qu'à étendre la distance qui le sépare à ses yeux des autres hommes. Plein de lui-même, il se fait valoir par tout ce qui n'est pas lui : il n'a point cette dignité naturelle qui vient de l'habitude de commander, et qui n'exclut pas la modestie. Il a un air impérieux et contraint, qui prouve qu'il était fait pour obéir : le plus souvent son maintien est froid et grave, sa démarche est lente et mesurée, ses gestes sont rares et étudiés, tout son extérieur est composé. Il semble que son corps ait perdu la faculté de se plier. Si vous lui rendez de profonds respects, il pourra vous témoigner en particulier qu'il fait quelque cas de vous : mais si vous le retrouvez au spectacle, soyez sûr qu'il ne vous y verra pas ; il ne reconnaît en public que les gens qui peuvent, par leur rang, flatter sa vanité : sa vue est trop courte pour distinguer les autres. Faire un livre selon lui, c'est se dégrader : il serait tenté de croire que Montesquieu a dérogé par ses ouvrages. Il n'eût envié à Turenne que sa naissance : il eût reproché à Fabert son origine. Il

affecte de prendre la dernière place, pour se faire donner la première : il prend sans distraction celle d'un homme qui s'est levé pour le saluer. Il représente dans la maison d'un autre, il dit de s'asseoir à un homme qu'il ne connaît point, persuadé que c'est pour lui qu'il se tient debout; c'est lui qui disait autrefois, *un homme comme moi;* c'est lui qui dit encore aux grands, *des gens comme nous;* et à des gens simples, qui valent mieux que lui, *vous autres*. Enfin c'est lui qui a trouvé l'art de rendre la politesse même humiliante. S'il voit jamais cette faible esquisse de son caractère, n'espérez pas qu'elle le corrige; il a une vanité dont il est vain, et dispense volontiers de l'estime, pourvu qu'il reçoive des respects. Mais il obtient rarement ce qui lui est dû, en exigeant toujours plus qu'on ne lui doit. Que cet homme est loin de mériter l'éloge que faisait Térence de ses illustres amis Lœlius et Scipion! Dans la paix, dit-il, et dans la guerre, dans les affaires publiques et privées, ces grands hommes étaient occupés à faire tout le bien qui dépendait d'eux, et ils n'en étaient pas plus vains. Tel est le caractère de la véritable grandeur; pourquoi faut-il qu'il soit si rare?

GRAVE, adj. (*Morale.*) *Voyez* GRAVITÉ. Un homme *grave* n'est pas celui qui ne rit jamais, mais celui qui ne choque point, en disant, les bienséances de son état, de son âge et de son caractère : l'homme qui dit constamment la vérité par haine

du mensonge, un écrivain qui s'appuie toujours sur la raison, un prêtre et un magistrat attachés aux devoirs austères de leur profession, un citoyen obscur, mais dont les mœurs sont pures et sagement réglées, sont des personnages *graves*. Si leur conduite est éclairée et leur discours judicieux, leur témoignage et leur exemple auront toujours du poids.

L'homme sérieux est différent de l'homme *grave;* témoin don Quichotte, qui médite et raisonne gravement ses folles entreprises et ses aventures périlleuses; témoin les fanatiques qui font très-sérieusement des extravagances. Un prédicateur qui annonce des vérités terribles sous des images ridicules, ou qui explique des mystères par des comparaisons impertinentes n'est qu'un bouffon sérieux. Un ministre, un général d'armée, qui prodiguent leurs secrets, ou qui placent leur confiance inconsidérément, sont des hommes frivoles.

GRAVITÉ, s. f. (*Morale*.) La gravité, *morum gravitas*, est ce ton sérieux que l'homme accoutumé à se respecter lui-même et à apprécier la dignité, non de sa personne, mais de son être, répand sur ses actions, sur ses discours et sur son maintien. Elle est dans les mœurs, ce qu'est la basse fondamentale dans la musique, le soutien de l'harmonie. Inséparable de la vertu, dans les camps, elle est l'effet de l'honneur éprouvé; au barreau,

l'effet de l'intégrité; dans les temples, l'effet de la piété. Sur le visage de la beauté, elle annonce la pudeur ou l'innocence, et sur le front des gens en place l'incorruptibilité. La *gravité* sert de rempart à l'honnêteté publique. Aussi le vice commence par déconcerter celle-là, afin de renverser plus sûrement celle-ci. Tout ce que le libertinage d'un sexe met en œuvre pour séduire la chasteté de l'autre, un prince l'emploiera pour corrompre la probité de son peuple. S'il ôte aux affaires et aux mœurs le sérieux qui les décore, dès lors toutes les vertus perdront leur sauve-garde, et la *gravité* ne semblera qu'un masque qui rendra ridicule un homme déjà difforme. Un roi qui prend le ton railleur dans les traités publics, pèche contre la *gravité*, comme un prêtre qui plaisanterait sur la religion; et quiconque offense la *gravité*, blesse en même temps les mœurs, se manque à lui-même et à la société. Un peuple véritablement grave, quoique peu nombreux, ou fort ignorant, ne paraîtra ridicule qu'aux yeux d'un peuple frivole, et celui-ci ne sera jamais vertueux. Les descendants de ces sénateurs romains que les Gaulois prirent à la barbe, devaient un jour subjuguer les Gaules.

La *gravité* est opposée à la *frivolité*, et non à la gaieté. La *gravité* ne sied point aux grands déshonorés par eux-mêmes; mais elle peut convenir à l'homme du bas peuple qui ne se reproche rien. Aussi remarquera-t-on que les railleurs et les

plaisants de profession, plutôt que de caractère, sont ordinairement des fripons ou des libertins. La *gravité* est un ridicule dans les enfants, dans les sots, et dans les personnes avilies par des métiers infâmes. Le contraste du maintien avec l'âge, le caractère, la conduite et la profession excite alors le mépris. Lorsque la *gravité* semble demander du respect pour des objets qui ne méritent par eux-mêmes aucune sorte d'estime, elle inspire une indignation mêlée d'une pitié dédaigneuse; mais elle peut sauver une pauvreté noble et le mérite infortuné, des outrages et de l'humiliation.

L'abus de la comédie est de jeter du ridicule sur les professions les plus sérieuses, et d'ôter à des personnages importants ce masque de *gravité*, qui les défend contre l'insolence et la malignité de l'envie. Les petits-maîtres, les précieuses ridicules, et de semblables êtres inutiles et importuns à la société sont des sujets comiques. Mais les médecins, les avocats, et tous ceux qui exercent un ministère utile doivent être respectés. Il n'y a point d'inconvénients à présenter *Turcaret* sur la scène, mais il y en a peut-être à jouer le *Tartufe*. Le financier gagne à n'exciter que la risée du peuple; mais la vraie dévotion perd beaucoup au ridicule qu'on sème sur les faux dévots.

La *gravité* diffère de la décence et de la dignité, en ce que la décence renferme les égards que l'on doit au public, la dignité ceux qu'on doit à sa

place, et la *gravité* ceux qu'on se doit à soi-même.

GRECS (PHILOSOPHIE DES). Je tirerai la division de cet article de trois époques principales, sous lesquelles on peut considérer l'histoire des *Grecs*; et je rapporterai aux temps anciens, leur *philosophie fabuleuse*; au temps de la législation, leur *philosophie politique*; et au temps des écoles, leur *philosophie sectaire*.

De la philosophie fabuleuse des Grecs. Les Hébreux connaissaient ce que les chrétiens appellent *le vrai Dieu;* comme s'il y en avait de faux [1]! Les Perses étaient instruits dans le grand art de former les rois et de gouverner les hommes; les Chaldéens avaient jeté les premiers fondements de l'astronomie; les Phéniciens entendaient la navigation, et faisaient le commerce chez les nations les plus éloignées; il y avait long-temps que les Égyptiens étudiaient la nature et cultivaient les arts qui dépendent de cette étude; tous les peuples voisins de la Grèce étaient versés dans la théologie, la morale, la politique, la guerre, l'agriculture, la métallurgie, et la plupart des arts mécaniques que le besoin et l'industrie font naître parmi les hommes rassemblés dans des villes et soumis à des lois.

[1] Cette seule ligne d'un esprit juste, ferme et hardi, suffit pour faire connaître avec certitude ce que Diderot pensait du christianisme, et de tous les dogmes plus ou moins absurdes que ce monstrueux système a consacrés : elle explique les différents passages où ce philosophe semble sacrifier à l'erreur commune, et elle en donne la vraie valeur. N.

En un mot, ces contrées, que le *Grec* orgueilleux appela toujours du nom de *barbares*, étaient policées, lorsque la sienne n'était habitée que par des sauvages dispersés dans les forêts, fuyant la rencontre les uns des autres, paissant les fruits de la terre comme les animaux, retirés dans le creux des arbres, errant de lieux en lieux, et n'ayant entre eux aucune espèce de société. Du moins, c'est ainsi que les historiens même de la Grèce nous la montrent dans son origine.

Danaüs et Cécrops étaient Égyptiens; Cadmus, de Phénicie; Orphée, de Thrace. Cécrops fonda la ville d'Athènes, et fit entendre aux *Grecs*, pour la première fois, le nom redoutable de *Jupiter*; Cadmus éleva des autels dans Thèbes; et Orphée prescrivit dans toute la Grèce la manière dont les dieux voulaient être honorés. Le joug de la superstition fut le premier qu'on imposa; on fit succéder à la terreur, des impressions séduisantes; et le charme naissant des beaux-arts fut employé pour adoucir les mœurs, et disposer insensiblement les esprits à la contrainte des lois.

Mais la superstition n'entre point dans une contrée, sans y introduire à sa suite un long cortège de connaissances, les unes utiles, les autres funestes. Aussitôt qu'elle s'est montrée, les organes destinés à invoquer les dieux se dénouent; la langue se perfectionne; les premiers accents de la poésie et de la musique font retentir les airs; on voit sortir

la sculpture du fond des carrières, et l'architecture d'entre les herbes; la conscience s'éveille, et la morale naît. Au nom des dieux prononcé, l'univers prend une face nouvelle; l'air, la terre et les eaux se peuplent d'un nouvel ordre d'êtres; et le cœur de l'homme s'émeut d'un sentiment nouveau.

Les premiers législateurs de la Grèce ne proposèrent pas à ces peuples des doctrines abstraites et sèches; des esprits hébétés ne s'en seraient point occupés : ils parlèrent aux sens et à l'imagination; ils amusèrent par des cérémonies voluptueuses et gaies : le spectacle des danses et des jeux avait attiré des hommes féroces du haut de leurs montagnes, du fond de leurs antres; on les fixa dans la plaine, en les y entretenant de fables, de représentations et d'images. A mesure que les phénomènes de la nature les plus frappants se succédèrent, on y attacha l'existence des dieux; et Strabon croit que cette méthode était la seule qui pût réussir. *Fieri non potest*, dit cet auteur, *ut mulierum, et promiscuæ turbæ multitudo philosophica oratione ducatur, exciteturque ad religionem, pietatem et fidem : sed superstitione præterea ad hoc opus est, quæ incuti sine fabularum portentis nequit. Etenim fulmen, ægis, tridens, faces, anguis, hastæque deorum thyrsis infixæ, fabulæ sunt, atque tota theologia prisca. Hæc autem recepta fuerunt a civitatum auctoribus, quibus, veluti*

larvis, insipientium animos terrerent. Nous ajouterons que l'usage des peuples policés, et voisins de la Grèce, était d'envelopper leurs connaissances sous le voile du symbole et de l'allégorie; et qu'il était naturel aux premiers législateurs des *Grecs*, de communiquer leurs doctrines, ainsi qu'ils les avaient reçues.

Mais un avantage particulier aux peuples de la Grèce, c'est que la superstition n'étouffa point en eux le sentiment de la liberté, et qu'ils conservèrent, sous l'autorité des prêtres et des magistrats, une façon de penser hardie qui les caractérise dans tous les temps.

Une des premières conséquences de ce qui précède, c'est que la mythologie des *Grecs* est un chaos d'idées, et non pas un système; une marqueterie d'une infinité de pièces de rapport qu'il est impossible de séparer : et comment y réussirait-on? Nous ne connaissons pas la vie, les mœurs, les idées, les préjugés des premiers habitants de la Grèce : nous aurions là-dessus toutes les lumières qui nous manquent, qu'il nous resterait à desirer une histoire exacte de la philosophie des peuples voisins; et cette histoire nous aurait été transmise, que le triage des superstitions *grecques* d'avec les superstitions barbares serait peut-être encore au-dessus des forces de l'esprit humain.

Dans les temps anciens, les législateurs étaient

philosophes et poètes : la reconnaissance et l'imbécillité mettaient tour à tour les hommes au rang des dieux ; et qu'on devine, après cela, ce que devint la vérité déjà déguisée, lorsqu'elle eut été abandonnée, pendant des siècles, à ceux dont le talent est de feindre, et dont le but est d'étonner.

Dans la suite fallut-il encourager les peuples à quelque entreprise, les consoler d'un mauvais succès, changer un usage, introduire une loi, ou l'on s'autorisa des fables anciennes, en les défigurant, ou l'on en imagina de nouvelles..

D'ailleurs, l'emblême et l'allégorie ont cela de commode, que la sagacité de l'esprit, ou le libertinage de l'imagination peut les appliquer à mille choses diverses ; mais, à travers ces applications, que devient le sens véritable ? Il s'altère de plus en plus ; bientôt une fable a une infinité de sens différents ; et celui qui paraît à la fin le plus ingénieux est le seul qui reste.

Il ne faut donc pas espérer qu'un bon esprit puisse se contenter de ce que nous avons à dire de la philosophie fabuleuse des *Grecs*.

Le nom de Prométhée, fils de Japhet, est le premier qui s'offre dans cette histoire. Prométhée sépare de la matière ses éléments, et en compose l'homme en qui les forces, l'action et les mœurs sont variées selon la combinaison diverse des éléments ; mais Jupiter, que Prométhée avait oublié dans ses sacrifices, le prive du feu qui devait ani-

mer l'ouvrage. Prométhée, conduit par Minerve, monte aux cieux, accroche le *Ferula* à une des roues du char du soleil, en reçoit le feu dans sa tige creuse, et le rapporte sur la terre. Pour punir sa témérité, Jupiter forme la femme, connue dans la fable sous le nom de *Pandore;* lui donne un vase qui renfermait tous les maux qui pouvaient désoler la race des hommes, et la dépêche à Prométhée. Prométhée renvoie Pandore et sa boîte fatale; et le dieu, trompé dans son attente, ordonne à Mercure de se saisir de Prométhée, de le conduire sur le Caucase, et de l'enchaîner dans le fond d'une caverne, où un vautour affamé déchirera son foie toujours renaissant; ce qui fut exécuté. Hercule, dans la suite, délivra Prométhée. Combien cette fable n'a-t-elle pas de variantes, et en combien de manières ne l'a-t-on pas expliquée!

Selon quelques-uns, il n'y eut jamais de Prométhée. Ce personnage symbolique représente le génie audacieux de la race humaine.

D'autres ne disconviennent pas qu'il n'y ait eu un Prométhée; mais dans la fureur de rapporter toute la mythologie des païens aux traditions des Hébreux, il faut voir comme ils se tourmentent pour faire de Prométhée, Adam, Moïse ou Noé.

Il y en a qui prétendent que ce Prométhée fut un roi des Scythes, que ses sujets jetèrent dans les fers, pour n'avoir point obvié aux inondations

d'un fleuve qui dévastait leurs campagnes. Ils ajoutent qu'Hercule détourna le fleuve dans la mer, et délivra Prométhée.

En voici qui interprètent cette fable bien autrement. L'Égypte, disent ils, eut un roi fameux qu'elle mit au rang des dieux pour les grandes découvertes d'un de ses sujets. C'était dans les temps de la fable, comme aux temps de l'histoire ; les sujets méritaient des statues, et c'était au souverain qu'on les élevait. Ce roi fut Osiris, et celui qui fit les découvertes fut Hermès. Osiris eut deux ministres, Mercure et Prométhée ; il avait confié à tous les deux les découvertes d'Hermès. Mais Prométhée se sauva, et porta dans la Grèce les secrets de l'État. Osiris en fut indigné ; il chargea Mercure du soin de sa vengeance. Mercure tendit des embûches à Prométhée, le surprit et le jeta dans le fond d'un cachot, d'où il ne sortit que par la faveur de quelque homme puissant.

Pour moi, je suis de l'avis de ceux qui ne voient dans cet ancien législateur de la Grèce, qu'un bienfaiteur de ses habitants sauvages qu'il tira de la barbarie dans laquelle ils étaient plongés, et qui leur fit luire les premiers rayons de la lumière des sciences et des arts ; et ce vautour, qui le dévore sans relâche, n'est qu'un emblème de la méditation profonde et de la solitude. C'est ainsi qu'on a cherché à tirer la vérité des fables ; mais la multitude des explications montre seulement combien

elles sont incertaines. Il y a une broderie poétique tellement unie avec le fond, qu'il est impossible de l'en séparer sans déchirer l'étoffe.

Cependant, en considérant attentivement tout ce système, on reste convaincu qu'il sert en général d'enveloppe, tantôt à des faits historiques, tantôt à des découvertes scientifiques, et que Cicéron avait raison de dire que Prométhée ne serait point attaché au Caucase, et que Céphée n'aurait point été transporté dans les cieux, avec sa femme, son fils et son gendre, s'ils n'avaient mérité, par quelques actions éclatantes, que la fable s'emparât de leurs noms.

Linus succéda à Prométhée; il fut théologien, philosophe, poète et musicien : il inventa l'art de filer les intestins des animaux; et il en fit des cordes sonores, qu'il substitua sur la lyre au fil de lin dont elle était montée. On dit qu'Apollon, jaloux de cette découverte, le tua. Il passe pour l'inventeur du vers lyrique; il chanta le cours de la lune et du soleil, la formation du monde, et l'histoire des dieux; il écrivit des plantes et des animaux; il eut pour disciples Hercule, Thamiris et Orphée. Le premier fut un esprit lourd, qui n'aimait pas le châtiment, et qui le méritait souvent. Quelques auteurs accusent ce disciple brutal d'avoir tué son maître.

Orphée, disciple de Linus, fut aussi célèbre chez les *Grecs* que Zoroastre chez les Chaldéens

et les Perses, Buddas chez les Indiens, et Thoot ou Hermès chez les Égyptiens; ce qui n'a pas empêché Aristote et Cicéron de prétendre qu'il n'y a jamais eu d'Orphée. Voici le passage d'Aristote, nous le rapportons pour sa singularité. Les épicuriens prouvaient l'existence des dieux par les idées qu'ils s'en faisaient; et Aristote leur répondait : *Et je me fais bien une idée d'Orphée, personnage qui n'a jamais existé.* Mais toute l'antiquité réclame contre Aristote et Cicéron.

La fable lui donne Apollon pour père, et Calliope pour mère; et l'histoire le fait contemporain de Josué : il passe de la Thrace, sa patrie, dans l'Égypte, où il s'instruit de la philosophie, de la théologie, de l'astrologie, de la médecine, de la musique et de la poésie. Il vient d'Égypte en Grèce, où il est honoré des peuples; et comment ne l'aurait-il pas été; prêtre et médecin, c'est-à-dire homme, se donnant pour savoir écarter les maladies par l'entremise des dieux, et y apporter remède quand on en est affligé?

Orphée eut le sort de tous les personnages célèbres dans les temps où l'on n'écrivait point l'histoire. Les noms abandonnés à la tradition étaient bientôt oubliés ou confondus; et l'on attribuait à un seul homme tout ce qui s'était fait de mémorable pendant un grand nombre de siècles. Les chrétiens prétendent que les Hébreux sont le seul peuple chez qui la tradition se soit conservée pure

et sans altération ; mais ce privilége, qu'on attribue exclusivement à cette nation ignorante et féroce, n'est pas mieux prouvé que l'inspiration de ses prophètes et la divinité de sa religión.

La mythologie des Grecs n'était qu'un amas confus de superstitions isolées; Orphée en forma un corps de doctrine; il institua la divination et les mystères; il en fit des cérémonies secrètes, moyen sûr pour donner un air solennel à des puérilités : telles furent les fêtes de Bacchus et d'Hécate, les Éleusinies, les Panathénées et les Thesmophories. Il enjoignit le silence le plus rigoureux aux initiés; il donna des règles pour le choix des prosélytes : elles se réduisaient à n'admettre à la participation des mystères que des ames sensibles et des imaginations ardentes et fortes, capables de voir en grand, et d'allumer les esprits des autres : il prescrivit des épreuves; elles consistaient dans des purifications, la confession des fautes que l'on avait commises, la mortification de la chair, la continence, l'abstinence, la retraite et la plupart de nos austérités monastiques : et pour achever de rendre le secret de ces assemblées impénétrable aux profanes il distingua différents degrés d'initiation; et les initiés eurent un idiome particulier, et des caractères hiéroglyphiques.

Il monta sa lyre de sept cordes : il inventa le vers hexamètre, et surpassa dans l'épopée tous

ceux qui s'y étaient exercés avant lui. Cet homme extraordinaire eut un empire étonnant sur les esprits, du moins à en juger par ce que l'hyperbole des poètes nous en fait présumer. A sa voix les eaux cessaient de couler, la rapidité des fleuves était retardée, les animaux, les arbres accouraient, les flots de la mer étaient apaisés, et la nature demeurait suspendue dans l'admiration et le silence : effets merveilleux qu'Horace a peints avec force, et Ovide avec une délicatesse mêlée de dignité.

Horace dit :

Aut in umbrosis Heliconis oris,
Aut super Pindo, gelidove in Hæmo,
Unde vocalem temere insecutæ
Orphea sylvæ,
Arte materna rapidos morantem
Fluminum lapsus, celeresque ventos,
Blandum et auritas fidibus canoris
Ducere quercus? (1)

Et Ovide,

Collis erat, collemque super planissima campi
Area, quam viridem faciebant graminis herbæ;
Umbra loco deerat : qua postquam parte resedit,
Dis genitus vates, et fila sonantia movit,
Umbra loco venit (2).

Ceux qui n'aiment pas les prodiges opposeront aux vers du poète lyrique un autre passage où il

(1) *Lyric.* Lib. I, od. XII, vers. 5-12. ÉDIT.
(2) *Metam.* X, vers. 86-90. ÉDIT.

s'explique en philosophe, et où il réduit la merveilleuse histoire d'Orphée à des choses assez communes.

Silvestres homines sacer, interpresque deorum
Cædibus et victu fœdo deterruit Orpheus,
Dictus ob hoc lenire tigres, rabidosque leones (1).

C'est-à-dire qu'Orphée fut un fourbe éloquent, qui fit parler les dieux pour maîtriser un troupeau d'hommes farouches, et les empêcher de s'entre-égorger : et combien d'autres événements se réduiraient à des phénomènes naturels, si l'on se permettait d'écarter de la narration l'emphase avec laquelle ils nous ont été transmis !

Après les précautions qu'Orphée avait prises pour dérober sa théologie à la connaissance des peuples, il est difficile de compter sur l'exactitude de ce que les auteurs en ont recueilli. Si une découverte est essentielle au bien de la société, c'est être mauvais citoyen que de l'en priver ; si elle est de pure curiosité, elle ne valait ni la peine d'être faite, ni celle d'être cachée : utile ou non, c'est entendre mal l'intérêt de sa réputation que de la tenir secrète ; ou elle se perd après la mort de l'inventeur qui s'est tu, ou un autre y est conduit, et partage l'honneur de l'invention. *Voy.* LEIBNITZIANISME. Il faut avoir égard en tout au jugement de la postérité, et reconnaître qu'elle se plaindra de notre silence, comme nous nous plaignons de la tacitur-

(1) HORAT. *Arte poet.* vers. 391-93. ÉDIT.

nité et des hiéroglyphes des prêtres égyptiens, des nombres de Pythagore, et de la double doctrine de l'Académie.

A juger de celle d'Orphée, d'après les fragments qui nous en restent épars dans les auteurs, il pensait que Dieu et le chaos coexistaient de toute éternité; qu'ils étaient unis; et que Dieu renfermait en lui tout ce qui est, fut et sera; que la lune, le soleil, les étoiles, les dieux, les déesses et tous les êtres de la nature étaient émanés de son sein; qu'ils ont la même essence que lui; qu'il est présent à chacune de leurs parties; qu'il est la force qui les a développés et qui les gouverne; que tout est de lui, et qu'il est en tout; qu'il y a autant de divinités subalternes que de masses dans l'univers; qu'il faut les adorer; que le Dieu créateur, que le Dieu générateur est incompréhensible; que, répandu dans la collection générale des êtres, il n'y a qu'elle qui puisse en être une image; que tout étant de lui, tout y retournera; que c'est en lui que les hommes pieux trouveront la récompense de leurs vertus, que l'ame est immortelle, mais qu'il y a des lustrations, des cérémonies qui la purgent de ses fautes, et qui la restituent à son principe aussi sainte qu'elle en est émanée, etc.

Il admettait des esprits, des démons et des héros. Il disait : l'air fut le premier être qui émana du sein de Dieu; il se plaça entre le chaos et la nuit. Il s'engendra de l'air et du chaos un œuf, dont

Orphée fait éclore une chaîne de puérilités peu dignes d'être rapportées.

On voit, en général, qu'il reconnaissait deux substances nécessaires, Dieu et le chaos; Dieu, principe actif; le chaos ou la matière informe, principe passif.

Il pensait encore que le monde finirait par le feu; et que, des cendres de l'univers embrasé, il en renaîtrait un autre.

Que l'opinion que les planètes et la plupart des corps célestes sont habités comme notre terre, soit d'Orphée ou d'un autre, elle est bien ancienne. Je regarde ces lambeaux de philosophie, que le temps a laissé passer jusqu'à nous, comme ces planches que le vent pousse sur nos côtes après un naufrage, et qui nous permettent quelquefois de juger de la grandeur du bâtiment.

Je ne dis rien de sa descente aux enfers; j'abandonne cette fiction aux poètes. On peut croire de sa mort tout ce qu'on voudra: ou qu'après la perte d'Euridice il se mit à prêcher le célibat, et que les femmes indignées le massacrèrent pendant la célébration des fêtes de Bacchus: ou que cé dieu vindicatif qu'il avait négligé dans ses chants, et Vénus dont il avait abjuré le culte pour un autre qui lui déplaît, irritèrent les bacchantes qui le déchirèrent: ou qu'il fut foudroyé par Jupiter, comme la plupart des héros des temps fabuleux: ou que les Thraciennes se défirent d'un homme, qui entraî-

nait à sa suite leurs maris : ou qu'il fut la victime des peuples qui supportaient impatiemment le joug des lois qu'il leur avait imposées. Toutes ces opinions ne sont guère plus certaines que ce que le poète de la métamorphose a chanté de sa tête et de sa lyre.

Caput, Hebre, Lyramque
Excipis; et, mirum! medio dum labitur amne,
Flebile nescio quid queritur lyra, flebile lingua
Murmurat exanimis : respondent flebile ripæ (1).

« Sa tête était portée sur les flots ; sa langue « murmurait je ne sais quoi de tendre et d'inarti« culé que répétaient les rivages plaintifs; et les « cordes de sa lyre frappées par les ondes, ren« daient encore des sons harmonieux. » O douces illusions de la poésie! vous n'avez pas moins de charmes pour moi que la vérité. Puissiez-vous me toucher et me plaire jusque dans mes derniers instants!

Les ouvrages qui nous restent sous le nom d'Orphée, ceux qui parurent au commencement de l'ère chrétienne, au milieu de la dissension des chrétiens, des juifs et des philosophes païens, sont tous supposés : ils ont été répandus, ou par des juifs qui cherchaient à se mettre en considération parmi les gentils; ou par des chrétiens qui ne dédaignaient pas de recourir à cette petite ruse, pour donner à leurs dogmes absurdes du poids aux yeux des philosophes ; ou par des philosophes

(1) Ovid. *Metam.* xi, vers. 50-53. Édit[s].

même, qui s'en servaient pour appuyer leurs opinions de quelque grande autorité. On faisait un mauvais livre; on y insérait ces dogmes qu'on voulait accréditer, et l'on écrivait à la tête le nom d'un auteur célèbre : mais la contradiction de ces différents ouvrages rendait la fourberie manifeste.

Musée fut disciple d'Orphée; il eut les mêmes talents et la même philosophie; et il obtint chez les *Grecs* les mêmes succès et les mêmes honneurs. On lui attribue l'invention de la sphère; mais on la revendique en faveur d'Atlas et d'Anaximandre. Le poème de Léandre et de Héro, et l'hymne qui porte le nom de *Musée*, ne sont pas de lui; tandis que des auteurs disent qu'il est mort à Phalère, d'autres assurent qu'il n'a jamais existé. La plupart de ces hommes anciens, qui faisaient un si grand secret de leurs connaissances, ont réussi jusqu'à rendre leur existence même douteuse.

Thamyris succède à Musée dans l'histoire fabuleuse; il remporte le prix aux jeux pythiens, défie les muses au combat du chant, en est vaincu, et puni par la perte de la vue et l'oubli de ses talents. On a dit de Thamyris ce qu'Ovide a dit d'Orphée:

Ille etiam Thracum populis fuit auctor, amorem
In teneros transferre mares; citraque juventam
Ætatis breve ver, et primos carpere flores (1).

Voilà un vilain art bien contesté!

Amphion, contemporain de Thamyris, ajoute

(1) *Metam.* x, vers. 83-85. Édit.

trois cordes à la lyre d'Orphée; il adoucit les mœurs des Thébains. Trois choses, dit Julien, le rendirent grand poète; l'étude de la philosophie, le génie et l'oisiveté.

Mélampe, qui parut après Amphion, fut théologien, philosophe, poète et médecin; on lui éleva des temples après sa mort, pour avoir guéri les filles de Prætus de la fureur utérine. On dit que ce fut avec l'ellébore.

Hésiode, successeur de Mélampe, fut contemporain et rival d'Homère. Nous laisserons les particularités de sa vie, qui sont assez incertaines; et nous donnerons l'analyse de sa théogonie.

Le Chaos, dit Hésiode, était avant tout; la Terre fut après le Chaos; et après la Terre, le Tartare dans les entrailles de la Terre : alors l'Amour naquit, l'Amour, le plus ancien et le plus beau des immortels. Le Chaos engendra l'Érèbe et la Nuit; la Nuit engendra l'Air et le Jour; la Terre engendra le Ciel, la Mer et les Montagnes; le Ciel et la Terre s'unirent, et ils engendrèrent l'Océan, des fils, des filles; et après ces enfants, Saturne, les Cyclopes, Bronte, Stérope et Argé, fabricateurs de foudres; et après les Cyclopes, Cotté, Briare et Gygès.

Dès le commencement, les enfants de la Terre et du Ciel se brouillèrent avec le Ciel, et se tinrent cachés dans les entrailles de la Terre. La Terre irrita ses enfants contre son époux, et Saturne coupa

les testicules au Ciel. Le sang de la blessure tomba sur la Terre, et produisit les Géants, les Nymphes et les Furies. Des testicules jetés dans la mer, naquit une déesse autour de laquelle les Amours se rassemblèrent : c'était Vénus. Le Ciel prédit à ses enfants qu'il serait vengé. La Nuit engendra le Destin, Némésis, les Hespérides, la Fraude, la Dispute, la Haine, l'Amitié, Momus, le Sommeil, la troupe légère des Songes, la Douleur, et la Mort.

La Dispute engendra les Travaux, la Mémoire, l'Oubli, les Guerres, les Meurtres, le Mensonge et le Parjure. La Mer engendra Nérée, le juste et véridique Nérée; et après lui, des fils et des filles qui engendrèrent toutes les races divines.

L'Océan et Thétis eurent trois mille enfants. Rhéa fut la mère de la Lune, de l'Aurore et du Soleil. Le Styx, fils de l'Océan, engendra Zélus, Nicé, la Force et la Violence qui furent toujours assises à côté de Jupiter. Phébé et Cæus engendrèrent Latone, Astérie et Hécate, que Jupiter honora par-dessus toutes les immortelles. Rhéa eut de Saturne, Vesta, Cérès, Pluton, Neptune et Jupiter, père des dieux et des hommes. Saturne, qui savait qu'un de ses enfants le détrônerait un jour, les mange à mesure qu'ils naissent; Rhéa, conseillée par la Terre et par le Ciel, cache Jupiter, le plus jeune, dans un antre de l'île de Crète, etc.

Voilà ce qu'Hésiode nous a transmis en très-beaux vers, le tout mêlé de plusieurs autres rêve-

ries grecques. *Voyez* dans Brucker, tome premier, page 417, le commentaire qu'on a fait sur ces rêveries. Si l'on s'en est servi pour cacher quelques vérités, il faut avouer qu'on y a bien réussi. Si Hésiode pouvait revenir au monde, et qu'il entendît seulement ce que les chimistes voient dans la fable de Saturne, je crois qu'il serait bien surpris. De temps immémorial, les planètes et les métaux ont été désignés par les mêmes noms. Entre les métaux, Saturne est le plomb. Saturne dévore presque tous ses enfants; et pareillement le plomb attaque la plupart des substances métalliques: pour le guérir de cette avidité cruelle, Rhéa lui fait avaler une pierre; et le plomb uni avec les pierres se vitrifie, et ne fait plus rien aux métaux qu'il attaquait, etc. Je trouve dans ces sortes d'explications beaucoup d'esprit et peu de vérité.

Une réflexion qui se présente à la lecture du poëme d'Hésiode, qui a pour titre, *des Jours et des Travaux*, c'est que, dans ces temps, la pauvreté était un vice; le pain ne manquait qu'aux paresseux; et cela devrait être ainsi dans tout État bien gouverné.

On cite encore parmi les théogonistes et les fondateurs de la philosophie fabuleuse des *Grecs*, Épiménide de Crète, et Homère.

Épiménide ne fut pas inutile à Solon, dans le choix des lois qu'il donna aux Athéniens. Tout le monde connaît le long sommeil d'Épiménide; c'est,

selon toute apparence, l'allégorie d'une longue retraite.

Homère, théologien, philosophe et poète, écrivit environ 900 ans avant l'ère chrétienne. Il imagina la ceinture de Vénus, et il fut le père des Grâces. Ses ouvrages ont été bien attaqués et bien défendus. Il y a deux mots de deux hommes célèbres, que je comparerais volontiers. L'un disait qu'Homère n'avait pas vingt ans à être lu; l'autre, que la religion n'avait pas cent ans à durer. Il me semble que le premier de ces mots marque un défaut de philosophie et de goût; et le second, un défaut de philosophie et de foi..

Voilà ce que nous avons pu rassembler de supportable sur la philosophie fabuleuse des *Grecs*. Passons à leur philosophie politique.

Philosophie politique des Grecs. La religion, l'éloquence, la musique et la poésie avaient préparé les peuples de la Grèce à recevoir le joug de la législation; mais ce joug ne leur était pas encore imposé. Ils avaient quitté le fond des forêts; ils étaient rassemblés; ils avaient construit des habitations, et élevé des autels; ils cultivaient la terre, et sacrifiaient aux dieux : du reste, sans conventions qui les liassent entre eux, sans chefs auxquels ils se fussent soumis d'un consentement unanime, quelques notions vagues du juste et de l'injuste étaient toute la règle de leur conduite : et s'ils étaient retenus, c'était moins par une autorité

publique, que par la crainte du ressentiment particulier. Mais, qu'est-ce que cette crainte? qu'est-ce même que celle des dieux? qu'est-ce que la voix de la conscience, sans l'autorité et la menace des lois? Les lois! les lois! voilà la seule barrière qu'on puisse élever contre les passions des hommes; c'est la volonté générale qu'il faut opposer aux volontés particulières : et sans un glaive qui se meuve également sur la surface d'un peuple, et qui tranche ou fasse baisser les têtes audacieuses qui s'élèvent, le faible demeure exposé à l'injure du plus fort; le tumulte règne, et le crime avec le tumulte; et il vaudrait mieux, pour la sûreté des hommes, qu'ils fussent épars, que d'avoir les mains libres et d'être voisins. En effet, que nous offre l'histoire des premiers temps policés de la Grèce? Des meurtres, des rapts, des adultères, des incestes, des parricides : voilà les maux auxquels il fallait remédier, lorsque Zaleucus parut. Personne n'y était plus propre par ses talents, et moins par son caractère : c'était un homme dur; il avait été pâtre et esclave; et il croyait qu'il fallait commander aux hommes comme à des bêtes, et mener un peuple comme un troupeau.

Si un Européen avait à donner des lois à nos sauvages du Canada, et qu'il eût été témoin des excès auxquels ils se portent dans l'ivresse, la première idée qui lui viendrait, ce serait de leur interdire l'usage du vin. Ce fut aussi la première

loi de Zaleucus : il condamna l'adultère à avoir les yeux crevés ; et son fils ayant été convaincu de ce crime, il lui fit arracher un œil, et se fit arracher l'autre. Il attacha tant d'importance à la législation, qu'il ne permit à qui que ce fût d'en parler qu'en présence de mille citoyens, et qu'avec la corde au cou. Ayant transgressé, dans un temps de guerre, la loi par laquelle il avait décerné la peine de mort contre celui qui paraîtrait en armes dans les assemblées du peuple, il se punit lui-même en s'ôtant la vie. On attribue la plupart de ces faits, les uns à Charondas, les autres à Dioclès de Syracuse. Quoi qu'il en soit, ils n'en montrent pas moins combien on exigeait de respect pour les lois, et quel danger on trouvait à en abandonner l'examen aux particuliers.

Charondas de Catane s'occupa de la politique, et dictait ses lois dans le temps que Zaleucus faisait exécuter les siennes. Les fruits de sa sagesse ne demeurèrent pas renfermés dans sa patrie ; plusieurs contrées de l'Italie et de la Sicile en profitèrent.

Ce fut alors que Triptolème poliça les villes d'Éleusine ; mais toutes ces institutions s'abolirent avec le temps.

Dracon les recueillit, et y ajouta ce qui lui fut suggéré par son humeur féroce. On a dit de lui, que ce n'était point avec de l'encre, mais avec du sang qu'il avait écrit ses lois.

Solon mitigea le système politique de Dracon; et l'ouvrage de Solon fut perfectionné dans la suite par Thésée, Clisthène, Démétrius de Phalère, Hipparque, Pisistrate, Périclès, Sophocle, et d'autres génies du premier ordre.

Le célèbre Lycurgue parut dans le courant de la première olympiade. Il était réservé à celui-ci d'assujétir tout un peuple à une espèce de règle monastique. Il connaissait les gouvernements de l'Égypte. Il n'écrivit point ses lois. Les souverains en furent les dépositaires; et ils purent, selon les circonstances, les étendre, les restreindre ou les abroger sans inconvénient: cependant elles étaient le sujet des chants de Tyrtée, de Terpandre, et des autres poëtes du temps.

Rhadamante, celui qui mérita par son intégrité la fonction de juge aux enfers, fut un des législateurs de la Crète. Il rendit ses institutions respectables, en les proposant au nom de Jupiter: il porta la crainte des dissensions que le culte peut exciter, ou la vénération pour les dieux, jusqu'à défendre d'en prononcer le nom.

Minos fut le successeur de Rhadamante, l'émule de sa justice en Crète, et son collègue aux enfers. Il allait consulter Jupiter dans les antres du mont Ida, et c'est de là qu'il rapportait aux peuples, non ses ordonnances, mais les volontés des dieux.

Les sages de la Grèce succédèrent aux législa-

teurs. La vie de ces hommes, si vantés pour leur amour de la vertu et de la vérité, n'est souvent qu'un tissu de mensonges et de puérilités, à commencer par l'historiette de ce qui leur mérita le titre de *sages*.

De jeunes Ioniens rencontrent des pêcheurs de Milet; ils en achètent un coup de filet; on tire le filet, et l'on trouve parmi des poissons un trépied d'or. Les jeunes gens prétendent avoir tout *acheté*; et les pêcheurs, n'avoir vendu que le poisson. On s'en rapporte à l'oracle de Delphes, qui adjuge le trépied au plus sage des *Grecs*. Les Milésiens l'offrent à Thalès; le sage Thalès le transmet au sage Bias; le sage Bias, à Pittacus; Pittacus, à un autre sage; et celui-ci à Solon, qui restitua à Apollon le titre de *sage et le trépied*.

La Grèce eut sept sages. On entendait alors, par un *sage*, un homme capable d'en conduire d'autres. On est d'accord sur le nombre; mais on varie sur les personnages. Thalès, Solon, Chilon, Pittacus, Bias, Cléobule et Périandre, sont le plus généralement reconnus. Les *Grecs*, ennemis du despotisme et de la tyrannie, ont substitué à Périandre, les uns Myson, les autres Anacharsis. Nous allons commencer par Myson.

Myson naquit dans un bourg obscur. Il suivit le genre de vie de Timon et d'Apémante, se garantit de la vanité ridicule des *Grecs*, encouragea ses concitoyens à la vertu, plus encore par son

exemple que par ses discours, et fut véritablement un sage.

Thalès fut le fondateur de la secte Ionique. Nous renvoyons l'abrégé de sa vie à l'article Ionique (secte), où nous ferons l'histoire de ses opinions.

Solon succéda à Thalès. Malgré la pauvreté de sa famille, il jouit de la plus grande considération. Il descendait de Codrus. Exécestide, pour réparer une fortune que sa prodigalité avait épuisée, jeta Solon, son fils, dans le commerce. La connaissance des hommes et des lois fut la principale richesse que le philosophe rapporta des voyages que le commerçant entreprit. Il eut pour la poésie un goût excessif, qu'on lui a reproché. Personne ne connut aussi bien l'esprit léger et les mœurs frivoles de ses concitoyens, et n'en sut mieux profiter. Les Athéniens désespérant, après plusieurs tentatives inutiles, de recouvrer Salamine, décernèrent la peine de mort contre celui qui oserait proposer derechef cette expédition. Solon trouva la loi honteuse et nuisible. Il contrefit l'insensé; et, le front ceint d'une couronne, il se présenta sur une place publique, et se mit à réciter des élégies qu'il avait composées. Les Athéniens se rassemblent autour de lui; on écoute; on applaudit; il exhorte à reprendre la guerre contre Salamine. Pisistrate l'appuie; la loi est révoquée; on marche contre les habitants de Mégare; ils sont

défaits, et Salamine est recouvrée. Il s'agissait de prévenir l'ombrage que ce succès pouvait donner aux Lacédémoniens, et l'alarme que le reste de la Grèce en pouvait prendre; Solon s'en chargea, et y réussit : mais ce qui mit le comble à sa gloire, ce fut la défaite des Cirrhéens, contre lesquels il conduisit ses compatriotes, et qui furent sévèrement châtiés du mépris qu'ils avaient affecté pour la religion.

Ce fut alors que les Athéniens se divisèrent sur la forme du gouvernement : les uns inclinaient pour la démocratie, d'autres pour l'oligarchie, ou quelque administration mixte. Les pauvres étaient obérés au point que les riches, devenus maîtres de leurs biens et de leur liberté, l'étaient encore de leurs enfants : ceux-ci ne pouvaient plus supporter leur misère; ce trouble pouvait avoir des suites fâcheuses; il y eut des assemblées. On s'adressa d'une voix générale à Solon; et il fut chargé d'arrêter l'État sur le penchant de sa ruine. On le créa archonte, la troisième année de la quarante-sixième olympiade; il rétablit la police et la paix dans Athènes; il soulagea les pauvres, sans trop mécontenter les riches; il divisa le peuple en tribus; il institua des chambres de judicature; il publia ses lois, et employant alternativement la persuasion et la force, il vint à bout des obstacles qu'elles rencontrèrent. Le bruit de sa sagesse pénétra jusqu'au fond de la Scythie, et attira dans

Athènes Anacharsis et Toxaris, qui devinrent ses admirateurs, ses disciples et ses amis.

Après avoir rendu à sa patrie ce dernier service, il s'en exila. Il crut que son absence était nécessaire pour accoutumer ses concitoyens, qui le fatiguaient sans cesse de leurs doutes, à interpréter eux-mêmes ses lois. Il alla en Égypte, où il fit connaissance avec Psénophe; et dans la Crète, où il fut utile au souverain par ses conseils. Il visita Thalès; il vit les autres sages; il conféra avec Périandre, et il mourut en Chypre, âgé de quatre-vingts ans. Le desir d'apprendre, qui l'avait consumé pendant toute sa vie, ne s'éteignit qu'avec lui. Dans ses derniers moments, il était encore environné de quelques amis, avec lesquels il s'entretenait des sciences qu'il avait tant chéries.

Sa philosophie-pratique était simple; elle se réduisait à un petit nombre de maximes communes, telles que celles-ci : ne s'écarter jamais de la raison; n'avoir aucun commerce avec le méchant; méditer les choses utiles; éviter le mensonge; être fidèle ami; en tout, considérer la fin. C'est ce que nous disons à nos enfants; mais tout ce qu'on peut faire dans l'âge mur, c'est de pratiquer les leçons qu'on a reçues dans l'enfance.

Chilon de Lacédémone fut élevé à l'éphorat sous Eutydème. Il n'y eut guère d'homme plus juste. Parvenu à une extrême vieillesse, la seule faute qu'il se reprochait, était une faiblesse d'ami-

tié qui avait soustrait un coupable à la sévérité des lois. Il était patient; et il répondait à son frère indigné de la préférence que le peuple lui avait accordée pour la magistrature : *Tu ne sais pas supporter une injure; et je le sais, moi.* Ses mots sont laconiques. *Connais-toi. Rien de trop. Laisse en repos les morts* : sa vie fut d'accord avec ses maximes. Il mourut de joie, en embrassant son fils qui sortait vainqueur des jeux olympiques.

Pittacus naquit à Lesbos, dans la trente-deuxième olympiade. Encouragé par les frères du poète Alcée, et brûlant par lui-même du desir d'affranchir sa patrie, il débuta par l'exécution de ce dessein périlleux. En reconnaissance de ce service, ses concitoyens le nommèrent général dans la guerre contre les Athéniens. Pittacus proposa à Phrinon, qui commandait l'ennemi, d'épargner le sang de tant d'honnêtes gens qui marchaient à leur suite, et de finir la querelle des deux peuples par un combat singulier. Le défi fut accepté. Pittacus enveloppa Phrinon dans un filet de pêcheur qu'il avait placé sur son bouclier, et le tua.

Dans la répartition des terres, on lui en accorda autant qu'il en voudrait ajouter à ses domaines; il ne demanda que ce qu'il en pourrait renfermer sous le jet d'un dard, et n'en retint que la moitié. Il prescrivit de bonnes lois à ses concitoyens. Après la paix, ils réclamèrent l'autorité qu'ils lui avaient confiée; et il la leur résigna. Il

mourut âgé de soixante-dix ans, après avoir passé les dix dernières années de sa vie dans la douce obscurité d'une vie privée. Il n'y a presque aucune vertu dont il n'ait mérité d'être loué. Il montra surtout l'élévation de son ame, dans le mépris des richesses de Crésus; sa fermeté, dans la manière dont il apprit la mort imprévue de son fils; et sa patience, en supportant sans murmure les hauteurs d'une femme impérieuse.

Bias de Priène fut un homme rempli d'humanité; il racheta les captives Messéniennes, les dota, et les rendit à leurs parents. Tout le monde sait sa réponse à ceux qui lui reprochaient de sortir les mains vides de sa ville abandonnée au pillage de l'ennemi : *J'emporte tout avec moi.* Il fut orateur célèbre, et grand poète. Il ne se chargea jamais d'une mauvaise cause; il se serait cru déshonoré, s'il eût employé sa voix à la défense du crime et de l'injustice. Nos gens de palais n'ont pas cette délicatesse. Il comparait les sophistes aux oiseaux de nuit, dont la lumière blesse les yeux : il expira à l'audience, entre les bras de ses parents, à la fin d'une cause qu'il venait de gagner.

Cléobule de Linde, ville de l'île de Rhodes, avait été remarqué par sa force et par sa beauté, avant que de l'être par sa sagesse. Il alla s'instruire en Égypte. L'Égypte a été le séminaire de tous les grands hommes de la Grèce. Il eut une fille appelée *Eumétide* ou *Cléobuline*, qui fit honneur

à son père. Il mourut âgé de soixante-dix ans, après avoir gouverné ses citoyens avec douceur.

Périandre, le dernier des sages, serait bien indigne de ce titre, s'il avait mérité la plus petite partie des injures que les historiens lui ont dites : son grand crime, à ce qu'il paraît, fut d'avoir exercé la souveraineté absolue dans Corinthe. Telle était l'aversion des *Grecs* pour tout ce qui sentait le despotisme, qu'ils ne croyaient pas qu'un monarque pût avoir l'ombre de la vertu : cependant, à travers leurs invectives, on voit que Périandre se montra grand dans la guerre et pendant la paix; et qu'il ne fut déplacé ni à la tête des affaires, ni à la tête des armées; il mourut âgé de quatre-vingts ans, la quatrième année de la quarante-huitième olympiade; nous renvoyons à l'histoire de la Grèce pour le détail de sa vie.

Nous pourrions ajouter à ces hommes, Ésope, Théognis, Phocylide, et presque tous les poètes dramatiques; la fureur des *Grecs* pour les spectacles donnait à ces auteurs une influence sur le gouvernement, dont nous n'avons pas d'idée.

Nous terminerons cet abrégé de la *philosophie politique des Grecs*, par une question. Comment est-il arrivé à la plupart des sages de la Grèce de laisser un si grand nom, après avoir fait de si petites choses? Il ne reste d'eux aucun ouvrage important, et leur vie n'offre aucune action éclatante; on conviendra que l'immortalité ne s'accorde pas

de nos jours à si bas prix. Serait-ce que l'utilité générale, qui varie sans cesse, étant toutefois la mesure constante de notre admiration, nos jugements changent avec les circonstances? Que fallait-il aux *Grecs* à peine sortis de la barbarie? des hommes d'un grand sens, fermes dans la pratique de la vertu, au-dessus de la séduction des richesses et des terreurs de la mort; et c'est ce que leurs sages ont été : mais aujourd'hui c'est par d'autres qualités qu'on laissera de la réputation après soi; c'est le génie, et non la vertu, qui fait nos grands hommes. La vertu obscure parmi nous n'a qu'une sphère étroite et petite dans laquelle elle s'exerce; il n'y a qu'un être privilégié dont la vertu pourrait influer sur le bonheur général, c'est le souverain; le reste des honnêtes gens meurt, et l'on n'en parle plus : la vertu eut le même sort chez les *Grecs*, dans les siècles suivants.

De la philosophie sectaire des Grecs. Combien ce peuple a changé! Du plus stupide des peuples il est devenu le plus délié; du plus féroce, le plus poli : ses premiers législateurs, ceux que la nation a mis au nombre de ses dieux, et dont les statues décorent ses places publiques et sont révérées dans ses temples, auraient bien de la peine à reconnaître les descendants de ces sauvages hideux qu'ils arrachèrent, il n'y a qu'un moment, du fond des forêts et des antres.

Voici le coup-d'œil sous lequel il faut mainte-

nant considérer les *Grecs*, surtout dans Athènes.

Une partie, livrée à la superstition et au plaisir, s'échappe le matin d'entre les bras des plus belles courtisanes du monde; pour se répandre dans les écoles des philosophes et remplir les gymnases, les théâtres et les temples; c'est la jeunesse et le peuple : une autre, tout entière aux affaires de l'État, médite de grandes actions et de grands crimes; ce sont les chefs de la république, qu'une populace inquiète immole successivement à sa jalousie : une troupe, moitié sérieuse et moitié folâtre, passe son temps à composer des tragédies, des comédies, des discours éloquents et des chansons immortelles, et ce sont les rhéteurs et les poètes : cependant un petit nombre d'hommes tristes et querelleurs décrient les dieux, médisent des mœurs de la nation, relèvent les sottises des grands, et se déchirent entre eux; ce qu'ils appellent *aimer la vertu et chercher la vérité;* ce sont les philosophes qui sont de temps en temps persécutés et mis en fuite par les prêtres et les magistrats.

De quelque côté qu'on jette les yeux dans la Grèce, on y rencontre l'empreinte du génie; le vice à côté de la vertu, la sagesse avec la folie, la mollesse avec le courage; les arts, les travaux, la volupté, la guerre et les plaisirs; mais n'y cherchez pas l'innocence, elle n'y est pas.

Des barbares jetèrent dans la Grèce le premier

germe de la philosophie; ce germe ne pouvait tomber dans un terrain plus fécond; bientôt il en sortit un arbre immense dont les rameaux, s'étendant d'âge en âge et de contrées en contrées, couvrirent successivement toute la surface de la terre : on peut regarder l'école Ionienne et l'école de Samos comme les tiges principales de cet arbre.

De la secte Ionique. Thalès en fut le chef. Il introduisit dans la philosophie la méthode scientifique, et mérita le premier d'être appelé *philosophe*, à prendre ce mot dans l'acception qu'il a parmi nous : il eut un grand nombre de sectateurs; il professa les mathématiques, la métaphysique, la théologie, la morale, la physique et la cosmologie; il regarda les phénomènes de la nature, les uns comme causes, les autres comme effets, et chercha à les enchaîner : Anaximandre lui succéda; Anaximène à Anaximandre; Anaxagoras à celui-ci; Diogène Apolloniate à Anaxagoras, et Archélaüs à Diogène. *Voyez* IONIQUE SECTE).

La secte Ionique donna naissance au socratisme et au péripatétisme.

Du Socratisme. Socrate, disciple d'Archélaüs, Socrate, qui fit descendre du ciel la philosophie, se renferma dans la métaphysique, la théologie et la morale; il eut pour disciples Xénophon, Platon, Aristoxène, Démétrius de Phalère, Panétius, Callisthène, Satyrus, Eschine, Criton, Cimon,

Cébès et Timon le misanthrope. *Voyez* Socratisme.

La doctrine de Socrate donna naissance au cyrénaïsme, sous Aristippe; au mégarisme, sous Euclide; à la secte éliaque, sous Phédon; à la secte académique, sous Platon; et au cynisme, sous Antisthène.

Du Cyrénaïsme. Aristippe enseigna la logique et la morale : il eut pour sectateurs Arété, Égésias, Annicéris, l'athée Théodore, Évémère et Bion le Boristhénite. *Voyez* Cyrénaïsme.

Du Mégarisme. Euclide de Mégare, sans négliger les parties de la philosophie socratique, se livra particulièrement à l'étude des mathématiques : il eut pour sectateurs Eubulide, Alexine, Euphane, Apollonius, Cronus, Diodore et Stilpon. *Voyez* Mégarisme.

De la secte Éliaque et Érétriaque. La doctrine de Phédon fut la même que celle de son maître: il eut pour disciples Ménédème et Asclépiade.

Du Platonisme. Platon fonda la secte académique; on y professa presque toutes les sciences, les mathématiques, la géométrie, la dialectique, la métaphysique, la psycologie, la morale, la politique, la théologie et la physique.

Il y eut trois Académies; l'Académie première ou ancienne, sous Speusippe, Xénocrate, Polémon, Cratès, Crantor; l'Académie seconde ou moyenne, sous Archytas et Lacyde; l'Académie nouvelle ou troisième, quatrième et cinquième,

sous Carnéade, Clitomaque, Philou, Charmidas, et Antiochus *Voyez* Platonisme.

Du Cynisme. Antisthène ne professa que la morale : il eut pour sectateurs Diogène, Onésicrite, Maxime, Cratès, Hypparchia, Métrocle, Ménédème et Ménippe. *Voyez* Cynisme.

Le cynisme donna naissance au stoïcisme; cette secte eut pour chef Zénon, disciple de Cratès.

Du Stoïcisme. Zénon professa la logique, la métaphysique, la théologie et la morale : il eut pour sectateurs Persée, Ariston de Chio, Hérille, Sphère, Athénodore, Cléanthe, Chrysippe, Zénon de Tarse, Diogène le Babylonien, Antipater de Tarse, Panétius, Posidonius et Jason. *Voyez* Stoïcisme.

Du Péripatétisme. Aristote en est le fondateur. Montaigne a dit de celui-ci, qu'il n'y a point de pierres qu'il n'ait remuées. Aristote écrivit sur toutes sortes de sujets, et presque toujours en homme de génie; il professa la logique, la grammaire, la rhétorique, la poétique, la métaphysique, la théologie, la morale, la politique, l'histoire naturelle, la physique, la cosmologie : il eut pour sectateurs Théophraste, Straton de Lampsaque, Lycon, Ariston, Critolaüs, Diodore, Dicéarque, Eudème, Héraclide de Pont, Phanion, Démétrius de Phalère et Hiéronimus de Rhodes. *Voyez* Aristotélisme et Péripatétisme.

De la Secte samienne. Pythagore en est le fon-

dateur ; on y enseigna l'arithmétique, ou plus généralement la science des nombres ; la géométrie, la musique, l'astronomie, la théologie, la médecine et la morale. Pythagore eut pour sectateurs Thélauge son fils, Aristée, Mnésarque, Ecphante, Hypon, Empédocle, Épicarme, Ocellus, Timée, Archytas de Tarente, Alcméon, Hyppase, Philolaüs et Eudoxe. *Voyez* PYTHAGORISME.

On rapporte à l'école de Samos la secte éléatique, l'héraclitisme, l'épicuréisme et le pyrrhonisme ou septicisme.

De la secte Éléatique. Xénophane en est le fondateur : il enseigna la logique, la métaphysique et la physique : il eut pour disciples Parménide, Mélisse, Zénon d'Élée, Leucippe, qui changea toute la philosophie de la secte, négligeant la plupart des matières qu'on y agitait, et se renfermant dans la physique. Il eut pour sectateurs Démocrite, Protagoras et Anaxarque. *Voyez* ÉLÉATIQUE (SECTE).

De l'Héraclitisme. Héraclite professa la logique, la métaphysique, la théologie et la morale ; il eut pour disciple Hippocrate, qui, seul, en valait un grand nombre d'autres. *Voyez* HÉRACLITISME.

De l'Épicuréisme. Epicure enseigna la dialectique, la théologie, la morale et la physique : il eut pour sectateurs Métrodore, Polyène, Hermage, Mus, Timocrate, Diogène de Tarse, Diogène de Séleucie, et Apollodore. *Voyez* ÉPICURÉISME.

Du Pyrrhonisme ou *Scepticisme*. Pyrrhon n'en-

seigna qu'à douter : il eut pour sectateurs Timon et Énésidème. *Voyez* PYRRHONISME et SCEPTICISME.

Voilà quelle fut la filiation des différentes sectes qui partagèrent la Grèce, les chefs qu'elles ont eu, les noms des principaux sectateurs, et les matières dont ils se sont occupés : on trouvera aux articles cités, l'exposition de leurs sentiments, et l'histoire abrégée de leurs vies.

Une observation qui se présente naturellement à l'aspect de ce tableau, c'est qu'après avoir beaucoup étudié, réfléchi, écrit, disputé, les philosophes de la Grèce finissent par se jeter dans le pyrrhonisme. Quoi donc ! serait-il vrai que l'homme est condamné à n'apprendre qu'une chose avec beaucoup de peine ? c'est que son sort est de mourir, sans avoir rien su.

Consultez, sur les progrès de la *philosophie des Grecs*, hors de leurs contrées, les articles des différentes sectes, les articles de l'histoire de la philosophie en général, de la philosophie des Romains sous la république et sous les empereurs, de la philosophie des Orientaux, de la philosophie des Arabes, de la philosophie des chrétiens, de la philosophie des Pères de l'Église, de la philosophie des chrétiens d'Occident, des scholastiques, de la philosophie Parménidéenne, etc. ; vous verrez que cette philosophie s'étendit également par les victoires et les défaites des *Grecs*.

Nous ne pouvons mieux terminer ce morceau que par un endroit de Plutarque qui montre com-

bien Alexandre était supérieur en politique à son précepteur, qui fait assez l'éloge de la saine philosophie, et qui peut servir de leçon aux rois.

« La police, ou forme de gouvernement d'Estat tant estimé, que Zenon, le fondateur et premier aucteur de la secte des philosophes stoïques, a imaginé, tend presque toute à ce seul point en somme, que nous, c'est-à dire les hommes en general, ne vivions point divisez par villes, peuples et nations; estant tous separez par loix, droicts et coustumes particulieres, ains que nous estimions tous hommes, noz bourgeois et noz citoiens; et qu'il n'y ait que une sorte de vie, comme il n'y a que un monde, ne plus ne moins que si ce fust un mesme trouppeau paissant soubs mesme berger en pastis commun. Zenon a escript cela comme un songe, ou une idée d'une police et de loix philosophiques qu'il avait imaginée et formée en son cerveau: mais Alexandre a mis à réalle execution ce que l'autre avait figuré par escript : car il ne feit pas comme Aristote, son precepteur, luy conseilloit, qu'il se portast envers les *Grecs* comme pere, et envers les Barbares comme seigneur, et qu'il eust soing des uns comme de ses amis et de ses parens, et se servist des aultres comme de plantes ou d'animaux; en quoy faisant, il eust remply son empire de bannissemens, qui sont tousiours occultes semences de guerres, et factions et partialitez fort dangereuses : ains estimant estre envoyé du ciel comme un commun reformateur, gouverneur et

reconciliateur de l'univers, ceux qu'il ne peut assembler par remontrances de la raison il les contraignit par force d'armes et assemblant le tout en un de tous costez, en les faisant boire tous, par maniere de dire, en une mesme coupe d'amitié, et meslant ensemble les vies, les mœurs, les mariages et façons de vivre; il commanda à tous hommes vivans d'estimer la terre habitable, estre leur païs; et son camp, en estre le chasteau et le donjon, tous les gens de bien, parens les uns des autres, et les meschans seuls, estrangers. Au demourant, que le *Grec* et le Barbare ne seroient point distinguez par le manteau, ny à la façon de la targue ou au cimeterre, ou par le haut chappeau; ains remarquez et discernez, le *Grec* à la vertu, et le Barbare au vice, en reputant tous les vertueux *Grecs* et tous les vicieux *Barbares;* en estimant au demourant les habillemens communs, les tables communes, les mariages, les façons de vivre, estans tous unis par meslange de sang et communion d'enfans, etc. (1) »

Telle fut la politique d'Alexandre, par laquelle il ne se montra pas moins grand homme d'État, qu'il ne s'était montré grand capitaine par ses conquêtes. Pour accréditer cette politique parmi les peuples, il appela à sa suite les philosophes les plus célèbres de la Grèce; il les répandit chez les nations à mesure qu'il les subjuguait. Ceux-ci

(1) PLUTARQUE, *Œuvres morales*, traduct. d'Amyot, tome XVII, pag. 164 et suiv. *De la Fortune d'Alexandre*, traité 1er; édition de Janet et Cotelle, *Paris*, 1819. ÉDITs.

plièrent la religion des vainqueurs à celle des vaincus; et les disposèrent à recevoir leurs sentiments, en leur dévoilant ce qu'ils avaient de commun avec leurs propres opinions. Alexandre lui-même ne dédaigna pas de conférer avec les hommes qui avaient quelque réputation de sagesse chez les Barbares; et il rendit par ce moyen la marche de la philosophie presque aussi rapide que celle de ses armes.

GRONDEUR, adj. (*Morale.*) Espèce d'homme inquiet et mécontent qui exhale sa mauvaise humeur en paroles. L'habitude de *gronder* est un vice domestique, attaché à la complexion du tempérament plutôt qu'au caractère de l'esprit. Quoiqu'il semble appartenir aux vieillards comme un apanage de la faiblesse et comme un reste d'autorité qui expire avec un long murmure, il est pourtant de tous les âges. Eraste naquit avec une bile prompte à fermenter et à s'enflammer. Dans les langes, il poussait des cris perpétuels qui déchiraient les entrailles maternelles, sans qu'on vît la cause de ses souffrances. Au sortir du berceau, il pleurait quand on lui avait refusé quelque jouet; et dès qu'il l'avait obtenu, il le rejetait. Si quelqu'un l'avait pris en tombant de ses mains, il aurait encore pleuré jusqu'à ce qu'on le lui eût rendu. A peine sut-il former des sons mieux articulés, il ne fit que se plaindre de ses maîtres, et se quereller avec ses compagnons d'étude ou d'exercice, même dans les heures des jeux et des plaisirs. Après beaucoup

d'affaires désagréables que lui avaient attirées les écarts de son humeur, rebuté, mais non corrigé, il résolut de prendre une femme pour *gronder* à son aise. Celle-ci, qui était d'une humeur douce, devint aigre auprès d'un mari fâcheux. Il eut des enfants, et les gronda toujours, soit avant, soit après qu'il les eût caressés. S'ils portaient la tête haute, ils tournaient mal les pieds; s'ils élevaient la voix, ils rompaient les oreilles; s'ils ne disaient mot, c'étaient des stupides. Apprenaient-ils une langue, ils oubliaient l'autre; cultivaient-ils leurs talents, ils faisaient de la dépense; avaient-ils des mœurs, ils manquaient d'intrigue pour la fortune. Enfin ces enfants devinrent grands, et leur père vieux. Eraste alors se mit tellement en possession de *gronder*, qu'il ne sortit jamais de sa maison sans avoir récapitulé à ses domestiques toutes les fautes qu'il leur avait cent fois reprochées. Mais quand il y rentrait, qu'apportait-il de la ville ou de la campagne? Des cris, des plaintes, des injures, des menaces; une tempête d'autant plus violente, qu'elle avait été resserrée et grossie par la contrainte de la bienséance publique et du respect humain. Eraste vit aujourd'hui sans épouse, sans famille, sans domestiques, sans amis, sans société. Cependant Eraste a de la fortune, un cœur généreux et sensible, des vertus et de la probité; mais Eraste est né *grondeur*, il mourra seul.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

D.

E.

F.

G.

FIN DE LA TABLE.

